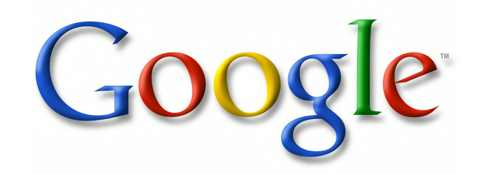


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

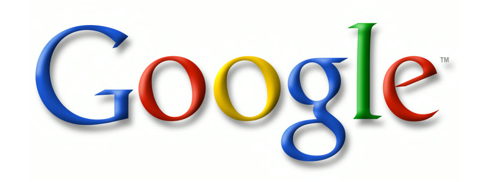
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579831 8





LES

CONTES DE L'ATELIER

BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

PUBLIÉE PAR MICHEL LÉVY FRÈRES.

Format in-18 anglais, à 2 francs le volume.

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

Le Comte de Monte-Cristo.	6 vol.
Le Capitaine Paul.	1 —
Le Chevalier d'Harmental.	2 —
Les Trois Mousquetaires.	2 —
Vingt Ans après.	3 —
La Reine Margot.	2 —
La Dame de Monsoreau.	3 —
Quinze jours au Sinaï.	1 —
Jacques Ortis.	1 —
Le Chevalier de Maison-Rouge.	1 —
Souvenirs d'Antony.	1 —
Pauline et Pascal Bruno.	1 —
Une Fille du Régent.	1 —
Ascanio.	2 —
Sylvandire.	1 —
Georges.	1 —
Cécile.	1 —
Isabel de Bavière.	2 —
Fernande.	1 —
Le Maître d'Armes.	1 —
Souvenirs dramatiques.	1 —

PAUL FÉVAL

Le Fils du Diable.	4 vol.
Les Mystères de Londres	3 —
Les Amours de Paris.	2 —

MICHEL MASSON

Les Contes de l'Atelier.	2 vol.

ALBERT AUBERT

Les Illusions de jeunesse du célèbre M. Boudin . .	1 vol.

Paris. — Imp. Lacrampe fils et Comp., rue Damiette, 2.

LES CONTES

DE L'ATELIER

PAR

MICHEL MASSON.

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

II



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

de la Bibliothèque littéraire et de la Bibliothèque dramatique,
format in-18 anglais.

RUE VIVIENNE, 1.

1848

3

LIBRARY
PUBLIC
NEW YORK

LE GRAIN DE SABLE.

(SUITE.)

III

L'ÉPREUVE DU REGARD.

> Si tu crains de parler, au moins regarde-moi ; ne me dis pas ton secret... je le lirai dans tes yeux.
> FERDINAND DE VILLENEUVE.— *Le Manuscrit du vieux Magister.*

De tous les coups qui avaient frappé au cœur le frère d'Hélène, le départ d'Anselme était le plus sensible ; Hugues, pour exhaler sa colère, lui donnait bien tout haut les noms de méchant et d'ingrat ; mais, malgré lui, une voix intérieure s'élevait pour justifier la conduite de son ami :

— Anselme, disait cette voix, Anselme n'a pas cédé seulement aux suggestions de quelques bavardes du voisinage ; il n'a pas saisi le prétexte d'un rapport mensonger pour rompre brutalement avec le compagnon de ses travaux, son ami d'enfance... son frère... c'est quand toute la ville a retenti d'un cri de proscription contre sa fiancée qu'il s'est proscrit lui-même, comme s'il eût voulu échapper à la honte ; il a donc épousé le déshonneur d'une famille qui n'était pas encore la sienne ! Il s'est donc trouvé

méprisable dès que sa promise a été méprisée! Un méchant aurait mêlé sa voix à celles qui accusaient Hélène; un ingrat serait resté dans la ville où il était connu, aimé, où il était certain de trouver des consolations et du travail. Ses habitudes, l'intérêt personnel, tout enfin le retenait à la résidence, et Anselme est parti. Pour s'éloigner ainsi, il fallait qu'il y eût conviction et désespoir dans son âme; car c'était un honnête homme, et ses larmes, qu'il essaya en vain de dissimuler, ont assez témoigné de sa sensibilité.

Le cœur d'Hélène ne raisonnait pas ainsi; mais son cœur savait seul combien l'accusation qui pesait sur elle était injuste. Hélène ne pouvait que nier le crime, alors que tous les voisins offraient de le prouver.

Après un long silence, interrompu seulement par les gémissemens de la jeune brodeuse, Hugues reprit la parole :

— Pour la dernière fois, sœur, dit-il avec un regard sévère, il faut que tu m'avoues si tu es ou si tu n'es pas coupable.

Hélène allait répondre :

— Attends, interrompit son frère.

L'ouvrier ouvrit la porte d'une grande armoire, il prit, sur un de ses rayons, un gros volume couvert en parchemin, et le présenta à sa sœur.

— Tu connais ce livre... c'est la Bible, dans laquelle notre père nous apprit à lire; tous les sermens prêtés devant un pareil témoin sont inscrits dans le ciel pour nous être comptés au jugement dernier; te sens-tu la force de jurer sur ce livre, ici, à la page qui marque ton jour de naissance, que tu n'as rien à te reprocher?

Hélène essuya ses yeux et répondit d'une voix ferme :
— Oui, je peux le jurer.

Hugues, le regard fixe sur les yeux de sa sœur, dicta mot à mot le serment, qu'elle répéta sans pâlir.

— A présent, dit le frère, je n'ai plus besoin du témoignage des autres ; mais il faut qu'Anselme aussi soit convaincu de ton innocence... Je vais sortir, Hélène ; je vais interroger ceux qui prétendent avoir des preuves... Ne crains rien, je les écouterai sans colère... je pèserai toutes leurs raisons ; je remonterai à la source de la calomnie, et je te promets d'être calme jusqu'au moment où j'aurai trouvé l'auteur de cette infamie !

Après avoir plusieurs fois encore rassuré sa sœur, qui n'osait le laisser sortir de peur d'un nouvel éclat, il partit.

Son premier soin fut de chercher partout le petit Fritz ; enfin il le rencontra dans un groupe d'enfans ; Hugues le pressa de questions ; mais le petit bonhomme avait tant de fois répété, depuis la veille, qu'il avait parfaitement vu le beau seigneur en manteau de velours sortir de chez Hélène, qu'il ne crut pas, cette fois, devoir rien changer à son thème.

— Et, reprit Hugues, le reconnaîtrais-tu si tu le revoyais pour la seconde fois ? — Ah ! dame, je ne sais pas, répondit l'enfant, mécontent de ce qu'on venait ainsi le déranger au milieu d'une partie de billes. — Cependant, tu dis qu'il t'a parlé ? — Écoutez, s'il venait à me parler encore, peut-être pourrais-je le reconnaître... Mais laissez-moi jouer, vous voyez bien que c'est à mon tour... je ne vas plus avoir la main si bonne. — Je te laisse, mais demain matin tu viendras avec moi. — Où donc, monsieur Hugues ? — Tu le sauras demain.

L'ouvrier, ne doutant plus de la sincérité de Fritz, mais n'osant pas non plus conserver un soupçon sur la culpabilité de sa sœur, avait subitement formé un projet qu'il se promit toutefois de cacher à sa sœur. Il revint chez lui;

sa figure était calme; Hélène crut un moment que son frère était parvenu à la justifier auprès de ses accusateurs.

— Eh bien? lui demanda-t-elle. — Eh bien! Hélène, je l'ai vu ce témoin; rassure-toi, tout cela finira bientôt. — Ah! tant mieux! car voilà une lettre d'Anselme, qui nous est arrivée durant ton absence; je ne croyais plus à son amitié, mais j'avais tort. Tiens... lis, tu verras qu'il est aussi à plaindre que nous.

Hugues prit la lette décachetée des mains de sa sœur, et il lut :

« Voilà deux heures que j'ai quitté Offenbach, voilà » deux heures que je vous regrette. Mon frère Hugues » me pardonnera si je n'ai pas eu le courage de rester » pour l'aider à éclaircir cette malheureuse affaire; mais » il ne m'était pas possible de demeurer plus long-temps » dans une ville où je pouvais entendre dire à tout mo- » ment autour de moi : — Voilà Anselme, le fiancé trompé, » qui passe! — Je vais voyager, chercher de l'ouvrage au » loin, dans un endroit où l'on ne pourra pas avoir en- » tendu parler de la faute de mademoiselle Hélène... de » sa faute présumée, veux-je dire; car maintenant que je » ne suis plus étourdi par les cris de nos voisins, mainte- » nant que j'ai bien soulagé mon cœur en pleurant, la » mémoire me revient, je pense à tous les soins que vous » m'avez prodigués, à toute l'amitié que vous m'avez té- » moignée depuis cinq ans; je me rappelle ce qu'hier Hu- » gues voulait faire pour moi; je me souviens aussi de la » cravate brodée, et je me dis ce que j'aurais dû me répé- » ter toujours : — Ma promise, la sœur de mon cher Hu- » gues, ne peut pas être coupable. — Mais, je dois l'avouer, » j'ai cru un moment à son crime; qu'elle me pardonne! » j'étais devant un témoin qui avait reçu de l'argent pour

» se taire, et il parlait!... Dieu le sait! D'où peuvent venir » ces florins qu'on m'a montrés chez le tonnelier Georges? » Il aime trop à boire pour amasser une pareille somme, » et c'est un trop honnête homme pour cacher la source » de l'argent qu'il reçoit... Mais voilà que je retombe en» core une fois dans ce malheureux doute... je n'y revien» drai plus, je vous le promets. Mes amis, je veux tou» jours vous donner ce nom, aussitôt que je serai fixé » quelque part, je vous le ferai savoir; je présume bien » qu'il ne vous sera pas plus possible qu'à moi de vivre à » Offenbach... Eh bien! vous viendrez me retrouver; nos » projets pourront aussi bien se réaliser là-bas que dans » la résidence; nous ne reparlerons jamais de ce qui s'est » passé. Souhaitez-moi du courage, j'en ai besoin; mais il » vous sera encore plus nécessaire qu'à moi, si vous de» meurez long-temps dans une ville où je ne croyais pas » que l'un de nous pourrait jamais avoir à rougir. »

— Nous irons le retrouver, n'est-ce pas, mon frère? dit Hélène aussitôt qu'il eut fini de lire la lettre d'Anselme. — Oui, reprit-il; et tout bas il ajouta : — Quand ma sœur sera justifiée!

Hugues, dont le plan de conduite était bien arrêté, mais qui ne voulait pas en dire un mot à sa sœur, prit un livre pour éviter de parler de la scène pénible du matin; il lisait à haute voix; Hélène, assise près de la fenêtre, mais n'osant regarder dans la rue, l'écoutait avec résignation; son cœur était violemment agité, et quelques larmes venaient de temps en temps mouiller sa paupière; c'était surtout quand elle entendait passer devant la maison les jeunes filles qui chantaient en se rendant à la danse, que sa peine était cruelle.

— Cependant, se disait-elle, pas une ne mérite plus que moi d'être gaie et heureuse! et il faut que je souffre,

il faut que je pleure quand elles vont rire et danser! Mon Dieu! mon Dieu! que vous ai-je donc fait?

Ainsi s'écoula cette triste soirée. Le lendemain matin Hugues partit comme s'il devait commencer sa journée; mais, au lieu de se rendre à l'atelier, il entra chez les parens de Fritz.

— C'est votre enfant, leur dit-il, qui a causé tout le mal; c'est lui qui doit m'aider à le réparer. D'après la somme que l'infâme calomniateur d'Hélène a donnée à Fritz, ce ne peut être qu'un homme riche; d'après le costume qu'on m'a dépeint, j'ai jugé, comme vous, que c'était un grand seigneur de la cour du landgrave : il faut donc que vous me permettiez d'emmener Fritz; j'irai avec lui me mettre en sentinelle à la porte du château; j'y retournerai tous les jours, à toutes les heures, pour épier ceux qui entrent à la cour, pour surprendre ceux qui sortent de chez le prince, soit publiquement, soit à la dérobée. Dieu regardera en pitié ma persévérance, et je suis sûr qu'à la fin je connaîtrai notre ennemi. Oui, je le connaîtrai, et, fût-ce notre seigneur Maximilien lui-même, il faudra bien qu'il rende à ma sœur l'estime publique qu'un si lâche mensonge lui a fait perdre. — Prenez garde, monsieur Hugues, interrompit la mère de Fritz; si c'était un trop puissant personnage, il pourrait vous arriver malheur. — Mal ou mort, répondit froidement le frère d'Hélène, aucune puissance humaine ne m'empêchera de tenir le serment que j'ai fait à mon père. J'ai juré de veiller à la réputation de ma sœur. Il ne m'a pas été possible de la préserver d'une calomnie; mais il est de mon devoir de rechercher le calomniateur partout où je croirai pouvoir le rencontrer. — Au moins, dit la bonne femme toute tremblante, n'allez pas nous mêler là-dedans; ce n'est pas notre faute si la voisine Hélène fait de si belles connais-

sances... les affaires des voisins ne sont pas les nôtres; nous entendons rester étrangers à tout ce qui se passera.

Hugues, en entendant sa voisine revenir sur l'intrigue supposée de sa sœur avec le seigneur inconnu, avait senti le feu de l'impatience lui monter au visage; mais il eut assez de force sur lui-même pour maîtriser un mouvement de colère.

— Rassurez-vous, mère Georges, votre nom ne sera pas prononcé; seulement je vous ferai observer que vous auriez dû montrer la même réserve quand il a été question de répandre une mauvaise nouvelle sur notre compte; il eût été plus chrétien à vous de venir m'instruire en secret de cette affreuse découverte... mais je vous excuse, on n'est pas toujours maître de sa langue, surtout quand c'est l'indignation qui la fait agir... Aussi, je vous le répète, soyez sans crainte, je ne parlerai pas de vous, si l'affaire, comme je l'espère, va jusqu'au tribunal... Mais je mets une condition à mon silence : c'est que vous ne ferez part à personne du projet que j'ai formé de découvrir le coupable... Il y a un mystère dans cette intrigue, dont j'aurai grand'peine à débrouiller le fil... Il peut suffire d'un mot indiscret de votre part pour que celui que je poursuis se dérobe tout-à-fait à mes recherches. — Je me tairai, mon cher voisin; mais vous me direz tout, car votre malheur me touche infiniment... Un si brave jeune homme! Mon Dieu! qui est-ce qui aurait jamais dit cela? — J'ai votre parole, mère Georges? — Vous pouvez compter sur moi, comme je compte sur vous pour tout savoir.

Fritz, à qui on avait fait promettre, sous peine d'une correction maternelle, de se taire sur le motif de sa sortie matinale avec le voisin Hugues, suivit celui-ci jusqu'à la porte du palais de son altesse.

Les courtisans arrivaient peu à peu chez le landgrave;

les valets allaient et venaient dans la cour du château; l'agitation et le bruit annonçaient le lever du maître. Hugues, les yeux fixés sur la porte principale du grand vestibule, appelait de temps en temps l'enfant, qui jouait aux environs, pour lui montrer chacune des nouvelles figures qui passaient devant lui. Le petit bonhomme répondait : — Non, ce n'est pas celui-là, et retournait à son jeu.

Après quatre heures d'attente, ou plutôt quatre heures d'angoisses, car ce qui se passait au fond du cœur de l'ouvrier était un véritable supplice, le landgrave sortit de son palais, accompagné d'une foule de gentilshommes et de piqueurs. Hugues avait retenu l'enfant auprès de lui, il lui montra un à un tous ceux qui composaient la suite du landgrave. Maximilien monta le premier à cheval; Hugues, en tremblant, le désigna au petit garçon, qui dit :

— Non, ce ne doit pas être ce beau seigneur-là. — Et cet autre? — C'était Rodolphe de Hatzfeld. — Non, dit l'enfant. — Et celui-là? — C'était le baron de Walbech. — — Non, répéta l'enfant. — Et celui-ci? — C'était le comte Otton ; mais il n'avait pas son manteau de velours, et Fritz répondit : Non, comme pour ceux qui l'avaient précédé, comme il répondit ensuite pour tous ceux qui le suivirent.

Le cheval du prince partit au galop, les courtisans donnèrent de l'éperon, et toute la cour disparut bientôt aux regards du frère d'Hélène.

— Allons-nous-en, dit-il à Fritz ; et il ajouta d'un ton calme : — Nous reviendrons demain.

Le lendemain, à l'heure du lever, Hugues et Fritz étaient à leur poste ; mais quand ils arrivèrent devant la grille du château, des voitures armoriées remplissaient la cour; la princesse Clémentine revenait habiter la résidence; on s'empressait d'accourir auprès d'elle pour la

complimenter. C'était jour de fête au château, et l'on sait qu'aux fêtes de princes le peuple est un importun qu'on se hâte d'éloigner. La garde était doublée dans tous les postes; des sentinelles défendaient l'entrée du palais à tout ce qui ne portait pas la livrée du landgrave ou le costume de cour; Hugues était en veste de travail, on lui cria vingt fois : Passez au large! car vingt fois il essaya de se glisser avec l'enfant entre les deux files d'équipages. Voyant, à la fin, que tous ses efforts étaient inutiles, il répéta à Fritz ce qu'il lui avait dit la veille : — Allons-nous-en, nous reviendrons demain.

De lendemain en lendemain, huit jours se passèrent sans qu'il pût découvrir celui qu'il cherchait avec tant de persévérance; déjà même il commençait à désespérer du succès de son entreprise. Cependant l'indignation soulevée contre sa sœur ne se calmait pas; l'aventure des dix florins était encore le sujet de toutes les conversations des habitans d'Offenbach; les mères continuaient à recommander à leurs filles de ne plus parler à Hélène; les garçons ne cessaient de la regarder d'un air moqueur, quand la pauvre enfant se hasardait à mettre le pied dans la rue; on chuchotait tout bas lorsqu'elle entrait dans une boutique, et le marchand daignait à peine lui répondre en la servant. C'était toujours avec des larmes qu'elle revenait dans sa mansarde. Tous les soirs elle disait à son frère :

— Nous quitterons bientôt la ville, n'est-ce pas?... je n'y tiens plus, je suis trop humiliée... je sens bien que je ne pourrais pas souffrir long-temps ainsi... c'est au-dessus de mes forces.

Chaque soir son frère lui répétait :

— Encore un jour, ma sœur; prends courage, tu n'as plus qu'un jour à pleurer.

Il cherchait à la flatter en se flattant lui-même d'un espoir qui ne se réalisait pas ; le huitième jour cependant il se dit :

— Je découvrirai notre ennemi aujourd'hui, ou bien c'est qu'il n'habite pas la cour du landgrave.

Il revint donc avec Fritz se placer auprès de la principale porte du château ; mais ce jour-là il ne permit pas à l'enfant de s'éloigner.

— Tiens, dit-il à Fritz en lui montrant un thaler, voilà une pièce d'or que ta mère ne te prendra pas ; elle sera à toi si tu veux dire à chacun des seigneurs que je te désignerai : — Maman vous remercie bien des florins de l'autre soir.

Les yeux de Fritz brillèrent de joie en voyant la jolie pièce d'or luire au soleil ; il promit de répéter ce que le frère d'Hélène venait de lui dire ; et, en effet, dès qu'il apercevait de loin un beau seigneur qui se dirigeait vers le palais, il courait au-devant de celui-ci en disant : — Maman vous remercie des florins de l'autre soir.

Les premiers qui l'entendirent le prirent pour un fou et passèrent leur chemin ; enfin, l'un d'eux s'arrêta, il regarda l'enfant avec un sourire, fouilla à sa poche, lui remit une pièce de monnaie dans la main ; Hugues l'observait, et, bien que Fritz et le jeune gentilhomme fussent éloignés de quelques pas du frère d'Hélène, celui-ci entendit distinctement ces paroles sortir de la bouche du noble personnage : — Ah ! petit drôle, tu as jasé... N'importe, je ne t'en veux pas ; prends encore cela, mais sois plus discret une autre fois.

Otton, car c'était lui, entre dans le château ; mais Hugues l'avait trop bien regardé pour ne pas le reconnaître à l'avenir.

Qu'on juge du combat que l'ouvrier s'était livré à lui-

même quand, face à face avec le calomniateur d'Hélène, il avait senti tout son sang bouillir dans ses veines, et ses bras se raidir pour étouffer son ennemi. Pourtant il avait su se rendre maître de son agitation ; ce n'était pas par une lutte corps à corps qu'il devait essayer de venger la réputation flétrie de sa sœur ; il sentit qu'un éclat la perdrait sans remédier au mal qui était fait ; il se contint, et donna le thaler à l'enfant, qui revint tout joyeux lui dire :

— C'est bien lui, l'homme au manteau de velours ! — Il suffit, répondit Hugues ; tu peux aller jouer maintenant, je n'ai plus besoin de toi.

Fritz ne se le fit pas répéter deux fois ; il partit en sautant de joie apprendre à sa mère qu'il avait enfin parlé à ce beau seigneur qui donnait des poignées de florins aux enfans.

Il entrait dans le projet du frère d'Hélène d'éloigner l'enfant dès que celui-ci serait parvenu à lui faire connaître l'homme au manteau de velours. Ce n'était pas devant Fritz qu'il voulait interroger la sentinelle sur le nom de son ennemi ; ce nom ne devait être connu que de lui d'abord, afin qu'il pût mesurer avec calme sa vengeance à l'élévation de son adversaire ; il était bien décidé à le combattre, quel que fût son titre à la cour du landgrave. Hugues se promena pendant plusieurs heures devant la porte du château, guettant la sortie du ministre. Enfin il le reconnut entre plusieurs gentilshommes qui l'accompagnaient ; la sentinelle porta les armes ; mais quand les gentilshommes furent à quelques pas de là, Hugues s'approcha du soldat en faction, et lui demanda quel était ce seigneur qui se séparait du groupe de courtisans et marchait du côté de l'avenue ?

— Celui-là, dit le factionnaire, c'est son excellence le comte Otton, premier ministre du landgrave. — Le per-

mier ministre! répéta l'ouvrier avec un sentiment de joie et de colère ; va pour le premier ministre!... Merci, camarado! – Et, fier de sa découverte, il reprit le chemin de sa mansarde.

Hugues avait caché ses démarches à sa sœur; il garda également le silence sur sa découverte. Il voulait, avant de parler et d'agir, acquérir la preuve irrécusable que la jeune fille n'était pas complice du ministre. L'air d'assurance, le ton de gaieté que le coupable avait pris en parlant à l'enfant, devaient avoir rouvert dans le cœur de l'ouvrier un passage pour le doute sur l'innocence d'Hélène; le serment prêté sur la Bible n'était pas effacé de sa mémoire.

— Mais, se disait-il, peut-être que ma sœur, effrayée de l'énormité de sa faute au moment de l'aveu, n'a pas eu le courage de soutenir le regard courroucé de son frère; peut-être a-t-elle cru qu'un repentir sincère suffirait pour expier un tel parjure?

—Bien déterminé à connaître toute la vérité, Hugues se coucha, mais il ne dormit pas; cette nuit fut employée à concevoir et à repousser mille projets; enfin l'idée d'une épreuve bien simple, et dont le résultat ne pouvait être douteux, s'offrit à son esprit; il l'accueillit comme une pensée venue du ciel, et se promit d'y soumettre Hélène dès le jour suivant.

— Donnez du cor, lâchez la meute, lancez les chevaux sur ses pas; en chasse, mes bons gentilshommes, les dames ont les yeux sur nous!

Ainsi parlait Maximilien XXIV, landgrave d'Ysenbourg et seigneur d'Offenbach, afin d'exciter encore l'ardeur de ses jeunes courtisans, animés déjà par la présence de toutes les beautés titrées de la résidence. Gracieusement vêtues d'un habit d'amazone, la princesse Clémentine et les da-

mes de sa suite caracolaient au milieu des nobles cavaliers armés pour la chasse. Les aboiemens des chiens, le hennissement des chevaux, les cris des piqueurs qui précédaient et suivaient le prince, réveillèrent en sursaut ouvriers et bourgeois qui logeaient aux environs du château; il était à peine six heures du matin.

— La cour va chasser aujourd'hui dans la forêt, dirent ceux qui n'avaient rien à faire; il faut nous habiller pour aller voir cela.

— Il faut aller voir la chasse, dit aussi le frère d'Hélène. Voilà long-temps que tu n'as pris aucun plaisir; je veux au moins te procurer celui-là.

Hélène s'y refusa d'abord; mais comme cette promenade servait le projet de son frère, il insista avec fermeté; Hélène céda par obéissance, aucune distraction ne touchait plus son cœur, trop sensiblement blessé depuis le départ d'Anselme.

Hugues n'était pas sans éprouver un sentiment de crainte en commençant une épreuve qui pouvait détruire son espoir de vengeance. S'il était résolu à courir toutes les chances d'une lutte inégale pour obtenir réparation de l'affront fait à sa sœur innocente, son parti aussi était pris dans le cas où il la trouverait coupable.

— Je ne lui ferai pas un reproche, je ne lui dirai pas un mot; mais je partirai, j'irai retrouver Anselme et pleurer avec lui sur notre déshonneur. Hélène ne me reverra jamais. Quant à mes épargnes, je les lui laisserai toutes; elles l'aideront à quitter Offenbach, à vivre honorablement jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un pays assez ignoré pour y cacher sa honte.

Voilà quel était le projet du jeune ouvrier; aussi, malgré la fermeté bien connue de son caractère, tremblait-il en arrivant près du rendez-vous de chasse; c'est là que sa

destinée devait se décider : peut-être était-ce un dernier adieu qu'il allait adresser à cette sœur, objet de tout son amour. Il frémissait involontairement, et, dans l'agitation dont il ne pouvait se rendre maître, il se surprenait à presser la main d'Hélène avec un mouvement convulsif.

— Tu ne te sens pas bien, Hugues, retournons à la maison. Qu'avons-nous besoin d'aller voir passer la cour? cela ne me séduit pas, je te le jure. — A ces mots : — Retournons à la maison, — Hugues était tenté de revenir sur ses pas ; mais l'incertitude qui le tourmentait était affreuse, il voulait en finir avec elle, il voulait subir le supplice jusqu'au bout, quitte après à mourir de honte et de désespoir. Il se remettait, balbutiait quelques mots pour donner le change à Hélène sur le motif de son agitation, et continuait sa route en disant : — Si fait, j'ai besoin de me divertir un peu ; toi aussi, cela te fera du bien... Tu verras que nous serons plus gais, plus heureux en revenant chez nous. — Plus heureux! répétait la jeune fille en soupirant ; ce n'est pas là qu'est le bonheur pour moi. — Peut-être, interrompit son frère ; puis il se reprit, de peur d'en avoir trop dit ; car il ne voulait pas qu'Hélène pût soupçonner le véritable but de la promenade hors de la ville.

Il y avait déjà long-temps que le landgrave et sa cour chassaient dans la forêt quand le frère et la sœur y arrivèrent. Le son du cor, le bruit des coups de feu qui éclataient au loin, dirigèrent d'abord leur marche ; mais le bruit s'éteignant dans les profondeurs du bois, ils s'arrêtèrent devant un embranchement de route, incertains sur le chemin qu'ils devaient suivre. Enfin quelques gentilshommes de la suite du prince débouchèrent par un taillis ; Rodolphe de Hatzfeld dit en piquant des deux éperons : — Voilà une jolie fille! et il disparut. Un second chasseur arrêta son cheval devant Hélène et son frère ;

celui-ci sentit un frisson parcourir tout son corps : c'était le comte Otton qui venait ainsi se placer devant eux. Hélène, qui avait baissé les yeux au compliment de Rodolphe, les releva vers celui qui paraissait vouloir parler à son frère. Hugues ne détachait pas ses regards de dessus le visage d'Hélène ; il n'y lut aucune émotion.

— Prenez garde, mes amis, dit le ministre ; son altesse va passer par ici, vous pourriez vous faire blesser par les chevaux. — Merci, monsieur, répondit Hélène avec calme.

Hugues n'eut pas la force de dire un seul mot, son cœur bondissait de joie. Hélène prit son frère par la main pour l'entraîner un peu plus loin : toute la cour passa devant eux. Mais à peine les chasseurs eurent-ils dépassé le rond-point où l'ouvrier et sa sœur s'étaient arrêtés, que celui-ci leva les mains vers le ciel.

— Mon Dieu, dit-il, je te rends grâce ! ma sœur est innocente !

Hélène ne concevait pas d'où venait cette exclamation religieuse de son frère ; mais la surprise de la jeune fille fut bien plus grande encore quand Hugues se précipita dans ses bras en lui disant :

— Pardonne-moi, je te soupçonnais encore. — Et comment sais-tu maintenant que je ne méritais pas tes soupçons ? — J'en ai la preuve... Celui que tu as vu, celui qui t'a parlé, c'est lui, c'est notre ennemi !... J'ai épié tes regards, j'ai cherché l'émotion dans ta voix, et je n'ai lu dans tes yeux que la pureté de ton âme ; ta voix était calme comme celle de l'innocence... Encore une fois, pardon, mon Hélène ; j'avais besoin de cette épreuve pour exister, car voilà huit jours que je ne vis pas.

En apprenant qu'elle venait de se trouver si près de l'homme qui avait flétri sa réputation, Hélène se sentit défaillir : c'était l'effet de la réflexion après le péril.

— Nous n'irons pas plus loin, lui dit son frère ; maintenant tu dois te soustraire au supplice de vivre plus longtemps à Offenbach. Comme il ne m'est pas possible de faire passer ma conviction dans l'âme de nos voisins, il est de mon devoir de t'épargner leur mépris. Ce soir je te conduirai à Francfort, chez notre cousin Furtz ; le bruit de notre malheur n'y est pas encore arrivé ; je trouverai un prétexte pour t'y laisser pendant quelques jours... et ces jours-là, sois tranquille, je les emploierai bien... Tu reviendras à la résidence, tu y reviendras bientôt réclamer l'estime que tu n'aurais jamais dû perdre.

Hélène consentit à tout ce que son frère voulut ; le soir même elle était à Francfort, et le soir même aussi, le ministre recevait une demande d'audience particulière pour le lendemain ; elle était signée : *Hugues Istein, compagnon serrurier*.

IV

L'AUDIENCE.

« ... Et ce frère? *c'est moi;* c'est moi, qui viens, armé du bon droit et de la fermeté, démasquer un traître, écrire en traits de sang son âme sur son visage. Et ce traître? *c'est vous.* »

BEAUMARCHAIS. — *Mémoires.*

Les habitans de la résidence expliquaient diversement le retour de la landgrave au château d'Offenbach ; on l'attribuait, chez les plus honnêtes gens de la ville, à un accès de tendresse de Maximilien pour la princesse ; les vieux

garçons, toujours prêts à penser mal, prétendaient que ce n'était qu'un caprice de femme imaginé pour faire enrager son mari. Quelques dames, intéressées à ce que la princesse ne revînt pas, mettaient son arrivée sur le compte d'une ridicule jalousie. Mais bourgeois, ouvriers et marchands, n'étaient pas dans le secret de la cour; et la cour elle-même avait tort de penser que la landgrave n'était revenue que pour retenir, par sa présence, de vieux et sévères gentilshommes qui voulaient retourner dans leur province, indignés qu'ils étaient de l'affront qu'on avait fait subir à leur maison dans la nuit des visites domiciliaires. On se rappelle que Rodolphe et ses joyeux compagnons avaient eu l'audace de venir chercher un ministre de vingt-six ans, un parvenu sans nom, comme l'appelait le baron de Rœdelheim, jusque dans le lit de pudiques duchesses et de chastes baronnes qui ne comptaient pas moins de quinze à vingt quartiers de noblesse.

Je viens de dire que le ministre Otton n'était qu'un parvenu sans nom, et c'est une erreur : parvenu, oui, il l'était; mais sans nom, il en portait un célèbre depuis longtemps dans la petite ville de Dessau. Ulric Spulgen, son aïeul, avait su se concilier l'estime des savans, la confiance des nobles et l'affection du peuple, dans sa double profession de médecin et de ministre de l'Évangile. Otton, élevé près de cet homme respectable, avait contracté de bonne heure des habitudes studieuses; mais moins modeste dans ses vœux que ne l'était son aïeul, le but où son ambition tendait d'abord s'était élevé à mesure que le cercle de ses connaissances s'élargissait. Sombre, rêveur, avide d'apprendre, il était en même temps jaloux de parvenir. Otton ne comprenait pas qu'un médecin comme le vénérable Ulric Spulgen, qui correspondait avec toutes les académies de l'Europe, dût se contenter d'une clientelle qui comp-

tait encore plus d'artisans que de grands seigneurs, quand sa réputation l'avait fait appeler plus d'une fois à la cour impériale de Vienne. Il s'étonnait aussi qu'un ministre de l'Évangile, destiné par son éloquence à prêcher les rois, consentît à végéter dans un presbytère où ses admirables sermons n'étaient appréciés que sous le rapport moral. Il disait quelquefois à son aïeul :

— Vous ne recueillez ici aucun fruit de vos longues études, mon père. — Et les vertus que je vois pratiquer autour de moi, n'est-ce pas la plus belle récolte qu'un prédicateur puisse demander à Dieu ? — Mais le mérite littéraire de vos sermons, ce style si riche, si abondant en pensées ingénieuses, en maximes profondes, vous en tient-on le moindre compte ici ? — Monsieur mon petit-fils, répondait le vénérable vieillard, quand on travaille pour le ciel, il faut faire de son mieux ; et comme on comprend assez bien ce que je veux dire, ajoutait-il en souriant, avec mon style riche et abondant, je ne vois pas pourquoi j'écrirais plus mal.

Si le docteur Ulric Spulgen tenait à ce qu'il appelait sa liberté (et il entendait par là des travaux qui l'occupaient souvent depuis le point du jour jusqu'à une heure avancée dans la nuit), il ne renonçait pas, pour son petit-fils, à tout projet d'ambition. Dans le cours d'une maladie assez dangereuse que le père de Maximilien avait faite, Ulric Spulgen avait eu le bonheur d'envoyer, du fond de sa retraite, des conseils utiles à son ami, le médecin du landgrave d'Ysenbourg. Ce prince, instruit du nom de son sauveur, écrivit au docteur Spulgen, pour lui offrir des avantages considérables, s'il voulait venir se fixer à Offenbach. L'aïeul d'Otton répondit au landgrave :

« Monseigneur,

» Votre Altesse me pardonnera si je refuse son honorable

» proposition ; mais j'ai à Dessau de pauvres malades d'âme » et de corps qui réclament mes soins ; ils comptent sur » moi, je ne tromperai pas leur espoir. Cependant j'ai » mon petit-fils, Otton Spulgen, qui ne demanderait pas » mieux que de se faire une clientelle, soit comme avocat, » soit comme médecin, soit comme professeur de mathé- » matiques : je vous le donne pour un peintre assez dis- » tingué et un musicien capable de marcher sur les traces » de notre Jean-Sébastien Bach. Si vous pouvez faire quel- » que chose pour lui, je tiendrai que vous avez tout fait » pour moi.

» Que Votre Altesse me pardonne si je lui demande en- » core quelque chose : on prétend qu'il existe dans la bi- » bliothèque d'Offenbach un manuscrit unique et auto- » graphe de César Nostradamus, intitulé : *l'Hippiade, ou » Godefroi et les Chevaliers*, de Cæsar de Nostredame, » gentilhomme provençal... 1622 ; je possède aussi le ma- » nuscrit *unique* et autographe de l'auteur de ce poème ; » mais comme il y manque un feuillet, je ne serais pas fâ- » ché de le compléter. J'offre à Votre Altesse, en garantie » de son volume, mon petit domaine d'Erbach. »

Cette lettre fut présentée au prince par le jeune Otton lui-même, que son aïeul avait fait partir pour Offenbach. Le vieux landgrave envoya le précieux manuscrit au docteur de Dessau et retint à sa cour le jeune homme, qui devint bientôt l'ami et le précepteur du prince Maximilien : le maître et l'élève étaient du même âge. Bien que leurs caractères différassent singulièrement, il s'établit entre eux une telle intimité, que le landgrave, assez philosophe pour permettre qu'un plébéien fût le compagnon de plaisirs et d'études de son fils, mais respectant, avant tout, les préjugés de sa cour, sollicita de l'empereur un titre pour son protégé. Le monarque autrichien, jugeant dans sa

haute sagesse qu'il ne pouvait pas récompenser dans le petit-fils les services rendus par l'aïeul lorsque celui-ci existait encore, répondit à la demande du landgrave en élevant à la dignité de comte le vieux docteur Ulric; mais il rendit ce titre héréditaire dans la famille du célèbre prédicateur. Quelques mois après, les pauvres de Dessau pleuraient leur médecin et leur pasteur, et son petit-fils se nommait le comte Otton de Spulgen.

Vers le même temps, Maximilien hérita de la souveraineté de son père; Otton devint le conseiller intime du prince : la faveur dont il jouissait fut fatale au ministre du landgrave défunt. Le baron de Rœdelheim, qui s'était fait depuis trente ans une douce habitude du ministère, se vit forcé de céder le portefeuille au jeune favori de son nouveau maître. On crut que le ministre destitué s'était consolé de sa disgrâce par son mariage avec l'une des premières héritières de la principauté; nous verrons bientôt que la rancune est vivace dans le cœur d'un baron allemand.

Si le nouveau landgrave tenait compte des conseils de son ministre quand il s'agissait des affaires de l'état, il ne se montrait pas aussi docile en ce qui touchait ses plaisirs. Maximilien riait des remontrances sévères de son ami. Cependant un jour il ne rit pas; Otton était venu à lui les larmes aux yeux, et lui avait dit :

— Votre Altesse, fatiguée des caprices de la comtesse Frédérique, vient de prendre la résolution de se marier, je le sais; ce qui pourrait passer pour un retour vers la sagesse n'est qu'une folie de plus que je ne pourrai souffrir... que je ne verrai pas s'accomplir, je vous le jure... C'est demain qu'en secret vous êtes décidé à contracter ce mariage... vous voyez que je suis bien instruit; celle que vous voulez élever jusqu'à vous, c'est la fille du banquier

Wolf... Épousez-la, prince, si vous l'aimez; mais je vous prédis que votre cour s'éloignera de vous, que le peuple lui-même méprisera la souveraine que vous lui aurez donnée. Je crois aux vertus de mademoiselle Wolf; mais je dois, avant tout, veiller au dépôt sacré de votre gloire, que vous-même m'avez confié... Faites ce mariage, et dès aujourd'hui je dépose à vos pieds les insignes honorables dont vous m'avez revêtu; je renonce aux grandeurs, à l'amitié, pour aller pleurer dans une retraite obscure la honte dont vous aurez couvert votre nom.

Maximilien réfléchit un moment; il se mordit les lèvres; puis, faisant un geste d'impatience, il répondit :

— Tu ne sais que me chercher querelle... Allons, finissons-en... Marie-moi comme tu l'entendras; mais, pour Dieu, que je sois débarrassé de cette capricieuse Frédérique!

C'est le vieux ministre dont j'ai parlé plus haut qui se chargea de ce soin. Comme la maîtresse disgraciée possédait une immense fortune jointe à un nom illustre, le baron, dépossédé de son ministère, ne demanda pas mieux que d'unir ses propres regrets aux douleurs de la comtesse Frédérique; c'était tripler ses revenus : la favorite devint baronne de Rœdelheim.

Otton, heureux d'avoir vaincu la résolution de son maître, mais connaissant bien le caractère faible et léger du prince, s'empressa de chercher, dans les maisons régnantes d'Allemagne, une compagne digne du titre de landgrave d'Ysenbourg. Son choix s'arrêta sur la princesse Clémentine d'Œttingen. Comme il l'avait promis, Maximilien se laissa marier par son ministre. Clémentine était jolie, jeune, confiante; il se trouva que, le lendemain des noces, son mari l'aimait avec passion.

Les grâces, la beauté, l'esprit doux et facile de la prin-

cesse, avaient fait aussi une profonde impression dans l'âme du favori, chargé par le landgrave d'aller négocier ce mariage auprès du prince d'OEttingen. Otton était resté presque muet d'admiration encore plus que de respect quand la jeune princesse était venue à lui, et l'avait interrogé sur le caractère de son futur époux avec cette naïve liberté de langage, cette touchante simplicité de manières qui feraient sourire de pitié la vanité de nos filles de marchands, et que les princes allemands transmettent de génération en génération à leurs enfans comme un contrepoids à l'orgueil aristocratique. Dès ce jour, dis-je, Otton cessa d'être heureux dans le poste élevé où sa fortune l'avait placé; il maudit plus d'une fois le moment où Maximilien, se rendant à ses remontrances, lui avait dit : — Marie-moi comme tu l'entendras.

Si la fille du banquier Wolf avait, malgré lui, porté le nom de landgrave d'Ysenbourg, il n'aurait eu qu'à se tenir en garde contre l'inimitié d'une femme; mais c'est contre l'amour le plus ardent, contre un amour coupable qu'il devait lutter à chaque instant du jour.

Après six mois, cependant, Maximilien avait cessé d'aimer Clémentine; d'abord celle-ci s'était confiée, dans son chagrin, au seul homme qui pût voir avec plaisir le refroidissement du landgrave pour sa femme. Otton plaida auprès du prince la cause de Clémentine; Maximilien voulait d'autres plaisirs, d'autres amours, il pria son ministre de cesser des remontrances qui l'importunaient, et il fit dire à la landgrave que, si le palais de la résidence n'avait pas le bonheur de lui plaire, elle pouvait disposer du château de Beauséjour, situé à quelques milles d'Offenbach. Clémentine pleura; mais elle prit la résolution de rester auprès de son inconstant époux, espérant le ramener un jour à des sentimens plus tendres. Une année

entière s'écoula ainsi ; la princesse affectait un air heureux en public ; mais, dans la solitude de son appartement, elle se livrait à toute sa douleur... Otton, seul confident des chagrins du ménage, lui disait d'espérer ; il cherchait à la consoler en pleurant avec elle sur l'égarement du prince. Quand deux malheureux se rapprochent pour confondre leurs larmes, pour mêler leurs soupirs, quand les mains se pressent, lorsqu'un cœur de femme répond à un autre cœur violemment épris, alors le rang, le devoir, tout s'oublie. Il ne faut qu'un moment pour que l'esprit s'égare, qu'une tête qui se penche sur votre sein pour que les sens s'allument, qu'un baiser pour que la passion éclate : ce moment arriva. Clémentine, un jour, laissa tomber sa tête sur le sein du ministre, le baiser fut pris, rapide, involontaire, mais brûlant ; la princesse pâlit, ses forces l'abandonnèrent, et Otton, en sortant d'un rêve doux et terrible, put se dire : — Elle est à moi !

Ce ne fut donc pas, comme on le disait alors, pour épargner à ses yeux le spectacle des désordres d'un époux que la landgrave prit la résolution de quitter sa résidence ; ce n'était pas non plus par caprice, par jalousie, pour obéir à Maximilien repentant, ou pour retenir la noblesse prête à quitter la cour, qu'elle revenait au château d'Offenbach après une si longue absence. La sûreté d'Otton avait manqué d'être compromise. L'amour de la princesse pour le ministre, le soin de sa réputation, le besoin de se voir tous les jours, à tous les instans, sans que la vie de l'un et l'honneur de l'autre se trouvassent menacés de nouveau, voilà les véritables motifs du retour de Clémentine. Le landgrave la vit revenir sans regret et sans plaisir ; il en aimait une autre.

A son retour de la chasse, on remit au comte de Spulgen la pétition du frère d'Hélène. Hugues avait oublié à

dessein de faire connaître l'objet de sa demande; mais Otton était trop heureux, depuis que la princesse avait quitté le château de Beauséjour, pour ne pas s'empresser d'accueillir toutes les plaintes et de satisfaire, autant qu'il le pourrait, à toutes les ambitions. Il donna l'ordre d'introduire le lendemain matin, dans son cabinet, l'ouvrier Istein, dès que celui-ci se présenterait à l'hôtel.

A huit heures du matin, Hugues demandait à parler à Son Excellence. — Faites entrer, dit le ministre à l'huissier chargé d'annoncer les solliciteurs; et le compagnon serrurier pénétra dans le cabinet d'Otton.

Sa démarche était assurée, son regard calme; cependant le son tremblé de sa voix trahissait une légère émotion. Otton, se trompant sur la véritable cause de son agitation, l'accueillit avec bonté :

— Asseyez-vous, mon ami, et parlez sans crainte; j'aime et j'estime les braves gens de votre classe, et si votre demande est juste, croyez que je ferai tout mon possible pour que nous nous quittions contens l'un de l'autre. — Contens l'un de l'autre, je l'espère, monseigneur; car ce ne sont ni des faveurs ni des grâces qu'il me faut; c'est justice que je viens demander à Votre Excellence. — Vous l'obtiendrez, mon ami; un honnête homme n'a jamais imploré en vain mon appui... Allons, parlez-moi avec confiance, vous n'aurez point à vous en repentir.— Je remercie Votre Excellence des encouragemens qu'elle me donne, et je vais m'expliquer avec la franchise d'un homme de cœur qui croit s'adresser à un homme comme lui.

Le ministre fit un geste de surprise :

— Que voulez-vous dire, monsieur Istein? il serait question de moi dans cette affaire?

Hugues répondit avec fermeté :

— Oui, monseigneur, de vous, qui par un mensonge

horrible avez réduit une honnête famille au désespoir... Ne m'interrompez pas, tout-à-l'heure vous allez me comprendre... Une jeune fille, que vous ne connaissez pas... dont vous ignorez même le nom, et contre laquelle vous ne pouvez avoir aucun motif de haine, est en ce moment l'objet du mépris de toute une ville... Et pourquoi? parce qu'il vous a plu, à vous, puissant seigneur, à vous, que protége l'estime publique, de flétrir d'un mot la réputation de cette malheureuse enfant.

Otton chercha dans ses souvenirs, et dit :

— Vous êtes dans l'erreur, mon ami; ce n'est pas à moi, le comte Otton de Spulgen, que vous croyez parler. Dieu m'est témoin...— Ne blasphémez pas, monseigneur... Je vais suppléer à votre manque de mémoire... Je conçois que vous ayez pu oublier un propos léger... une plaisanterie... car ce n'est rien à vos yeux que l'honneur d'une simple ouvrière..., comme la jeune brodeuse de la ruelle du Grand-Aigle-Blanc.

Ces mots frappèrent le ministre et rappelèrent à son souvenir la mansarde éclairée, l'enfant qui dormait sur la borne, et les dix florins qu'il avait donnés sous prétexte d'acheter le silence du petit Fritz. Hugues remarqua le trouble d'Otton, et reprit :

— Votre Excellence se rappelle maintenant ce qu'elle a dit, il y a huit jours, sur le compte de ma sœur. — Ah! c'est votre sœur... balbutia le comte; puis il ajouta avec embarras : Mais voyons, où voulez-vous en venir?... que puis-je faire pour vous? — Je veux d'abord vous mettre sous les yeux tout le mal que vous nous avez fait; ensuite vous me direz si vous voulez le réparer. — Le réparer! oui, mon ami, reprit vivement le ministre; j'avoue que j'ai eu un grand tort... mais, de grâce, que ceci reste entre nous... Je me mets à votre discrétion. Parlez,

combien exigez-vous de moi? — C'est de l'argent que vous m'offrez, monseigneur! répondit le frère d'Hélène avec dignité; croyez-vous donc que le trésor du prince suffirait pour payer l'honneur de ma sœur?... J'ignore ce que vaut celui de vos grandes dames, mais je sais que le nôtre ne se pèse pas à ce poids-là.

Otton, qui se dirigeait vers son bureau, sans doute pour chercher l'or qu'il offrait à l'ouvrier, s'arrêta surpris de cette réponse, et ne put s'empêcher de lui dire :

— Vous êtes un honnête homme, monsieur Istein, et je voudrais pour tout au monde n'avoir jamais prononcé le nom de votre sœur. — Je vous crois, monseigneur, car on dit aussi que vous avez l'âme grande... que vos sentimens sont généreux... Il faut donc qu'un motif impérieux, et que je ne saurais deviner, vous ait forcé à répandre une semblable calomnie; mais quand vous avez choisi notre nom pour l'entacher d'une honte que vous seul pouvez effacer, vous ignoriez que mon père avait sacrifié tout espoir de fortune, qu'il était descendu d'une profession glorieuse à des travaux pénibles, qui ne lui valurent que de la misère, et cela pour conserver pur ce nom que vous avez flétri... Vous ignoriez aussi que la malheureuse enfant, que votre mensonge a perdue, était l'objet de la sollicitude la plus tendre d'un frère qui avait juré à son père mourant d'être le protecteur, l'appui de sa sœur, de veiller avec soin sur le dépôt précieux de sa réputation ; et c'est quand j'ai travaillé dix ans pour tenir le serment que je fis à mon père... c'est au moment où je vais recueillir le fruit de mes peines... c'est quand je suis fier de donner mon Hélène pour épouse à mon meilleur ami, que vous venez, par un mot, détruire mon ouvrage!... Mon compagnon d'enfance, le fiancé de ma sœur, a fui désespéré... Hélène est forcée de se dérober au mé-

pris de toute la ville... et moi-même je serais mort de honte et de chagrin, si je n'avais la volonté ferme de lui faire rendre l'honneur... Oui, monseigneur, j'y suis bien décidé... Si vous me refusez justice aujourd'hui... je trouverai plus tard moyen de l'obtenir. — Monsieur Istein, dit le ministre, qui venait d'écouter attentivement le discours du frère d'Hélène, vos reproches n'égalent pas encore les remords que je sens depuis que vous parlez; croyez que, s'il était en mon pouvoir de vous offrir la réparation que vous méritez, je le ferais, dussé-je perdre l'estime des hommes, à laquelle je dois aussi attacher quelque prix... mais si c'est une déclaration publique que vous me demandez, je dois vous dire que cela m'est impossible. Vous le voyez, ma franchise égale la vôtre... A votre place, j'agirais comme vous le faites... mais à la mienne, vous n'agiriez pas autrement que moi. — C'est-à-dire, monseigneur, que vous vous retranchez derrière l'orgueil de votre rang pour nous accabler impunément; vous ne songez pas que, si vous m'y forcez, je saurai bien vous y atteindre... Je vous le demande une dernière fois : voulez-vous déclarer, en présence des témoins que je désignerai, que vous ne connaissez pas ma sœur? Vous sentez-vous capable de prouver où vous étiez le 15 septembre, à dix heures du soir? car il faut qu'on sache bien que vous ne pouviez pas être chez ma sœur.

Otton, étourdi par ces mots, frémit; il se laissa tomber sur son fauteuil, et dit d'une voix presque éteinte :

— C'est impossible! je ne déclarerai rien... Prenez ma fortune, mais sortez; car vous n'aurez pas d'autre réparation! — Ah! vous pâlissez... c'est donc un secret bien terrible?... Eh bien! je le découvrirai... je le publierai... Vous voulez la guerre entre nous deux... soit, la guerre... A compter de ce jour, je m'attache à vous... j'épierai vos

regards, vos actions... A tout moment je vous ferai sentir le poids de ma vengeance, et, quelque haut que vous soyez placé, vous ne m'échapperez pas. La haine me grandira : c'est une lutte qui ne finira que le jour où ma sœur sera justifiée... Au revoir !

Hugues sortit. Le ministre porta la main à son front, et dit : — Il a fait son devoir ; mais, moi, je ne pouvais pas trahir le mien.

V

L'AUBERGE DU SAINT-DE-BOIS.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu, pour le moins, ne me trahira pas ;
Vous la verrez brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices,
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.

CORNEILLE. — *Cinna.*

Un mois s'était passé depuis la terrible menace de l'ouvrier, et cependant aucun des coups promis par sa vengeance n'avait encore ébranlé le pouvoir du ministre. Otton commençait à ne plus le craindre, bien que, dans les premiers jours qui suivirent l'audience, il eût vu, non sans trembler, que le frère d'Hélène échappait à toutes les recherches des hommes de police envoyés pour découvrir sa retraite et se saisir de sa personne.

Hugues n'était pas rentré dans sa mansarde de la ruelle de l'Aigle-Blanc ; il n'était pas non plus auprès de sa sœur ; quelques habitans d'Offenbach prétendaient l'avoir rencontré sur le chemin de Francfort ; d'autres assuraient

l'avoir vu sur la route d'Obernbourg ; ceux-ci lui avaient parlé dans la forêt, ceux-là sur le pont ; quelquefois le même jour, à la même heure, on le disait sur des points différens, et toujours il mettait les espions en défaut.

Hugues n'avait pas quitté Offenbach ; c'était un enfant de la ville : toutes les habitudes de ses compatriotes lui étaient connues ; il savait à quel moment du jour les rues étaient désertes, dans quel quartier le soir on pouvait marcher sans crainte, par quel moyen il était facile de gagner la campagne et de rentrer dans la résidence sans être aperçu par des témoins indiscrets. Caché dans la maison d'un ami dévoué, il allait rêver chaque jour dans le bois au moyen d'accomplir sa vengeance, et ne revenait jamais dans sa retraite sans avoir fait jaser un valet du ministre, sans savoir où le comte Otton avait été ce jour-là... pourquoi il était resté si long-temps au château du landgrave, à quelle heure il devait rentrer à son hôtel ; mais cet espionnage ne servait guère ses projets ; tout ce qu'il apprenait sur la conduite d'Otton était grand, noble, généreux ; s'il était sorti plus tôt qu'à l'ordinaire de chez lui, c'est qu'un acte de bienfaisance l'appelait hors de son hôtel ; s'il restait si long-temps au château, c'est qu'il voulait faire adopter au prince une loi nécessaire au bonheur du peuple. Hugues n'entendait de toutes parts que les bénédictions des pauvres et les acclamations des bourgeois qui accueillaient le nom du ministre.

Cependant la haine pour Otton germait aussi dans d'autres cœurs ; l'ouvrier n'avait pas seul juré sa perte ; il y avait des ambitions trompées, des jalousies de courtisans qui veillaient sur toutes les actions du favori, pour les envenimer par des suppositions calomnieuses, à défaut de preuves certaines du crime dont on le soupçonnait. En vain la princesse Clémentine imposait en public silence à

son cœur; en vain elle étudiait son regard, elle combinait l'expression de sa voix; en vain le comte lui-même affectait avec la landgrave le ton de la plus respectueuse froideur; l'œil de l'envie plongeait dans la pensée des amans et y surprenait l'indice d'un sentiment qu'ils s'efforçaient à cacher. Pas un mot imprudent n'avait été entendu... pas un soupir n'avait révélé le secret de l'adultère, et pourtant on se disait tout bas, dans quelques cercles de la cour, que Maximilien était à la fois prince débauché et mari aveugle, que la princesse avait de fortes raisons pour ne pas pleurer l'abandon de son époux.

Le vieux baron de Rœdelheim, qui avait donné son nom à la maîtresse répudiée du landgrave, éprouvait une vertueuse indignation en songeant que la couche royale pouvait être déshonorée par un homme sans naissance.

A ces nobles coalisés contre le ministre en faveur, il manquait un homme dévoué, une de ces âmes fortes qui ne reculent devant aucun péril, qui meurent sans dire leur secret; enfin un de ces êtres qu'on n'achète pas, et qui ne se rencontrent guère que vers les temps de révolution. Les meneurs nomment, je crois, ces gens-là des instrumens; les peuples leur donnent le nom de héros et de martyrs: les peuples disent toujours le vrai nom des choses. Il fallait donc un instrument à la conspiration de la noblesse.

Pour le frère d'Hélène, il ne lui fallait que trouver des ennemis du ministre qui voulussent bien employer son dévouement à leur profit. Les hommes qui se cherchent finissent toujours par se rencontrer; voilà comment Hugues Istein fit la rencontre des conspirateurs.

Le compagnon serrurier, dans ses excursions journalières du côté du château, s'était trouvé plus d'une fois sur le passage de nobles comtes et de hauts et puissans barons qui venaient faire leur cour au landgrave. Durant ses courses

dans la forêt, il s'était souvent croisé dans son chemin avec certaines physionomies qui lui rappelaient celles des illustres commensaux du prince d'Ysenbourg. Cette singularité ne pouvait échapper à son observation continuelle. Il apprit de quelques serviteurs du palais quel nom il devait mettre sur le visage de chacun de ces individus, qu'il rencontrait deux fois le jour avec des costumes et dans des lieux bien différens.

Hugues, certain qu'il ne se trompait pas, dut supposer que c'était un motif secret, et surtout un important motif, qui rassemblait souvent, et quand la nuit était venue, les plus nobles seigneurs de la résidence dans la misérable auberge du Saint-de-Bois, située vers le milieu du sentier le moins battu de la forêt. Il se rappela alors que le baron de Rœdelheim avait été forcé d'abandonner son ministère au favori de Maximilien, lors de l'avénement de ce prince. Il n'y a que les morts qui pardonnent à leurs successeurs, Hugues n'ignorait pas cette vieille maxime des fonctionnaires amovibles; il devina sans peine que le comte Otton était pour quelque chose dans ces réunions mystérieuses. Au risque de se perdre, il résolut de pénétrer le secret des habitués de l'auberge du Saint-de-Bois.

Le jour même qu'il prit cette détermination dangereuse, Hugues s'aventura dans la forêt, il suivit le sentier qu'il avait vu parcourir par de soi-disant paysans et des charretiers en blouse, et il se présenta hardiment dans la salle basse de l'auberge. La conversation cessa tout-à-coup dès qu'il parut; toutes les têtes se courbèrent; les grands chapeaux se rabattirent sur les yeux; il n'y eut plus, entre les quinze ou vingt convives attablés devant des pots de bière, qu'un murmure de voix et le choc des gobelets d'étain.

Hugues s'assit, il demanda à boire, et chercha un moyen

d'entamer la conversation ; déjà, à plusieurs reprises, il avait essayé de provoquer une réponse par quelques mots adressés à l'un des conspirateurs ; mais les conversations particulières continuaient sans que l'on fît attention à ce qu'il disait. Impatienté du mauvais succès de ses avances, il prit le parti de dire, en jetant par terre la bière qu'il venait de verser dans son gobelet :

— Pouah ! c'est bon tout au plus à noyer le premier ministre !

On le regarda avec défiance, il continua :

— Ce n'est pas l'embarras, s'il fallait seulement en payer une tonne pour un pareil usage, je ne suis pas riche, mais je mettrais tout de même une bonne somme pour ma quote-part.

Les paysans attablés chuchotèrent ; l'un d'eux donna le signal du départ, tous se levèrent ; Hugues reprit :

— Et je crois que je ne serais pas le seul qui fournirait à la souscription.

Ses voisins allaient partir sans lui répondre, il les arrêta tous par ces mots :

— Qu'en pensez-vous, monsieur le comte d'Ursel ?

L'interpellation était trop précise pour qu'on feignît plus long-temps avec lui : tous les conjurés se retournèrent, et dirent :

— Nous sommes trahis... c'est un espion ! — Eh ! non, monsieur de Stolberg, ajouta-t-il en s'adressant à un autre ; vous ne voyez pas plutôt que c'est un allié que le ciel vous envoie ?

Sur un ordre du baron de Rœdelheim, toutes les portes de l'auberge furent fermées ; il y eut des épées, des pistolets déposés sur la table, et l'un des conspirateurs dit à l'intrépide ouvrier :

— Si tu nous trompes, si tu as des espions cachés dans

la forêt pour nous surprendre, si nous entendons un signal, songe que nous pouvons encore échapper d'ici sans être aperçus, et que nous te laisserons mort sur la place avant que quelqu'un puisse venir à ton secours.

Hugues répondit sans pâlir :

— Ma vie est dévouée à ceux qui veulent perdre le ministre du landgrave ; je ne demande qu'à ne pas la sacrifier inutilement : au surplus, vous pouvez me fouiller, je suis venu à vous sans armes, bien certain, que j'étais, que vous ne refuseriez pas de m'en fournir, non pas pour assassiner quelqu'un : de braves gentilshommes comme vous ne peuvent avoir de pareils projets, mais pour m'aider à me défendre dans le cas où vous me confieriez une mission périlleuse.

Les membres de l'assemblée parurent se consulter ; enfin le vieux baron, qui n'avait pas encore porté la parole, s'adressa au jeune ouvrier :

— Et quelle garantie avons-nous de ce dévouement? nous ne te connaissons pas.

— Je ne vous connais pas davantage, interrompit vivement Hugues ; j'ignore encore pourquoi vous êtes ici ; je peux m'être trompé sur l'objet de votre réunion ; c'est seulement une supposition qui m'a conduit en ces lieux, elle peut être fausse, et pourtant je me livre à vous. Qui me dit que je ne me suis pas perdu par mon imprudence? malgré cela, vous le voyez, je ne me trouble pas... ma vie vaut cependant quelque chose ; c'est celle d'un honnête homme, qu'un juste désir de vengeance a poussé vers vous... Je vous l'avoue, j'aurais mieux aimé recourir à un autre moyen pour obtenir justice de l'affront qui a été fait à ma famille par notre ennemi commun ; mais je n'ai que celui-là, et j'en veux profiter.

Ces mots, prononcés avec toute la rude franchise qui

distingue l'ouvrier allemand, parurent satisfaire les conjurés; le baron serra la main d'Hugues Istein en signe de fraternité; le frère d'Hélène répondit :

— C'est entre nous à la vie... à la mort...

Malgré l'orgueil de la naissance, d'autres mains nobles touchèrent les mains calleuses de l'ouvrier; c'est l'usage entre les conspirateurs de tous les pays, l'inégalité des conditions disparaît pendant les heures du complot, le niveau du danger égalise les rangs; mais vienne le moment du triomphe ou celui de la justice, l'instrument est jeté de côté, ou bien livré au bourreau.

Hugues, interrogé sur le motif de sa haine pour le ministre, raconta l'histoire des dix florins, le mariage de sa sœur rompu, le départ de son ami Anselme, la fuite d'Hélène à Francfort. On eut l'air de s'intéresser à ses malheurs; mais quand il vint à parler de sa conversation avec le favori, du refus que celui-ci avait fait de déclarer où il était le 15 septembre à dix heures du soir, une joie maligne brilla dans tous les yeux, et, comme si les conjurés n'avaient eu qu'une voix, ils dirent en même temps :

— Il était chez la landgrave! — Chez la landgrave! reprit Hugues frappé d'étonnement. Je le tiens donc, ce grand secret! Maintenant je comprends tout; mais nous lui prouverons que l'honneur d'une ouvrière vaut celui d'une princesse régnante. — Certainement! il faut le forcer d'avouer son crime. — C'est malheureux pour la princesse, ajouta l'ouvrier. Je la plains; on la dit bonne... le peuple l'aime, je ne voudrais pas la perdre. — Tu ne te sens plus le courage de justifier ta sœur? — Si fait..... mais une femme qui ne m'a jamais fait de mal!... la sacrifier!... c'est trop de deux victimes, je ne voulais que punir le coupable. — Tu ne songes donc pas, interrompit le baron, que c'est pour sauver la réputation d'une femme adultère

qu'on a flétri celle de ta sœur? et, comme tu le disais tout-à-l'heure, il est des circonstances où l'honneur d'une ouvrière vaut celui d'une princesse régnante; d'ailleurs, tu ne peux plus t'en dédire, tu es à nous maintenant, tu appartiens à la conspiration... Je te le promets, si je rentre en faveur, si je reprends le portefeuille, ta fortune sera faite. — Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de me jurer que si je succombe en vous servant, vous réhabiliterez Hélène aux yeux de nos voisins... C'est à ce prix que je suis venu mêler mon injure à la vôtre... à ce prix, vous pouvez disposer de ma vie.

Hugues reçut le serment de tous ses complices; il promit en échange que le lendemain, à huit heures du soir, il se trouverait à Offenbach, près de la grille du parc, du côté du fleuve. Quelqu'un devait venir le prendre là ; on ne lui désignait pas la personne avec qui il se rencontrerait; seulement, lui dit-on, celle-ci se fera connaître en vous donnant le mot d'ordre : — Trahison !

Hugues pressa en vain de questions les conjurés pour savoir ce qu'on exigerait de lui ; il n'obtint que cette réponse :

— Demain le ministre sera forcé de réparer l'outrage qu'il a fait à ta famille..... c'est tout ce que nous pouvons te dire.

C'était aussi tout ce qu'il fallait au frère d'Hélène. La nuit avançait, les complices se séparèrent.

Tandis que les conspirateurs, rentrés secrètement dans leurs hôtels, quittaient l'habit de paysan et reprenaient leur morgue de gentilhomme, Hugues Istein, marchant avec précaution dans des chemins détournés de la route d'Offenbach, gagnait le bord du fleuve, qui roulait paisiblement ses eaux vers Francfort; il suivait le courant, évitant toujours d'être vu. Cependant de temps en temps il

entendait derrière lui le bruit des pas; inquiet, il se perdait dans un bouquet de bois, tournait une maisonnette isolée; celui qui marchait derrière lui répétait tous ses détours, entrait dans le bois et disparaissait également derrière la masure. Hugues implora la protection du ciel, et se décida à laisser passer devant lui l'importun voyageur; il s'arrêta, son compagnon de route s'arrêta aussi.

— C'est donc à moi qu'il en veut, se dit l'ouvrier : il est seul; un homme en vaut un autre; il faut que je sache pour quelle raison il me suit.

Hugues serra les poings, et il marcha droit à son espion; celui-ci l'attendait.

— Est-ce à moi que vous en voulez? demanda Hugues, cherchant, à la clarté indécise de la lune, à reconnaître les traits de l'étranger. — Oui, à toi, répondit celui-ci; perds-tu sitôt le souvenir de tes amis?

Le frère d'Hélène le reconnut; c'était l'un des convives de l'auberge du Saint-de-Bois.

— Où vas-tu si loin avec notre secret? reprit le conspirateur. — Je vais embrasser ma sœur, peut-être pour la dernière fois; cela ne m'est pas défendu, je pense? — Non; mais tu vas me permettre de t'accompagner; il est de notre devoir de te surveiller jusqu'au moment où nous aurons assez de preuves de ton zèle pour ne plus suspecter tes démarches. — Vous ne croyez donc guère aux honnêtes gens? — Nous prenons nos sûretés d'abord, quitte à rendre justice à ceux qui le méritent. — Et, montrant le canon d'un pistolet, il ajouta : Ou à faire justice des traîtres.—Monsieur le comte d'Ursel, vingt épées nues et autant de pistolets dirigés contre moi n'ont pas eu le pouvoir de m'intimider, il y a une heure; ainsi, cachez cela, c'est chose inutile entre gens comme nous; c'est une parole d'honneur qu'il faut, et non pas une menace... Je

vous jure que je me rends auprès de ma sœur ; après cela, si vos affaires vous permettent de m'accompagner, vous êtes libre de le faire ; sinon, au revoir jusqu'à demain. — J'ai promis à nos amis de vous suivre jusqu'à l'endroit où vous vous arrêteriez, je ne peux pas vous quitter encore. — C'est juste, il faut tenir ses promesses ; mais marchons ensemble et parlons sans défiance.

Le comte d'Ursel arriva avec Hugues à Francfort ; mais, persuadé que l'ouvrier ne tromperait pas l'espoir des convives de l'auberge, il le quitta bientôt, en lui rappelant que c'était près de la grille du château d'Offenbach, du côté du fleuve, qu'on l'attendrait ; Hugues réitéra sa promesse, et il s'empressa de se rendre chez son cousin le cordier.

Hélène embrassa tendrement son frère, celui-ci ne lui dit qu'un mot sur son projet du lendemain · — Espère ! — La nuit fut bonne pour tous deux.

Le lendemain, Hugues, fidèle à sa promesse, quitta sa sœur dès qu'il vit que l'heure où il devait être rendu à Offenbach approchait. Son adieu fut tendre ; à plusieurs reprises il pressa contre son cœur cette jeune fille pour laquelle il allait jouer imprudemment sa vie. Hélène était effrayée de l'expression de son regard, de l'émotion qui se peignait sur ses traits ; mais il la rassura, et son dernier mot fut encore : — Espère !

A six heures du soir, il attendait près de la grille le comte d'Ursel, ou l'un des autres conjurés. Un étranger vint à lui : — Êtes-vous Hugues Istein ? demanda celui-ci à voix basse.

— Oui, répondit l'ouvrier, un peu décontenancé par cette apparition, sur laquelle il ne comptait pas. — Suivez-moi, ajouta l'inconnu. — Vous suivre ! répéta Hugues Istein avec hésitation, et le mot d'ordre ? — Trahison ! reprit l'autre.

Le frère d'Hélène se laissa conduire dans le détour obscur où son guide l'entraînait.

VI

LA CHAMBRE A COUCHER.

Vous qui parlez si tendrement,
Jeune fillette, jeune amant,
Prenez garde!
Prenez garde!
La Dame Blanche vous regarde,
La Dame Blanche vous entend.
EUGÈNE SCRIBE.

C'est sur le sol inégal d'un passage étroit et voûté qu'Hugues Istein et l'étranger marchèrent pendant quelques minutes; ils entendaient de loin bruire des voix, des pas retentissaient au-dessus de leurs têtes. L'ouvrier voulut demander à son guide en quel lieu celui-ci le conduisait :

— Silence! dit l'étranger, nous allons passer près des salles basses du service de son altesse; si quelqu'un nous interroge, vous me laisserez répondre. — Ils traversèrent bientôt une cour où plusieurs portes s'ouvraient sur des cuisines : c'était l'heure du dîner; les valets s'agitaient, criaient, entraient, sortaient. Au milieu du tumulte général, on ne remarqua pas le passage des deux conspirateurs : — Par ici, dit l'inconnu; et les deux hommes montèrent les degrés d'un escalier faiblement éclairé par la lueur rougeâtre d'une lanterne suspendue au plafond de chaque étage. A mesure qu'il montait, Hugues découvrait

d'un côté, par les grandes fenêtres de l'escalier, le bord du fleuve, l'entrée du parc; et du côté opposé, son œil plongeait au fond de longs corridors qui aboutissaient à de spacieuses galeries, où pendaient des lustres dont la lumière se reflétait sur la surface des parquets. — Voilà, disait le guide toujours à voix basse, les appartemens du landgrave; plus haut, c'est la bibliothèque... là-bas, à droite, cette galerie conduit chez la princesse Clémentine; au fond, c'est le fameux salon vert; maintenant, où nous sommes, c'est le logement de messieurs du service particulier... Montons encore : nous voici dans le corridor des femmes de la landgrave... Allons, suivez-moi toujours. — Ils parvinrent dans les combles. Hugues ne savait pas encore ce qu'on voulait de lui; il s'étonnait de se trouver dans le château de Maximilien; mais ce n'était pas le moment d'interroger son guide, encore moins celui de reculer. Il marcha sans répondre à son cicérone jusqu'au moment où celui-ci lui fit signe de s'arrêter : c'était devant une petite porte du dernier corridor. L'étranger pencha la tête à droite et à gauche, pour s'assurer qu'aucun indiscret n'était sur ses pas : — Bien, nous sommes seuls, murmura-t-il; puis il s'approcha de la porte, et dit : — Moi! — La porte s'ouvrit. — Entrez vite, continua-t-il en poussant Hugues Istein dans une chambre où se trouvait une femme voilée.

— C'est bien la personne que nous attendions? demanda la femme au voile. L'étranger répondit affirmativement, il prit un siége, dit à Hugues de s'asseoir et d'écouter attentivement ce que cette dame avait à lui dire; celle-ci commença :

— De graves soupçons, vous le savez, se sont élevés sur l'intimité du premier ministre avec la princesse Clémentine. Depuis le retour de la landgrave au château, jamais

on n'a vu le ministre entrer chez elle ; et cependant des personnes qui méritent confiance s'accordent à dire que souvent la voix du comte a été entendue dans l'appartement de son altesse, à des heures où elle devait être seule. Plus d'une fois aussi, pour s'assurer de la vérité, on est accouru auprès de la princesse, prétextant qu'on la croyait indisposée : les traits de la landgrave trahissaient une émotion profonde... un sentiment de crainte semblait l'agiter, et cependant le comte était parti sans qu'on pùt deviner par quel moyen il échappait ainsi aux recherches les plus actives. Il y a, nous ne pouvons en douter, un passage secret connu seulement du ministre et de son altesse ; c'est ce passage qu'il faut découvrir cette nuit même... On a compté sur vous, espérant que vous ne tromperiez pas la confiance de ceux qui ne veulent qu'éclairer le landgrave sur la trahison de celui qu'il appelle encore aujourd'hui son compagnon, son ami. — Mais je ne vois pas ce qu'il résultera de cette découverte pour la réputation de ma sœur, reprit l'ouvrier, qui avait écouté avec attention le discours de la femme voilée. — Comment! répondit-elle, vous ne comprenez pas que nous obligerons le comte à avouer que dans la nuit du 15 septembre il était au château de Beauséjour?... Mon mari, continua-t-elle, m'a conté vos malheurs ; et croyez bien, mon ami, que, si vous servez notre cause, nous ne négligerons pas les intérêts de la vôtre. — L'heure se passe, interrompit l'étranger, la princesse peut, d'un moment à l'autre, rentrer dans son appartement ; il faut apprendre à ce brave homme ce que nous attendons de son dévouement. — Oui, parlez, dit le frère d'Hélène ; j'ai promis hier d'être à vous tous à la vie, à la mort ; vous verrez bien si je sais tenir mon serment.

La dame voilée reprit :

— Il y a aujourd'hui grand dîner à la cour, la landgrave ne se retirera pas dans son appartement avant dix heures du soir; c'est chez elle, dans sa chambre à coucher, que je vais vous conduire... Vous y resterez caché dans un endroit que je vous indiquerai; il vous sera facile de guetter le chemin que prendra le ministre pour entrer et sortir... Vous veillerez toute la nuit; demain matin, à l'heure de la promenade de son altesse, je viendrai vous rechercher; vous nous direz tout ce que vous aurez vu. Le prince sera instruit de cette intrigue, et l'affront fait à votre sœur sera puni. — Et nous, ajouta l'étranger d'un air hypocrite, nous jouirons du bonheur d'avoir vengé la dignité du trône, si horriblement compromise par un roturier. — Et si je suis découvert? demanda Hugues. — Par le comte Otton? interrompit la dame voilée. — Non pas, avec lui, je sais ce que j'aurais à faire; mais par la princesse elle-même ou quelqu'un de ses gens?

A cette question l'étranger pâlit; la dame fit un mouvement d'effroi, balbutia quelques mots inintelligibles.

— Bien, reprit Hugues, je comprends; il faudra me taire, n'est-ce pas? me laisser prendre, me laisser condamner même! — Nous vous sauverons! dit vivement la dame. — Oui, nous vous sauverons! répéta l'étranger. — Si c'est possible?... je le veux bien; mais, avant tout, vous penserez à ma sœur. — Nous vous le jurons.

Ici finit la conversation des trois conjurés; la femme au voile se leva, elle prit l'ouvrier par la main, le fit descendre par l'escalier de service jusqu'à la galerie qui conduisait chez la landgrave, ils pénétrèrent ensemble jusque dans le fond des appartemens sans rencontrer aucun des valets ou des femmes de la princesse.

Hugues Istein, dit le nouveau guide de l'ouvrier quand

ils furent arrivés tous deux dans la pièce la plus reculée, voici la chambre à coucher de la landgrave; prenez cette clef : c'est celle de ce petit cabinet vitré à droite du lit; on n'ouvre jamais cette porte... Adieu... bon courage... de la prudence, Dieu nous protégera.

La dame voilée lui serra la main et partit.

Plus de trois heures se passèrent sans qu'aucun bruit du dehors vînt troubler les réflexions de Hugues Istein : elles étaient pénibles. Il se voyait réduit au rôle d'espion, obligé de servir l'ambition de quelques intrigans de cour, pour obtenir réparation de l'outrage fait à sa sœur; ce n'était plus que par une lâcheté qu'il espérait d'atteindre le plus noble but. Telle n'avait pas été sa pensée quand, face à face avec le calomniateur d'Hélène, il lui avait dit : — Guerre à mort entre nous! — Il ne voulait alors le combattre qu'avec des armes dignes d'un homme de cœur. Sa cause était toujours belle; mais l'action qu'elle lui faisait commettre répugnait à la délicatesse de ses sentimens; c'était par la dénonciation qu'il allait se venger de la calomnie; c'était en arrachant le secret d'une femme, contre laquelle il ne pouvait avoir aucun motif de haine, qu'il devait faire éclater la vérité. Indigné contre lui-même, Hugues se préparait à quitter la chambre à coucher de la landgrave : — Non! se disait-il, je ne devais pas accepter une semblable mission; c'est avec une épée contre une épée, du sang pour du sang, qu'il fallait demander réparation à mon ennemi; et quand je l'aurais tenu vaincu, terrassé à mes pieds, alors j'aurais eu le droit de lui dicter des conditions; mais me glisser dans l'ombre comme un assassin, frapper du même coup une innocente et le coupable... ce n'est pas obtenir justice, c'est rendre un crime pour un crime.

Hugues, ai-je dit plus haut, voulait s'éloigner du châ-

teau, abandonner à d'autres le soin de trahir l'amour du comte et de la princesse; mais les dernières paroles de son père revenaient à sa pensée; mais le cri de réprobation jeté contre Hélène par toute la ville retentissait encore à son oreille; il voyait ses amis l'abandonner, Anselme lui-même quitter le pays; il se rappelait que sa sœur était dans ce moment obligée de se cacher loin de la résidence; il pensait aux outrages qu'elle recevrait encore si elle osait reparaître à Offenbach avant d'être justifiée. Ce n'était pas devant les tribunaux qu'il pouvait porter plainte contre un ennemi aussi puissant que l'était le comte Otton de Spulgen; ce n'était pas en le provoquant qu'il pouvait espérer de venger sa sœur : les ministres, et surtout les ministres allemands, ne répondent pas aux provocations de l'homme du peuple; on se saisit de celui-ci, et bientôt un cachot a fait raison de ses cris de colère et de désespoir. Hugues avait échappé comme par miracle aux espions du ministre; en servant d'espion contre le calomniateur, il ne faisait que rendre les armes égales entre eux. Aucun autre moyen ne restait au frère d'Hélène; il le sentit, fit taire ses remords, et se précipita dans le cabinet vitré, car il entendit des pas retentir dans la galerie.

C'était la princesse Clémentine, suivie de ses femmes, qui rentrait dans ses appartemens; parmi celles qui l'accompagnaient, Hugues crut reconnaître la voix de la dame voilée; il mit l'œil au trou de la serrure, et vit bien qu'il ne s'était pas trompé : cette femme avait toujours les regards tournés vers la porte du cabinet, tandis que les autres, s'empressant autour de la landgrave, détachaient son voile, son collier et ses boucles d'oreilles. Clémentine quitta sa robe d'apparat; un costume plus léger remplaça la toilette de cour. Après quelques mots de la princesse à ses femmes, elle les congédia toutes, puis écouta long-temps

le bruit de leurs pas qui s'éloignait et se perdit enfin au fond des longues galeries. Alors la jeune landgrave ferma avec soin la porte, et se jeta dans un fauteuil avec l'accablement du désespoir.

— Mon Dieu! se dit-elle presque à voix basse, quelle soirée! que de craintes! que d'angoisses!... Pourquoi les regards malins du vieux baron se tournaient-ils sans cesse vers moi?... Que voulaient dire ces signes d'intelligence que j'ai surpris entre les ennemis du comte?... D'où venait leur air de triomphe?... et ce Rodolphe de Hatzfeld qui prenait plaisir à parler d'une ouvrière... d'une brodeuse... que sais-je?... Comme il regardait Otton!... et lui, qu'il avait l'air de souffrir!... Je voulais lui parler... entendre un mot rassurant de sa bouche... et puis, il n'était plus là... le landgrave l'avait entraîné d'un air soucieux dans son cabinet... Que veut dire tout cela?... Soupçonnerait-on?... Ah! c'est affreux... et ne rien savoir... trembler... mourir d'inquiétude... voilà tout.

Elle se promena pensive pendant quelques minutes :

— Il n'y a que ce moyen, reprit-elle avec un air de résolution.

Elle tira l'anneau d'or d'un cordon de sonnette qui pendait à l'un des côtés de la cheminée, un moment après on frappait à la porte de la chambre à coucher; plusieurs femmes entrèrent chez la princesse :

— Son Altesse est indisposée... elle a l'air souffrant. — Oui, mesdames, reprit Clémentine, tout-à-l'heure je ne me sentais pas bien... j'ai sonné... je croyais avoir besoin de secours, mais cela va mieux maintenant... Pour éviter que je ne vous fasse descendre toutes une seconde fois... l'une de vous, Béatrix, restera près de moi cette nuit... si elle ne suffit pas, je vous appellerai... Allez.

Chacune des femmes demandait à partager l'honneur de

veiller la princesse; mais, sur un geste de Clémentine, elles se virent forcées de la laisser avec la demoiselle d'honneur que la princesse avait désignée. Dès qu'elles furent éloignées, Clémentine se précipita dans les bras de Béatrix : — Ma seule amie, ma confidente, tu me vois bien malheureuse. — Qu'avez-vous donc, madame? — On soupçonne la vérité; toutes mes peines, tous mes soins pour la cacher ont été inutiles; je l'ai bien vu aujourd'hui. Il y a à la cour je ne sais quelle agitation qui me glace d'effroi quand j'y pense... Toi seule as mon secret, toi seule peux m'aider à sortir de l'inquiétude affreuse où je suis... Otton ne viendra pas ce soir! — Comment! ce soir? interrompit Béatrix; vous l'avez donc revu depuis notre départ de Beauséjour?... Oh! madame, après ce que vous m'aviez promis, vous voulez vous perdre. — Eh bien! oui, je l'ai revu... je n'ai pas eu la force de suivre tes conseils si sages... si nécessaires à mon repos; j'ai manqué à la promesse que je t'avais faite... Tu exigerais de moi un nouveau serment, que je te le ferais encore; et puis j'y manquerais... Je n'ai jamais été aimée que par lui... c'est lui seul qui a compris tout ce qu'il pouvait y avoir de dévouement dans mon cœur pour le cœur qui se donnerait à moi sans partage. Au milieu de cette cour, je n'ai rencontré qu'un regard de tendresse véritable, et c'était le sien; je n'ai vu qu'une âme vraiment noble, c'était la sienne... Il m'a sacrifié sa vie, car c'est mourir tous les jours que d'oser aimer la femme de son prince... J'étais si jeune, j'avais tant besoin que l'on m'aimât! tout me parlait de ses vertus, de la grandeur de son caractère, lorsque j'avais sous les yeux le spectacle des fautes de mon époux... de cet époux qui me méprisait déjà quand j'étais encore innocente... Je ne prétends pas me justifier, Béatrix, mais je me crois moins coupable quand je me dis : Je ne demandais qu'à être aimée. — Voyons, madame,

reprit Béatrix attendrie, qu'exigez-vous de moi? — Il est près de minuit, tout le monde repose dans le château : te sens-tu le courage de sortir, d'aller jusqu'à l'hôtel du ministre? Tu demanderas à parler à Volfrag, son secrétaire, et tu lui remettras cette lettre... Volfrag et toi connaissez seuls notre secret, et ni l'un ni l'autre de vous ne me trahira, j'en suis certaine. — Mais, madame, sortir maintenant... — Ah! Béatrix, ne me refuse pas! c'est la vie que je te demande... c'est plus encore, car je tremble pour la sienne.

Beatrix se tut, la princesse écrivit quelques mots, elle cacheta sa lettre, et se disposait à la confier à Béatrix, quand elle changea subitement d'avis.

— Non, reprit-elle, non, c'est inutile, laisse cette lettre; j'ai réfléchi, tu n'iras pas. — Ah! madame, vous vous rendez donc enfin à mes prières, vous renoncez... — Oui, oui, continua vivement la princesse, tu peux remonter chez toi; va-t'en, bonsoir, à demain.

Elle poussa Béatrix vers la porte, malgré les efforts de la demoiselle d'honneur pour obtenir un mot d'explication; elle se vit forcée d'obéir aux ordres de la princesse, qui répétait : — Mais éloigne-toi donc, je le veux. Clémentine se trouva une seconde fois seule dans la chambre à coucher.

Hugues n'avait pas perdu un seul geste, un seul mot de la princesse; il avait vu la lettre écrite, cachetée, donnée à Béatrix, puis reprise et posée sur le guéridon devant lequel Clémentine s'était assise pour écrire. Il ne comprenait rien à ce changement de résolution de la part de la landgrave; mais un panneau qu'une glace recouvrait, et qui tourna sur ses gonds, changea soudain la direction de ses pensées : il était maître du secret de son ennemi, car c'était lui, le comte Otton de Spulgen, qui venait de pénétrer mystérieusement dans la chambre de la landgrave.

— Quelqu'un était avec vous? demanda-t-il à Clémentine, après avoir repoussé le panneau, qui rentra sans bruit dans la coulisse. — Oui, répondit-elle, c'était Béatrix; je l'envoyais chez vous... j'étais si inquiète! Ah! mon ami, quelle soirée!... mon cœur est brisé. — Rassurez-vous, Clémentine, cette soirée a mis le comble à ma faveur; hier j'étais sur le bord du précipice, aujourd'hui je n'ai plus rien à craindre de nos espions de cour, ils sont tous mes prisonniers; j'ai contraint Maximilien à signer l'ordre de leur arrestation, et au moment où je vous parle le baron et la comtesse Frédérique, sa femme, le comte de Wulten, Stolberg, et tous les nobles conjurés de l'auberge du Saint-de-Bois, sont en route pour la forteresse d'Ottersheim. Dès ce matin, j'avais eu le soin d'expédier des ordres pour qu'ils fussent gardés avec la plus grande sévérité : leurs plaintes maintenant ne pourront plus arriver jusqu'au landgrave, et si, contre toute apparence, ils parvenaient à dénoncer leurs soupçons sur notre intelligence, Maximilien n'y verrait que les cris impuissans du désespoir.

A mesure que le ministre parlait, la joie brillait dans les yeux de Clémentine; son sein, agité par mille sentimens, repoussait incessamment le fichu de linon qui le recouvrait, et quand le comte de Spulgen eut fini de raconter sa victoire, la princesse se laissa tomber dans ses bras.

— Oh! mon ami, que deviendrez-vous si jamais ils recouvrent leur liberté? — Je n'ai pensé qu'à vous, Clémentine, qu'à votre réputation; ils allaient nous perdre... je le savais; c'était un parti désespéré qu'il fallait prendre... J'ai découvert au landgrave le motif de leurs assemblées mystérieuses dans la forêt... J'ai demandé en grâce qu'ils ne fussent pas jugés; Maximilien hésitait encore, même en les réunissant aujourd'hui à sa table, pour qu'aucun d'eux de pût échapper à sa colère... J'ai vaincu les irrésolutions

du prince; il a signé; maintenant soyez sans crainte, ils ne rentreront jamais dans le château d'Offenbach.

Cependant tous les ennemis du ministre n'étaient pas partis pour la forteresse d'Ottersheim; Hugues surveillait à quelques pas l'entretien du comte et de la princesse. A la nouvelle de l'emprisonnement des conjurés, un sentiment de terreur avait glissé sur son âme. Prompt à mesurer l'étendue du péril, le frère d'Hélène se rassura peu à peu; bientôt l'idée de ne devoir la réparation d'un outrage qu'à lui-même fit battre d'orgueil son cœur d'abord comprimé par la crainte. Il bénissait secrètement le ciel de ce qu'il l'abandonnait à ses propres forces : la honte de l'espionnage disparut à ses yeux; il ne songea plus qu'au moyen de sortir victorieux à son tour de la position dangereuse où les complices de l'auberge l'avaient placé.

Rassurée par de tendres paroles, Clémentine était loin de penser à congédier le ministre; déjà même il s'était levé pour partir, elle le retenait, elle voulait lui entendre dire comment le fier baron et sa noble moitié avaient accueilli l'officier qui s'était chargé de les conduire au fort; elle souriait en écoutant son amant qui lui disait l'étonnement de l'ex-ministre, les cris de la comtesse Frédérique, et le bruit des roues, le galop des chevaux qui assourdissaient les clameurs des prisonniers.

— Pas un seul de mes ennemis n'a échappé, reprenait le comte de Spulgen; j'ai joué ma tête dans ce coup d'état, mais je le devais à votre amour, je le devais à l'honneur de ma souveraine. — Et celui de ma sœur! ne lui devez-vous rien, monseigneur? s'écria l'ouvrier en poussant avec force la porte du cabinet. — Ah! je suis perdue! exclama la princesse en se laissant tomber sur un fauteuil.

Otton, frappé d'abord de stupeur, recula de deux pas à l'aspect du frère d'Hélène; mais, reprenant bientôt ses

sens, il mit la main sur la garde de son épée, et se disposait à la retirer du fourreau pour frapper l'espion, quand celui-ci reprit, en faisant jouer la détente d'un pistolet :

— Que votre excellence se garde d'attenter à ma vie, le bruit que je pourrais faire en la défendant appellerait trop de témoins de la honte de madame. — Oui, je vous en prie, Otton, retenez votre colère; ne tuez pas cet homme ici, dans ma chambre... Quels que soient ses projets, je ne veux pas les connaître... qu'il s'éloigne... qu'il se taise, je lui fais grâce.

Clémentine, en parlant ainsi, arrêtait le bras du comte toujours dirigé vers Hugues Istein, tandis que celui-ci continuait à coucher en joue le ministre. Otton céda enfin aux instances de la landgrave, il posa son épée nue sur un siége; Hugues abaissa le canon de son pistolet.

— Qui t'a conduit ici? — Ceux que vous avez envoyés à la forteresse d'Ottersheim. — Que demandes-tu pour prix de ton silence? — Que l'honneur soit rendu à ma sœur. — Homme impitoyable, veux-tu donc que je perde ta souveraine? — Cherchez s'il est un moyen de me satisfaire sans nuire à la princesse... et je l'accepterai; mais j'ai risqué ma vie pour obtenir justice, et je ne sortirai pas d'ici sans l'avoir obtenue. — Que veut donc cet homme? pour Dieu! que veut-il donc? demanda Clémentine, qui n'était pas encore remise de son saisissement. — Madame, reprit l'ouvrier, dans la soirée du 15 septembre, le comte était au château de Beauséjour; il fallait un mensonge pour expliquer son absence au prince, qui le faisait chercher; monseigneur n'a rien trouvé de mieux, pour assurer votre repos, que de détruire le nôtre; il me serait facile aujourd'hui de prendre ma revanche. — Otton fit un mouvement comme pour reprendre son épee; Hugues continua : —

Pourtant je n'abuserai pas du bonheur de ma position ; que son excellence imagine une excuse ; mais qu'elle prouve publiquement que ma sœur était innocente, et je m'engage sur l'honneur à taire ce que j'ai vu.

Otton se promenait à grands pas ; Clémentine, les mains sur ses yeux, murmurait :

— C'est ma mort que demande cet homme... Otton, vous ne pouvez, vous ne devez rien dire ; donnez-lui de l'or... Tenez, voulez-vous mes diamans?... prenez, mais partez, et renoncez à votre affreuse vengeance. — Madame, j'ai déjà refusé de pareilles offres ; ce n'est pas l'amour de l'or qui fait braver sans peur de pareils dangers, reprit Hugues, qui s'était approché doucement du guéridon où la princesse avait écrit la lettre au ministre : — Je ne prolongerai pas plus long-temps une scène qu'il ne tenait pas à moi de provoquer ; je demande une dernière fois à monsieur le comte s'il veut me jurer que demain, à son hôtel, il me recevra avec quelques-uns de mes amis, et que devant eux il déclarera n'avoir jamais connu ma sœur ; s'il me promet de me donner une preuve, quelle qu'elle soit, qu'il ne pouvait être chez nous le 15 septembre à dix heures du soir, je pars à l'instant. — Eh bien ! oui, reprit le ministre, tu les auras ces preuves. — Que ferez-vous, Otton? demanda Clémentine avec effroi. — Soyez sans crainte... j'ai mon projet. — Monseigneur, dit le frère d'Hélène, je vous avais promis que je vous retrouverais partout : soyez bien sûr que si vous manquez encore une fois à votre promesse, je ne ménagerai plus rien. — Tu peux compter sur moi pour demain... Allons, pars ! — Comme j'ai tout à craindre ici, monsieur le comte, il faut que vous protégiez mon départ ; montrez-moi le chemin, je vous suivrai. — Oui, éloignez-vous, Otton, dit la princesse, j'ai besoin d'être seule... je souffre trop en présence de cet étranger.

Le comte reprit son épée... Hugues arma une seconde fois son pistolet.

— Que veut-il faire avec cette arme? dit Clémentine en proie à la plus grande anxiété. — Son Excellence n'a-t-elle pas une épée? répondit l'ouvrier. Rassurez-vous, madame, je n'attenterai pas à la vie de M. le comte tant qu'il respectera la mienne; mais au moindre geste menaçant, je ferai feu, non pas sur vous, monseigneur, mais seulement pour attirer du monde; je pourrai dire alors qui m'a conduit ici ; vous ne saurez avouer pourquoi vous y êtes venu ; ainsi, pour vous, pour madame, sortons en silence de ce château ; car si l'on nous y découvrait, songez que ce n'est pas moi qui cours ici le plus grand danger.

Otton remit son épée dans le fourreau, et dit : — Partons. — Il poussa le ressort de la glace, le panneau s'ouvrit, une lanterne sourde était cachée dans un coin obscur du corridor, le ministre la prit, et l'ouvrier, tenant toujours son pistolet armé, descendit l'escalier dérobé, éclairé par la lanterne du comte. Après quelques secondes, les deux adversaires se trouvèrent hors des grilles du parc.

Dès qu'il se vit au-delà du château, Hugues s'enfuit en criant au comte :

A demain, à votre hôtel.

— A peine la princesse se vit-elle seule, que, frappée d'un souvenir, elle jeta les yeux sur le guéridon, pour chercher la lettre qu'elle avait d'abord voulu envoyer à son amant ; mais elle avait disparu. Clémentine pâlit, ses lèvres essayèrent de balbutier quelques mots, elle n'eut que la force de saisir l'anneau d'or du cordon de sonnette : quand on entra chez elle, la princesse était évanouie

VII

L'ANCRE DE SALUT.

Il faut toujours garder une poire pour la soif.
Proverbe populaire.

Vers sept heures du matin, Hugues Istein traversait la rue la plus déserte de la résidence ; il allait rassembler quelques amis pour les conduire chez le ministre, quand il se vit entouré par une douzaine d'espions : il voulut d'abord résister ; mais, forcé de céder au nombre, il se laissa porter dans une voiture, où quatre individus l'attendaient pendant que leurs camarades étaient à sa poursuite.

— Où me conduit-on ? demanda l'ouvrier à ses compagnons de voyage : aucun d'eux ne voulut lui répondre. Hugues vit bien, à travers les vitres de la voiture, que le postillon avait pris la route d'Ottersheim. — Bien, reprit-il, nous allons à la forteresse... je m'y attendais, et sans doute vous avez reçu des ordres sévères sur mon compte ? — L'un des espions répondit : — Les plus sévères.

— De mieux en mieux ; cela devait être. Parbleu ! camarades, nous avons un premier ministre qui entend fort bien son affaire... C'était dans l'ordre, je devais être pris à sept heures du matin ; il ne m'avait donné rendez-vous que pour midi. — Le ton de gaieté qui régnait dans toutes ses paroles rendit ceux qui l'accompagnaient plus communicatifs ; ils changèrent bientôt de rôle : comme Hugues ne les interrogeait plus, ils l'interrogèrent à leur tour :

— Vous avez l'air d'un bon diable, l'ami... par quel hasard êtes-vous notre prisonnier ? — Je vous le dirais, que vous ne me croiriez pas... et puis ce n'est pas mon secret.

— Oh! oh! nous avons des complices. — Non, c'est par respect pour celui qui me fait arrêter que je me tais. — C'est bien délicat de votre part. — Vous sentez bien que pour une heure ou deux qu'il va me priver de ma liberté, je ne voudrais pas le priver pour toujours de la sienne ; ce ne serait pas brave de ma part. — C'est un fou, se dirent tout bas les espions du ministre ; il y a conscience d'envoyer un malade au cachot ; c'est à l'hôpital qu'il faudrait le conduire.

Hugues continua légèrement :

— Vous devez trouver bien peu de prisonniers d'aussi bonne humeur que moi? — C'est vrai, camarade. — Oh! c'est qu'il n'y en a pas beaucoup comme moi non plus qui tiennent dans leurs mains l'honneur et la vie de celui qui les emprisonne.

Les espions se regardèrent ; l'un d'eux se frappa le front, Hugues devina le motif de ce mouvement.

— Vous avez oublié de me fouiller, je crois... c'est vous donner une peine inutile ; cependant, si vous y tenez, ne vous gênez pas, messieurs, faites votre devoir.

Il retourna ses poches et laissa la main des espions plonger dans toutes les ouvertures de ses habits. — Je vous le disais bien, il n'y a rien que quelques florins... vous me ferez plaisir de les boire à ma santé. — Ces mots attendrirent les sbires du ministre : le plus sensible dit en mettant les florins dans sa poche :

— Faut-il qu'un si brave homme ait mérité une si terrible punition! — C'est donc quelque chose de bien effrayant qu'on me prépare là-bas? — La perpétuité, camarade! pas davantage ; ça peut même durer très-long-temps avec des ministres qui restent une trentaine d'années dans leur place : il n'y a qu'un changement de ministère qui puisse finir la perpétuité ; ainsi vos amis auront le temps

de vous oublier, jusqu'à ce que vous sortiez de la forteresse d'Ottersheim. — Mes amis, dites-vous? mais j'espère bien dîner avec eux aujourd'hui. — Vous ne savez donc pas que personne ne pourra venir vous voir? — J'irai les trouver chez eux, reprit vivement le frère d'Hélène; les espions répétèrent avec un ton de compassion :

— Décidément il est fou.

La voiture, qui roulait depuis une demi-heure environ, s'arrêta dans la première cour de la forteresse : les portes se refermèrent avec fracas; Hugues descendit suivi de ses compagnons de voyage; quelques hommes de garde se saisirent du prisonnier et le conduisirent devant le gouverneur.

Le vieux capitaine qui commandait dans le fort se disposait, après avoir lu attentivement la lettre du ministre, à faire conduire Hugues Istein à la tour, quand celui-ci demanda à rester seul avec le gouverneur, pour lui confier un secret important; le capitaine le toisa des pieds à la tête.

— On a fouillé le prisonnier? demanda-t-il. Les espions répondirent affirmativement. — C'est bien, ajouta le gouverneur; alors qu'on nous laisse, et que deux hommes soient mis en faction à la porte de mon cabinet.

L'ordre fut exécuté à l'instant; Hugues et le gouverneur restèrent seuls.

— Voyons, parle, dit le gouverneur; voilà une vingtaine de prisonniers que je reçois depuis hier; ils ont tous les dépositions les plus importantes à me faire, et tous se bornent à me dire qu'ils sont innocens ou victimes d'une trahison ; ce qui ne les avance à rien, puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de leur rendre la liberté. — Monsieur le gouverneur, je n'abuserai pas de vos momens; ce n'est pas pour moi que je veux vous parler, mais bien en fa-

veur du comte Otton, dans l'intérêt de notre premier ministre, à qui je suis redevable de mon emprisonnement. — Dans l'intérêt de son excellence, dis-tu? cela fait honneur à ton caractère, reprit le gouverneur en souriant; je n'ai pas rencontré beaucoup de prisonniers comme toi depuis dix ans que j'exerce. Mais apprends-moi ce que tu veux bien faire pour être utile à monseigneur? — C'est un secret entre nous; l'honneur me défend de le publier avant que le comte se soit décidé positivement à se défaire de moi; mais si vous voulez me permettre de lui faire parvenir une lettre... — Me prends-tu pour ta dupe?... tu veux demander ta grâce... voilà tout; les ordres que j'ai reçus sont assez positifs pour que tu prennes ton parti; je ne te laisserai pas correspondre avec son excellence. — C'est donc votre dernier mot, monsieur le gouverneur, vous ne voulez pas que j'écrive au ministre? — — Certainement; si je le permettais à tous mes prisonniers, son excellence aurait la tête rompue à force de pétitions, et je mériterais d'être mis à la retraite... J'en ai assez entendu, on va te conduire à ton domicile. — Encore un moment, capitaine; si les paroles d'un honnête homme ont quelque valeur à vos yeux, je vous jure sur l'honneur que la fortune, la vie du comte de Spulgen et le repos d'une autre personne que je ne veux pas nommer sont dans le plus grand danger au moment où je vous parle. Si aujourd'hui même le ministre n'a pas reçu ma lettre, demain il est perdu!

Le ton de fermeté dont le prisonnier accompagna ses paroles fit une impression profonde sur l'esprit du gouverneur :

— Prends garde à toi; si tu me trompes, je répéterai tes propres expressions à son excellence. — Vous me permettez donc d'écrire? ajouta vivement Hugues Istein.

— Oui, mais à condition que je verrai ta lettre. — C'est un secret d'état, monsieur le gouverneur. — Cependant, je dois visiter la correspondance de tous mes prisonniers. — Alors, je n'écrirai pas... demain vous serez bien forcé de me rendre la liberté, quand le comte de Spulgen viendra prendre ma place dans le cachot qu'il m'avait destiné... Vous aurez travaillé, sans le vouloir, à perdre son excellence, et peut-être votre destitution sera-t-elle le prix de ce trop scrupuleux attachement à vos devoirs. — Ne dirait-on pas, murmura le gouverneur, que tu tiens tous les fils de l'état et que tu les fais mouvoir à ton gré. — Il faut souvent n'en tenir qu'un, commandant, pour mettre tous les autres en mouvement, et celui-là je l'ai en ma puissance; du fond de ma prison je peux le faire agir à mon gré et renverser des hommes placés plus haut que moi; je ne veux que prévenir le ministre du malheur qui le menace; après cela nous verrons s'il veut l'éviter... Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : si, en recevant ma lettre, le comte de Spulgen n'ordonne pas que je sois mis en liberté, vous pourrez me traiter avec toute la rigueur que j'aurai méritée. — Écris! interrompit le gouverneur, intéressé de plus en plus par la franchise du prisonnier.

Hugues s'assit à un coin du bureau; le gouverneur prit aussi la plume; c'était pour s'excuser auprès du ministre de l'indulgence dont il usait envers le détenu; il espérait se justifier auprès de son excellence en rapportant mot à mot sa conversation avec Hugues Istein. Nous ne dirons rien de plus sur la lettre du gouverneur; voici celle du frère d'Hélène :

« Quand un grand seigneur comme vous a fait une pro-
» messe à un pauvre diable comme moi, il se défait du
» pauvre diable : c'est agir en homme d'esprit. Mais

» quand un pauvre diable comme moi a reçu la parole
» d'un grand seigneur comme vous, et qu'il le quitte sans
» lui demander une garantie de sa promesse, c'est un sot.
» J'ai le malheur d'avoir peu de confiance en votre pa-
» role, et voilà pourquoi je me suis procuré cette garan-
» tie, que vous m'auriez sans doute refusée. En vous quit-
» tant hier, j'emportai de la chambre à coucher où nous
» nous sommes rencontrés une lettre que la dame dont
» je tais encore le nom vous adressait quelques minutes
» avant votre arrivée; cette lettre et quelques détails
» sur notre entrevue de la nuit dernière sont entre les
» mains d'un ami qui doit les faire parvenir directement
» au prince si je reste un seul jour sans passer devant la
» maison de cet ami. Prenez donc garde, monseigneur, de
» me retenir trop long-temps; votre secret m'appartient
» encore, car mon ami a reçu de moi le paquet cacheté;
» c'est son altesse seule qui en connaîtra le contenu. Vous
» voyez que j'agis avec franchise, mettez-en donc aussi
» un peu de votre côté. Si je n'avais eu le bon esprit de
» m'emparer de cette lettre, je serais destiné à périr
» ignoré au fond d'un cachot de cette forteresse; et ma
» sœur, que vous avez déshonorée par une calomnie,
» vous devrait deux fois son malheur, puisque vous la
» priveriez par un crime du seul appui qui lui reste. Le
» jour de la justice est venu, monseigneur; de sa prison,
» l'homme du peuple, l'ouvrier, le grain de sable vous
» domine et vous écrase; il faut que vous tombiez, ou
» que ma sœur soit justifiée. Retenez-moi un jour de plus
» dans un cachot, et demain le prince saura tout; vos es-
» pions ne pourraient découvrir la demeure du déposi-
» taire de la précieuse lettre; et quant à moi, je sais que
» les tortures ne m'arracheront pas son nom.

» HUGUES ISTEIN. »

Deux heures ne s'étaient pas passées, depuis le départ de la lettre du prisonnier, que le gouverneur de la forteresse d'Ottersheim avait déjà reçu l'ordre de mettre M. Hugues en liberté. Wolfrag, le secrétaire du ministre, était venu en toute hâte présider à la délivrance du détenu.

— Eh bien! monsieur le commandant, que vous disais-je avant d'écrire? — Son excellence est donc sauvée? — Pas encore; cela dépend d'elle maintenant. Wolfrag, qui craignait pour le secret de son maître, interrompit la conversation, et sortit du fort avec le frère d'Hélène.

— Monsieur, lui dit le secrétaire pendant qu'ils cheminaient tous deux sur la route d'Offenbach, écoutez-moi : le comte de Spulgen, mon maître, a pensé que votre menace n'était autre chose qu'une ruse pour obtenir votre liberté; il vous croit, au surplus, trop galant homme pour vous servir d'un écrit qui ne le compromettrait pas seul. — Je remercie monseigneur de la bonne opinion qu'il a de mon caractère; mais ce n'est pas quand il vient de manquer si indignement à la parole qu'il m'avait donnée hier que je puis encore avoir des ménagemens pour lui; ce serait une lâcheté de ma part, que de reculer quand je touche au but; hier je ne lui demandais qu'une simple déclaration, aujourd'hui j'exige pour ma sœur la réparation la plus complète. Dites bien à votre maître que ce n'est plus une excuse vraisemblable qu'il me faut; je veux qu'il prouve qu'il était caché quelque part dans la soirée où Hélène a été calomniée par lui... que ce soit au château de Beauséjour ou ailleurs, pourvu qu'on sache bien que le comte Otton avait le plus grand intérêt à ne pas avouer le motif de son absence. — Ce n'est pas là ce que j'attendais de vous, surtout après ce qui s'est passé aujourd'hui. — Ce qui s'est passé, monsieur, je puis vous le dire : je me préparais, non sans défiance, à me rendre à

l'hôtel du ministre; il m'avait promis justice, et tandis que je rassemblais mes témoins, lui me faisait saisir par ses espions, et me condamnait à finir ma vie au fond d'un cachot. — Mais il a cédé à votre première démarche auprès de lui. — Il a cédé à la peur : croit-il avoir rempli son devoir envers moi parce que je suis libre par sa volonté? mais demain il pouvait être perdu par la mienne. Le péril dont je le menaçais ce matin plane encore sur sa tête; la lettre peut être mise sous les yeux du prince quand je le voudrai; ainsi, je vous le répète, qu'il se hâte de donner une preuve incontestable qu'il ne pouvait pas être dans la ruelle du Grand-Aigle à l'heure où on accusa ma sœur de l'avoir reçu. Pensez-y bien, une excuse de sa part qui ne démontrerait pas clairement que la calomnie lui était indispensable ce jour-là pour rendre impénétrable le mystère de ses sorties hors de la résidence ne me satisferait pas, et je me verrais forcé d'employer les armes qui me restent contre lui. — Vous voulez donc qu'il risque sa vie? — J'ai bien risqué la mienne, monsieur; il a la réputation d'une femme à sauver, j'ai celle de ma sœur à venger; nos devoirs sont les mêmes : pour moi, je suis certain que rien ne pourra m'empêcher de les remplir... Au surplus, votre maître est riche, il est puissant, qu'il achète des témoins. — Puissant! répondit le secrétaire; il y a une heure, il l'était encore assez pour vous rendre la liberté. — Et pour me l'enlever, ajouta l'ouvrier. — Maintenant il n'a plus aucun pouvoir.

Huguès l'arrêta, et vit des larmes briller dans les yeux de Volfrag :

— Oui, monsieur, continua celui-ci, le plus noble, le plus généreux des ministres a perdu volontairement la faveur du prince... Sans votre cruelle obstination, il tiendrait encore les rênes de l'état; vous l'avez contraint à s'en

dessaisir. — Moi! reprit Hugues avec un sentiment de joie, et qu'ai-je donc fait pour cela? — Il venait de triompher de tous ses ennemis; un seul lui restait, et c'était vous! Tandis qu'un affreux débat se passait dans la chambre de la princesse, des espions veillaient à la porte; on a entendu la voix d'un homme; en vain Béatrix a juré qu'elle seule était auprès de la princesse. Le landgrave, averti heureusement trop tard, a fait chercher le ministre à son hôtel; au moment où les gens de son altesse sortaient de l'appartement de mon maître, monsieur le comte rentrait; emmené presque de force chez le prince, que vouliez-vous qu'il dît? — Il n'avait, interrompit l'ouvrier en souriant, qu'à continuer sa fable sur ma sœur. — Eh bien! ce que vous dites, il l'a fait. — Le misérable! — La princesse était entre la vie et la mort; il fallait tromper Maximilien. Le prince n'a pu croire à un mensonge de la part de son ami; cependant le soupçon a germé dans le cœur du landgrave; il ne suffirait plus que d'un mot pour changer ses doutes en certitude; aussi, quand votre lettre est venue menacer mon maître d'un affreux éclat, il n'a dû avoir qu'une seule pensée, c'était de renoncer à voir la princesse. Maintenant il s'exile volontairement, il renonce au bonheur, à la puissance, pour satisfaire votre haine; il pense que de tels sacrifices suffiront pour vous désarmer; le prince vient d'accepter sa démission; enfin le comte de Spulgen n'est plus rien; l'homme qui s'était élevé au plus haut rang par ses talens, par la noblesse de son caractère, rentre dans l'obscurité, et cela parce que vous l'avez voulu. Êtes-vous content, monsieur Hugues? Vous vous étiez dit : « Le ministre tombera! » et il est tombé; vous ne pouvez plus vous refuser à rendre cet écrit; si ce n'est pas pour lui, que ce soit pour cette infortunée princesse.

Hugues répondit avec fermeté :

— Si je n'avais obéi qu'à un ridicule sentiment d'orgueil; si le désir d'humilier un homme puissant m'avait seul animé contre le ministre, oui, je l'avoue, ma vengeance pourrait être satisfaite... Mais cette réparation que j'exige avec tant de persévérance d'un noble comte, je l'aurais exigée de même d'un bourgeois, d'un marchand, d'un ouvrier comme moi; seulement, avec eux, c'est devant un tribunal que je l'aurais demandée... Hier je ne pouvais espérer justice contre le ministre; aujourd'hui nos armes deviennent égales... Je renonce au projet que j'avais formé de faire usage de cette lettre; mais je ne la lui rendrai qu'après le jugement, quand il sera venu répondre à ma plainte en calomnie. — Eh quoi! monsieur, sa chute, son exil ne vous suffisent pas encore? — Mais quand il tomberait de plus haut, quand il partirait pour toujours, ma sœur en serait-elle moins en butte aux mépris de toute la ville le jour où elle rentrerait à Offenbach? aurais-je tenu le serment que j'ai fait à mon père?... Que le comte soit heureux! qu'il soit, s'il est possible, plus élevé en faveur, en dignités à la cour du landgrave! je n'éprouverai, je vous l'ai dit aucun sentiment de jalousie; mais dans quelque position qu'il se trouve, tant que ma sœur n'est pas justifiée, je dois le poursuivre, et je le poursuivrai.— Vous êtes un méchant homme, dit Volfrag en le quittant. — Vous m'approuveriez si le calomniateur n'était qu'un ouvrier comme moi; il s'est trouvé comte et ministre, est-ce ma faute?... Ce n'est pas moi qui l'ai été chercher ainsi; mais, tel qu'il était, je l'ai accepté.

Volfrag gagna la résidence pour faire part à son maître de la résolution du frère d'Hélène, tandis que celui-ci prenait la route de Francfort. Hugues fut bientôt auprès d'Hélène, qui l'attendait avec la plus vive inquiétude; il ne voulut parler ni de la scène dans la chambre à coucher

de la landgrave, ni de son emprisonnement de quelques heures; mais, pour la première fois, il avoua à ses cousins de Francfort le motif de sa désertion d'Offenbach, et nomma l'auteur du mensonge qui l'avait forcé de fuir avec sa sœur; il parla aussi de la destitution du ministre et du projet qu'il avait conçu de le poursuivre devant le tribunal de la ville. Mais s'il tut à sa famille les circonstances les plus intéressantes de sa lutte avec le comte de Spulgen, il ne cacha rien à Anselme dans la lettre qu'il lui écrivit le jour même.

« Ce n'est pas nous, lui mandait-il en finissant cette » lettre, qui partirons d'Offenbach pour aller te retrouver » au loin; tu reviendras à la résidence, où ta fiancée, en- » tièrement justifiée, va recouvrer l'estime de tous ceux » qui s'étaient hâtés de la mépriser sur un bavardage d'en » fant. Avouons-le, entre nous, notre esprit s'y est laissé » prendre un moment, mais la vérité sera bientôt connue; » encore quelques semaines, et nous pourrons croire qu'un » mauvais rêve nous a tenus long-temps endormis; nous » reparlerons de nos projets d'établissement, si toutefois » le procès ne nous enlève pas une trop grande partie de » nos épargnes. Si tout le trésor est forcé d'y passer, nous » pourrons nous consoler en pensant qu'il nous reste de » l'honneur, du bonheur et des bras courageux pour répa- » rer le sacrifice d'une fortune si bien employée. »

Hugues Istein devait aller, dès le lendemain, porter plainte au tribunal contre le comte Otton de Spulgen; déjà il avait choisi son avocat. On était à l'heure du souper, les cousins de Francfort faisaient à l'ouvrier mille objections touchant la terrible affaire dans laquelle il allait s'engager, quand la porte s'ouvrit. Un étranger entra; Hugues reconnut le secrétaire du ministre. Volfrag demanda à parler en secret à M. Istein; ils passèrent dans une chambre voisine.

— Monsieur, dit le secrétaire quand il se vit seul avec le frère d'Hélène, depuis ce matin une grande révolution s'est opérée dans la destinée de mon maître; de haut et puissant seigneur qu'il était, le comte de Spulgen se voit aujourd'hui forcé de fuir et de cacher son nom comme un criminel; ce dernier malheur est encore votre ouvrage. — Expliquez-vous mieux, monsieur; je n'ai voulu que plaider contre lui. — Oui; mais il a senti que ce procès amènerait une enquête; qu'il faudrait prouver un alibi pour cette malheureuse soirée du 15 septembre; l'aveu qu'on aurait fini par lui arracher conduisait au tombeau la princesse Clémentine: pour sauver la réputation de sa souveraine, il avait renoncé aux grandeurs, à sa patrie, maintenant il renonce même à son nom. Vous ne plaiderez pas contre le comte de Spulgen, il n'existe plus que pour moi, qui l'accompagnerai partout, qui tâcherai d'adoucir sa misérable situation et de reconnaître, à force de dévouement, les bienfaits dont il me comblait aux jours de sa prospérité.

Volfrag pouvait à peine parler, tant son cœur était oppressé; Hugues se sentait ému malgré lui, et ne pouvait s'empêcher de dire:

— Oui, c'était un bon, un digne ministre... mais hier encore, calomnier ma sœur; ce matin, vouloir la priver de son frère... ce sont des crimes cela, monsieur, des crimes qui ne se pardonnent pas. — Il va les expier, soyez-en bien certain, et les expier cruellement encore..... Mais laissez-moi vous dire ce qu'il a fait pour vous rendre cette réputation dont vous êtes si jaloux, et qui lui coûte si cher aujourd'hui. — Il ne fallait qu'un mot de lui pour nous la rendre, il y a quinze jours, après nous l'avoir ravie par un mot. — Maintenant il faut plus que sa vie, monsieur, car c'est son honneur qu'il donne pour racheter le vôtre.

Ce matin, après qu'il vous eut fait le sacrifice de son titre de ministre, il espérait en votre clémence; mais à mon retour, quand il connut votre nouvelle résolution, quand il vit que tôt ou tard son secret devait lui échapper, il s'est écrié dans son désespoir : — C'est mon sang qu'il demande, il l'aura. Je vis bien dans ses regards qu'il allait prendre une résolution terrible, mais je n'osais l'interroger :

— Suis-moi, Volfrag, me dit-il. — Oui, monsieur, partout... au bout de la terre s'il le faut... vous me trouverez toujours prêt à vous obéir. Mais il ne m'entendait pas, sa tête était perdue... Nous marchâmes loin... jusqu'à la forteresse d'Ottersheim; le bruit de sa démission n'y était pas encore arrivé. Toutes les portes lui furent ouvertes; il pénétra jusque dans la prison où le baron de Rœdelheim, la comtesse Frédérique et tous leurs complices étaient réunis. Tous pâlirent à sa vue; ils ne s'apercevaient pas qu'il y avait de l'égarement dans les regards de mon maître, et que moi j'étais tremblant.

— Venez-vous ici pour nous braver? demanda le baron.

Des reproches affreux, des injures à faire bouillir le sang d'un homme retentirent aux oreilles du comte; il laissa parler ses ennemis, et quand leurs clameurs furent apaisées, il dit :

— Écoutez-moi ; si vous voulez tous être libres dans une heure et rentrer triomphans à la cour de Maximilien, cela dépend de vous. — Ce n'est qu'une amère raillerie, reprit le baron. — Je le répète, continua mon maître, cela dépend de vous... — Et que faut-il faire, interrompit la comtesse Frédérique, pour mériter notre grâce? — Me perdre! madame, dit vivement le comte; vous êtes trop mes ennemis pour refuser de me sacrifier.

Les prisonniers se regardaient avec surprise ; ils n'osaient croire à ce qu'ils entendaient; moi, je devinais tout, et,

malgré mes efforts, je me sentais prêt à pleurer. Mais, écoutez, voilà le comte qui parle :

— Vous allez adresser au landgrave une pétition que je rédigerai devant vous, et qui ne compromettra que moi ; tout ce que je vous demande, c'est de ne jamais démentir les termes de cet écrit, que vous signerez tous.

Puis, se tournant vers moi, il me dit :

— Écris, Volfrag, et vous, veuillez me prêter un moment d'attention. Je pris la plume en sanglotant ; j'allais écrire l'arrêt de mon maître ; tous ses ennemis entouraient la table où je m'étais placé, et semblaient peser chaque mot qui sortait de sa bouche : c'était une sentence de mort ; il dicta :

« Prince, vos fidèles sujets, victimes de la plus lâche » trahison, espérant que le cri de la vérité arrivera jusqu'à » vous, s'unissent pour vous dénoncer un grand coupable. » Le comte Otton de Spulgen, connaissant mal notre dé» vouement pour votre personne sacrée, avait essayé de » nous entraîner dans un complot qui ne menaçait rien » moins que vos précieux jours. »

— Nous ne signerons pas cela, dit le baron.

— Un complot contre le prince, répèrent les autres ; c'est horrible ! nous ne signerons pas.

— Attendez, reprit froidement mon maître ; je ne veux perdre que moi. Et il continua :

« Nous feignîmes de partager son détestable projet ; ce » n'était, monseigneur, que pour nous emparer d'une » preuve écrite et pour la mettre sous vos yeux. Quand » le coupable nous croyait ses complices, nous étions au» tant de boucliers prêts à nous jeter au-devant de ses » coups le jour où il aurait menacé de vous frapper. Faites » interroger le comte de Spulgen, et si le remords peut » entrer dans son cœur, il vous avouera qu'il ne nous a

» fait emprisonner dans la forteresse d'Ottersheim que
» lorsqu'il a deviné notre véritable pensée... Oui, prince,
» nous avons conspiré avec lui, mais pour être vos sau-
» veurs. »

— Eh bien! dit-il après avoir fini de dicter, signerez-vous maintenant?... me refuserez-vous le cruel service que je vous demande?... J'ai ma vie à perdre, laissez-la-moi jouer comme je l'entends.

La comtesse Frédérique était presque aussi émue que moi; elle avait su comprendre mon maître.

— Otton, lui dit-elle, je ne vous en veux plus... ou plutôt je vous admire; l'homme qui est capable d'un si beau dévouement méritait l'amour d'une reine.

Pour les vieux courtisans, ils étaient soucieux : l'un prenait la plume que j'avais laissée tomber en terminant le placet et ne se sentait pas le courage de signer.

— Vous vous consultez, reprit le comte, lorsque je vous offre le moyen de rentrer en faveur, de commander à la cour : que faut-il pour cela? Donner une signature qui prouve votre dévouement à son altesse et me promettre que vous direz que j'étais le chef de vos réunions nocturnes dans l'auberge de la forêt. Oh! ne craignez rien, je ne vous démentirai pas.

Il se mit à écrire lui-même deux lettres, l'une pour le prince, l'autre pour vous, monsieur Hugues.

— Pour moi! reprit vivement le frère d'Hélène, que le récit de Volfrag avait touché jusqu'aux larmes. Il lut :

« Je ne veux pas, monsieur, en fuyant de la résidence,
» emporter le remords d'avoir causé le déshonneur de votre
» sœur; je déclare ici n'avoir jamais connu cette jeune
» personne. Si j'ai pu la calomnier, c'était pour cacher un
» autre crime dont vous n'entendrez que trop parler. Vingt
» témoins, qui gémissent aujourd'hui dans la forteresse

» d'Ottersheim, pourraient déposer que le 15 septembre » dernier j'étais avec eux dans une auberge de la forêt, » connue sous le nom du Saint-de-Bois. Puisse celle qui » m'a dû si long-temps sa honte pardonner au fugitif et » coupable Otton, comte de Spulgen! »

Hugues pouvait à peine achever la lecture de ce billet; un sentiment d'admiration pour l'homme qu'il avait poursuivi de sa vengeance s'était emparé de lui.

— Ah! disait-il, s'il n'a pas d'asile, qu'il vienne chez moi, qu'il demande mon bien, ma vie; maintenant tout est à lui. — Il ne vous demande que la lettre de la princesse, quand me la rendrez-vous? — A l'instant, monsieur. Hugues la tira de son sein. Elle ne m'a jamais quitté; moi aussi je suis homme d'honneur : je prends mes précautions, mais je n'abuse pas d'un secret qui ne m'appartient pas... maintenant dites-moi, je vous prie, ce placet au prince que devint-il? — Il fut expédié à la cour, revêtu de la signature de tous les complices; Maximilien a reçu en même temps la lettre de mon maître, qui confirmait la dénonciation des prisonniers. — Et monsieur le comte, où est-il maintenant?

— Caché ici près, et je vais le rejoindre. Volfrag partit, Hugues se précipita sur ses pas.

Le comte, enveloppé dans un large manteau, se promenait à quelques pas de la maison où Volfrag était entré.

Otton attendait avec impatience le retour de son secrétaire; il ne vit pas sans effroi qu'un autre individu suivait Volfrag.

— Monseigneur, dit l'ouvrier quand il fut près du proscrit, je ne demandais pas à vous voir si malheureux! — Monsieur, reprit le comte, chacun de nous a fait son devoir, nous en recueillons tous deux le fruit, vous un remords, et moi le malheur.

Le jour même du départ du comte, les nobles prisonniers de la forteresse d'Ottersheim furent rendus à la liberté ; on leur doit cette justice, qu'ils intercédèrent auprès du prince en faveur du fugitif. Otton ne fut condamné qu'à un exil perpétuel : Clémentine en mourut.

Anselme revint au bout de quelques jours à Offenbach ; on avait rendu à Hélène sa place au temple et à la danse. Hugues mit la lettre du comte à la page de la Bible où était marqué le jour de la naissance de sa sœur ; mais il n'ouvrait jamais le saint livre sans qu'une larme vînt mouiller sa paupière, sans qu'un soupir vînt expirer sur ses lèvres. Il répétait souvent :

— L'honneur d'une femme coûte cher !

FIN DU GRAIN DE SABLE.

L'INÉVITABLE.

Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois ; mais le sang ne s'en allait point; elle eut beau la laver, et même la frotter avec du grès, il y demeura toujours du sang, car la clef était fée, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout-à-fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

CH. PERRAULT. — *La Barbe Bleue.*

I

UNE COLONIE INDUSTRIELLE.

> Il faut que l'homme appelle l'industrie, la peine et le travail, au secours de ses misères... Là des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu.
>
> J.-J. Rousseau.

Vers le milieu du faubourg du Temple, quand la montée de la Courtille devient plus difficile, grâce à la pente raboteuse du terrain et à l'inégalité du pavé, si vous suivez du regard la ligne gauche des maisons, dont presque toutes les fenêtres sont pavoisées de haillons humides, qui attendent un rayon de soleil pour sécher, vous découvrirez aisément, à travers ces lambeaux de mille couleurs, enseignes bariolées de la misère, une large porte cintrée, au-dessus de laquelle est écrit, en lettres noires et hautes de quinze pouces environ : Cour des États-Réunis.

C'est une espèce de cité à part sur la route boueuse de Belleville. A onze heures du soir, deux épais vantaux de chêne, protégés par une grille de fer à barreaux solides, emprisonnent dans une cour étroite et profonde la population industrielle qui s'est partagé, durant le jour, le mince courant d'air suffisant à grand'peine aux poumons altérés des habitans nombreux de cette cité.

Là, le sommeil du riche n'est jamais troublé par les coups de marteau de l'ouvrier matinal qui, dès le point du jour, ébranle à tour de bras jusqu'au stoc de l'enclume. Un riche ne trouverait pas à se loger dans la Cour des États-Réunis : il n'y a de place que pour le travail et la pauvreté. Chaque citoyen de cette république laborieuse a sa tâche de douze heures à remplir, s'il veut avoir du pain pour la journée du lendemain.

A l'air douteux dont le gardien de cette cité regarde le passant inconnu qui se hasarde à la traverser, en habit neuf, un jour ouvrable, on croirait, qu'au rebours de la sentinelle des Tuileries, sa consigne est de dire à ceux qui n'ont pas revêtu l'uniforme de l'artisan : Halte-là ! mon bourgeois, on n'entre ici qu'en veste.

C'est de puisquelques années seulement qu'un spéculateur habile a fait creuser ce long parallélogramme, et construire cette double avenue d'ateliers, où, des premières lueurs du crépuscule jusqu'à la chute du jour, les mille bruits du ciseau, de la lime, du rabot, de la scie et des rouages de cent mécaniques diverses, se choquent, se croisent, se mêlent, et forment, en confondant leur son mat, leur sifflement aigu, leur roulement indiscontinu, un concert, assourdissant peut-être pour le fainéant ou l'égoïste renté, mais doux à l'oreille de l'homme laborieux et de l'ami de l'humanité; car ils peuvent se dire : Il y a là du bonheur, puisqu'il y a du travail.

Depuis le jour où, pour la première fois, la cour des États-Réunis a été ouverte à tout un peuple d'ouvriers, sans doute que, du rez-de-chaussée aux mansardes, bien des familles ont souvent pleuré devant l'établi désert, au temps de la morte saison; mais souvent aussi il y eut de bonnes et joyeuses journées pour les habitans de cette cité ignorée.

Que vous ayez plus d'une fois passé devant la Cour des États-Réunis sans remarquer sa porte cintrée, ses longues lettres noires et sa cour profonde, cela se conçoit; vous n'avez point, comme moi, un vieux souvenir qui vous arrête là au passage, et qui vous fixe pendant un quart d'heure devant cette construction d'hier. Comme moi, vous n'avez point à chercher, à la place du bâtiment neuf, la vieille maison à trois étages, où l'on entrait par une allée obscure, qui conduisait à un escalier raide, étroit et glissant. Oh! que j'avais bientôt fait autrefois de franchir ses soixante-onze marches! Ah dame! c'est qu'alors j'entrais dans ma dix-septième année; Adrienne m'attendait, et je ne pouvais la voir qu'une seule fois par semaine. Mais ce n'est ni l'histoire d'Adrienne ni la mienne que je veux vous raconter : toute ma vie, vous la connaissez déjà; elle est dans la simple notice que mon éditeur a bien voulu placer en tête de ces premiers contes. Quant à mon Adrienne, vous ne saurez rien d'elle, sinon qu'un jour, il y a de cela quarante-trois ans, j'entrai, triste et recueilli, dans l'église paroissiale de Saint-Laurent. Pour quelques sous que je mis dans la main du pauvre donneur d'eau bénite de la paroisse, il alluma un cierge, et le plaça au luminaire qui brûle incessamment devant l'image de la Vierge; puis, nous nous agenouillâmes tous deux, le pauvre et moi, et nous priâmes pour l'âme de très-bonne et très-aimée Adrienne Bernard, morte à l'âge de dix-neuf ans.

Au temps donc où la Cour des Etats-Réunis n'existait pas encore, alors qu'une vieille masure se dressait, noire et crevassée, sur des fondations minées par les ans, qui ont fait place à cette double allée de bâtimens neufs; en ce temps, dis-je, un jeune ménage habitait, porte à porte avec Adrienne, l'une des chambres mansardées du dernier

étage. Le mari (les voisins ne lui savaient pas d'autre nom), le mari était un jeune homme de vingt ans à peu près, pâle, avec des joues maigres, des yeux vifs, des cheveux et des sourcils du plus beau noir. Il souriait tristement à ceux qu'il rencontrait dans l'escalier, il les saluait avec une politesse affectueuse; et quelquefois un mot rare, une réponse timide, balbutiés d'une voix douce et pénétrante, excitaient encore la curiosité questionneuse des intrépides espions du voisinage. Les bavards en étaient réduits aux conjectures sur ce ménage mystérieux; les indifférens ne s'occupaient pas de lui, et le propriétaire était au nombre de ces derniers: on lui avait payé deux termes d'avance; qu'avait-il besoin d'en savoir davantage?

Tous les matins, à neuf heures, quand les ouvriers ont déjà rempli le tiers de leur tâche journalière, le mari, vêtu comme nous le sommes au jour de fête, quittait sa mansarde, pour ne plus revenir qu'à cinq heures du soir: il était donc ce que nous nommons dans les ateliers homme de plume. Pendant ses absences quotidiennes, celle qu'on appelait madame restait appuyée sur la saillie de la fenêtre, comptant les heures sans doute; et, tantôt rêveuse, tantôt liseuse attentive, elle cessait de temps en temps de rêver ou de lire, pour plonger ses regards, pendant quelques minutes, le long du chemin que son mari avait pris en la quittant le matin; elle espérait à chaque instant le voir revenir près d'elle; c'est, du moins, ce que pensait la revendeuse, sa voisine, honnête femme qui ne prêtait jamais qu'une intention honorable aux actions même douteuses de son prochain.

Je me rendais chez Adrienne; j'allais entrer dans son allée obscure, lorsqu'un jeune homme, qui n'était pas le mari de la dame inconnue, s'arrêta devant la porte, comme

s'il cherchait à s'orienter. Après une pause de quelques minutes, je le vis entrer de boutique en boutique, demandant peut-être un renseignement qu'on ne put lui donner; puis, comme il repassait, incertain, devant la porte de la vieille maison, un cri léger, mais aigu, partit de la fenêtre où la jeune femme était encore accoudée : son livre lui tomba des mains. L'étranger n'entendit rien, et, sans voir le volume qu'il foulait presque aux pieds, il s'éloigna et fut bientôt hors de vue. J'attribuai le cri de notre voisine à la chute de son livre : je le ramassai pour le rendre à sa propriétaire; chemin faisant, dans l'escalier, je voulus connaître le titre de cet ouvrage : c'était *Manon Lescaut!*

Manon Lescaut, bonne et franche créature! qui fait si ingénument le déshonneur de sa famille, qui ruine ses amans avec un désintéressement si admirable, qui les trompe avec tant de candeur ; c'est bien d'elle, et non pas de la philosophe et sentimentale maîtresse de Saint-Preux, que l'auteur devait dire : — Celle qui en osera lire une seule page est une fille perdue. — A toi, Manon, la gloire de corrompre le cœur des femmes! à toi l'honneur de rendre l'infamie aimable, de faire désirer l'avilissement! car l'homme vertueux de ton livre est un ennuyeux placé à dessein près de toi pour te rendre plus séduisante encore. Ah! que c'est de grand cœur qu'on te pardonne tes fautes! On te plaint dans tes malheurs, on pleure sur ta misère, et dès que le vice intéresse, on se sent bien près de haïr la vertu qui le condamne, les lois qui l'exilent et le châtiment céleste qui le punit.

Au léger coup que je frappai à la porte, il se fit un grand bruit dans la chambre du jeune ménage. La jeune voisine d'Adrienne avait mis tant de précipitation à m'ouvrir, qu'une table à ouvrage et deux chaises étaient ren-

versées quand j'entrai chez cette dame, dont personne ne savait le nom. Elle paraissait vivement agitée ; ses yeux brillaient de plaisir ; le sourire était sur ses lèvres ; elle fit même entendre une exclamation de joie qui semblait dire : — Vous voilà donc enfin ! — Mais, à mon aspect, celle qui venait si gaiement vers moi recula, parut confuse ; elle changea même de couleur, et c'est à grand'-peine qu'elle parvint à balbutier quelques mots de remerciement, quand je lui remis le volume qu'elle avait laissé tomber. Je n'avais pas encore une connaissance bien approfondie du cœur des femmes ; mais il ne fallait être ni La Bruyère, ni Lovelace, pour deviner dans cet accueil poli, mais embarrassé, une espérance trompée. Peut-être pensait-elle au retour de son mari. Elle me dit : — Je vous remercie mille fois de la peine que vous vous êtes donnée ; — mais d'un ton qui pouvait se traduire par ces mots : — Ce n'est pas vous que j'attendais.

Durant les quelques secondes que la jeune femme employa à se remettre de la surprise peu agréable que lui causait ma présence, j'eus le temps de jeter un coup d'œil sur le mobilier de la mansarde. Cette chambre semblait meublée avec les riches débris d'un boudoir de petite maîtresse et les tristes fragmens d'un chétif logement de garçon ; et tout cela était pêle-mêle, en désordre. Le châle à palmes fleuries, qui servait de couvre-pied à la couchette en bois peint, jeté à la hâte sur deux minces matelas, ne cachait pas entièrement la toile jaunie et mal rapiécée d'où s'échappaient encore quelques flocons de laine bise. De la table à ouvrage, renversée à mon arrivée, étaient sortis quelques volumes de romans et quatre ou cinq papiers sur lesquels je lus : *Loterie de... Engagement chez Germain, commissionnaire au Mont-de-Piété... Copie de jugement...* Signé PÉLISSAN, *huissier*. Une haute psyché

cherchait en vain à masquer deux chaises de cabaret à demi dépaillées, sur l'une d'elles on apercevait une pile d'assiettes ébréchées ; sur l'autre, le panier à l'argenterie, d'où sortait le long manche d'une grande cuiller d'étain. Une corbeille de fleurs en porcelaine peinte et dorée s'élevait majestueusement sur la cheminée, entre un pot à l'eau de terre brune et une timbale d'argent. Un grand rideau de croisée, de coton orange, dissimulait mal la mesquine couchette, et, au pied du lit, un tapis étroit et long étalait ses couleurs éclatantes sur des carreaux dont la teinte rouge s'accusait d'intervalle en intervalle, séparés par d'autres carreaux encore tout blanchis du plâtre neuf qui les avait cimentés la veille.

Vous connaissez la mansarde et son mobilier. Quant à la jeune femme, elle était belle, trop belle pour me paraître jolie, à moi qui ai le malheur de ne pas aimer de grands yeux dont le regard est glaçant, une bouche où le sourire vient errer péniblement, et qui ne semble s'ouvrir que pour dire un mot de protection humiliante. Son teint était éblouissant, sa taille imposante; et cependant je la regardais sans plaisir ; car il n'y avait rien de bon dans cet air de majesté, rien de vrai dans ce sourire de reine.

L'ameublement de cette chambre décelait encore bien moins une infortune récente que le costume élégant et riche de la jeune femme : ce n'était que soie et dentelles, bagues à ses doigts, pierres précieuses à ses oreilles, et sur son cou une longue chaîne d'or fermée par un cadenas enrichi de brillans. La soie de sa robe avait bien un peu perdu de son éclat ; on pouvait remarquer sans peine quelques solutions de continuité dans le réseau de ses dentelles ; l'or de ses bagues semblait peut-être un peu noir, et l'eau de ses diamans imitait sans doute beaucoup trop la liqueur plombée du strass. Mais quand la voisine

d'Adrienne ne se serait parée ainsi, dans une mansarde du faubourg du Temple, que pour suppléer par l'illusion à une réalité détruite, on eût aisément deviné qu'elle avait dès long-temps contracté l'habitude de porter de la soie, des dentelles, de l'or et des diamans.

Au moment où jallais me retirer, le mari, ce jeune homme au regard bon, au doux parler, arriva sur le palier : il revenait chez lui plus tôt qu'à l'ordinaire. Sa femme, qui avait pris avec moi un ton sec, froid, poli et cérémonieux, retrouva pour lui ce cri de joie, cet air de gaieté, cet empressement que j'avais si maladroitement réprimés par ma visite. Lui me parut moins aimable, il demanda d'un air sombre ce que je voulais ; je dis ce que j'étais venu faire, et, sans autre forme de courtoisie, il me ferma brusquement la porte au nez.

II

COMME ON AIME A VINGT ANS.

> Lorsque les amans se demandent une sincérité réciproque pour savoir l'un de l'autre quand ils cessent de s'aimer, c'est bien moins pour vouloir être avertis quand on ne les aimera plus, que pour être assurés qu'on les aime, lorsqu'on ne leur dit point le contraire.
>
> FONTENELLE.

Frédéric, c'était le jeune homme, dès qu'il fut seul avec Augusta, jeta son chapeau sur le lit, et se débarrassant avec un geste d'impatience des deux bras caressans qui enlaçaient son cou, il alla s'asseoir dans un coin de la chambre.

— Pas une ressource! s'écria-t-il avec désespoir, et six mois de surnumérariat à faire encore! entends-tu bien, Augusta? reprit-il après un soupir de rage; six mois à travailler pour rien! — Tu devais t'y attendre, mon ami; c'est l'usage dans toutes les administrations... Il ne fallait pas accepter cette place. — Et que voulais-tu donc que je fisse?... nous manquions de tout! — Était-il donc sage, alors, de prendre un emploi sans appointemens? — J'espérais qu'une mutation..... un renvoi..... un décès..... que sais-je? me favoriserait. J'espérais au moins des secours; mais quand je leur ai dit aujourd'hui : — Comment voulez-vous que je vive? — sais-tu ce que m'a répondu l'un d'eux?... — Quand on n'a pas de moyens d'existence, on ne sollicite pas un emploi honorable; on apprend un métier, ou l'on se fait valet. — Mais c'est une indignité... Te traiter ainsi! Et c'est pour moi que tu souffres tout cela! Pauvre Frédéric! je serai donc cause de tous tes chagrins!

— Tu juges, Augusta, si le sang a bouillonné dans mes veines à cette réplique insolente. J'ai levé la main; mais heureusement pour l'impertinent répondeur qu'un chef de division s'est trouvé là : il m'a pris dans ses bras, il a protégé le départ de l'autre, et ce brave homme, après m'avoir calmé, a essayé de me consoler, en me faisant entendre que, si j'étais exact et zélé au bureau, j'aurais à la fin de l'année une gratification de vingt-cinq louis... Dérision cruelle! vingt-cinq louis dans six mois, quand je suis sans espoir pour demain!... Et celui qui m'a dit cela a dix mille francs d'appointemens par an!... O que c'est bien la justice du monde!... Moi, je suis payé tous les mois, je dîne tous les jours, ma maîtresse n'a rien à souhaiter... Je fais assez pour toi, misérable, en t'offrant des espérances pour l'avenir : pleure du sang, toi qui n'as pas de pain à donner à ta femme, emprunte, déshonore-toi,

s'il le faut, mais sois exact... ou tue-toi .. Voilà toute l'alternative Tiens, Augusta, c'est trop souffrir... quitte-moi, quitte-moi aujourd'hui même... je ne me sens pas assez fort pour supporter la misère à deux.

Augusta se rapprocha de Frédéric, dont l'agitation semblait augmenter à chacune de sès paroles ; et, pour mettre un terme à cette pénible exaltation, elle plaça doucement ses mains blanches et douces sur la bouche de son amant, si bien que les derniers mots prononcés par Frédéric furent à demi étouffés sous cette tendre pression.

— Enfant, dit-elle avec un sourire, à quoi bon te tourmenter ainsi? Nous ne sommes pas encore si malheureux que tu veux bien le dire... toutes nos ressources ne sont pas épuisées : il te reste ta rente viagère de quinze cents francs, et c'est après-demain l'échéance du premier semestre...

Augusta appuya sa consolation d'un baiser. Frédéric releva la tête, et reprit tristement :

— Je t'ai dit que je ne possédais plus rien... plus rien au monde... ma rente elle-même ne m'appartient plus. — Pas même la rente! répéta-t-elle en pâlissant ; c'était pourtant bien peu! — Oh ! oui, ce n'était rien en comparaison de ce que je t'avais promis ; car je t'ai trompée bien cruellement. Je me suis offert à toi sous les apparences de la richesse .. je t'ai dit que j'avais assez de fortune pour payer ton amour, et tu l'as cru, et tu m'as aimé... Moi, qui mentais si effrontément à une femme heureuse, adorée de tous les hommes, enviée de toutes ses rivales! et je t'ai brutalement arrachée à un monde d'enchantement pour te conduire ici, pour te faire partager ma misère!... Oh ! mon Dieu! mon Dieu! que tu dois donc me haïr à présent! — Et pourquoi? répondit Augusta, qui s'était remise un peu de l'émotion que la perte de la rente lui avait causée! Si

tu es à plaindre aujourd'hui, n'est-ce donc pas moi qui ai fait ton malheur? C'est pour m'avoir connue, pour m'avoir aimée que tu as perdu le goût de l'étude, la protection d'un oncle riche et célibataire, les amis qui pouvaient t'être utiles, un mariage qui devait assurer ta fortune : tu as tout sacrifié à ton amour... Ce n'était peut-être pas bien raisonnable... je devais te résister sans doute... Toi, tu aurais dû aussi t'armer de fermeté, renoncer à me voir... ou bien me quitter quand tu as vu ta petite fortune disparaître peu à peu. — Et cela n'eût pas été un coup terrible pour toi? demanda Frédéric, tout surpris de ce langage.

Il fixa un regard scrutateur sur Augusta, comme pour chercher dans ses yeux le démenti de la réponse qu'elle allait lui faire. La jeune femme ne laissa paraître qu'une expression toute d'amour, qui semblait attester, mieux encore que ses paroles, la sincérité de sa tendresse pour Frédéric.

— Sans doute, dit-elle, que ton abandon m'aurait rendue bien malheureuse... je serais morte de chagrin peut-être ; mais toi, tu ne souffrirais pas aujourd'hui. — Quel ange! s'écria le jeune homme en couvrant de baisers la main qu'Augusta lui avait abandonnée... pas une plainte, pas un murmure quand je suis si coupable envers elle! — Voyons, voyons, plus de ces paroles-là, entendez-vous?... Songez que vous avez une amie auprès de vous, qui se sent assez de courage pour supporter le triste sort que vous avez voulu lui faire.

La voix qui prononçait ce tendre reproche était douce au cœur de Frédéric; mais le mot cruel n'avait pas été assez dissimulé pour que l'amant pût l'entendre sans frémir. Il releva la tête; une larme brillait sous sa paupière :

— Augusta, répliqua-t-il avec amertume, tu as des regrets... oh! ne me les cache pas .. Je sais bien que tu ne peux plus m'aimer... je suis trop pauvre pour toi.

Manon Lescaut n'eût pas craint de répondre : — Tu dis vrai.

Augusta s'arrangea un sourire demi-fâché, demi-moqueur, et dit :

— Monsieur doutait de la force de mon amour ; j'ai bien fait de le punir un peu... Comment! il me soupçonne de manquer de résignation quand je lui ai si bien prouvé que j'étais capable des plus grands sacrifices !... Parlons raison, mon ami : t'ai-je fait un reproche quand il nous a fallu quitter notre joli appartement de la rue Caumartin pour venir nous loger ici dans une mansarde, au milieu d'un peuple d'ouvriers, avec le reste insuffisant des meubles qu'on n'avait pas saisis chez nous? au contraire, je t'ai dit gaiement : — Prenons ce que nos créanciers ont bien voulu nous laisser, et montons en fiacre pour aller à la découverte d'un pays nouveau ; car dans ce quartier nous sommes des étrangers de passage... Nous n'y resterons pas toujours... il faut l'espérer, du moins, ajouta-t-elle avec un soupir. — Et comme elle s'aperçut que Frédéric souffrait de cette réflexion incidente, elle continua, en appuyant son beau front sur la tête courbée de son amant : — Allons, répondez, monsieur, avez-vous entendu une seule plainte sortir de ma bouche quand il m'a fallu, pièce à pièce, vendre au joaillier tous les bijoux de mon écrin?... Il est vrai qu'ils ne venaient pas de toi, mon ami... C'est égal, j'y tenais un peu .. Dame! je suis jeune... je suis un peu coquette ; mais que veux-tu? quand on a pris l'habitude de briller!... Comme je craignais de paraître moins bien mise devant les connaissances qui pouvaient nous rencontrer, je t'ai dit : — Changeons l'or pour le cuivre, les diamans fins

contre des pierres fausses, on me croira toujours heureuse... j'éblouirai encore!...

Ainsi, tout en cherchant à consoler Frédéric, la coquette le ramenait vers un passé qui lui faisait sentir plus cruellement encore les privations du présent. Bien qu'elle n'eût pas l'air de lui adresser un reproche en lui rappelant sa résignation dans leurs jours d'infortune, Frédéric ne sentait pas moins douloureusement tomber sur son cœur ces mots dits sans dessein de l'affliger peut-être, mais qui retentissaient à l'oreille de l'amant bien long-temps après que sa maîtresse avait cessé de parler. Il les répétait, à part lui, ces paroles poignantes, et c'est en dévorant de nouvelles larmes qu'il redisait tout bas :

— On la croit heureuse parce qu'on ne sait pas que ses bijoux sont du cuivre, que ses diamans sont du verre!... et je n'ai plus le moyen de lui en donner d'autres.

Frédéric s'était levé, il se promenait à grands pas dans la mansarde, tandis qu'Augusta, involontairement pensive, murmurait à mi-voix : Il n'a plus même sa rente de quinze cents francs!... Si bas qu'elle eût parlé, Frédéric n'avait cependant pas laissé que de l'entendre. Il s'arrêta devant elle pâle, les lèvres tremblantes, et, la regardant avec des yeux où se lisait un profond désespoir, il lui dit d'une voix mal assurée :

— Pourquoi mentir, Augusta?

— Que veux-tu dire, mon ami?

— Tout-à-l'heure tu parlais de tes justes regrets pour un passé que je ne pourrai jamais te rendre... Je te disais de m'abandonner à mon sort misérable... Tu m'as parlé de courage... d'amour... de dévouement... J'ai cru à tout cela, et voilà que la pensée de mon infortune te revient à l'esprit; elle combat tes généreuses résolutions... Tu sens qu'il ne sera pas en ton pouvoir de supporter long-temps

les privations de plaisirs que notre pauvreté nous impose... Voyons, ne cherche pas à t'abuser sur tes forces... Sois franche envers toi-même... envers moi surtout, qui souffrirai bien moins de ta perte que de ton malheur... Oh! si tu pouvais me dire que l'homme qui n'a plus rien cesse de mériter ton amour! si je pouvais apprendre de toi que ta passion était un caprice, tes sermens un jeu, tes caresses un mensonge, alors je ne pleurerais plus, Augusta!... Oh! non, je ne pleurerais plus, répétait-il en sanglotant; je te dirais : Va-t'en... mais va-t'en bien vite; car si tu m'as trompé, il faudra que je meure, et je veux être bien sûr, avant de mourir, que tu ne riras pas de moi dans les bras d'un autre.

Comme il parlait ainsi, des larmes brûlaient ses yeux; le sang, remonté violemment vers sa tête, donnait à ses joues pâles et maigres une teinte livide : tout son corps était tremblant. L'émotion étrangla sa voix; il arrêta sur sa belle maîtresse un regard à faire frissonner une faible femme. Augusta n'était pas faible, et, loin de frissonner, elle dit à son amant d'une voix assurée :

— Que tu es singulier, mon Frédéric! Dieu me pardonne, j'ai cru que tu allais me battre pour me forcer à t'avouer que j'ai cessé de t'aimer. Vois donc comme la pauvreté rend injuste! parce que nous sommes à la veille de manquer de tout, faut-il donc nous quereller comme dans les ménages du peuple? Rien ne m'oblige à rester ici : nous ne sommes pas mariés; j'ai donc le droit de te quitter, et je le bénis ce droit-là. — Frédéric eut un mouvement d'effroi. — Oui, reprit-elle plus tendrement, je bénis cette liberté qui me met à même de te prouver que c'est mon cœur et non pas le devoir qui m'attache à toi. Oui, sans doute, tu pourrais être encore heureux loin de moi, si tu avais la force de me quitter. Ton oncle te rendrait son

amitié, tu épouserais une femme riche qui t'aimerait. Moi, je finirais peut-être par me consoler, surtout si tu me conservais un doux souvenir d'amitié. Sais-tu que bien des amans qui se croyaient inséparables vivent aujourd'hui loin l'un de l'autre sans en être plus malheureux pour cela? — Et tu crois que nous pourrions vivre ainsi, Augusta?

Comme la jeune femme craignait de ramener l'exaltation dans cette tête brûlante, elle s'empressa de reprendre :

— Oh! je ne le pense pas. Je te répète ce que j'ai entendu dire : on a connu des gens assez maîtres de leur cœur pour passer indifféremment d'un amour à un autre. Pour moi, je n'ai jamais pu rien comprendre à ces passions faciles. Entre nous, c'est pour la vie, Frédéric; seulement je voulais te dire que ceux qui peuvent oublier s'épargnent souvent bien des chagrins. — Dis donc qu'ils sont plus à plaindre que nous. — Oui, tu as raison. Ne songeons plus au passé; oublions que pour toi la fortune, un état, pour moi l'éclat, les plaisirs dépendent peut-être d'une séparation à l'amiable; disons-nous bien que le bonheur pour nous, c'est de vivre et de mourir ensemble; et pour chasser les sombres pensées, allons au spectacle ce soir. — Au spectacle! répéta Frédéric avec surprise, quand nous sommes sans ressource? — Tu te trompes; nous allons avoir cent francs dans une heure. — Et comment cela? — J'ai fait estimer notre psyché par un marchand de meubles du voisinage, il doit venir la chercher bientôt. Nous serons bien plus grandement ici quand on nous aura débarrassés de ce vilain meuble qui dépare notre chambre. — Mais c'est tout ce qu'il nous reste de notre prospérité passée, balbutia Frédéric avec un soupir. — Voilà justement pourquoi nous devons nous en défaire : tant que nous la verrons ici, elle nous donnera involontairement des regrets.

A peine Augusta finissait de parler, que le marchand arriva, et, grâce à lui, le jeune ménage, dépossédé de son dernier meuble de luxe, se trouva riche de cent francs. Malgré la joie que lui causait ce retour de fortune, Augusta ne put s'empêcher de dire, en se regardant pour la dernière fois dans la psyché que le marchand emportait :
— C'est dommage, on s'y voyait toute entière !

Pendant leurs jours de gêne, Frédéric avait conduit quelquefois Augusta aux loges des petits théâtres du boulevart; mais aujourd'hui que la fortune lui sourit enfin, elle dit à son amant : — Je veux aller à l'Opéra. — Peut-il lui refuser quelque chose? elle a souffert tant de privations depuis un an! et puis ils possèdent cent francs!

Au foyer de l'Opéra, Augusta rencontra une de ses anciennes amies de plaisir.

— Qu'es-tu devenue, ma chère? lui dit celle-ci; on ne te voit plus nulle part. — Nous revenons d'Italie, répondit sans trop d'embarras la maîtresse de Frédéric, tandis que celui-ci sentait la rougeur de la honte lui monter au visage. — Vraiment! reprit l'amie; et depuis quand êtes-vous de retour? — D'aujourd'hui seulement; nous sommes encore en costume de voyage. — Ah! fort bien; je disais aussi : Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire pour que notre Augusta porte une robe qui est vraiment de l'autre siècle pour la coupe et les garnitures.

Cette fois Augusta ne put retenir un mouvement d'humiliation.

— J'espère, ajouta l'amie d'Augusta, que vous viendrez souper ce soir chez moi après le spectacle : je reçois aujourd'hui.

Frédéric s'en défendit; il objecta la fatigue du voyage imaginé par Augusta; mais celle-ci, excitée par le désir bien naturel de retrouver ses joyeuses connaissances du

temps passé, se pencha vers l'oreille de son amant, et elle lui dit tout bas : — Pour une fois, tu ne peux pas t'y opposer... il nous reste encore près de cent francs !

Au retour du souper il ne restait plus rien, et Frédéric avait entendu Augusta dire à son amie, dans un moment d'épanchement : — Ah ! que tu es heureuse, ma chère Saint-Charles ! le tien ne te laisse rien à désirer. Pour moi, je serais satisfaite du côté du cœur si sa fortune répondait à sa bonne volonté... Je sens que je l'aimerais bien s'il était riche ; mais...

Il comprit assez tout ce qu'il y avait de regrets dans cette phrase inachevée. Frédéric ne dit pas un mot à Augusta du secret qu'il avait surpris involontairement ; mais quand elle fut endormie à ses côtés, il rêva au moyen d'enrichir cette femme dont l'amour lui était si nécessaire, et qui ne demandait que de la fortune pour l'aimer.

III

LA MAISON DANS L'ILE.

> Le roi passa cette nuit-là sans dormir, et il commanda qu'on lui apportât les Histoires et les Annales des années précédentes.
>
> *La Bible*. Esther, chap. VI.

Frédéric Gilbert entrait dans sa dix-neuvième année quand sa mère mourut. Depuis dix ans à peu près la pauvre femme subsistait du travail de ses mains. Cependant le père de Frédéric avait laissé à sa veuve une pension viagère de quinze cents francs, transmissible à son fils, et qui

ne devait s'éteindre qu'à la mort de ce dernier. Cette pension eût suffi aux besoins modestes de madame Gilbert, si l'excellente femme avait voulu la faire servir aux dépenses du ménage. L'amour maternel calcule avec moins d'égoïsme. L'héritage le plus utile que des parens puissent laisser à leur fils, c'est une bonne et solide éducation, c'est une profession honorable : ainsi raisonna madame Gilbert. Elle sentit qu'à son âge le travail n'était pas un malheur, et qu'une mère n'avait pas à rougir de s'appauvrir pour son enfant. Alors elle prit de l'ouvrage selon sa force, et dès que Frédéric eut neuf ans, elle le plaça dans l'un des premiers colléges de Paris, consacrant aux frais annuels de ses études les quinze cents francs que son mari lui avait laissés à sa mort. Quand Frédéric eut terminé ses classes, sa mère lui fit entreprendre l'étude du droit, et les progrès de l'élève studieux récompensèrent assez madame Gilbert du sacrifice de sa petite fortune. Elle espérait, la bonne mère, assister, fière et joyeuse, au premier plaidoyer de son fils; elle le revêtait déjà de la robe doctorale; et, dans son orgueil bien digne de respect, elle se transportait par la pensée au jour où elle lirait dans les gazettes le nom de maître Gilbert, défenseur du bon droit, vengeur des opprimés, sauveur de l'innocence. Rêve, bonne mère, rêve la gloire et les richesses pour ton fils! tu ne verras ni ses succès ni sa fortune : il te faudra mourir avant que son nom ait eu du retentissement autre part que dans ton cœur! L'amour-propre le plus louable, le plus noble, touche toujours en quelque endroit à la faiblesse humaine. Le faible de madame Gilbert était le désir d'humilier un frère qu'elle n'avait pas vu depuis vingt ans, et qui lui avait même refusé le secours de ses conseils durant un procès que lui firent quelques parens de son mari. A sa dernière heure, la mère de Frédéric, abjurant toute ran-

cune contre son frère, crut devoir lui recommander celui qu'elle allait laisser orphelin. Elle employa le peu de forces qui lui restaient à écrire une lettre de réconciliation et de prières. Frédéric n'avait jamais entendu prononcer le nom de son oncle Dumoutier. Il ne fut pas peu surpris quand sa mère mourante lui dit de regarder ce parent comme le seul guide qu'il eût à consulter dans le monde. Il promit à sa mère de suivre en tout point ses dernières volontés; et, quand il eut reçu son dernier baiser, quand il eut accompli les pieux devoirs de l'amour filial envers celle qu'il ne devait plus retrouver que là-haut, il s'empressa de faire parvenir la lettre de recommandation à son oncle, riche propriétaire qui habitait une jolie maison de campagne à Charenton, non loin du confluent de la Seine et de la Marne. Huit jours se passèrent sans qu'il en entendît parler. Enfin, un matin, comme il se disposait à se rendre lui-même auprès de M. Dumoutier pour demander une réponse au billet de sa mère, un vieux domestique entra chez lui et lui remit la lettre suivante :

« MONSIEUR MON NEVEU,

» Il me restait, avant de vous répondre, une précaution à prendre et un devoir à accomplir : la première vous concernait; l'autre ne regardait que moi et votre très-honorée mère, ma chère sœur Henriette. Bien que je n'aie pas l'habitude de me déranger, je me suis fait transporter jusqu'au cimetière, où ma sœur a été convenablement enterrée par vos soins; mais si l'inhumer d'une manière convenable suffit pour attester les regrets d'un bon fils, cela ne suffit pas pour prouver la douleur d'un frère qui ne lui en voulut si long-temps que parce qu'il avait beaucoup d'amitié pour elle. Je me suis entendu à ce sujet avec un marbrier. Une colonne de douze pieds, surmontée d'une urne funéraire, où le nom de ma sœur se lira en lettres d'or, rem-

placera la pierre tumulaire que vous aviez commandée. J'ai fait en même temps l'acquisition d'une assez grande portion de terrain, pour que ma place, la vôtre, celle de votre femme et de vos enfans, je vous en accorde quatre, puissent se trouver auprès de la dépouille mortelle de celle que vous pleurez. Je n'ai pas borné là l'hommage que je devais à la mémoire de ma bien aimée sœur. Un service aura lieu pour le repos de son âme, samedi prochain, à l'église de Charenton. Je l'aurais bien fait dire à votre paroisse; mais vous avez de bonnes jambes et je suis goutteux.

» Avant de vous inviter à ce service, mon cher neveu, j'ai voulu savoir ce que vous étiez, quelles étaient vos mœurs, vos habitudes, si je pouvais sans honte accepter la tutelle toute morale que ma chère sœur a bien voulu m'offrir. J'ai donc fait prendre sur votre compte les plus amples informations : elles m'ont paru satisfaisantes; et, à moins que vous n'ayez quelques défauts cachés, je crois pouvoir vous considérer comme un assez bon sujet pour le temps où nous vivons. Quand nous aurons le plaisir de nous voir pour la première fois, je vous prie de ne pas me remercier de ce que je fais pour votre mère : je dépense six mille livres dans cette affaire-là avec autant de joie que j'en éprouve d'ordinaire à économiser un écu de six francs; on ne doit pas de remerciemens à celui qui se procure un plaisir. Vous voudrez bien aussi ne pas me reprocher ma longue rancune contre ma sœur : ce n'est pas sans raison que je lui en ai voulu si long-temps; et, bien que je ne vous accepte pas pour juge dans un procès que ma conscience a déjà décidé à mon avantage, je crois devoir, pour éviter entre nous toute discussion à ce sujet, vous faire connaître le motif de notre querelle de famille.

» J'ai dix-sept ans de plus que feu ma très-chère sœur.

Lorsqu'elle fut en âge de se marier, j'avais acquis assez d'expérience pour la guider dans le choix difficile d'un époux. Celui que je voulais me donner pour beau-frère était né, comme nous, de parens pauvres ; et cependant, malgré mes heureuses spéculations, il avait déjà deux fois plus d'argent que moi, quand votre mère s'avisa de refuser sa main, sous le ridicule prétexte d'un amour subit qu'elle éprouvait pour un mince sous-chef de bureau au ministère de la guerre. Dieu me garde de calomnier la mémoire de défunt monsieur votre père! C'était un honnête homme; je ne voulus jamais le voir, et je ne vous aurais jamais vu non plus, monsieur mon neveu, si vous n'aviez eu le malheur de rester orphelin. Feu M. Gilbert a fait le bonheur de votre mère, c'est possible; mais le mari que je destinais à ma sœur a laissé seize cent mille francs de dot à sa fille; vous pouviez être cet enfant-là, vous ne l'avez pas été : voilà ce que j'ai de la peine à pardonner à madame Gilbert.

» Aux termes de sa lettre, vous allez presque devenir mon fils : il faut donc que je me montre tel que je suis avec vous, pour que nous sachions bien si nous pourrons nous convenir.

» Je dîne tous les jours à deux heures; je n'aime pas qu'on me fasse attendre, et une fois le couvert enlevé, on ne le remet plus. Je me couche de bonne heure, parce que j'aime à voir le lever du soleil. Avant de m'endormir, Gabrielle me gagne une partie d'échecs ; je la gronde, et tout est fini chez nous pour jusqu'au lendemain matin. Quand je souffle ma bougie, il faut que chacun éteigne sa lumière dans la maison. Je vous ai parlé de Gabrielle : c'est une enfant de seize ans que j'ai adoptée, mais en faveur de laquelle je ne disposerai pas de ma fortune, puisque vous êtes mon héritier naturel, et qu'à moins de

mauvaise conduite de votre part, je ne puis sans crime vous déposséder de ce qui doit vous appartenir après moi.

» Vous voudrez bien respecter cette enfant comme si elle était ma fille. Elle est assez jolie : vous aurez la bonté de ne pas vous en apercevoir, ou du moins de ne jamais le lui dire. Elle est fort douce, très-aimante ; je ne vous permets que de l'aimer comme une sœur. Comme les répugnances sont involontaires, je ne vous défends pas de ne vous sentir aucune amitié pour elle ; seulement vous aurez la complaisance de ne jamais vous quereller devant moi. Si Gabrielle avait quelque fortune à espérer, et que vous fussiez un bon sujet, je vous dirais : — Voilà la femme qui vous convient .. Elle n'aura rien, et celui qui doit hériter de mes biens ne peut épouser qu'une femme richement dotée. — Là-dessus vous ne me contrarierez pas : c'est bien le moins que je fasse le mariage de mon neveu, puisque je n'ai pas fait celui de ma sœur.

» Il est bien convenu entre nous que vous n'aurez jamais de ces folles passions auxquelles je ne crois pas, et que vous ne me demanderez jamais un sou dont je ne pourrais approuver l'emploi. Soyez certain, mon cher neveu, que je n'abuserai pas de mon pouvoir sur vous pour vous forcer à contracter une union ridicule. Votre femme sera jeune, riche et jolie ; car la vieillesse, la pauvreté et la laideur formeraient une alliance trop monstrueuse avec vous, qui n'avez pas vingt ans, vous, qui êtes beau garçon, m'a-t-on dit, et qui aurez un jour une honnête fortune.

» Vous comprendrez, à la longueur de cette lettre, pourquoi je vous ai fait attendre si long-temps ma réponse. Je vous embrasse, mon cher neveu ; car vous avez mérité la bénédiction d'une bonne mère et d'une honnête femme. J'espère que vous mériterez aussi mon amitié. Le service aura lieu dimanche prochain, à l'issue de la grand'messe ;

nous prierons ensemble pour la sœur de votre affectionné oncle, Césaire DUMOUTIER. »

Durant les trois jours qui devaient s'écouler entre la réception de cette longue épître et la rencontre de l'oncle et du neveu à la paroisse de Charenton, Frédéric ne tarit pas en conjectures sur le caractère et la physionomie du parent inconnu auquel sa mère l'avait recommandé.

On aime à se représenter d'avance les individus auxquels on va parler pour la première fois ; on arrange ses paroles, on cherche une attitude, on se fait un visage qui ne soit pas trop en désaccord avec les manières, la figure et les discours qu'on a prêtés à son interlocuteur ; et puis, quand on a bâti son individu à sa guise, quand on croit le bien connaître, on arrive devant lui, et il ne ressemble en rien au portrait qu'on avait imaginé.

Enfin, le dimanche indiqué pour la cérémonie funèbre arriva. Dès le matin, Frédéric s'habilla, et se mit en route. Arrivé près du pont de Charenton, il demanda la demeure de M. Dumoutier : — Voilà, lui dit-on, sa maison d'hiver, à l'angle droit de la route de Melun. Si vous allez frapper à sa porte, vous ne trouverez personne, car il loge tout l'été dans le premier îlot, à gauche. Voyez-vous sur la rivière cette maison blanche, au milieu des peupliers? c'est la sienne. Vous y arriverez par un petit pont de bois, que M. Dumoutier retire le soir, quand il n'attend plus personne... Et tenez, regardez là-bas cette jeune demoiselle en chapeau vert : tâchez de la rejoindre, elle vous dira si M. Dumoutier est chez lui, car elle sait tout ce qui se passe dans la maison : c'est mademoiselle Gabrielle. — A ce nom, qui rappelait à Frédéric une personne dont son oncle lui avait beaucoup parlé dans sa lettre, il hâta le pas, et arriva près de Gabrielle au moment où celle-ci mettait le pied sur le pont-volant.

La petite blonde, dès qu'elle aperçut un joli garçon en costume de deuil, sourit familièrement au nouveau venu, comme si elle le connaissait depuis long-temps, et lui dit d'un petit air dégagé, qui ne mit pas Frédéric fort à l'aise avec elle :

— C'est à M. Frédéric Gilbert que j'ai le plaisir de parler?... Vous arrivez de bonne heure... C'est bien de votre part; M. Dumoutier craignait que vous ne le fissiez attendre : aussi j'ai déjà été deux fois au-devant de vous, comme si cela pouvait presser votre arrivée... Oh! c'est qu'il gronde tant quand on n'est pas juste à l'heure!... Voilà où nous demeurons, continua-t-elle en montrant la maison. C'est gentil, n'est-ce pas?... Un peu triste. . Oh! mais c'est égal, on s'y fait. Maintenant que vous savez le chemin... je peux vous laisser venir tout seul... Je cours devant pour vous annoncer.

Et la jeune fille quitta brusquement Frédéric. Son châle flottait au vent, retenu seulement par une épingle sur ses épaules, les rubans de son chapeau battaient avec bruit l'un sur l'autre, comme les ailes de la cigale par un beau soir d'août.

C'était vraiment une charmante habitation que celle de l'oncle Dumoutier. Vous avez vu sur la Marne ces îlots verdoyans qui teignent la surface de l'eau; ces Venises en miniature, où le lion de Saint-Marc est souvent remplacé par deux beaux chiens de faïence bleue ou blanche, avec des yeux d'émail, une langue d'émail, et des dents prêtes à mordre, d'émail aussi, comme leurs poils hérissés, comme leurs oreilles pendantes : on avait placé une couple de ces animaux pacifiques sur le toit, en forme de terrasse, de la maison d'été. Les branches des peupliers montraient leur verdure à toutes les croisées des trois étages de l'habitation, elles entouraient sa toiture d'une

couronne de feuillage. Une langue de terre, qui semblait remonter le cours de l'eau, simulait un parc bordé d'une double avenue de saules, dont les cimes recourbées balayaient, des deux côtés du clos, les rides légères du fleuve. A l'extrémité de la pointe de terre, M. Dumoutier avait fait construire un pavillon isolé, à un seul étage : c'est là que le vieillard se retirait le soir pour faire sa partie d'échecs avec Gabrielle, ou se livrer au plaisir innocent de la pêche. Du haut de son balcon, avancé sur la Marne, il laissait tomber son filet, dormait ou lisait, en attendant que de complaisans poissons vinssent se prendre dans le piége qu'il leur avait tendu. C'est là aussi qu'il venait tous les matins, quand le temps était clair, voir lever le soleil. Ce pavillon n'avait pour meubles qu'une petite table recouverte d'un cuir noir, un fauteuil à large dossier, une chaise de paille, quelques vieux volumes de piété, le filet et les lignes du pêcheur, ainsi que la longue-vue de l'astronome-amateur. Ce pavillon favori de M. Dumoutier était le seul embellissement qu'il se fût permis dans une propriété qui lui appartenait depuis trente ans. Il n'eût pas été assez mauvais calculateur pour placer son argent sur les brouillards de la Marne, et jamais il ne se serait passé la fantaisie de la jolie maison dans l'île, si la loi ne lui eût permis d'exproprier la veuve d'un de ses voisins, à qui il avait prêté autrefois une somme de dix-huit cents francs.

Gabrielle, vive et légère, après avoir couru le long de l'avenue de saules, disparut sous la petite porte du pavillon : c'est à peine si Frédéric put suivre du regard la jeune fille blonde et familière, qui lui avait débité tant de paroles sans lui donner le temps de placer un seul mot. Il allait entrer chez son oncle, quand il aperçut de loin Gabrielle revenir à lui ; elle semblait le désigner du

doigt à un homme haut de taille, sec et grave, dont la marche lente et régulière contrastait singulièrement avec les pas pressés et les mouvemens inégaux et rapides de la jeune fille.

Entre une réception trop empressée qui nous embarrasse, et un accueil glacial qui ne nous gêne pas moins, il y a une douce bonhomie qui fait que deux personnes se regardent avec plaisir et se parlent sans contrainte dès les premiers mots. Frédéric, qui se sentait si mal à l'aise à l'aspect de ce monsieur grave et posé, fut agréablement surpris quand les deux personnes qui s'approchaient de lui se séparèrent pour laisser passer entre elles un troisième individu, moins grand que l'autre, à figure riante, à visage fleuri, enfin ce que nous appelons une mine de prospérité. Des cheveux blancs et frisés tombaient en boucles sur ses épaules; sa bouche souriait, et ses petits yeux bleus exprimaient une joie franche. Il ouvrit ses bras à Frédéric, qui s'apprêtait à lui faire une salutation toute respectueuse.

— Allons, mauvais sujet, n'allez-vous pas faire le monsieur avec moi!... Je suis votre oncle, entendez-vous? Embrassez-moi sans cérémonie, et la connaissance sera faite comme si nous ne nous étions pas quittés depuis vingt ans.

Frédéric l'embrassa de bon cœur; il aurait même volontiers recommencé; mais l'homme grave tira sa montre de son gousset, et dit en regardant l'heure :

— Il est temps de partir, monsieur Dumoutier. — Un moment, reprit celui-ci; permettez-moi, avant tout, de vous présenter mon neveu, mon héritier, le fils de cette pauvre Henriette... C'était une bonne femme. — Et une excellente mère surtout, ajouta vivement Frédéric. — Vous êtes payé pour dire cela; mais moi, j'aurai toujours

à lui reprocher son entêtement. — Ah! mon oncle, un jour comme celui-ci, pouvez-vous... — C'est juste, tout doit être oublié; mais quand je vois ici mon ami Cervier, le tuteur de mademoiselle Aglaé Grandval, qui apportera à son mari seize cent mille francs de dot; lorsque je réfléchis qu'il n'a pas tenu à moi que vous ne fussiez cette demoiselle-là... — Ici M. Dumoutier s'arrêta, et regarda sévèrement Gabrielle, qui n'avait pu retenir un éclat de rire. Il reprit:

— Pourquoi riez-vous, petite sotte? parce que j'ai dit une bêtise?... Quand il vous arrive d'en faire, ce qui est bien pis, je ne ris pas; je gronde, et je vous plains. Au surplus, vous n'avez pas besoin d'être là à nous écouter; allez mettre votre robe noire et votre chapeau; cela vaudra bien mieux que de faire l'impertinente.

Gabrielle ne rit plus; elle s'en alla rouge de honte, tête baissée et des larmes dans les yeux. — Pauvre enfant! dit Frédéric à part, voilà des paroles bien dures et qui étaient bien peu méritées. — Puis relevant les yeux vers son oncle, il ne vit plus cette physionomie franche et ouverte qui l'avait séduit au premier coup d'œil. Le regard de M. Dumoutier était sombre, ses lèvres, plissées par la colère, et ses dents, fortement serrées, faisaient saillir, sous ses joues empourprées, les os de sa mâchoire. L'homme grave, M. Cervier, avait conservé son flegme. Il dit avec ce ton calme qui paraissait lui être habituel :

— Vous serez donc toujours vif, mon ami? il ne le faut pas; cela mine le tempérament. — Oh! ce n'est pas que j'en veuille à cette enfant, reprit Dumoutier; au fond le mal n'était pas grand; mais je suis bien aise de la remettre à sa place de temps en temps. Et puis, quand on n'a pas de fortune à espérer, il faut apprendre à souffrir de bonne heure, à subir des humiliations; cela prépare

le caractère... Au surplus, le sien est excellent. Elle revient : vous allez voir qu'elle ne pense plus à rien.

En effet, Gabrielle revenait, non pas vive et rieuse comme elle l'était lors de sa rencontre avec le neveu du vieux Dumoutier ; mais ses larmes étaient effacées, son teint avait repris l'éclat qui lui était naturel. Elle sourit encore en passant devant Frédéric, elle donna le bras à son bienfaiteur, et tous quatre se mirent en route pour assister à la cérémonie funèbre.

Le service fut tout aussi beau qu'il pouvait l'être dans une église de village. Les pauvres de Charenton en gardent encore la mémoire. M. Dumoutier, ce jour-là, ne leur laissa pas tendre en vain la main devant sa bourse, ordinairement bien garnie, mais dans laquelle il ne se trouvait jamais un sou pour l'aumône. On revint dîner à la maison dans l'île, et Dumoutier dit à son neveu qu'à partir de ce moment il pouvait regarder cette maison comme la sienne.

— Un jeune homme, ajouta-t-il, doit avoir à Paris des amis et des habitudes qui ne pourraient me convenir. Votre rente viagère de quinze cents francs doit vous suffire ; nous n'avons pas besoin de nous voir trop souvent. Une fois par semaine votre couvert sera mis ici ; vous savez mon heure, choisissez votre jour. Quand vous viendrez chez moi, vous me ferez part, le plus sincèrement possible, de votre conduite, afin que je puisse approuver ou blâmer ce qui me paraîtra bien ou mal : c'est, je crois, ce que ma chère sœur appelle une tutelle morale. J'aimerais, comme mon ami Cervier, avoir à administrer des biens considérables pour mon pupille... vous pourriez voir que je m'y entends un peu... Mais un jour vous apprendrez si j'ai connu l'art de régler des dépenses et de faire des économies. Vous n'avez pas vingt ans ; ce n'est

qu'à vingt-quatre ans qu'un jeune homme est mariable : dans quatre ans donc, nous penserons à vous donner une femme.

Gabrielle, assise devant un piano, laissait courir légèrement ses doigts sur les touches ; à ces derniers mots, elle s'arrêta et sourit, en jetant à la dérobée un nouveau coup d'œil sur ce Frédéric, qu'elle n'avait cessé de regarder pendant les deux grandes heures que le dîner avait duré. Elle levait même si souvent les yeux, et les laissait si long-temps attachés sur lui, que Frédéric n'avait pu s'empêcher de murmurer tout bas en baissant les siens : — Elle est bien, cette petite ; mais je la trouve un peu trop hardie. Une demoiselle bien élevée doit avoir plus de timidité devant un jeune homme qu'elle ne connaît pas.

Pauvre éducation, qui ne veut plus ni de franchise ni d'innocence! il nous faut, à toute force, des enfans de quinze ans qui sachent, comme leur mère, à quel moment une jeune fille doit rougir.

A cette proposition de mariage éloigné, Frédéric se hâta de répondre à M. Dumoutier :

— Quand vous jugerez convenable de m'établir, mon cher oncle, je me ferai un devoir de suivre en tout votre volonté ; quand ce ne serait pas pour obéir à ma mère, je m'y soumettrais encore avec plaisir, tant j'ai de confiance dans vos bontés pour moi ! — C'est pourquoi, monsieur mon neveu, je vous réitère la prière que je vous faisais dans ma lettre : ne vous donnez pas la peine de chercher celle dont vous devez être le mari ; cela serait inutile, je l'ai déjà trouvée.

Cette fois, Gabrielle ne sourit plus ; elle devint pourpre, son cœur battit à briser sa poitrine ; si quelqu'un lui eût parlé en ce moment, elle n'eût pas trouvé un seul mot à répondre. Une glace était devant le piano, elle vit le dés-

ordre de ses traits, la rougeur qui couvrait son front; et, craignant que son père d'adoption ne vînt à s'apercevoir de l'émotion qu'elle éprouvait, elle se mit à faire résonner si brusquement la table d'harmonie, que deux cordes se brisèrent, et c'est à peine si la voix de M. Dumoutier parvint à dominer le son lugubre que rendaient les deux fils de cuivre en se séparant violemment du clavier.

— Encore une sottise! s'écria M. Dumoutier. Vous ne saurez donc jamais être une journée sans détruire quelque chose chez moi! croyez-vous que j'aie des monts d'or pour payer les dégâts que vous faites ici?... Un piano que j'ai acheté presque neuf, il y a dix ans! voilà la huitième corde que vous cassez! Est-ce vous qui allez payer celle-ci à présent?... Quand vous aurez le visage écarlate et que vous tremblerez, cela ne le raccommodera pas... Il faudra envoyer chercher l'accordeur, pour qu'il me ruine à réparer vos maladresses. Vous ne serez jamais bonne à rien!

S'il est quelque chose d'humiliant pour une jeune fille, c'est sans contredit le reproche qu'elle reçoit devant celui qui doit être son mari. Gabrielle venait d'entendre parler de mariage; elle supposait naturellement qu'il devait être question d'elle pour Frédéric; mais que ces douces conjectures se trouvèrent donc cruellement détruites quand M. Dumoutier ajouta, toujours avec colère: — Sotte et maladroite! savez-vous qu'il faut être bien riche héritière pour faire passer par-dessus ces défauts-là?... Mais vous, qui n'avez rien, quel mari voudra de vous?... S'il n'y a que moi pour se charger de vous en trouver un... vous pourrez bien rester pour coiffer sainte Catherine.

La pauvre enfant fut si étourdie de cette prédiction inattendue, qu'elle cessa de trembler, elle regarda avec étonnement M. Dumoutier et Frédéric, puis elle sortit.

— Qu'a-t-elle donc encore avec son air ébahi? reprit l'oncle ; est-ce qu'elle ne m'a pas compris? Coiffer sainte Catherine, cela veut dire mourir fille. — Et, se calmant peu à peu, il continua : — Ce serait pourtant dommage, car elle a assez de qualités pour rendre un honnête homme heureux... mais voilà tout ce qu'elle a.

Frédéric, après une journée passée près de son oncle, prit congé de lui. — A jeudi, mon ami, lui dit M. Dumoutier en l'accompagnant jusque par-delà son pont mouvant. Puis le vieillard rappela à lui la gentille Gabrielle, qui avait retrouvé sa gaieté du matin, pour dire à Frédéric : — Au revoir! à jeudi!

IV

LA DOT

> « O! mes amis, je sus donc ce que c'était que de verser des larmes pour un mal qui n'était point imaginaire! Mes passions, si long-temps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. »
>
> LORD BYRON.

Tandis que Frédéric cheminait en se demandant encore comme après avoir lu la lettre de Dumoutier : — Mon oncle est-il réellement bon, ou bien est-ce un méchant homme qui a des momens de générosité? — il rejoignit sur la route de Paris le grave M. Cervier, parti depuis long-temps de la maison dans l'île, et qui, d'un pas mesuré, suivait le bord de la Seine.

— Eh bien! jeune homme, vous avez quitté votre on-

cle ; j'espère que vous êtes content de lui : il a fait très-noblement les choses pour votre mère. — Aussi lui ai-je voué dès aujourd'hui une reconnaissance éternelle ; car tout ce qu'il pourra faire pour moi ne me semblera jamais valoir l'hommage sincère qu'il vient de rendre avec tant de générosité à la mémoire de celle que j'ai perdue. — Sincère, je le crois ; mais cela vient un peu tard. Ce que j'en dis, mon cher monsieur, n'est pas pour diminuer votre reconnaissance envers lui ; c'est une simple réflexion que je faisais en voyant ces riches tentures, ces longs cierges qui brûlaient. Cela a bien son bon côté, commercialement parlant : les fabriques de cire y gagnent, et l'âme de la défunte n'y perd pas... Au surplus, il faut que mon ami Dumoutier ait pensé comme moi, puisqu'il a cherché à réparer aujourd'hui ses torts passés envers sa sœur... C'est un excellent homme, qui sait tôt ou tard se repentir du mal qu'il a fait aux autres : c'est pourquoi on ne peut pas lui en vouloir long-temps. Tenez, moi, je n'ai pas eu toujours à me louer de lui, témoin quand il a voulu m'enlever la tutelle de mademoiselle Aglaé Grandval. Eh bien ! cela ne m'a pas empêché de continuer à venir dîner chez lui comme autrefois... On ne se sépare pas facilement d'un ami de trente ans, mon cher monsieur... le cœur est faible à notre âge.

Ainsi, tout en jetant à travers la conversation quelques mots de tendresse en faveur de Dumoutier, le flegmatique tuteur de la millionnaire poursuivait un petit cours de médisance, que Frédéric fut plus d'une fois tenté d'interrompre ; mais comme il était bien aise d'obtenir quelques éclaircissemens sur le véritable caractère de son oncle, il laissa poursuivre M. Cervier, qui ne demandait pas mieux que de satisfaire une vieille rancune qu'il n'avouait pas, au sujet de la tutelle disputée. Frédéric, pour l'encoura-

ger, mais croyant aussi servir la réputation de son parent, répliqua :

— Au moins, monsieur, s'il ne fut pas le tuteur d'une riche héritière, on ne peut refuser à mon oncle la justice de dire de lui qu'il adopta, sans intérêt possible, un enfant dont la bonne éducation est son ouvrage. — Vous avez bien raison, mon cher monsieur, une telle action suffirait pour effacer bien des torts ; et nous savons tous que si la famille de la jeune Gabrielle fut ruinée par suite des prêts à intérêt légal de mon ami Dumoutier, c'est que, dans ce temps-là, l'argent était fort cher, et que celui qui ne demandait que quarante-cinq pour cent pouvait passer pour un bienfaiteur du commerce, pour un ami de l'humanité. A cette époque, Dumoutier m'a rendu quelques services au même prix, pas pour mon compte, mais pour celui de quelques amis, auxquels je faisais passer son argent presque au même taux. La mère de Gabrielle est morte de chagrin en voyant son mari traîné à Sainte-Pélagie par l'huissier de Dumoutier. Le père a croupi pendant une année en prison, puis il s'est fait sauter la cervelle ; et tout cela pour un millier d'écus qu'il redevait encore à votre oncle, sur plus de soixante mille francs que mon ami lui avait avancés. Eh bien ! vous ne vous figurez pas, monsieur, quel empressement Dumoutier a mis à faire chercher l'orpheline que ses malheureux parens abandonnaient ainsi à la charité publique. La petite ne comptait guère que cinq ans. Il la plaça dans une bonne pension, pas trop chère, mais proprement tenue ; et c'est depuis dix-huit mois seulement que cet estimable ami a fait venir la petite près de lui. Vous voyez comme il la traite : on dirait d'un père avec sa fille ! et quel soin il prend à former son caractère, comme il la familiarise avec l'idée de la pauvreté qui l'attend, si elle ne sait pas

se faire un sort... C'est admirable, comme il s'entend à élever les jeunes personnes!... Voilà, mon cher monsieur, voilà comme on se fait pardonner un peu de dureté, si toutefois il y eut dureté de sa part à réclamer, par tous les moyens légaux, l'argent qu'il avait prêté au père de Gabrielle. On crie, on clabaude bien contre les usuriers; mais la conduite de mon ami Dumoutier les venge bien de leurs calomniateurs! — Ah! interrompit Frédéric, voilà pourquoi mon oncle a pris soin de cette jeune fille? — Oui, monsieur; c'est une espèce de pénitence que ce cher ami s'est imposée; et vous verrez qu'il ira jusqu'à donner en dot à cette petite quelques bons milliers de francs, comme s'il n'avait pas déjà bien remboursé, en tendresse et en bons procédés envers la fille les petits bénéfices que la gêne des parens lui avait permis de réaliser. Peut-être devrait-il quelquefois commander à sa colère; mais, comme tous les hommes éminemment bons, il est un peu brutal, vous savez : cela s'appelle un bourru bienfaisant. — Je suis payé pour croire à sa bonté, monsieur; mais j'avais besoin de savoir qu'il a l'intention de doter richement Gabrielle. Si le monde peut regarder ce qu'il fait pour elle comme un bienfait, sa conscience doit lui dire que c'est une dette qu'il acquitte. — Mon ami Dumoutier, reprit avec chaleur le froid M. Cervier, n'est pas homme à renier celles qu'il a pu contracter envers quelqu'un. — Dieu me garde d'avoir cette mauvaise pensée! — Oui, car vous auriez tort, après ce qu'il a le projet de faire pour vous. J'espère qu'en vous laissant son héritage il prouvera assez combien il se repent d'avoir détourné à son profit la fortune d'un cousin fort riche, en faisant rayer le nom de votre mère du testament de celui-ci, et cela dans un temps où vos parens étaient très-malheureux. Mais me voici à ma porte. Mille complimens,

mon cher monsieur ; j'espère que nous nous verrons jeudi à la table de mon vieil ami.

Ils étaient arrivés sur le quai de l'École, quand M. Cervier laissa brusquement Frédéric encore tout étourdi de ce qu'il venait d'apprendre. Dans un premier moment d'indignation, le jeune homme se promit de ne pas retourner chez cet oncle, qui, sous les apparences de la piété et de la bienfaisance, rendait les derniers honneurs à une sœur qu'il n'avait pas craint de livrer à la misère. La conduite de Dumoutier en faveur de Gabrielle ne touchait plus Frédéric ; son oncle n'avait adopté la pauvre enfant qu'après l'avoir rendue orpheline à force de cruauté envers ses parens. Eh bien ! malgré ces deux mauvaises actions et bien d'autres encore dont M. Cervier n'eût pas manqué de lui parler si le chemin avait été plus long, Dumoutier, sans remords pour des crimes que la loi ne pouvait prévoir, et qui feraient douter de l'existence d'un Dieu, si le châtiment céleste ne devait pas les faire expier un jour ; Dumoutier, dis-je, après avoir rempli sa caisse avec l'argent arraché à des malheureux qui pleuraient, qui menaçaient de se tuer et qui finissaient quelquefois par accomplir leur menace, jouissait tranquillement de sa fortune. L'usurier, du haut de son pavillon sur l'eau, épanouissait son âme candide au réveil de la nature ; il amusait son imagination fraîche et naïve du spectacle innocent d'un beau lever de soleil ! Cette pensée souleva d'indignation le cœur de Frédéric ; il se dit :

— Je ne veux rien de lui pendant sa vie ; je refuse après sa mort cet héritage qu'il m'offre comme un bienfait, et qui ne serait, à tout prendre, qu'une restitution.

Mais, en se parlant ainsi, Frédéric vint à penser aux dernières recommandations de sa mère ; et comme, avant tout, il tenait pour sacrés les engagemens pris au chevet

d'un mourant, il fit un effort sur lui-même, et se rendit chez son oncle le jeudi suivant. Ce jour-là, Gabrielle ne fut pas grondée. Frédéric la crut heureuse ; elle l'était en effet : il lui parlait avec amitié, et la pauvre petite ne se doutait guère que les réponses empressées du jeune neveu, les mots aimables qu'il laissait échapper, elle ne les devait qu'au triste et pénible sentiment de la compassion. M. Cervier, homme d'une exactitude sévère en fait d'invitation à dîner, tenait sa place accoutumée à la table de son vieil ami.

L'accoutumance, dit quelque part un ancien moraliste, nous familiarise avec des objets qui d'abord blessaient nos regards et nous inspiraient du dégoût ou de l'effroi. Frédéric s'habitua peu à peu à voir son oncle ; et s'il ne put jamais éprouver pour lui de sentiment filial, au moins il remplit avec exactitude auprès de Dumoutier les devoirs d'un enfant respectueux. Il lui contait sa vie, ses plaisirs, ses espérances, et il recevait, en échange, des conseils qui n'étaient pas fort difficiles à suivre. La morale de M. Dumoutier n'avait rien de bien sévère ; par exemple, ce facile Mentor lui disait :

— On pourrait se passer de maîtresse ; mais comme tous les jeunes gens en ont eu au moins une, il faut prendre celle qui ne nous demande rien ; on peut la quitter plus facilement : elle tient moins à l'homme qui ne lui a rien donné, et celui-ci ne se croit pas obligé de la garder longtemps, pour se récupérer des dépenses qu'elle lui a fait faire.

Pendant les deux ans, à peu près, que dura la bonne intelligence de l'oncle et du neveu, Gabrielle fut bien souvent en butte à la mauvaise humeur de celui qu'elle nommait son père adoptif ; mais, à part la douleur de se voir brusquée devant ce Frédéric dont la venue, tous les jeu-

dis, la rendait si joyeuse, je ne sais si la patiente enfant n'éprouvait pas une secrète joie quand Dumoutier réservait ses emportemens pour ce jour-là : au moins Frédéric prenait sa défense ; et entendre le bien qu'il disait d'elle, c'était mieux pour elle qu'une consolation ; c'était du bonheur.

Il avait menti, l'oncle Dumoutier, en disant à son neveu : — Ne te donne pas la peine de chercher la femme que tu dois épouser, je l'ai trouvée. Mais à compter de ce jour, il s'occupa du mariage de Frédéric. La condition essentielle de cette alliance, c'était l'accord des fortunes ; il raisonnait ainsi : Frédéric sera mon héritier ; mais j'ai bien encore une vingtaine d'années à vivre, vu ma conduite sage et mon tempérament robuste ; il faut donc que je calcule comme si je ne devais jamais mourir. Ma vie durant, je ne dois que des conseils à mon neveu ; il n'aura pas un sou de ma fortune. Voici la sienne : quinze cents livres de rente viagère, que je saurai bien lui enseigner à doubler par le bon placement de chacun de ses semestres. *Primò*, quinze cents, multipliés par deux, font mille écus par an. *Secundò*, il sera avocat habile. Gabrielle, qui ne s'y connaît pas, me l'a dit ; mais M. Pardessus, qui a bien voulu accepter ma soupe, m'a confirmé cette prédiction, et je dois en croire là-dessus l'auteur du *Traité des servitudes*. La clientelle des plus médiocres phrasiers du barreau de Paris est évaluée à sept ou huit mille livres de revenu : c'est donc, avec l'habileté que l'on suppose à mon neveu, des honoraires de quinze à seize mille francs qu'il tirera par année de la poche de ses cliens... Seize et trois font dix-neuf. *Tertiò*, je lui donnerai d'excellens avis, qui le mettront à même de faire valoir honorablement les deux tiers des bénéfices que doit lui rapporter la profession d'avocat : c'est bien assez de

cinq mille francs par an pour faire vivre son ménage. En quatre ou cinq années ses revenus seront doublés : ainsi, avant l'âge de vingt-cinq ans, Frédéric se verra à la tête d'une fortune de près de trente mille livres de rente. Quand je demanderais cent mille écus de dot à sa femme, ce ne serait pas me montrer trop exigeant.

M. Dumoutier se mit à chercher les trois cent mille francs parmi les fortunes qu'un long exercice dans l'administration des finances l'avait mis à même de connaître à Paris et dans les départemens. Tout se trouve quand on veut se donner la peine d'attendre. Il attendit deux ans, au bout desquels il rencontra mademoiselle Éléonore Lecoudray, petite-fille d'un ex-chasublier, qui avait fait d'immenses affaires, grâce à la protection soutenue de feu monseigneur de Beaumont, prélat recommandé à la postérité par une lettre sublime de Jean-Jacques Rousseau.

Une légère difficulté s'était élevée entre M. Dumoutier et le grand-père de mademoiselle Éléonore, à propos de ce mariage. Frédéric n'avait encore que vingt-deux ans, et l'ex-chasublier, qui sentait approcher sa fin, voulait absolument maier sa petite-fille de son vivant; il fallait qu'on l'épousât tout de suite : c'était à prendre ou à laisser. Cinquante mille francs que l'aïeul voulut bien ajouter aux trois cents demandés levèrent tous les obstacles. On prit jour pour la présentation du futur; et Dumoutier, qui n'aimait point à changer quelque chose à ses habitudes, attendit patiemment au jeudi suivant pour annoncer cette grande nouvelle à son neveu.

Malheureusement, quand M. Dumoutier parla de la petite-fille du chasublier à l'avocat futur, celui-ci rêvait déjà la conquête d'Augusta, d'Augusta qu'il avait vue belle et dédaigneuse avec tant d'autres, qui lui avait dit enfin : — Espérez ! — Du moment où cette tant désirée et brûlante

parole alluma tout son sang, Frédéric ne songea pas qu'il ne la devait peut-être qu'à des promesses d'amour et de fortune, si douces au cœur des femmes, et dont il poursuivait depuis un mois la vanité d'Augusta. Il fallait à cette femme une passion qui ressemblât à un culte : Frédéric lui parla d'hommages éternels, d'amours sans cesse renaissans ; enfin, tout ce qu'on se sent la force de promettre quand on a reçu de la nature une sensibilité exquise, une âme ardente, et que l'on aime pour la première fois. Il aimait avec fureur. Le plaisir était un besoin pour Augusta : Frédéric ne lui parla que de fêtes, de bals, de voyages. Ses premiers amans lui avaient fait une habitude du luxe, de la profusion, de l'éclat : Frédéric lui parla d'équipages, de châteaux, d'hôtels, d'un monde de valets ; il lui dit tout ce qu'elle voulut, ceci, cela, et encore bien d'autres paroles dorées, où les femmes les plus habiles se laisseront toujours prendre, et qui les feront sans cesse descendre du vice aux regrets, du mépris à la misère : les mieux partagées trouvent dans leur vieillesse un lit à l'hôpital.

En vain M. Dumoutier détailla les avantages d'une alliance avec l'ex-chasublier, en vain il exalta les charmes de mademoiselle Éléonore Lecoudray ; il essaya de faire entendre la voix de la raison, il fulmina des paroles de colère ; Frédéric, tout entier à l'ivresse d'un premier amour, répondit à son oncle :

— Je ne me marie pas... J'aime, je suis aimé !... Richesse, établissement, je refuse tout ! je dédaigne tout !... Elle ne repousse pas mes vœux... elle m'a distingué entre tous les autres... Elle !... rien qu'elle ! et puis mourir après, j'aurai été le plus heureux des hommes ! — Tu auras été un misérable... chassé de chez moi, et que je ne reverrai de ma vie, répondit Dumoutier, pâle, tremblant et furieux. Ah ! te voilà bien comme ton père, avec tes passions stu-

pides! — Je peux endurer vos reproches, vos injures même, mon oncle, répondit Frédéric avec calme et dignité; mais je ne souffre pas qu'on insulte à une mémoire que nous devons tous deux respecter, moi par tendresse, vous par conscience.

Les yeux du vieillard étaient flamboyans. Il reprit avec rage :

— Qu'entendez-vous par ces mots, insolent que vous êtes?... Est-ce ainsi que ma sœur vous a recommandé de reconnaître mes bontés pour vous?... Sortez d'ici! sortez!

A ces mots, il agita la sonnette; Julien, le vieux domestique, arriva.

— Otez le couvert de monsieur, continua Dumoutier, et ne vous avisez pas de le remettre jamais; monsieur ne dîne plus chez moi.

Et comme Julien regardait à deux fois Frédéric et son maître, incertain qu'il était encore de savoir s'il fallait réellement exécuter cet ordre sévère, Dumoutier, secouant brusquement le bras du vieux domestique, reprit avec colère :

— Ne m'avez-vous pas entendu?... Je vous dis qu'il n'y a plus de place à ma table pour cet impertinent, qu'il retourne auprès de sa...

Frédéric avait pris le chemin de la porte; mais il revint aussitôt sur ses pas, et interrompant son oncle avec force, il lui dit :

— N'achevez pas! monsieur, pour Dieu, n'achevez pas! Vous n'avez pas le droit de l'injurier celle-ci... elle n'est pas votre dupe.

A cette dernière réplique, l'indignation de Dumoutier fut au comble; ne trouvant pas un mot à répondre, car l'émotion lui avait fait perdre la voix, il saisit une bouteille sur la table, et il l'aurait infailliblement brisée sur

la tête de Frédéric, si le brave M. Cervier, qui assistait à cette discussion de famille, n'eût retenu le bras de son vieil ami prêt à lancer le projectile meurtrier. Gabrielle aussi était là ; par un mouvement rapide et irréfléchi elle se leva et se plaça devant celui que son père adoptif menaçait. Il n'avait pas moins fallu que ce danger imminent pour tirer la jeune fille de l'espèce d'apathie douloureuse où elle était tombée en entendant Frédéric faire l'aveu d'un amour que la pauvre enfant était loin de lui soupçonner. Frédéric avait débarrassé son cœur ; il sortit enfin, à la grande satisfaction de M. Cervier, qui craignait que cette querelle n'amenât la révélation subite de tout ce qu'il avait appris au neveu touchant la source des richesses de M. Dumoutier. M. Cervier en fut quitte pour la peur.

Quand Frédéric eut dépassé le seuil de la porte, Dumoutier reprit son air calme, et dit à Julien : — Servez. — Encouragé par l'exemple de son ami Cervier, il mangea de fort bon appétit. Gabrielle n'avait pas faim ; des larmes roulaient dans ses yeux, qu'elle levait supplians vers M. Dumoutier, comme si elle eût voulu intercéder pour Frédéric ; l'oncle, qui ne fit point attention à elle, acheva de dîner, en murmurant de temps en temps quelques terribles paroles de malédiction, que l'ami Cervier appuyait du geste, afin d'être toujours à la conversation, sans perdre pour cela une seule bouchée.

Comme on le pense bien, Frédéric ne retourna plus chez son oncle. Lorsque Augusta se fut donnée à lui ; quand, pour la meubler, il eut dépensé ses économies ; quand, pour satisfaire à ses goûts ruineux, il eut épuisé la bourse de ses amis, alors il pensa à sa rente viagère. Sept cent cinquante francs par semestre ! cela suffisait à peine à payer le loyer ; et il avait promis à sa maîtresse un hôtel, un équipage, et tout le peuple de valets d'une

grande maison. Excellente fille! elle pouvait exiger tout cela, et cependant elle ne se plaignait pas de ce que son amant ne lui avait donné qu'une voiture de louage et une cuisinière à deux cents francs, qui remplissait l'office de femme de chambre. Il pensa à sa rente viagère, ai-je dit; c'était un jour de gêne, de gêne bien terrible, car c'était aussi la veille d'un bal. Bijoutier, couturière, modiste, coiffeur, tout cela allait arriver le mémoire à la main, et, suivant l'usage des fournisseurs de ces dames, ils étaient prêts peut-être, si l'amant ne payait pas, à remporter tout ce qu'Augusta avait choisi pour attirer les regards, pour accaparer les hommages. Une idée subite chasse les tristes pensées de Frédéric : il se rappelle certain homme d'affaires qu'il a rencontré, il n'y a pas encore huit jours, dans une réunion de plaisir. Il court chez lui, pénètre dans son cabinet. A l'aspect de Frédéric, l'homme d'affaires se lève en souriant, il vient à lui avec cet air aimable et facile d'un joyeux compagnon de débauche.

— Eh! mon cher ami, que c'est donc bien à vous de venir me voir! Tenez, justement je pensais à vous... Nous allons au bal demain, n'est-ce pas? Ce sera très-bien composé : ce qu'il y a de mieux en femmes galantes à Paris... Des maîtresses de princes et d'ambassadeurs... il y aura un monde fou... Ce serait un meurtre de manquer cela. — Oui, reprit Frédéric; Augusta ne s'en consolerait pas, et c'est bien naturel : elle est sûre de briller, même au milieu des plus belles. — Ah! il faut avouer que vous êtes un heureux mortel, mon cher ami; vous avez fait bien des jaloux en nous la soufflant... Parole d'honneur, j'en ai eu du dépit... J'espérais... et je vous avoue que j'aurais fait des folies, si j'avais su pouvoir l'emporter sur vous, mais ce n'est pas une maîtresse comme une autre, il lui faut des attachemens de cœur, et cela devient fort gê-

nant, surtout maintenant que l'argent est si rare et que les caprices coûtent si cher... Les femmes sont hors de prix, mon cher; aussi voilà pourquoi je me suis jeté dans les chevaux; cela fait tout autant parler de soi; et du moins, quand on veut changer, on ne perd pas tout, pour peu qu'on s'y connaisse. — Permettez-moi de vous expliquer le motif de ma visite, interrompit Frédéric, que ce ton léger de la mauvaise compagnie embarrassait. Je suis venu chez vous pour vous proposer une affaire qui pourra, je crois, vous convenir.

Ce mot d'affaire effaça subitement le sourire amical qui errait sur les lèvres du spéculateur; sa physionomie changea tout-à-coup de l'expression la plus gaie à l'air le plus grave; il toussa deux ou trois fois, regarda Frédéric d'un œil sévère, et reprit, en s'asseyant devant son bureau :

— Voyons, mon cher, ce que je puis faire pour vous être agréable... Je dois vous prévenir d'avance que je suis très-chargé d'entreprises pour le moment; mais comme on a toujours le désir de rendre service à une personne de connaissance, veuillez m'expliquer l'affaire; j'espère que nous nous entendrons. — M'y voici, reprit Frédéric en ouvrant son portefeuille pour montrer à l'homme d'affaires le titre de sa pension. J'ai quinze cents francs de rente viagère... Offrez-m'en un prix raisonnable, et je vous les abandonne. A mon âge... avec un tempérament robuste comme le mien, cela doit faire un joli capital. Parlez... combien m'estimez-vous?

L'homme à qui cette demande imprévue devait causer quelque surprise, ne parut pas éprouver le moindre étonnement. Il prit le titre de la rente des mains de Frédéric, l'examina attentivement, sans articuler un seul mot, et quand il eut griffonné quelques chiffres sur un carré de

papier, il reprit avec le plus grand sang-froid du monde :

— Jouissez-vous réellement d'une bonne santé, mon cher monsieur? Pardonnez si je vous fais cette demande : elle est nécessaire pour la sûreté de celui qui vous achètera votre rente. — Mais, répondit Frédéric, un peu étourdi de cette question, je ne puis répondre que du passé, et s'il vous suffit de savoir que je n'ai jamais été malade, je vous donne ma parole d'honneur que je me suis toujours bien porté. — C'est déjà quelque chose; et puis il faut bien que je m'en rapporte à vous là-dessus... Cependant je crois que vous devez éprouver souvent du malaise, des indispositions... C'est bien naturel : on ne peut pas être toujours sobre; il y a des circonstances où l'on s'abandonne sans le vouloir. L'exemple pervertit le plus sage. — En quoi donc, monsieur, ai-je pu mériter ce reproche, et qui vous fait supposer que je ne sois pas sobre? — D'abord, mon cher monsieur, ce n'est point un reproche que je vous adresse... Parbleu! si vous manquez de sobriété, je n'en ai pas plus que vous : témoin ce souper, il y a huit jours, chez la Duhamel, où nous étions, ma foi, fort étourdis tous les deux... C'est une charmante femme, cette Duhamel : elle a encore de la fraîcheur... et puis, elle reçoit à merveille. C'est bien dommage qu'on joue si gros jeu chez elle... Vous avez joué après le souper, je crois... Vous avez joué beaucoup même. Mille pardons pour cette question nouvelle; mais voudriez-vous bien me dire si le jeu est un accident ou une habitude chez vous? Entre nous, ce n'est pas une raison pour rougir, je suis peut-être plus joueur que vous... Voyons, avouez-moi cela sincèrement. — En vérité, vous me faites faire là un examen de conscience auquel j'étais loin de m'attendre avec un ami. — Dans mon cabinet, mon cher monsieur, je ne connais plus d'a-

mis. Nous ne devons voir ici qu'un vendeur et un acquéreur qui se parlent avec franchise. Un autre que moi ne vous ferait aucune question; mais il vous remettrait à huit jours avant de terminer.

Frédéric sentit un frisson passer par tout son corps, à cette remise de huit jours, dont cet homme d'affaires lui laissait entrevoir la terrible perspective. Dans huit jours, il ne vendra pas sa rente : c'est pour le bal de demain qu'il est pressé de conclure le marché. Il répliqua vivement :

— Aujourd'hui ou jamais. — Mon intention est bien d'en finir sur-le-champ, dit l'autre; mais alors il faut que votre franchise me tienne lieu des informations qu'un moins confiant que moi prendrait sur votre compte. Quand j'insiste pour savoir si vous aimez le jeu et la débauche, c'est que ces deux défauts, que je suis loin de blâmer, diminueraient singulièrement le capital de votre rente. Avec un joueur, le viager n'est qu'une fiction; il n'y a pas de lendemain à espérer... Les cartes sont si bizarres! et un coup de pistolet a sitôt fait d'envoyer une cervelle au diable! Le rentier en seconde main doit toujours trembler de rencontrer sa caution sur les dalles de la Morgue. — Eh bien! non, monsieur, je ne suis pas joueur. — Fort bien; mais dites-moi, continua l'homme d'affaires, il me semble que vous avez, comme moi, le cou un peu court... cela me fait peur quelquefois... j'éprouve des étourdissemens... j'ai des bruissemens d'oreille : ce sont des symptômes d'apoplexie... Êtes-vous sujet à ces inconvéniens?... Il faut prendre garde à cela... Les bains de pieds sont un préservatif excellent; je vous conseille d'en faire usage souvent. — Grand merci de vos bons avis, répondit Frédéric, qui commençait à ne pas s'impatienter mediocrement de ce fatigant interrogatoire; mais ne se-

rait-il pas temps de me dire quel prix vous pouvez m'offrir de ma rente? — Encore une simple demande, s'il vous plaît, ajouta l'impassible spéculateur. J'ai ouï dire qu'une demoiselle Gilbert, votre sœur aînée, sans doute, était morte pulmonique, avant l'âge de trente ans. — Je n'ai jamais eu de sœur, répliqua l'amant d'Augusta, dont la patience était à bout. Mais puisqu'il vous a plu, continua-t-il, de me faire subir un interrogatoire, vous voudrez bien me dire à votre tour si je ne suis pas ici l'objet d'une mystification; dans ce cas-là, monsieur, j'espère que vous serez assez bon pour ne pas me refuser une réparation honorable. — Comment! comment! vous êtes querelleur... duelliste! Oh! mais voilà une terrible chance contre moi... Cependant il serait fort ridicule de ma part de désapprouver votre vivacité; ce n'est qu'après avoir reçu une douzaine de coups d'épée que j'ai pu me guérir de la mienne... Quand vous vous sentirez de ces mouvemens-là, faites-vous tirer du sang par le chirurgien; cela fait autant de bien, et la blessure n'est jamais mortelle.

Oh! pour cette fois, Frédéric, ne pouvant retenir son impatience, allait rendre la provocation plus directe, quand l'homme d'affaires continua sur-le-champ:

— Je vous donne sept mille francs de votre rente; cela vous convient-il?

Le mot insultant s'évanouit dans la bouche de Frédéric. Il répondit:

— Allons tout de suite chez le notaire dresser l'acte de transfert.

L'homme d'affaires prit son chapeau et ses gants. Comme il l'avait dit à Frédéric, si dans son cabinet il ne connaissait plus d'amis, une fois hors de chez lui, il redevenait le compagnon aimable. Sa conversation fut gaie et légère en route. Chez le notaire, il retrouva bientôt son caractère

spéculateur ; au moment où Frédéric prenait la plume pour signer le marché, il lui dit avec un grand sérieux :

— Vous le voyez, c'est à peu près cinq ans de votre existence qu'il me faut avant que j'aie pu réaliser mes avances de fonds. Je vous crois trop honnête homme pour craindre que vous attentiez jamais à vos jours; mais promettez-moi du moins, si le malheur veut que vous ayez une affaire, de ne pas choisir d'autre témoin que moi.

Frédéric promit tout ce que l'autre voulut, et partit comme un trait aussitôt qu'il eut ses billets de banque en portefeuille.

La coquetterie d'Augusta engloutit en quelques mois le prix de la rente viagère. Bientôt après il fallut renoncer au luxe des bals, aux représentations brillantes de l'Opéra; un jour enfin, des fournisseurs, sans avoir égard aux promesses d'une femme, sans pitié pour le désespoir de Frédéric, vinrent saisir l'élégant mobilier de la rue Caumartin; et les amans, pour se soustraire aux poursuites des autres créanciers, se virent forcés d'aller cacher leur pauvreté dans la mansarde d'une vieille maison du faubourg du Temple. C'est là que nous les avons connus; c'est là qu'au retour de cette soirée passée chez madame Saint-Charles, Frédéric roula dans sa tête mille projets pour rendre à Augusta la brillante existence qu'il lui avait fait perdre.

Augusta rêva toute la nuit de ce monde où elle avait fait, pour la dernière fois peut-être, une rapide et joyeuse apparition. Le jour était venu qu'elle reposait encore. Frédéric, qui n'avait pu dormir, se leva sans bruit; il lui donna un discret baiser, et dit en sortant : — Il te faut de l'or pour continuer de m'aimer... Augusta, tu m'aimeras encore !

V

LE SERVICE D'AMI.

> Son mal est incurable : c'est vous qui l'avez dit, docteur. Ses souffrances sont atroces, et vous ne savez rien qui puisse les adoucir! Croyez-vous donc alors qu'il n'y aurait pas de l'humanité à le délivrer de la vie, puisque la mort seule peut terminer son martyre? Le soldat qui, sur le champ de bataille, met fin à l'agonie d'un camarade mortellement blessé fait une bonne action; nous appelons cela, entre militaires, un véritable service d'ami.
>
> *Conversation devant le lit d'un mourant.*

Frédéric s'éloigna donc à grands pas de sa maison du faubourg du Temple. Où allait-il? quel espoir pouvait lui sourire encore? comptait-il sur des ressources long-temps ménagées ou découvertes depuis peu? il ne lui en restait aucune; croyait-il trouver quelques secours chez ses anciens amis? l'amant d'Augusta avait lassé leur bienveillance. Déjà plus d'une fois ce jeune homme, si noble, si fier, qui repoussait la protection d'un oncle puissamment riche, lorsqu'il ne s'agissait que de sa propre fortune, s'était exposé aux refus les plus outrageans. Pour Augusta, il avait bravé le mépris des étrangers, il avait mendié auprès d'eux avec persévérance, et parfois, lorsqu'à force d'importunités il en arrachait une faible somme, quand le prêteur, cédant aux prières de Frédéric, lui disait : — Eh bien! puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de me débarrasser de vous, prenez encore ceci, mais n'y revenez plus; — alors la honte qui aurait dû briser le cœur du pauvre

diable disparaissait devant la joie qu'il éprouvait à porter chez sa maîtresse le prix de ses humiliations.

— Tiens, lui disait-il en lui montrant cet argent avec l'orgueil d'un vainqueur qui étale aux yeux de ses rivaux de gloire les dépouilles de l'ennemi, tiens, mon Augusta, tu ne soupireras plus après un plaisir qui voulait t'échapper. Cette fête, où tu n'espérais pas paraître encore une fois belle et parée, tu pourras y aller... Vois-tu, l'argent nous manquait; j'ai su en trouver... Ne crains rien : pour toi j'en trouverai toujours!

Et ce qu'il disait, Frédéric le croyait alors. Pour Augusta, elle ne demandait à son amant aucun compte des moyens qu'il employait pour tromper sa misère, et même, au milieu de ses plaisirs qui coûtaient tant à Frédéric, la jeune femme, peu satisfaite encore des sacrifices qu'il s'imposait pour elle, croyait faire seule preuve de dévouement, et se prenait à dire : — C'est bien peu pour moi; j'étais accoutumée à mieux que cela. — Et puis son regard s'assombrissait; elle devenait pensive, elle répondait à peine aux questions empressées de son amant; le désir de le quitter, de le laisser seul avec son amour, l'assiégeait involontairement; les premiers mots de cette proposition cruelle erraient sur ses lèvres; sa bouche s'entr'ouvrait pour les laisser échapper, et Frédéric, qui voyait Augusta en proie à une vague inquiétude, qui ne comprenait rien à ses réponses inachevées, pressait doucement le bras de sa maîtresse; il levait sur elle des yeux humides de larmes, et lui disait :

— Quel chagrin éprouves-tu, mon Augusta?... Ne me cache rien de ce qui se passe dans ton âme... dis-moi bien tous tes désirs, pour que je puisse les satisfaire... Tu le sais, je ne suis heureux que de ton bonheur; et pour que tu sois heureuse, il n'est rien que je ne fasse.

Ces paroles d'amour étaient presque toujours accompagnées d'un soupir ; car Frédéric aussi se disait en comparant leur modeste existence aux plaisirs brillans d'autrefois : — C'est bien peu pour elle ; on l'avait accoutumée à mieux que cela.

Du moins, à lui, l'idée d'une séparation ne s'offrait pas : si elle lui était venue, il l'eût repoussée comme la pensée d'un crime ; son union avec Augusta était aussi sainte, aussi sacrée à ses yeux que celles qui se prononcent au pied des autels, devant le prêtre qui lie, et Dieu qui se souvient des sermens.

Ainsi, depuis long-temps Frédéric ne pouvait plus compter sur ses amis ; ils avaient tous fini par lui fermer leur bourse et leur porte. Quant aux simples connaissances, à ces indifférens qui vous appellent « mon cher » dans un salon, et qui mettent tous leurs efforts à ne pas vous reconnaître dans la rue quand vous venez à passer près d'eux ; ceux-ci, dis-je, lui tournaient brusquement le dos, après lui avoir répondu avec une feinte surprise, à ses noms qu'il leur déclinait en rougissant :

— Vous vous nommez Frédéric Gilbert, dites-vous?... C'est singulier, je ne me rappelle avoir entendu ces noms-là nulle part... Au surplus, il n'est pas surprenant qu'on oublie quelqu'un lorsqu'on est lié avec tout le monde.

Frédéric était donc sans espoir. Cependant il marchait d'un pas rapide, non comme un homme irrésolu, mais bien comme celui qui va droit à un but calculé d'avance. Il laissa derrière lui le faubourg populeux, la longue avenue de boulevarts plantés alors comme aujourd'hui d'arbres desséchés et poudreux, dont la ligne se continue, droite et monotone, depuis le faubourg du Temple jusqu'à la place de la Bastille. Il suivit le chemin des fossés, tourna vers Bercy : alors, ralentissant le pas, il réfléchit à la dé-

marche importante, et surtout imprévue, qu'il allait faire auprès de son oncle.

Oui, c'était chez M. Dumoutier que Frédéric se rendait; c'était à celui qui l'avait chassé dans sa colère que l'amant d'Augusta allait, au nom de cet amour objet de leur terrible rupture, demander aujourd'hui ou la vie ou la mort. Comment essaiera-t-il de lui faire comprendre tout ce qu'une passion peut, à l'âge de Frédéric, avoir de puissance et d'énergie? Si M. Dumoutier n'est point attendri par les prières de son neveu, s'il est sourd à celui qui lui criera : Pitié! s'il ne suffit pas au vieillard de le voir suppliant à ses pieds; si les larmes sont impuissantes, si les angoisses du désespoir ne fléchissent pas le cœur de l'usurier, alors Frédéric sait ce qui lui reste à faire. Il a tout prévu en partant : il armera devant son oncle ce pistolet qu'il presse convulsivement contre sa poitrine, et dira un dernier adieu à cette vie dans laquelle il n'a plus rien à espérer, puisque son Augusta ne pourra plus être heureuse par lui.

Plus il approche de la demeure de Dumoutier et plus sa marche se ralentit. Cependant il avance toujours. Enfin il se voit en face de la maison dans l'île; son pied, incertain, recule par deux fois devant le pont volant qui conduit à l'habitation d'été. Ce n'est point la colère de son oncle qu'il redoute : les noms odieux, les reproches humilians, l'ironie amère, il sait que M. Dumoutier ne lui épargnera rien de tout cela; mais il craint un refus; car un refus, pour lui, ce serait la mort, et à vingt-trois ans on se rattache à la vie par toutes les illusions de l'espérance. L'espace est si grand devant soi!

Bien que la résolution qui conduit Frédéric chez son oncle soit fortement arrêtée, il ne peut cependant se décider à se présenter sur-le-champ devant lui : l'agitation qu'il éprouve ne lui permettrait pas de s'expliquer avec

calme. Si on lui refuse un bienfait, il a une restitution à exiger. Il se rappelle la confidence que lui a faite M. Cervier; il sait que sa mère fut privée d'une part d'héritage dont son oncle a indignement bénéficié; c'est cette part, la légitime de sa mère, qu'il va réclamer aujourd'hui Mais d'abord Frédéric implorera la générosité de son oncle; il lui peindra sa misère, il cherchera à justifier son amour; et la seule justification qu'il puisse trouver, c'est : « Je l'aime! » parole toute-puissante pour qui sait la comprendre, mais insuffisante sans doute auprès d'un calculateur dont l'intelligence ne comprend que ce que les chiffres peuvent expliquer. Quelques réflexions lui sont nécessaires encore pour entamer heureusement une conversation dont l'issue probable le glace d'effroi. En se parlant à lui-même avec feu, il dépasse de beaucoup l'îlot où Dumoutier fait sa résidence; il revient sur ses pas, en s'accusant de lâcheté; il s'éloigne de nouveau, et revient encore sans pouvoir se décider à franchir le pont qui le sépare de la maison de son oncle. Frédéric ne cesse pas cependant d'attacher ses regards sur cette place où va se briser peut-être sa dernière espérance. Il voit à plusieurs fois le vieux Julien aller, venir de la maison au pavillon isolé : ce n'est pas lui que l'amant d'Augusta voudrait rencontrer; mais si par hasard la bonne et gentille Gabrielle venait à paraître, si elle pouvait l'apercevoir, il apprendrait facilement d'elle quelles sont les dispositions de son oncle à son égard; il saurait si, depuis un an, M. Dumoutier n'a pas quelquefois exprimé le désir de revoir son neveu; si, en pensant à lui, ses lèvres n'ont pas murmuré le mot de pardon, et fait entendre que leur séparation était pénible à son cœur? Mais voilà près de trois heures que Frédéric emploie à passer et à repasser incessamment devant l'îlot, et Gabrielle ne s'est pas montrée.

Enfin elle parut. Doucement appuyée sur le bras de son père adoptif, Gabrielle suivit avec l'oncle de Frédéric la longue avenue qui conduisait de la maison au kiosque favori de l'usurier. Ce n'était plus la blonde et rieuse fille dont les cheveux flottaient au vent, et qui laissait échapper, en courant par l'allée de saules, de folles reparties pleines d'innocence et de gaieté. Sa marche était pesante et mal assurée, son visage maigre et pâle ; ses yeux, battus par la souffrance, avaient, au lieu de leur regard rapide et joyeux, l'expression douloureuse et suave d'une enfant de dix-sept ans, qui se meurt d'amour ; ange ! qui n'ose dire, en s'en retournant au ciel, d'où lui est venu le mal qui le consume. En effet, c'est d'amour que Gabrielle souffrait.

Une semaine s'était à peine passée depuis l'épouvantable scène de famille, que Dumoutier ne parlait plus de Frédéric : un mois après, il paraissait l'avoir totalement oublié. Mais Gabrielle y pensait, elle ; elle y pensait le jour, la nuit, et comme un écho qui vibrait sans cesse dans son âme blessée, elle répétait, avec des larmes aux yeux et de l'émotion dans la voix, ces mots que Frédéric, sans pitié pour elle, n'avait pas craint de jeter comme un défi à la face de son oncle :

— Oui, j'aime ! oui, je suis aimé... Elle, rien qu'elle ! et puis mourir après, j'aurai été le plus heureux des hommes !

— Et qu'est-ce donc que celle-là, se demandait la jeune fille, à qui M. Frédéric sacrifie ainsi ses parens, sa fortune, et pour laquelle le méchant sacrifierait jusqu'à sa vie ?... Qu'a-t-elle donc fait, cette femme, pour être si heureuse ? Moi aussi j'aime Frédéric, oh ! depuis le premier jour où je l'ai vu, je l'ai aimé de toutes les forces de mon âme... Je croyais le lui avoir prouvé par mes paroles, par mes regards, et il n'a rien vu ! il n'a rien voulu

comprendre! il fallait donc le lui dire!... Que ne me le demandait-il? murmurait encore la pauvre enfant dans son désespoir ingénu; certes, j'aurais été franche avec lui... Il aurait su combien ses visites me rendaient contente; comme ma gaieté était vive au souvenir de notre dernière entrevue; comme j'étais folle de joie en pensant à notre réunion nouvelle chez son oncle!... A présent il n'y a plus d'espoir... il ne reviendra plus... Son oncle l'a chassé... Et puis il se trouve si bien avec elle! — Une autre fois, pour éloigner de tristes pensées, elle se disait: — Il est impossible que nous ne le revoyions pas bientôt, M. Dumontier l'a dit: cette passion-là ne peut pas durer, c'est une de ces femmes qui se jouent de la faiblesse des jeunes gens, qui les ruinent et qui les quittent après, pour aller en ruiner d'autres aussi crédules, jusqu'à ce que l'âge fasse d'elles un objet de mépris et de dégoût; alors leurs victimes se repentent, ils reviennent à des sentimens honnêtes... Lui aussi reviendra, et quelle joie j'éprouverai à lui dire: — C'était moi, monsieur, et non pas l'autre, qu'il fallait aimer ainsi; car cet amour éternel qu'elle vous avait promis, je ne vous l'ai pas juré, et cependant je vous suis restée fidèle!...

Voilà comme son active imagination de jeune fille essayait de trouver dans l'avenir des consolations qui devaient l'aider à supporter les chagrins présens. Elle ne se hasardait pas à prononcer le nom de Frédéric devant Dumoutier; celui-ci avait expressément défendu qu'on lui parlât de son neveu; mais, d'abord, celui qu'il appelait un scélérat fut une fois nommé tout simplement un sot par son oncle: c'était à la suite d'une conversation de M. Cervier avec son vieil ami. Le tuteur de mademoiselle Grandval venait de raconter l'histoire de deux malheureux jeunes gens conduits au suicide par l'amour.

— Allons, dit Dumoutier, je crois que ce maître sot que nous connaissons tous n'est pas encore assez dénué de sens commun pour faire une folie pareille.

— Il n'y a donc plus de colère dans le cœur de l'oncle, pensa Gabrielle : peut-être Frédéric n'attend-il que son rappel auprès de M. Dumoutier pour revenir ici ; je lui écrirai en secret, et Julien, qui connaît tout Paris, saura bien découvrir sa demeure. Oh ! il est temps qu'il revienne !

Dix feuilles de papier furent livrées aux flammes avant que Gabrielle parvînt à tourner convenablement sa lettre à Frédéric. C'était la première fois qu'elle écrivait à un jeune homme ; elle ne connaissait pas, comme nos savantes demoiselles, l'art d'envelopper le mystère de leurs secrètes pensées dans le tour si ingénieusement embarrassé d'un style prétentieux ; elle disait naïvement : — J'ai besoin de vous voir, revenez, vous trouverez ici un cœur qui ne vous trahira pas. Mais, effrayée pour la première fois d'un aveu auquel Frédéric ne devait pas s'attendre, elle déchira la dernière lettre comme elle avait fait de toutes les autres, et se borna à écrire le billet suivant, qui ne devait pas parvenir à son adresse :

« Si M. Frédéric Gilbert veut essayer de fléchir son oncle et de reconquérir son amitié, je crois le moment favorable ; M. Dumoutier ne sera point insensible à une démarche qui doit lui prouver un repentir sincère.

» Que M. Frédéric me fasse savoir si son intention est de revenir comme autrefois à notre maison dans l'île ; il aura peu de reproches à craindre ; une personne que je n'ai pas besoin de nommer aura déjà plaidé pour lui. »

Pour en arriver à ces quelques lignes, où l'amour se cachait sous le plus pur sentiment de la bienveillance ; Gabrielle avait veillé fort tard. Dumoutier aussi veillait ce jour-là plus tard qu'à l'ordinaire. La soirée était belle, et

la lune, dans son plein, argentait de mille paillettes étincelantes les flots onduleux de la Marne. Ce calme de la nature, cette brise légère de la nuit, étaient pour le vieil usurier un spectacle presque aussi beau que ce lever du soleil qui réjouissait si fort son âme : dix heures sonnaient, qu'il était encore accoudé sur le balcon de son pavillon neuf. Enfin, il songea à se retirer; mais comme il revenait chez lui, l'oncle de Frédéric avisa de la lumière dans la chambre de Gabrielle. On sait qu'à une heure donnée toutes les bougies devaient s'éteindre dans la maison. — Oh! oh! se dit-il, la petite folle veille encore; à quoi diable peut-elle passer son temps? Il monta doucement jusqu'à la porte de Gabrielle, puis, jetant un coup d'œil furtif par le trou de la serrure, il vit la jeune fille fermer la lettre qu'elle venait de terminer : alors il frappa brusquement; Gabrielle, qui reconnut la voix de Dumoutier, vint ouvrir en tremblant. Il voulut à toute force voir la lettre que la pauvre enfant avait cachée dans son sein. Gabrielle ne savait pas mentir, elle lui donna le billet avec effroi; Dumoutier le parcourut en silence, et le déchira ensuite avec un mouvement de colère, en disant à Gabrielle

— Vous sortirez de chez moi, mademoiselle, s'il vous arrive jamais d'entretenir une correspondance avec ce misérable; il ne mérite aucune pitié. Rappelez-vous bien que si je vous pardonne cette fois, c'est à la condition qu'il ne sera jamais question de lui dans cette maison.

Il dit, souffla la bougie de Gabrielle, et sortit.

A compter de ce moment, la protégée de Dumoutier tomba dans un état de torpeur, indice d'une maladie cruelle. Enfin la fièvre se déclara, et bientôt après l'horrible petite-vérole se manifesta par une si violente éruption, qu'elle mit en danger les jours de la charmante enfant. Un voile s'étendit sur les yeux de la jeune fille; ses

regards s'éteignirent pendant la durée de la hideuse lèpre qui devait dévorer ses vives couleurs et laisser de son passage des traces profondes et ineffaçables. Il faut être juste envers M. Dumoutier : il eut pour Gabrielle tous les soins d'un père; il ne ménagea rien pour la rendre à la santé. Les soins du médecin, et plus encore les ressources miraculeuses de la nature, la rappelèrent enfin à la vie. M. Dumoutier avait hâte de la sauver : il lui fallait absolument quelqu'un pour faire sa partie d'échecs, et où eût-il trouvé un partner aussi patient, aussi docile que la bonne Gabrielle?

C'était de loin que Frédéric voyait la jeune fille s'acheminer lentement, avec Dumoutier, le long des bords de l'îlot, et s'arrêter régulièrement de minute en minute, comme si cette promenade d'une centaine de pas fût encore au-dessus de ses forces. Il comprit aisément que Gabrielle venait de toucher au terme d'une longue maladie, et que sa convalescence commençait à peine. — Pauvre petite! se prit-il à dire en la voyant si faible, il faut qu'elle ait bien souffert!

Dans cet instant Frédéric oublia ses propres douleurs pour plaindre Gabrielle. Sans doute il la plaignait, mais sans se douter, non plus que les autres, que c'était pour l'avoir trop aimé que la jeune fille s'était flétrie et penchée vers la tombe, comme la fleur s'incline sur sa tige quand l'eau vient à lui manquer et que le soleil la brûle.

Les promeneurs disparurent un moment sous la porte du pavillon, et bientôt après ils se montrèrent au balcon de la fenêtre. De là, le regard de M. Dumoutier embrassait, dans une immense étendue, les deux rives du fleuve. Le jeune homme pensa que son oncle pouvait aisément l'apercevoir : il s'éloigna à grands pas, et bien il fit ; car si Frédéric n'eût point été vu par le vieillard, il n'aurait

pas échappé aux yeux de Gabrielle. L'amant d'Augusta sentit qu'il ne devait pas hasarder une entrevue, au moins orageuse, devant la convalescente, dont il connaissait bien l'excessive sensibilité; il n'aurait jamais pu se déterminer devant elle à menacer son oncle de se donner la mort sous ses yeux, si l'usurier, toujours insensible, lui eût refusé obstinément ou des bienfaits, ou la restitution de cette part d'héritage qui avait été enlevée à sa mère. Pourtant, il était bien décidé à mourir s'il n'obtenait rien de son oncle.

La journée n'était pas encore très-avancée, et l'instant ne lui semblait pas favorable pour se présenter chez M. Dumoutier.

— Ce soir, se dit Frédéric, mon oncle sera seul dans son pavillon... Je ne crains pas que ma résolution faiblisse d'ici là : je reviendrai ce soir avec plus de courage encore; car j'aurai puisé dans les baisers de mon Augusta la force de tout braver... et s'il me faut mourir, au moins ce ne sera pas sans qu'elle ait reçu mon dernier adieu.

Aussitôt que la pensée d'une séparation plus tendre eut traversé l'esprit de Frédéric, il reprit rapidement le chemin de Paris, et, haletant de fatigue, couvert de sueur, il parcourut, sans s'arrêter, la distance qui le séparait de sa demeure. Comme il ne voulait pas qu'Augusta pût soupçonner l'importance de la démarche qu'il avait méditée, et le résultat sanglant qu'elle pouvait avoir, Frédéric, afin de cacher l'émotion qui l'agitait en revenant chez lui, s'assit un instant sur les premières marches de l'escalier. C'est quand il eut repris haleine et séché la sueur qui ruisselait de son front qu'il se décida enfin à monter. Il frappa doucement à la porte : un cri de femme, un mouvement extraordinaire se firent entendre dans la mansarde, et Augusta, essayant, mais en vain, de dissimuler le trouble

qui l'agitait, vint ouvrir à son amant. Vous avez compris sans doute d'où lui venait cette violente agitation ; Frédéric était parti le matin sans lui dire : Je reviendrai peut-être un peu tard ; et depuis son départ, plus de huit heures s'étaient écoulées. Vous qui avez aimé, vous comprenez facilement l'inquiétude d'Augusta durant ces éternelles heures d'attente.

Interrogée sur son émotion visible, la jeune femme l'attribua à la joie que lui causait le retour si vivement désiré de Frédéric.

— Ainsi, tu craignais pour moi ! lui dit-il en la regardant avec reconnaissance. Oh ! que ton âme est bien réellement liée à la mienne, et que ce pressentiment me rend donc heureux ! — Un pressentiment ! reprit Augusta ; tu as couru quelque danger, mon ami ? — Rien, presque rien, mon ange ; rassure-toi... pour que je ne lise plus l'effroi dans tes regards... Tu le vois... me voilà... de quoi as-tu peur maintenant ?... Pourquoi ce tremblement involontaire par tout ton corps ?... Oh ! mais calme-toi donc, mon Augusta... je ne veux pas te voir souffrir ainsi... Si mon absence doit toujours te faire autant de mal... je ne sortirai plus... je te le promets.

Ces douces paroles, loin d'apaiser l'agitation de la jeune femme, semblaient l'augmenter encore. Ses yeux s'arrêtaient un moment sur Frédéric ; puis ils se détournaient de lui presque aussitôt, comme si elle eût tremblé de laisser lire dans ses regards ce qui se passait en son âme. Lui, l'attira doucement sur ses genoux, croyant ainsi rendre le calme à sa belle maîtresse ; mais elle se défendit contre les vives caresses de son amant avec une persistance à laquelle la facile Augusta ne l'avait point accoutumé.

— D'où vient que tu me repousses, Augusta ? lui demanda-t-il ; pourquoi te refuser à laisser ta main dans la

mienne... mon cœur contre le tien ? Ne suis-je plus ton ami, ton amant ?... Ai-je donc cessé enfin d'être quelque chose pour toi, quand toi tu es la vie qui fait circuler le sang dans mes veines, l'air qui soulage ma poitrine, la puissance souveraine qui règle les battemens de mon cœur ?... Ange ! bonheur ! regarde-moi, comme tu le faisais hier encore... Regarde-moi, je t'en supplie...

Le reste de cette amoureuse prière se perdit dans un ardent baiser, auquel Augusta ne répondit que par un faible mouvement des lèvres.

— Laisse-moi... enfant... laisse-moi, dit-elle en se dégageant de ses bras et s'enfuyant à l'autre bout de la chambre.

Et comme il la regardait d'un œil suppliant, Augusta reprit d'un ton boudeur :

— Mon Dieu, que vous êtes donc terribles, vous autres hommes !... dès qu'une femme ne s'abandonne pas à tous vos désirs, aussitôt des soupçons d'indifférence roulent dans votre tête... Nous sommes pour vous des jouets sans volonté, et non pas des compagnes.

Frédéric fut atterré par ces paroles ; ses regards, en se baissant vers le carreau de la chambre, s'arrêtèrent sur une lettre froissée qu'Augusta avait par mégarde laissée tomber de son corset en s'éloignant de son amant. Celui-ci se disposait à ramasser la lettre, quand la jeune femme poussa un cri de frayeur ; elle s'élança sur le papier, et l'arracha des mains de Frédéric avant qu'il eût pris le temps de l'ouvrir.

— Mais que renferme donc cette lettre ? demanda-t-il alors d'une voix sombre. — Cela ne vous regarde pas, monsieur, répondit Augusta ; à présent, faites toutes les conjectures que vous voudrez, dites que je vous trompe... rompons même ensemble, si vous l'exigez... je ne céderai pas à ce que vous me demandez d'un ton de maître. — Mon

Dieu! mais qu'as-tu donc aujourd'hui? Tu ne veux te rendre ni à mes prières ni à mes caresses, enfin à rien de ce qui peut satisfaire ou mon amour ou ma curiosité; c'est avec aigreur que tu me repousses, c'est par des menaces que tu me réponds... Il se passe quelque chose d'extraordinaire en toi, Augusta. Garde ta lettre, garde-la, je ne veux plus la voir; mais, pour l'amour du ciel, dis-moi si tu as cessé de m'aimer... je saurai bien alors ce qui me restera à faire...

Le tón qui accompagna ces dernières paroles remplit d'effroi le cœur d'Augusta. C'est elle qui, cette fois, se rapprocha de son amant, elle entoura son front d'un bras caressant, et le regardant alors avec un sourire, elle déplia le papier.

— Voyez l'adresse, monsieur, et dites-moi si vous reconnaissez cette écriture. — C'est à moi que tu écrivais, répondit le jeune homme, débarrassé d'un poids affreux... Oh! permets que je lise. — Non; puisque te voilà, je puis te dire combien ton absence m'avait chagrinée... Moi aussi, j'avais des soupçons... c'est bien naturel; je sais que tu ne dois plus retourner à ton bureau, et tu es parti sans me dire adieu... Oh! j'étais fâchée... très-fâchée... Je voulais te bouder long-temps... tu le vois, je n'en ai pas eu le courage. Maintenant je te pardonne cette absence, dont j'ignore la cause; mais promets-moi du moins qu'à l'avenir tu ne sortiras plus sans m'avoir prévenue de l'heure de ton retour.

Augusta n'avait pas besoin d'autre excuse auprès de Frédéric; si elle avait tardé si long-temps à lui donner celle-ci, c'est que, sans doute, elle s'était trouvée, à l'arrivée de son amant, dans une de ces positions embarrassantes où les plus habiles peuvent quelquefois manquer de présence d'esprit.

Vaincu par l'adresse d'Augusta, le crédule jeune homme finit encore par s'accuser d'ingratitude. Sa maîtresse lui avait dit : Je te pardonne, et, malgré ces rassurantes paroles, il continuait à implorer son pardon ; mais, cette fois, c'était pour avoir le droit d'étreindre plus amoureusement dans ses bras son Augusta, qui à chaque instant détournait la tête avec un sentiment de terreur, comme si elle avait surpris là, tout près d'elle, les regards d'un témoin indiscret.

— Que crains-tu, mon âme? disait Frédéric en la retenant avec force ; personne ne peut nous voir, personne ne peut t'entendre. C'est lui qui n'entendait pas le soupir à demi étouffé que cette réponse rassurante arrachait à sa maîtresse. — Oh ! reprit-il dans un moment d'extase, si tu le voulais... qu'il serait doux, qu'il serait beau de mourir ensemble ! — Mourir ! répéta Augusta, quelle folie me dis-tu là !... Est-ce qu'on meurt à notre âge? — Eh ! ma vie, à moi, elle est complète, si je la compte par mes souvenirs d'amour, continua-t-il avec feu ; tout ce que je demandais à Dieu, qui m'a donné ton amour, c'était un cœur qui répondît au mien ; c'était qu'une femme, un ange, toi, mon Augusta, tu me prisses en pitié. J'avais soif de bonheur, tu m'as abreuvé de tes baisers. Tu voulais de l'or, des plaisirs, j'ai tout sacrifié pour toi, je n'ai plus rien à te donner !... Tu vois bien que nous avons assez vécu. — En vérité, sais-tu qu'il y aurait de quoi avoir peur de se trouver seule avec toi?... Tu deviens fou, Frédéric, ou plutôt ce n'est pas sérieusement que tu me fais une semblable proposition...

En parlant ainsi, la jeune femme recula devant le regard de son amant jusqu'à la porte d'un petit cabinet vitré, dont elle prit le bouton avec force, et quand elle fut arrivée là, son visage cessa d'exprimer la frayeur ; on eût dit qu'elle

se croyait plus forte, ou qu'elle sentait près d'elle un défenseur qui saurait bien la protéger contre les projets de suicide de Frédéric.

— Oh! ne fuis pas si loin, ajouta-t-il avec calme; oui, tu as raison, j'étais un fou. Parce que ma vie est pleine, je m'imaginais qu'il ne devait plus y avoir d'avenir pour toi... j'oubliais que tu appartiens encore toute entière aux joies du monde, qu'elles te sont nécessaires, et que mon devoir est de te faire l'existence facile, heureuse!... J'ose faire de l'égoïsme quand je te dois du dévouement!... Pardonne encore une fois à ton ami, et ce soir, je te le promets, tu n'auras plus de reproches à m'adresser, tu n'auras plus à rougir de ta pauvreté. — Ce soir, dis-tu, Frédéric; ainsi tu vas donc sortir encore?

Un éclair de joie traversa la prunelle d'Augusta, quand le jeune homme répondit :

— Oui, et je ne reviendrai que bien tard, peut-être!

Il reprit son chapeau, fit quelques tours dans la chambre. Augusta suivait avec anxiété tous les mouvemens de Frédéric; la jeune femme semblait en proie à un frémissement extraordinaire chaque fois que son amant se dirigeait du côté du cabinet. Enfin il ouvrit la porte qui donnait sur l'escalier : sa belle maîtresse respira plus facilement.

— Encore un baiser, mon ange, lui dit Frédéric au moment où il allait franchir les premières marches, et ne sois pas inquiète; ce soir nous serons plus heureux, je te le jure! — Oui, lui dit-elle, je te crois; mais laisse-moi te reconduire jusqu'en bas.

Frédéric accueillit avec reconnaissance cette proposition, il prit le bras d'Augusta, le serra avec force contre son cœur. A chacun des étages que les amans descendirent, il y eut une pause pour l'adieu, et lorsqu'ils furent en bas,

le jeune homme saisit sa maîtresse avec transport; leurs lèvres se rencontrèrent; une larme de Frédéric se mêla à une larme d'Augusta, et tous deux s'embrassèrent comme s'ils ne devaient plus se revoir.

Frédéric prit le chemin qu'il avait déjà parcouru deux fois ce jour-là; Augusta remonta chez elle, mais seulement après qu'elle se fut bien assurée que son amant ne revenait point sur ses pas.

— Pardieu! dit un beau jeune homme qui se promenait dans la chambre d'Augusta au moment où celle-ci revenait seule, il faut avouer, ma chère, que vous m'avez fait assister à une scène bien ridicule. — Dites bien pénible pour moi, reprit-elle à voix basse et en fermant la porte avec précaution; j'avais toujours les yeux sur ce maudit cabinet. S'il l'avait ouvert, savez-vous qu'il se serait passé ici des choses affreuses? — Eh bien! je le désirais, parole d'honneur! continua l'étranger en jouant avec sa badine de jonc; nous nous serions expliqués, et s'il n'avait pas voulu entendre les raisons de son ancien camarade Edmond Chaigny, eh bien! vous m'auriez appartenu par droit de conquête. Cela ne vous aurait pas nui, ma chère, pour votre rentrée dans le monde. Un homme tué, cela donne un excellent vernis à la réputation d'une jolie femme. — Taisez-vous, mauvais sujet; ce n'est pas ici qu'il faut me dire de ces folies-là. Songez que cette maison me pèse: je suis sous le coup d'un remords ici. Frédéric est si bon pour moi, si confiant! — Oh! oui, c'est un excellent garçon que celui qui propose à sa maîtresse de la tuer quand il n'a plus le moyen de la nourrir... Mais c'est assez, Augusta; l'heure se passe; tu es convenue avec moi de me suivre en Italie. Je pars ce soir; nous ne reviendrons pas avant six mois, et je te jure que tu trouveras au retour ton amant tout-à-fait consolé... Allons, partons... Tu n'as pas

besoin de chercher quelque chose ici... Un souvenir, dis-tu? Bah! laisse-lui tout cela; mets la lettre d'adieu sur l'oreiller, ferme les rideaux, et partons.

Pendant qu'Augusta exécute, non sans éprouver une émotion profonde, les ordres du beau jeune homme, je dois vous faire connaître en quelques mots celui qui a si rapidement succédé à Frédéric dans le cœur de sa maîtresse. Vous souvient-il de la chute du roman de l'abbé Prévost, et de l'élégant inconnu qui se promenait à l'aventure dans le faubourg du Temple, sans pouvoir parvenir à trouver l'adresse qu'il cherchait? Cet élégant, c'était Edmond Chaigny, jeune condisciple de Frédéric à l'école de droit; puis l'un de ses prêteurs les plus obligeans dans le commencement du désastre de sa petite fortune. Lorsque Augusta et Frédéric allèrent cacher leur pauvreté dans un faubourg, Edmond fit chercher son ami, non pas pour réclamer de lui quelques cinquante louis généreusement avancés, mais bien pour lui faire de nouvelles offres de services. Il avait fait dans le même temps un héritage assez considérable. Pendant plusieurs mois, il ignora la retraite des jeunes gens; enfin quelqu'un parla du faubourg du Temple à M. Edmond; il le parcourut à peu près tout entier, mais sans pouvoir trouver son ami, qui n'avait point osé louer cette chétive mansarde sous son véritable nom. Le hasard voulut qu'Edmond Chaigny rencontrât en soirée M. Henri Sauval : c'était le nom de l'homme d'affaires qui avait acheté la rente viagère de Frédéric. Edmond fut aussitôt sur la trace de son ancien ami; il vint chez lui. Augusta était seule. Elle savait Edmond Chaigny riche, et surtout prodigue avec les femmes. Comme il lui parlait de la misère de son amant, Augusta rappela à l'obligeant ami la cour assidue qu'autrefois celui-ci lui avait faite.

— Ma foi, pensa Edmond, cette fille est encore belle ; je peux rendre peut-être un double service à Frédéric, en lui avançant encore vingt-cinq ou trente louis, et en me chargeant de sa maîtresse.

La coquette ne repoussa pas trop la proposition d'Edmond ; mais elle lui parla de la violence de Frédéric, de l'effroi qu'elle éprouverait à le rencontrer après sa fuite.

— Tout peut encore s'arranger, répondit Edmond ; je pars justement ce soir pour l'Italie ; comme j'aime mes aises en voyage, j'ai justement retenu deux places du coupé : vous en occuperez une ; nous serons plus serrés, mais la route me semblera plus gaie.

L'hésitation de la jeune femme fut bientôt vaincue ; elle écrivit une tendre lettre d'adieu à son amant ; et les nouveaux accordés allaient partir, quand Frédéric rentra. Maintenant vous connaissez le motif de l'agitation d'Augusta au retour de son amant ; vous comprenez ce qu'elle dut souffrir de ces élans passionnés dont Chaigny était témoin. Cette lettre, qui s'échappa du sein de la jeune femme, renfermait le dernier adieu d'une coquette à celui qui n'avait pas voulu comprendre depuis long-temps qu'elle manquait d'air dans la mansarde, et qu'il lui fallait, pour respirer librement, et l'atmosphère étouffante d'un bal, et les parfums d'un boudoir, ou la poussière que soulève une cavalcade dans les allées ombreuses du bois de Boulogne.

Quant à cette larme qui mouilla la paupière d'Augusta au moment de se séparer de Frédéric, c'est une faiblesse qu'on peut lui pardonner : avant d'être coquette, elle était femme. Pour Frédéric, il pleura aussi ; mais lui, c'est différent ; il allait peut-être mourir pour elle.

Ainsi qu'Edmond l'avait ordonné, la lettre d'adieu fut déposée sur l'oreiller, et, à côté de celle-ci, le nouvel

amant d'Augusta eut soin de placer une bourse honnêtement garnir. Elle contenait les arrhes d'un marché qui avait été passé le matin dans la mansarde : la généreuse fille voulait que Frédéric profitât de sa bonne fortune. Edmond descendit, il fit avancer un fiacre, tandis qu'Augusta promenait un dernier regard dans cette chambre où elle avait été si pauvre et si aimée. Bientôt elle rejoignit le riche héritier, qui ne lui demandait que des caprices coûteux. Le portefeuille d'Edmond était assez richement garni pour les satisfaire tous. La voiture de place les roula en quelques minutes jusqu'à la diligence. Enfin, le fouet du postillon déchira l'air, il traça de blancs sillons sur la croupe brune des chevaux, qui hennirent et s'élancèrent vers la route d'Italie.

Ce n'est qu'à dix heures du soir que Frédéric rentra dans sa chambre déserte, au moyen de la seconde clef qu'il avait sur lui. Il ouvrit sans bruit sa porte, chercha à tâtons le briquet, et alluma la bougie. Les regards du jeune homme se tournèrent vers les rideaux fermés.

— Elle dort, dit-il, ah! ne la réveillons pas... j'ai besoin de me reconnaître.

Il s'approcha du petit miroir pendu à la cheminée par un anneau de fer; il se regarda; mais bientôt ses yeux se détournèrent avec horreur de cette glace, qui lui renvoyait ses traits livides et presque méconnaissables; un grand orage avait passé dans son cœur et défiguré son visage; il interrogea ses mains, comme s'il eût pensé y trouver des taches de sang.

— Non, murmura-t-il, il n'y a rien... pas un trace... mais demain, quel réveil!

Frédéric s'assit, il prit un livre, c'était le Code pénal. Pendant une heure environ, ses yeux restèrent fixés sur ce paragraphe terrible :

« L'homicide est puni de mort ; celui qui sera condamné » à la peine capitale aura la tête tranchée. »

Enfin il sortit de cette espèce d'apathie, ferma convulsivement le livre, et dit :

— Ah ! je me fais peur !... Il faut que je la réveille, il faut que je lui parle... elle ne saura pas la vérité... non ! mais du moins je ne serai plus seul.

Peindre sa surprise en ouvrant ce rideau qui ne protégeait pas le sommeil d'Augusta ; dire les angoisses de Frédéric à la lecture de cette lettre, dans laquelle sa maîtresse lui apprenait son départ, et lui souhaitait des consolations et du bonheur, ce serait impossible ; il n'y a pas d'expression sous la plume pour rendre un pareil désespoir ; il n'y avait pas de mots dans la mémoire de Frédéric pour exprimer ce qu'il ressentait ; il parlait, mais c'était une langue inconnue de rage, de larmes, de délire ; il disait tous ces mots sans suite que l'on hurle dans les tortures, qu'on balbutie en se débattant sous les coups d'un assassin, avec des cris, avec des pleurs, et même des rires convulsifs, jusqu'à ce que la nature épuisée nous laisse sans force et sans voix.

Lui aussi tomba d'épuisement ; mais quelques minutes après, quand la mémoire lui revint, il se releva fièrement :
— Le sacrifice de ma vie était fait depuis ce matin, dit-il, eh bien ! nous serons deux aujourd'hui qui aurons cessé de vivre. — Alors il tira de dessous son habit le pistolet qui, durant tout le jour, avait répété tous les mouvemens de son âme agitée ; il y avait une trace de sang à la crosse ; il l'essuya sans éprouver le sentiment d'horreur qui l'avait saisi d'abord en regardant ses mains ; puis, s'appuyant le canon du pistolet sur l'oreille, il dit : — Adieu et miséricorde !

A peine avait-il prononcé ce dernier mot, que deux

coups légèrement frappés à sa porte arrêtèrent son doigt fixé sur la détente et prêt à provoquer l'étincelle.

— C'est Augusta! s'écria-t-il; elle n'a pas eu le courage de m'abandonner!... Oh! viens... viens!

Il courut à la porte, l'ouvrit avec précipitation : c'était M. Henri Sauval, l'acquéreur de la rente viagère.

— Mille pardons si je vous dérange à l'heure qu'il est, lui dit-il; mais comme je vais en soirée dans le Marais, j'ai voulu passer chez vous pour vous rappeler que c'est demain l'échéance du premier semestre de l'année : j'aurai besoin de votre certificat de vie. Je vous attends à déjeuner, nous irons ensemble chez le notaire... Bien le bonsoir.

— Mon certificat de vie! répéta Frédéric quand l'homme d'affaires eut tiré la porte sur lui; et il retomba stupéfait sur sa chaise. Un sourire amer glissa sur les lèvres du désespéré. Sa situation était bien de nature à provoquer cette sinistre expression de gaieté : elle touchait de si près au ridicule.

Mais il est temps de faire connaître le résultat de son second voyage à la maison dans l'île.

VI

LA MENACE.

L'amour est le plus doux et le meilleur des moralistes.

BACON.

Tandis que la coquette Augusta, désireuse de revenir à son passé d'insouciance, de fortune et de plaisirs, brisait violemment une chaîne que tout l'amour de Frédéric n'a-

vait pu lui rendre légère, un de ces événemens qui laissent dans la vie des hommes une trace profonde, ineffaçable, s'accomplissait pour son amant.

Il était sorti une seconde fois, emportant, avec l'empreinte brûlante du dernier baiser de sa maîtresse, le courage nécessaire pour mourir, s'il ne réussissait pas à fléchir le vieil usurier. Pour la seconde fois il etait revenu vis-à-vis de l'îlot où demeurait Dumoutier. Il était nuit close.

Frédéric n'avait plus d'hésitation; mais il voulait, avant de se montrer à Dumoutier, s'assurer que celui-ci était bien seul. Il vit une lumière poindre à travers les branches des peupliers, dont le rideau de feuillage interceptait aux curieux de la rive gauche la perspective des fenêtres de Gabrielle. Un instant après, Julien, le vieux domestique, sortit de la maison : il éclairait, au moyen d'une petite lanterne sourde, la marche de son maître, qui se rendait à son pavillon. Le jeune homme suivait, de là bas, au bord de la Marne, la route que Dumoutier et son factotum avaient prise. Bientôt une seconde lumière éclaira la rampe du balcon, et l'ombre de Julien se projeta ensuite du kiosque favori au grand corps de bâtiment : le vieux domestique était rentré chez lui.

— Allons, se dit Frédéric, l'instant est venu, il faut prier, il faut exiger, et puis être heureux ou mourir!

Il traversa le pont de bois d'un pas assuré, et continua sa marche ferme et rapide jusqu'à la porte du pavillon; mais comme il allait mettre le pied sur le premier degré de l'escalier tournant, une pensée terrible le retint pour un instant cloué à cette place : — Où va me conduire, se demanda-t-il, le peu d'espace qui me reste à franchir encore? Maintenant je me sens là avec une tête qui pense, un cœur qui bat, une âme qui se meut d'amour en moi, et dans un instant peut-être rien de tout cela n'existera

plus... Ah! c'est affreux à prévoir!... Et le monde rit de ceux qui se tuent, et il nous traite de lâches, nous qui n'avons pas même d'heureux lendemain à espérer! Oh! qu'il faut, au contraire, de courage pour se jeter volontairement hors de la vie quand on est aimé!

Ainsi se parla Frédéric, et vraiment je regrette d'avoir à vous répéter toutes ses folies; mais, par respect pour la vérité, il faut bien que je dise les faiblesses de mes personnages, que je dépouille l'homme de son manteau de courage et de vertu. Frédéric tremblait donc en montant l'escalier du pavillon; mais quand il put saisir le bruit léger du souffle de son oncle, quand il fut assez près de Dumoutier pour apercevoir la silhouette du vieillard, que la bougie diaphane dessinait sur la muraille, il sentit le courage lui revenir. Le danger était trop imminent pour que l'énergie pût lui manquer.

Dumoutier, seul, accoudé devant son échiquier, absorbait son intelligence dans un calcul d'échec au roi. Frédéric resta un instant encore sur le seuil de la porte, cherchant dans sa pensée la première parole qu'il adresserait à son oncle. Le vieillard venait sans doute de résoudre le problème qui lui assurait partie gagnée; car il fit un joyeux bond sur sa chaise, il tourna la tête avec un petit air de triomphateur, et ne reconnut pas sans étonnement son neveu, qui se tenait debout, muet et les bras croisés, à quelques pas de lui. — Frédéric! dit Dumoutier. — Moi-même, mon oncle. — Par ma foi, voilà du nouveau! et que venez-vous faire ici? et depuis quand êtes-vous là? — J'arrive à l'instant. Quant au motif de ma visite, j'espère, mon oncle, que vous voudrez bien me donner le temps de vous l'expliquer. — Donnez-vous d'abord la peine de descendre, monsieur, reprit Dumoutier, nous serons plus à l'aise dans le jardin pour parler. — Et

pourquoi pas ici, mon cher oncle? ajouta le jeune homme. De grâce, écoutez-moi : vous ne savez pas encore tout le prix que j'attache à cet instant d'entretien avec vous. — C'est possible; mais moi, j'ai peu de chose à entendre de vous; ainsi... Et l'oncle fit un mouvement pour sortir. — Un peu de pitié, monsieur; ne me repoussez pas, il y va de ma vie!

Le ton qui accompagna ces paroles avait quelque chose de si solennel, que Dumoutier n'insista pas. Il s'assit de nouveau, indiqua du geste un siége à Frédéric. Le neveu resta debout.

— A merveille, murmura Dumoutier; s'il ne veut pas s'asseoir, c'est qu'il n'en a pas trop long à me dire. J'aime mieux cela; nous nous séparerons plus tôt... Puis il ajouta à haute voix : — Quoique je n'aie pas lieu d'être enchanté de votre souvenir, monsieur, je veux bien écouter l'importante confidence dont vous me menacez; libre à moi de penser ensuite ce qui me plaira de ce repentir dont vous allez me parler sans doute. Mais je suis bien aise de vous prévenir que vous n'avez point affaire à un sot, et que vos doléances ne tomberont point dans l'oreille d'un homme crédule... A l'altération de vos traits, je vois bien que vous êtes malheureux; mais je ne vous crois pas repentant. — Eh! de quoi me repentirai-je? demanda Frédéric; il faudrait pour cela qu'elle cessât de m'aimer; et jamais, non, jamais une telle pensée ne trouvera de place dans ce cœur qui est tout à moi.

— Ah! ah! nous en sommes encore là, interrompit en ricanant l'usurier; il paraît que c'est presque une vertu. Dieu me damne, je crois qu'on ferait bien de vous accorder à tous deux le prix de sagesse. — Mon oncle, ajouta vivement Frédéric, ne nous jugez pas, je vous en conjure, avec les sévères idées du monde, qui ne saurait

expliquer ce que le cœur seul peut comprendre. Ne me demandez pas d'où ni comment elle est venue à moi... Partout elle m'eût appartenu, je vous le jure. Libre de ses actions, elle s'est abandonnée sans réserve à mon amour... Enchaînée à un amant, je l'aurais disputée à celui-ci par tous les moyens que donne le courage... Épouse, je l'eusse arrachée des bras de son mari... enlevée à ses enfans... j'aurais tout bravé, le scandale, le mépris, la mort même pour tous deux ; car il fallait qu'elle fût à moi, comme je fus à elle le jour où je sentis pour la première fois sa main trembler dans la mienne. — Ce n'est pas seulement, j'espère, pour m'entretenir de pareils détails que vous vous êtes donné la peine de venir chez moi, interrompit Dumoutier en regardant son neveu d'un œil sévère ; il serait inutile alors de poursuivre. Vous connaissez, monsieur, mon opinion bien arrêtée sur ces amours désordonnés qui ne prouvent qu'une faiblesse volontaire de la part de ceux qui n'y résistent pas. — Faiblesse volontaire, mon oncle! mais si cela est ainsi, défendez donc aux artères de battre violemment près de la personne aimée ; dites donc au sang de ne pas refluer tout entiers vers le cœur quand on craint un danger pour elle ; essayez de me prouver que l'agitation qui s'empare de moi en vous parlant d'elle n'est qu'un jeu... que les larmes brûlantes qui roulent sous mes paupières sont autant de mensonges préparés à l'avance pour vous attendrir... alors je dirai comme vous : C'est une faiblesse volontaire. Mais jusque là, contentez-vous de plaindre ceux qui se meurent d'un mal que vous n'avez jamais éprouvé. — Vous déclamez à merveille, mon neveu ; mais si cela vous est égal, arrivons un peu plus vite, je vous prie, au motif de votre visite... l'heure se passe, la soirée est déjà fort avancée, et, vous le savez, je n'aime pas à me coucher tard. Nous disons donc

que vous veniez ici pour... — Pour implorer votre humanité en faveur de deux infortunés. — Je ne donne qu'à mes pauvres, répliqua brusquement Dumoutier; vous ne l'ignorez pas. — Mais l'un de ces infortunés, c'est moi... moi!,.. votre neveu... Oh! restez, restez, de grâce, mon oncle! ne fermez pas l'oreille à mon cri de désespoir; car c'est l'impérieux besoin qui me pousse vers vous; il me faut des secours... il m'en faut absolument! — Et vous avez pu croire que je serais assez stupide pour justifier par mes bienfaits votre mauvaise conduite!... Allez, monsieur, allez chercher ailleurs quelqu'un qui se charge de fournir à vos débauches; je ne suis point le trésorier du vice. — Savez-vous bien que vous me tuez par votre refus? — Je sais que je fais mon devoir en vous empêchant de continuer une vie qui vous déshonore. Quant au reste, c'est votre affaire... je m'en lave les mains. — Il est impossible que ce soit là votre dernier mot. Vous me parlez ainsi parce que vous ne savez pas encore à quel degré de misère est descendu le malheureux que vous voyez devant vous... Ah! mon oncle, si vous pouviez comprendre tout ce que j'ai souffert pour elle avant de venir me jeter à vos pieds!... si vous connaissiez le supplice que c'est de voir une femme qu'on a ravie à la destinée la plus brillante et qui supporte sans se plaindre le sort le plus pénible!... si vous pouviez lire dans mon cœur; car c'est là que se passe un affreux orage... vous cesseriez d'être insensible. Mes tortures sont horribles... un mot de vous peut les faire cesser; ne le direz-vous donc pas? Mon Dieu! ne direz-vous donc pas : Je ne veux pas que tu meures?

Et ce n'était rien encore, que ces paroles de désespoir, que ces prières inachevées, reprises, mêlées de sanglots, tantôt dites à genoux d'une voix suppliante, tantôt prononcées avec fureur, avec des yeux sanglans, des mains

qui se tordaient et se séparaient violemment, pour frapper le malheureux au front ou déchirer sa poitrine. Dumoutier ne répondait pas; il commençait à trembler à l'aspect de Frédéric exalté, hors de lui; et l'usurier mesurait d'un œil craintif la distance qui le séparait de la porte de l'escalier. Quant au jeune homme, il se tenait devant cette porte, afin de s'opposer à la sortie du vieillard.

— Eh bien! mon oncle, reprit-il d'une voix plus assurée, ferez-vous quelque chose en faveur de ce neveu que vous aviez nommé votre héritier? — Non! mille fois non! vous n'aurez rien, ni avant ni après ma mort. D'autres dispositions testamentaires ont été prises par moi, et à compter de demain il ne vous restera pas d'espoir de ce côté. — Au moins, ajouta Frédéric, qu'aucun sentiment de reconnaissance n'attachait plus à Dumoutier, au moins, monsieur, dans ces dispositions vous m'avez réservé, je l'espère, la part volée à ma mère dans l'héritage de notre cousin. — Misérable! qui t'a dit que j'eusse frustré quelqu'un? L'héritage du cousin m'appartenait tout entier. — Oui; mais c'est après que le nom de votre sœur a été rayé du testament par vos intrigues. Oh! je sais tout, monsieur; je sais qu'il y a dans votre fortune vingt mille francs qui sont le fruit de vos intrigues contre ma famille, vingt mille francs que je réclame de vous, au nom de ma mère, et que vous ne pouvez me refuser si vous n'êtes pas un malhonnête homme. — Je refuse tout! interrompit Dumoutier, qui ne tremblait plus; car il s'agissait de défendre son bien. Attaquez-moi en justice, prouvez qu'il y eut captation de testament, et nous verrons bien si je vous dois quelque chose. Je n'ai à répondre de ma conduite qu'au président du tribunal. Quant à vous, je vous ordonne de sortir d'ici sur-le-champ. — Ainsi je n'aurais rien de vous! pas même ce que vous devez à ma mère! — Rien! — Tu

l'entends, mon Dieu! c'est lui qui l'a voulu! s'écria Frédéric; et il tira le pistolet qu'il tenait caché sous son habit.
— Scélérat! dit Dumoutier en s'élançant rapidement sur cette arme, tu viens ici pour m'assassiner... je vais crier au secours pour qu'on t'arrête, qu'on te traîne en prison, à l'échafaud!

Tout en parlant, le vieillard retenait à deux mains le pistolet que Frédéric ne voulait diriger que vers lui-même; mais à ces mots de prison, d'échafaud, le neveu frémit, et d'un mouvement brusque il ressaisit l'arme que Dumoutier lui disputait. Celui-ci commençait à faire entendre des cris affreux; ils ne pouvaient manquer d'attirer l'attention de Julien ou de Gabrielle, qui peut-être ne dormaient pas encore. Frédéric n'eut plus qu'une pensée : ce fut d'empêcher que ces cris ne parvinssent au-delà du pavillon; il se précipita vers son oncle, et appuya avec force la crosse du pistolet sur les lèvres entr'ouvertes du vieillard, qui reculait toujours en continuant ses rugissemens, mais étouffés, mais perdus pour tout autre que pour Frédéric, à l'oreille duquel ce mot terrible, l'échafaud, retentissait sans cesse. Ce fut une lutte hideuse que celle de ces deux peurs se heurtant, se débattant l'une contre l'autre, et que chaque pas faisait rétrograder vers le balcon. Enfin le vieillard fit un violent effort pour se débarrasser de ce bâillon qui lui ensanglantait la bouche, Frédéric lâcha prise; mais en ce moment tout le corps de Dumoutier pesait sur la rampe du balcon : l'énergie d'une dernière secousse détruisit l'équilibre; un bruit mat retentit à quelques pieds au-dessous de la fenêtre du pavillon, et l'eau frissonnante décrivit un cercle immense en se refermant sur le cadavre de l'usurier.

Frédéric tourna avec stupeur ses regards autour de lui, et s'étonna de se trouver seul dans le pavillon. La chute

de Dumoutier avait été si prompte, si inattendue! Dix minutes s'écoulèrent avant que Frédéric eût recouvré l'usage de la pensée; il s'interrogeait sans pouvoir se répondre, et quand sa conscience irritée lui renvoya le nom de meurtrier, c'est à peine s'il put concevoir comment il avait commis un crime, lui qui ne voulait que vaincre la dureté de son oncle ou se tuer. Quelques instans se passèrent encore avant qu'il prît le parti de fuir cette maison où il pouvait être arrêté comme assassin, et voir se réaliser l'affreuse menace de Dumoutier. Celui qui rêvait le suicide en entrant songea pourtant à sa sûreté, alors que c'eût été justice que de mourir. Mais c'était à la misère qu'il voulait échapper, et il s'agissait maintenant de ne pas laisser peser sur sa mémoire le soupçon d'un meurtre : il aima mieux garder le remords que d'attacher l'horreur à son nom, ou plutôt il n'eut aucune idée; car ce serait folie de vouloir expliquer les contradictions humaines.

Comme il repassait devant la maison pour rejoindre le pont tournant, il crut apercevoir le vieux Julien immobile sur la porte; ses yeux se portèrent vers la fenêtre de Gabrielle; il lui sembla que la persienne s'agitait pour cacher la jeune fille, qui suivait du regard la route qu'il prenait pour sortir. Sur le pont tournant, il vit un autre témoin de son crime se dresser devant lui et étendre le bras pour le saisir. Frédéric, résolu à tout braver, porta à son tour la main sur celui qui paraissait le menacer. Il n'y avait personne sur le pont, personne devant la porte, personne à la fenêtre de Gabrielle; il n'y avait que l'imagination fantastique d'un coupable qui se crée partout des accusateurs.

VII

LA RENCONTRE.

Qui vive?
HAMLET, scène 1re.

L'amant d'Augusta gagna sans obstacle la rive gauche du fleuve : personne ne l'avait vu sortir de l'habitation dans l'île, et la route était déserte. Il s'acheminait machinalement vers Paris, quand il crut entendre la voix mourante du vieillard se mêler au bruit du vent qui se jouait à travers le feuillage des saules et sillonnait la Marne de légères ondulations. Frédéric prêta une oreille attentive à ces plaintes que la brise du soir lui renvoyait. Une pensée généreuse, le désir d'un noble dévouement s'emparèrent aussitôt de lui. — Si je pouvais le sauver encore! pensa-t-il; et le jeune homme se hâta de retourner sur ses pas. Il suivit le bord de la rivière, écoutant toujours le faible cri qu'il avait entendu bruire à ses oreilles. Bientôt il parvint en face du théâtre de son crime. Une lumière pâle et tremblante brillait encore au balcon, et la clarté blafarde de la lune teignait de sa couleur morne le pied du pavillon où les flots venaient se briser; elle se répandait aussi, dans une vaste étendue, sur l'eau qui tremblait au vent, sur les grandes herbes marines des îlots sans culture et sur la grève aride des deux rives. Une idée affreuse saisit Frédéric à l'aspect de ce pavillon entièrement éclairé.

— D'ici, se dit-il, on aurait pu tout voir!

Il frémit et se pencha vers la Marne. Là, la tête courbée, les deux mains sur les genoux, les cheveux humides d'une sueur froide, le cœur sans battement, le regard fixe, il

chercha à saisir le moindre bruit, à distinguer le plus léger mouvement des flots; mais les plaintes ne se renouvelaient plus, et rien n'annonçait qu'un malheureux fût là, aux prises avec les douloureuses étreintes de la mort.

— N'importe, murmura Frédéric, je dois essayer de retrouver son corps.

En voulant s'élancer, il fit un pas en arrière et se retourna soudain avec un sentiment d'horreur : son pied avait heurté celui d'un homme qui, debout derrière lui, l'arrêta par ces mots au moment où il allait se précipiter dans la rivière.

— Bourgeois, pourriez-vous m'indiquer le chemin de Paris?

Frédéric leva les yeux sur cet homme : c'était un beau garçon d'une vingtaine d'années, grand, robuste, avec un regard hardi, un sourire malin sur les lèvres; son costume se composait d'une veste de velours brun, d'un large pantalon de même étoffe; il portait sur l'épaule un lourd bâton, au bout duquel pendait un sac de voyage.

— Le chemin de Paris! reprit Frédéric, troublé par cette apparition subite. Alors il étendit une main tremblante vers la route, et d'une voix presque inintelligible, il ajouta :
— C'est par là.

En ce moment un nuage qui passait enveloppa dans une obscurité profonde le fleuve, les deux rives et le pavillon; il n'y eut plus là que deux individus, dont l'un pouvait à peine deviner la présence de l'autre, tant la nuit était noire.

— Pardon, excuse, bourgeois, reprit l'étranger avec un accent auvergnat fortement prononcé; mais on n'y voit goutte à présent... Si c'était un effet de votre complaisance de me remettre dans mon chemin, ça ne me ferait pas de peine... vu qu'il y a bien assez long-temps que je suis par

ici... Vous allez peut-être de mon côté? ça se trouverait bien; nous pourrions faire route ensemble. — Le saisissement de Frédéric était tel, qu'il ne pouvait que balbutier des mots sans suite. L'Auvergnat lui prit le bras avec force et continua : — Est-ce que je vous fais peur, camarade?... je suis un bon enfant, moi... Né natif de Coupladour-sur-la-Borne, à côté de Saint-Pautien, vous savez, en-deçà de la route de Craponne, le pays des vrais Français, quoi! Je viens à Paris pour gagner honnêtement ma vie, et les camarades m'attendent ce soir à la chambrée... Allons, montrez-moi mon chemin; ça doit être le vôtre aussi... En avant! quoique j'aie bu un petit coup, ça ne m'empêche pas d'y voir clair quand il fait jour, eh! eh!

L'enfant du Puy-de-Dôme continuait son bavardage, et Frédéric commençait à se rassurer en pensant que cette rencontre pourrait bien n'avoir rien de funeste pour lui. Cependant, comme il était bien aise de savoir si l'Auvergnat arrivait seulement, ou s'il était arrêté depuis longtemps à cette place, il lui dit :

— Et depuis quand êtes-vous là, mon ami? — Oh! reprit celui-ci, il n'y a pas beaucoup de temps, bourgeois. — Frédéric respira plus facilement. — Il n'y a guère qu'une petite heure! reprit-il avec son expression de gaieté niaise et maligne.

Les cheveux de Frédéric se hérissèrent de terreur; un tremblement convulsif s'empara de tous ses membres, sa langue se glaça, et c'est mentalement qu'il répéta avec effroi :

— Il y a une heure qu'il est là!... je suis perdu!... cet homme est maître de mon secret : il a tout vu! — Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc, l'ami?... Vous allez vous trouver mal, reprit l'Auvergnat en soutenant Frédéric prêt à chanceler. Bon, bon! je conçois ça, après ce

qui s'est passé; vous ne vous attendiez pas à me trouver là... quand vous êtes venu pour faire votre coup... Allons, allons, du courage!... marchons, ça vous fera du bien; et d'ailleurs, si ça ne va pas mieux en arrivant à Paris, je vous ferai entrer dans un endroit où l'on vous soignera, bourgeois.

Ces derniers mots n'étaient pas de nature à rendre le calme au coupable, et le rire insupportable qui accompagnait chacune des paroles de l'Auvergnat augmentait encore le supplice de Frédéric. Il se disait à part lui : — Je comprends son projet : il a suivi du regard ma fuite du pavillon... il est revenu sur mes pas jusqu'ici; maintenant il veut me livrer à la justice... que faire!

Comme il se consultait, le coupable jeta un regard furtif vers la maison dans l'île, et ne vit pas sans effroi deux lumières courir et se croiser dans la double avenue d'arbres qui séparait les deux corps de bâtiment.

— Marchons! reprit vivement Frédéric. Et il entraîna loin du bord de l'eau l'étranger, qui ne voulait pas à toute force abandonner le bras de son guide. Tandis qu'ils cheminaient tous deux à pas pressés vers Paris, l'amant d'Augusta fatiguait sa pensée à chercher le moyen d'échapper au témoin de son crime; mais chaque projet de fuite était aussitôt abandonné que conçu. L'homme que Frédéric conduisait pouvait être plus agile que lui à la course; échapper à un danger pour être repris aussitôt, c'était plus affreux encore que d'avouer ingénument les circonstances du meurtre de Dumoutier; c'était commettre une lâcheté et rendre tout-à-fait méprisable celui qui était encore digne de pitié.

— A la grâce de Dieu! murmura Frédéric; attendons : peut-être n'en veut-il pas à mes jours.

Ils regagnèrent enfin Paris. Un frisson mortel parcou-

rut tout le corps du coupable lorsqu'il passa la barrière, gardée par un régiment de commis de l'octroi. Un regard craintif glissa sous sa paupière, comme pour interroger la physionomie de l'Auvergnat, car il se disait :

— Il y a là un corps-de-garde, et peut-être une prison pour moi.

L'Auvergnat passa outre, en continuant son bavardage, au milieu duquel Frédéric saisissait toujours un mot à double sens, une allusion maligne sur leur mutuelle situation. A quelques pas de là, l'étranger lâcha le bras de son guide ; il fit deux pas, et se retournant brusquement, mais de façon à bien examiner le visage de Frédéric, que la lueur d'un réverbère éclairait tout entier, il le tint un moment en respect, sans que l'autre pût comprendre quel était le dessein de cet homme.

— Que me voulez-vous, dit enfin l'amant d'Augusta, et pourquoi m'arrêtez-vous ainsi? — Pour vous dire, bourgeois, que nous voilà à Paris. — Eh bien! après? demanda le jeune homme, en proie à la plus vive agitation. — Avouez que je suis un bon enfant, n'est-ce pas? Je pouvais vous laisser faire bien du mal aujourd'hui; mais j'ai deviné tout de suite l'affaire; je me suis dit : Cet homme-là, c'est un malheureux que je peux laisser périr ou sauver, et ma foi, pour ce qu'il m'en serait revenu de votre perte, je crois que j'ai bien fait de ne pas m'y prêter... A présent, vous ne recommencerez plus, j'espère... parce que ça ne se passerait par toujours aussi bien... Il pourrait se trouver là un moins bon garçon que moi qui verrait ce que j'ai vu, sans prendre intérêt à vous... Vous voilà sain et sauf ici, que les mauvaises idées ne vous reviennent plus, et si vous êtes un brave, vous n'oublierez pas dans quelle occasion vous avez rencontré Jérôme Léonard.

Frédéric, plus tremblant que jamais, l'écoutait parler sans trouver un mot à lui répondre ; il se voyait face à face avec un homme qui tenait dans ses mains son honneur et sa vie. Il se contenta de presser la main de Léonard et de lever sur lui un regard où se peignait le plus profond sentiment de reconnaissance. Léonard continua :

— Les hommes doivent vivre des petits services qu'ils se rendent : c'est ce que m'a dit mon père en me quittant sur le chemin de Paris... Je compte, mon bourgeois, que nous ne nous séparerons pas sans boire ensemble la bouteille que vous allez me payer... Ne parlons plus de ce que j'ai vu ; c'est mort. — Venez, dit Frédéric.

Et ils continuèrent à marcher ensemble jusqu'au coin du faubourg du Temple. Arrivé là, le jeune homme fouilla dans la poche de son gilet ; il lui restait une pièce de cinq francs.

— Tenez, dit-il à Léonard ; il est près de onze heures, je ne saurais m'attarder plus long-temps ; prenez ceci... Ce n'est pas que je refuse de boire avec vous ; mais on m'attend ; ma femme est inquiète sans doute... Nous nous reverrons ; buvez à ma santé. — Comme vous voudrez, mon maître, reprit Léonard en tournant avec joie la pièce d'argent dans ses mains : ce sera pour payer la bienvenue aux camarades de la chambrée.

Enfin débarrassé de ce terrible témoin, Frédéric hâta le pas et arriva bientôt à sa porte. Comme il allait entrer dans l'allée, il se sentit frapper brusquement sur l'épaule : c'était Léonard qui l'avait suivi jusque là.

— Qu'y a-t-il encore, mon ami ? dit-il à l'Auvergnat. — Presque rien, bourgeois ; j'étais bien aise de vous dire que je viens à Paris pour reprendre la place de mon cousin François Guichelet, le commissionnaire au coin de la rue Sainte-Avoie et des Blancs-Manteaux, et que, si

par hasard vous avez quelque chose à faire porter, vous me trouverez toujours là, quand je ne serai pas en course. — Je m'en souviendrai. — J'y compte, ajouta Léonard; d'ailleurs, je connais votre maison; je viendrai savoir si vous avez besoin de mes services.

Il quitta Frédéric et redescendit le faubourg.

— Il n'y a plus de repos à espérer pour moi, murmurait l'amant d'Augusta en refermant sur lui la porte de l'allée; cet homme sera toujours là pour me rappeler mon crime. J'ai fait aujourd'hui un pacte avec le remords.

Je vous ai dit son retour dans la mansarde; vous vous rappelez son heure d'angoisse devant le terrible article du Code et le désespoir affreux qui s'empara de lui à la lecture de la lettre d'Augusta. Vous savez enfin son dernier projet de suicide interrompu par l'arrivee de l'homme d'affaires. Il me reste maintenant à vous expliquer pourquoi Frédéric jeta loin de lui le pistolet qu'il tenait encore caché sous son habit lorsque le spéculateur fut parti.

Une bourse en soie verte, qui renfermait une vingtaine de napoléons, avait été placée sur l'oreiller à côté de la lettre d'Augusta. En repassant auprès du lit, Frédéric heurta la bourse, elle rendit un son clair en tombant: alors il comprit ce que voulait dire cette phrase de l'infidèle : — Au moins, en te quittant, je ne te laisse pas sans consolation. Le pourpre de la honte lui monta au visage; il repoussa du pied ce prix de l'infamie d'Augusta; mais, en roulant, la bourse découvrit aux yeux de Frédéric deux initiales brodées en pointe d'acier sur son tissu soyeux. Il ramassa vivement la bourse, se doutant bien que ce chiffre était celui du nouvel amant d'Augusta. Trompé dans son amour, humilié de l'aumône que lui laissait son rival, Frédéric sentit naître en lui un désir de vengeance. — Finir par le suicide, dit-il, ce

serait une stupidité, quand je peux si bien mourir... Ma vie à présent ne m'appartient pas, je ne risque rien en la jouant, tandis qu'eux, ils ont l'avenir que je peux leur fermer... Si je suis frappé, je n'aurai fait que prévenir l'arrêt de la justice; mais s'ils succombent, ma destinée sera complète; je ne laisserai pas après moi une femme qui dira : — Frédéric Gilbert était un lâche, dont on pouvait se jouer sans danger.

Il interrogea sa mémoire pour deviner le nom de son rival d'après les initiales de la bourse. Sa recherche ne fut ni longue ni difficile. Augusta n'avait pu faire aucune connaissance nouvelle depuis qu'ils habitaient la maison du Faubourg-du-Temple ; c'était donc parmi ses anciens amis qu'il pouvait espérer de rencontrer deux noms qui commençassent par un H et un S. Le souvenir d'Henri Sauval lui revint aussitôt, et ce quelque chose qu'on ne saurait expliquer, mais qui ne trompe presque jamais, le pressentiment enfin, l'avertit qu'il avait deviné juste.

Il n'était pas plus calme que par le passé, et cependant il se sentait soulagé; sa nouvelle résolution avait donné un cours à ses pensées : il éprouvait le besoin de vivre jusqu'au moment de la vengeance. — Henri Sauval, murmurait-il, je t'accorde cette nuit pour te réjouir de ta victoire facile; mais demain j'irai te rendre ton or; je te le rendrai ployé en balles et cloué dans ta poitrine... Nous verrons si tu as pu me voler impunément la femme qui m'appartenait; j'ai des droits sur celle-là, j'en ai de sacrés : j'ai tué un homme pour elle!

Trop d'événemens s'étaient passés dans cette journée pour que Frédéric ne succombât pas à tant d'agitation : le sommeil appesantit sa main de plomb sur les paupières du malheureux ; sa tête se pencha sur le lit ; il s'endor-

mit enfin, et des mouvemens convulsifs indiquèrent seuls que la souffrance fidèle n'abandonne jamais sa proie, même quand la nature appelle sur l'homme épuisé les bienfaits d'un sommeil réparateur.

Il faisait grand jour quand Frédéric se réveilla. De tous les souvenirs de la veille, il ne lui restait guère que le désir bien arrêté de se venger d'Augusta et de son nouvel amant. Quant au meurtre de Dumoutier, le coupable ne l'apercevait dans sa mémoire que comme un rêve confus et pénible, dont il ne pouvait se rendre compte. Il se rappela la recommandation que l'homme d'affaires lui avait faite; il prit sur lui la bourse d'Henri Sauval, et se rendit chez son acquéreur de rentes. Frédéric avait le projet d'aller à l'ancienne demeure de son rival, pour demander sa nouvelle adresse ; mais comme il parlait légèrement de Henri à ce spéculateur, qui se trouvait lié d'amitié ou d'intérêt avec tous ses anciens compagnons de plaisir. l'homme d'affaires répondit :

— Je peux vous en parler savamment, je lui ai fait mes adieux hier à la soirée de mon ancien avoué. — Vos adieux? répéta Frédéric en pâlissant, et comme s'il eût craint de se tromper. Il reprit : — Vous allez donc quitter Paris? — Du tout; c'est lui, Sauval, qui a dû partir ce matin pour Genève, par les Grandes Messageries.

Alors, sans écouter l'homme d'affaires, qui lui criait par-dessus la rampe de l'escalier : — Vous oubliez votre portefeuille... arrêtez, que je vous le fasse descendre, — Frédéric se hâta de gagner la porte, l'escalier, puis la rue; il sauta dans le premier cabriolet.

— Où allons-nous, mon bourgeois? — Route de Genève. — Barrière d'Italie, vous voulez dire. Est-ce à l'heure? — A l'heure, à la course, à la journée, au mois, comme tu voudras, jusqu'à ce que nous ayons pu rattra-

per la diligence. — Jean Pain, reprit le cocher en fermant le devant de son cabriolet, tu diras à la bourgeoise qu'elle ne m'attende pas à coucher ce soir.

Il fouetta son cheval, et le cabriolet roula jusqu'à Villejuif. Là on dit à Frédéric que la diligence avait environ un quart d'heure d'avance sur lui.

— Allons, dit-il à celui-ci, en route. — Laissez à mon cheval le temps de souffler. — Qu'il crève et que j'arrive! je te le paierai. — Vous m'en répondez; en ce cas, aïe, petit.

Et le fouet garni d'une mèche nouvelle déchira la croupe et les flancs du pauvre animal.

De Villejuif ils gagnèrent Froimanteau, puis Ris, et enfin Essonne, où les voyageurs devaient s'arrêter pour déjeuner. Ce fut avec un indescriptible mouvement de joie que Frédéric s'écria : — La voici donc enfin! — Il venait d'apercevoir la lourde diligence arrêtée à la porte du cabaretier en renom de l'endroit.

— Tiens, dit-il au cocher en vidant presque la bourse verte dans les mains de celui-ci, voilà pour te payer, car tu ne dois pas me ramener à Paris.

Le cocher, tout étourdi, ouvrit une grande bouche et de grands yeux, à la vue de près de cinq cents francs en or qu'il recevait pour prix de ce court voyage, et il ne trouva pas un mot à répondre au jeune homme, qui s'empressa d'entrer dans la salle des voyageurs.

Frédéric regarda d'un œil hardi tous ceux qui se trouvaient attablés dans cette pièce ; mais il n'aperçut ni Augusta ni Henri Sauval. Il s'approcha du conducteur :

— N'avez-vous pas d'autres voyageurs ici ? — Je crois que c'est là tout.

Cette réponse fut un coup terrible pour lui ; il commençait à penser qu'Augusta et son amant avaient bien pu

prendre une autre route, quand la femme de service cria au chef de cuisine :

— Demi-poulet froid pour les voyageurs du n° 7! — Vous avez donc encore d'autres personnes avec vous? reprit Frédéric en s'adressant de nouveau au conducteur. — C'est possible... Ah! oui, les bourgeois du coupé, deux toutereaux. — Eh! vous ne le disiez pas! — Dam! est-ce que je sais, moi! répliqua l'impassible conducteur; je ne connais que ma feuille de service.

On se doute bien que Frédéric ne s'amusa pas à écouter cette réponse; en une seconde il franchit l'étage qui conduisait au n° 7. La voix bien connue d'Augusta l'avertit qu'il ne s'était pas trompé: il tourna brusquement la clef dans la serrure, et ne fit qu'un bond de la porte à la fenêtre du fond, auprès de laquelle les amans se tenaient tendrement enlacés.

Augusta recula, frappée de stupeur. Henri sourit comme un homme habitué à ces sortes d'affaires, et qui fait bon marché de sa vie, parce qu'elle n'est pour lui qu'un jouet qu'il s'est empressé d'user. Frédéric, les yeux ardens, les lèvres pâles, se précipita vers Augusta, et levant la main sur elle : — A toi d'abord la réponse à ta lettre! — Henri, plus maître de lui, abaissa la main de son rival, et lui dit : — C'est d'homme à homme que ces choses-là se traitent; si j'avais pensé que tu voulusses t'arranger de cette façon-là avec moi, je ne t'aurais pas donné la peine de venir me chercher jusqu'ici... Elle ne t'aime plus, tu le sais bien... il y a long-temps... Que peux-tu exiger de cette femme? qu'elle n'aime personne après toi?... c'est trop d'égoïsme... Allons, du calme, mon ami; j'ai cru te rendre un double service en te laissant de l'argent quand je t'enlevais ta maîtresse : cela ne te convient pas... c'est très-bien... Cherchons des témoins parmi

les voyageurs, et finissons-en, car la voiture va partir.

Vous ne savez pas le doux spectacle que c'est pour une femme sans amour que deux rivaux qui se disputent sa conquête à coups de pistolet. Un homme blessé est toujours un glorieux trophée pour elle; son cœur feint d'être déchiré, quand c'est sa vanité qui jouit; mais il faut cacher aux adversaires les mouvemens d'amour-propre qui l'agitent; il faut avoir l'air de trembler pour quelqu'un : sans cela, le duel n'aurait rien de dramatique: au sang-froid des combattans, il faut les cris de désespoir d'une femme; il faut des larmes, des évanouissemens, des convulsions même, pendant lesquelles la coquette entend avec orgueil les lames qui se croisent ou les balles qui sifflent; et puis après, elle se relève la fatigue sur les traits, l'effroi dans les yeux, avec des larmes de regret pour le blessé, de tendres reproches pour l'heureux du combat, à qui elle ne manque jamais de dire, quel que soit le vainqueur : — Si tu avais succombé, mon ami, sais-tu bien que je serais morte de douleur?

Augusta fit tout ce qu'une femme qui sait vivre fait en pareil cas : elle dénoua ses cheveux pour donner plus de physionomie à sa vive douleur; elle brisa les cordons de sa robe, se creusa les joues, chercha des larmes, cria, tomba, perdit connaissance enfin, tandis que Frédéric, qui ne l'avait jamais vue si belle, pressait Henri de sortir.

Je ne vous dirai pas les détails de ce duel improvisé. Seulement, une heure après l'arrivée de Frédéric à Essonne, le cocher de cabriolet largement payé avait repris seul et à petit pas le chemin de Paris; la diligence courait au grand complet sur la route de Fontainebleau, et Frédéric, étendu sur un lit de l'auberge du Cheval-d'Or, était l'objet des soins de tous les valets de la maison. Henri, en laissant son blessé entre des mains étrangères, avait remis à l'au-

bergiste une somme assez considérable pour que l'on pourvût à tous ses besoins, en attendant qu'il fût possible de le transporter sans danger à Paris.

VIII

LA GARDE-MALADE.

La Vénus Pudique était nue.

Il souffrait, le malheureux, bien plus encore de l'abandon d'Augusta que de sa blessure, qui, pour être grave, n'était cependant pas mortelle. Lorsque, revenu à lui, après le long évanouissement que la perte de son sang avait occasionnée, il jeta les yeux autour de la chambre qu'il ne reconnaissait pas, et quand il demanda à ceux qui l'entouraient ce qu'était devenue la dame qui accompagnait son adversaire, ce fut un coup terrible pour lui, que cette réponse faite avec la plus froide indifférence :

— Elle est partie avec son monsieur.

A compter de ce moment Frédéric, n'adressa plus une parole aux gens de service qui s'empressaient autour de lui ; il laissa le chirurgien faire son métier, les valets gagner leurs gages, l'aubergiste élever le chiffre de sa carte à payer en raison des soins qu'il donnait au malade et que celui-ci ne réclamait pas. Un signe de tête presque imperceptible, un cri mal articulé, voilà tout ce qu'il accorda aux questions du docteur, aux consolations fatigantes de l'hôte, à la curiosité des voisins qui, sous le prétexte d'un intérêt, au moins douteux, se croient toujours en droit de

troubler le repos d'un moribond par leur cruelle pitié et leur insupportable bavardage.

Après avoir été pendant neuf jours dans l'état le plus dangereux, Frédéric enfin fut sauvé. Il était faible encore; mais sa convalescence paraissait approcher. Il est vrai que ce jeune homme si ardent, si peu maître de ses mouvemens, que nous avons vu en proie au délire des passions, qui n'avait à la bouche que des paroles d'amour ou de colère, était devenu un enfant muet et docile; il semblait que l'étendue du malheur eût rendu le calme à cette âme naguère si agitée. Sa vie passée était pour lui comme un rêve dont le souvenir lui échappait parfois : il ressaisissait bien de temps en temps quelques lambeaux de cette misérable existence de volupté, de misère et de crime; mais il doutait encore que tous ces événemens d'hier lui fussent arrivés. Il se disait :

— C'est un récit pénible qu'on m'a fait; mais je n'ai point été l'acteur de ce drame de sang.

Il avait besoin de se nommer Augusta pour retrouver toute sa mémoire : alors un mouvement de fièvre enflammait sa blessure; il se souvenait parce qu'il éprouvait une nouvelle douleur; puis, quand l'accès était passé, Frédéric retombait dans cet état voisin du sommeil et de la veille, qui depuis quelques jours était toute sa vie.

Une nuit, comme tous les domestiques de l'auberge étaient couchés, Frédéric, qui reposait depuis quelques heures, ouvrit les yeux ; il crut voir une ombre passer et repasser incessamment au fond de sa chambre; il se souleva à demi, l'ombre s'approcha; son pas était si léger que ses pieds semblaient à peine toucher la terre; une robe noire dessinait la taille la plus gracieuse, des boucles de cheveux blonds s'échappaient de dessous la garniture d'une élégante cornette de deuil; il y avait un doux sourire sur les

lèvres de l'ombre, des larmes d'attendrissement dans ses beaux yeux bleus. Frédéric, muet de surprise, s'interrogeait, car il croyait rêver encore. L'ombre enfin arriva auprès de son lit, elle lui prit la main :

— Pauvre Frédéric, dit-elle, il ne me reconnaît pas... Je suis donc bien changée aussi !... Ah ! c'est que j'ai tant souffert ! — Mais oui, reprit le malade, c'est vous... ma jeune amie... Gabrielle !... Et que venez-vous faire ici ? — Vous garder pendant votre convalescence, répondit-elle ingénument ; mais ne causez pas trop. Laissez-moi, comme depuis avant-hier que je suis ici, passer la nuit sur ce fauteuil pendant que vous reposez... Oh ! que cela ne vous inquiète pas pour ma santé, je dors presque toute la journée, car je sais qu'alors il y a toujours quelqu'un auprès de vous. — Comment ! vous êtes ici depuis deux jours, Gabrielle, et je l'ignorais ! — C'est que vous n'avez pas voulu me voir, Frédéric ; car deux fois, la nuit dernière, je vous ai donné de cette potion que le médecin a commandée pour vous : vous avez pris le verre de mes mains sans me regarder. Eh bien ! cela me rendait heureuse ; oui, je craignais que vous ne fissiez attention à moi ; je me disais : Il me forcerait peut-être de m'éloigner, s'il savait que c'est moi qui le sers : il vaut mieux qu'il ignore tout, je ne crains pas qu'il renvoie sa garde-malade. — Vous aviez raison, Gabrielle, mon cœur est touché de tant de bontés ; mais je ne souffrirai pas que vous restiez ainsi... je ne mérite pas cet excès d'amitié et de dévouement. — Silence, monsieur ! je l'ai mis dans ma tête, je ne vous quitterai pas que vous ne soyez rétabli... Allons, retournez-vous, dormez encore... je ne vous dirai pas un mot de plus cette nuit : demain nous aurons le temps de jaser.

Frédéric voulait à toute force continuer ses questions à Gabrielle ; mais celle-ci s'enfonça dans un large fauteuil,

se cacha la tête d'un mouchoir, comme si elle eût voulu dormir, et ne répondit plus. Vaincu par la persistance que la jeune fille mettait à se taire, il fit semblant d'obéir à l'ordre de sa garde-malade ; mais la vue de ce costume de deuil lui rappelait un trop pénible souvenir pour qu'il pût compter sur du repos.

Gabrielle non plus ne dormait pas, et lorsqu'une heure après l'échange de ces quelques mots, elle se leva doucement de dessus son fauteuil, et qu'elle approcha sa tête de celle du convalescent pour s'assurer qu'il était endormi, son regard doux et craintif rencontra les yeux de Frédéric ouverts et baignés de larmes.

— Et pourquoi pleurez-vous, monsieur? lui demanda-t-elle naïvement. Ah! je comprends, reprit-elle avec tristesse, c'est une autre qui devrait être là ; mais parce qu'elle oublie son devoir, faut-il donc que je ne remplisse pas le mien? — Le vôtre, Gabrielle? Eh! mon Dieu! que me devez-vous donc à moi, qui ne suis rien pour vous? — On doit ses soins à tous ceux qui souffrent, monsieur... et surtout à ceux qu'on aime. — Oui, je me le rappelle, nous avions autrefois beaucoup d'amitié l'un pour l'autre. — Bien des choses ont pu vous le faire oublier, Frédéric; mais moi, je n'ai rien éprouvé depuis qui ait eu le pouvoir d'effacer votre souvenir... Ah! si j'étais jolie comme autrefois, je vous dirais bien tout; mais à présent il faut que je me taise. — Mais, ma chère amie, savez-vous que, si j'osais attacher un sens trop favorable à vos paroles, je prendrais cela pour un aveu. — Entendez-le comme vous aimeriez à l'entendre, reprit la jeune fille en rougissant; mais au fait, j'ai bien assez souffert pour être franche avec vous. Maintenant que je suis maîtresse de moi, je ne dois pas craindre de dire toute la vérité... Eh bien! oui, Frédéric, pendant qu'une ingrate vous trompait, moi, je pleurais sur

vous, en attendant votre retour. A chaque instant de la journée je me disais : Le voilà peut-être... vous ne reveniez pas. Alors je suis tombée malade... je suis devenue laide... j'ai eu tous les chagrins, tous les malheurs qu'une pauvre fille peut endurer... Aujourd'hui que je vous dis cela, je sens que mon cœur souffre bien encore des chagrins que vous m'avez causés sans le vouloir... Oh! c'est mal sans doute à moi de vous apprendre mon secret... Une jeune fille se rend méprisable, dit-on, lorsqu'elle parle avec trop de franchise... malgré cela, je ne peux pas me taire plus long-temps... Oui, Frédéric, je vous aime de toute mon âme... Voyons, maintenant que vous le savez, regardez-moi, pour que je lise dans vos yeux si vous avez le courage de me mépriser.

Il y avait plus de pudeur dans cette franche déclaration d'une jeune fille naïve qu'il n'y en aura jamais dans ces hauts cris de vertu que jette une prude habile pour faire valoir sa défaite. C'était l'expression toute simple d'un cœur qui disait son amour à l'homme qu'elle aimait, comme elle l'aurait dit à sa mère, comme elle l'avait dit à Dieu dans ses prières du soir.

La surprise de Frédéric fut grande lorsqu'il entendit cet aveu auquel il était si loin de s'attendre. Lui, l'objet d'un amour si pur et et si vrai, lorsqu'il ne se croyait plus aimé de personne depuis qu'Augusta lui avait préféré un autre amant! lui, pleuré par la bonne et gentille Gabrielle, pour laquelle il n'avait jamais eu un mot de tendresse, tandis qu'il avait épuisé son imagination à chercher le moyen de fixer une coquette!

C'était une consolation, sans doute, mais une consolation qui n'était pas sans amertume; car, tout en attachant sur Gabrielle un regard de reconnaissance, il ne put s'empêcher de se dire :

— C'est ainsi qu'Augusta aurait dû m'aimer!

La jeune fille n'avait demandé à Frédéric qu'un regard où elle pût lire un doux sentiment pour elle ; mais l'expression de ce regard avait quelque chose de si pénible, que Gabrielle ne sut trop comment se l'expliquer. Elle crut comprendre, la pauvre enfant, que son aveu affligeait le malade, mais qu'il ne le touchait pas.

— Ah! s'écria-t-elle, je suis bien malheureuse ; car, je le vois, vous n'éprouvez pour moi que de la pitié... J'ai eu tort de vous dire tout cela... mais c'est qu'il y a près de quatre ans que ce secret-là est dans mon cœur : il ne m'a pas été possible de le garder plus long-temps. — Pauvre ange! reprit Frédéric en étendant la main vers elle, ne sois pas honteuse d'un aveu qui te rend encore plus estimable à mes yeux... Je n'ai qu'un regret, Gabrielle, c'est de ne pouvoir être digne de tant d'amour... Mais tu le comprendras, ma petite amie, on n'a point aimé comme j'aimais, pour tout oublier ensuite.

— Oui, je conçois cela ; il vous faut bien du temps sans doute... Mais qu'importe? vous n'êtes pas fâché contre moi... maintenant j'ai bon espoir... Ne parlons plus de cela, Frédéric ; laissez-moi vous servir, vous soigner, et un jour... dans bien long-temps... si vous croyez devoir quelque reconnaissance à celle que vous nommez votre petite amie... eh bien! vous lui direz : Gabrielle, c'est fini, je n'aime plus l'autre. Je n'en demanderai pas davantage pour être tout-à-fait heureuse.

Frédéric serra affectueusement la main de Gabrielle, il allait même la porter à ses lèvres ; mais celle-ci retira vivement sa main :

— Oh! non, quand une jeune fille a eu la force de dire à un homme tout ce que je vous ai dit ce soir, elle doit prendre assez d'empire sur elle pour lui refuser la moindre faveur :

il n'y a que la sagesse de sa conduite qui puisse lui faire pardonner l'imprudence de ses paroles. Si l'aveu que je vous ai fait ne me rend pas coupable à mes propres yeux, c'est que je me sens le courage de vous rappeler toujours le respect que vous me devez.

Frédéric, étourdi de cette réponse inattendue, atterré par l'air de dignité dont tous les traits de la jeune fille étaient empreints, n'essaya pas de ressaisir cette mais qu'elle lui avait si vivement retirée; il regarda Gabrielle avec étonnement, et ne put s'empêcher de lui dire :

— Étrange et adorable créature! mais autrefois tu ne me les refusais pas ces baisers d'amitié que tu repousses aujourd'hui! — Autrefois, répondit-elle en baissant les yeux, vous ne saviez pas mon secret.

Une demi-heure s'écoula encore avant que le malade et sa jeune garde reprissent cette conversation déjà interrompue par le sommeil simulé de Frédéric. Gabrielle, s'imaginant qu'il dormait, n'avait plus bougé de son fauteuil, dans lequel elle s'était assise de nouveau; mais la lampe allait s'éteindre, il fallait bien ranimer sa clarté, car le jour ne paraissait pas encore. Comme la jeune fille se levait avec précaution pour renouveler la mèche qui se mourait, Frédéric tourna la tête de son côté. Cette fois il n'avait plus de larmes dans les yeux; mais son regard était brillant, son teint animé, et de profonds soupirs sortaient péniblement de sa poitrine.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? dit Gabrielle; faut-il que je demande du secours? — Non, reprit-il d'une voix étranglée, j'ai soif... j'ai horriblement soif!

Elle s'empressa de lui présenter un verre, qu'il prit d'une main tremblante; il fallut même que Gabrielle l'aidât à le porter à ses lèvres, qui s'entrechoquaient à briser le cristal.

— Frédéric, vous avez une fièvre affreuse; mon ami, il ne faut plus parler... c'est moi qui suis cause de tout ce mal... par pitié, essayez de reposer... entendez-vous?... Oh! mon Dieu, pourquoi donc vous animez-vous ainsi?... Je ne vous dirai plus un mot... je voudrais pour tout au monde que vous ne m'eussiez pas reconnue encore... Dormez, dormez, je vous en supplie... Cette lumière vous gêne peut-être?

Et sans attendre la réponse de Frédéric, elle fit descendre la mèche dans le tube de la lampe, et l'obscurité de la nuit ne fut plus interrompue dans la chambre que par le reflet de quelques tisons qui traçaient un rayon lumineux sur le plancher en se consumant au fond de l'âtre.

Peut-être n'avez-vous pas deviné la cause du mouvement fébrile qui s'était emparé de Frédéric? D'abord, il avait été étrangement surpris de la présence de Gabrielle à l'auberge du Cheval-d'Or; puis son costume de deuil l'avait douloureusement affecté; mais les paroles d'amour de la jeune fille, mais ses offres de soins si généreuses, en absorbant les pensées de Frédéric dans un seul sentiment, celui de la reconnaissance, l'empêchèrent de se demander comment Gabrielle avait pu quitter la maison dans l'île, et pourquoi il lui voyait cette triste robe noire. C'est quand elle eut cessé de parler que Frédéric se remémora peu à peu toutes les circonstances de la terrible soirée qui avait précédé son duel avec Henri Sauval; il se ressouvint de la scène du pavillon, il se reporta en imagination au bord de la Marne, alors que l'étranger l'avait brusquement accosté; il comprit enfin que Gabrielle n'avait pu venir à Essonne que parce que Dumoutier n'existait plus. Ce deuil qu'elle portait, c'était celui de l'homme qu'il avait tué, et son crime était connu de quelqu'un! Tous ces souvenirs d'une nuit de meurtre et de désespoir portèrent avec force son

sang au cerveau ; il se crut un moment entre son accusateur et sa victime, et toutes les tortures du remords, toutes les craintes du coupable déchirèrent son cœur. Il voulait parler à Gabrielle, l'interroger sur les conjectures que la mort de Dumoutier avait dû faire naître ; mais ses lèvres, desséchées par la fièvre, clouées par la peur, se refusaient à balbutier une question qui pouvait provoquer une réponse accablante. Peut-être Gabrielle allait-elle lui dire : — M. Dumoutier est mort assassiné, et la justice est sur les traces du coupable. Frédéric sentait qu'à ces mots un trouble involontaire, le cri de sa conscience, le trahiraient aussitôt, et pourtant il se disait : — Je dois ignorer que mon oncle a cessé de vivre; elle s'étonne sans doute de ce que je ne lui demande pas comment elle a recouvré la liberté, et quel est l'objet de son deuil : ainsi mes paroles ou mon silence déposent également contre moi, mieux vaut savoir ce que je dois craindre.

Ce n'était pas sans un affreux combat qu'il prenait cette résolution désespérée. Il allait parler enfin, quand Gabrielle, qui s'était levée pour ranimer la lampe, le vit dans cet état d'agitation qu'elle ne lui soupçonnait pas. Alors, craignant qu'une trop vive clarté n'augmentât le mal qu'elle s'accusait d'avoir causé, la jeune fille s'empressa d'éteindre la lumière.

Frédéric, loin de vouloir réclamer contre cette attention de sa garde-malade, se sentit plus de force pour parler dès qu'il furent tous deux replongés dans une obscurité complète. Si l'émotion de sa voix devait laisser deviner à peu près ce qui se passait dans son âme, au moins Gabrielle ne pouvait plus voir son front rougir de honte, ses lèvres trembler de remords, en prononçant le nom de cet oncle, dont, mieux que personne, il aurait pu raconter la misérable fin.

— Gabrielle, lui dit-il en rassurant sa voix, je ne saurais dormir ; si vous le vouliez, nous causerions encore. — Oui, et puis cela vous fatiguera. Non pas, monsieur ; je suis venue près de vous pour vous rendre la santé, et voilà déjà que, par mon bavardage, je vous ai redonné la fièvre... Dormez, pensez, faites ce qui vous plaira ; mais il faut que vous restiez tranquille. — Et si je vous disais que ce calme que vous exigez de moi m'est bien plus facile quand j'entends votre voix. Tout-à-l'heure j'étais bien parce que vous me parliez ; si la fièvre est revenue, c'est que vous avez cessé de parler. — Frédéric, prenez garde ; vous le savez, je suis un peu causeuse, et si j'allais encore augmenter vos douleurs... — Ne craignez rien ; quand je me sentirai fatigué, je vous le dirai ; mais à présent j'ai besoin de vous entendre. — Alors, causons, reprit-elle avec une espèce de résignation facile. La jeune fille rapprocha son fauteuil du lit de Frédéric. — Je n'ai pas besoin de vous dire, continua Frédéric après un moment de silence, combien j'ai été surpris de votre présence ici. — Oh ! mon ami, c'est qu'un grand événement s'est passé chez nous depuis quinze jours ; je n'osais vous en parler ; mais vous avez dû comprendre à mon deuil que nous avions perdu quelqu'un. — Quelqu'un ? balbutia Frédéric ; et, malgré le trouble qui l'agitait, il eut le courage de répondre avec une feinte suprise : Il serait mort !... Ah ! mon Dieu ! Gabrielle, que m'apprenez-vous ? — Oui ; et mort bien malheureusement encore. Oh ! mais c'est trop affligeant, je ne veux pas continuer. — Si fait... si fait, dites-moi tout... je veux tout savoir. — Apprenez donc qu'un soir, il y a de cela quinze jours, j'étais moi-même bien faible et convalescente ; votre oncle, mon bienfaiteur, qui m'avait donné tant de marques de tendresse pendant une longue et douloureuse maladie, était, comme

de coutume dans son pavillon favori... Je dormais ; Julien veillait pour attendre le retour de son maître... Mais les heures se passaient, et M. Dumoutier ne revenait pas. Enfin, notre vieux domestique se décida à aller au pavillon : votre oncle n'y était plus. Il l'appelle : personne ne répond. Les cris de Julien me réveillent ; nous sommes sur pied toute la nuit, cherchant toujours celui qui ne pouvait plus nous entendre. Ce ne fut que le lendemain, tandis que vous vous battiez ici, que des pêcheurs de sable retrouvèrent le corps de mon père adoptif. Il était tombé du haut de son balcon dans la rivière : un étourdissement avait sans doute causé sa chute. En tombant, le malheureux s'était brisé les dents contre une pierre. Ce fut une nouvelle bien terrible pour nous, quand on vint nous dire qu'il fallait aller reconnaître le cadavre d'un noyé. Si vous aviez vu ce visage gonflé par le sang, cette bouche ensanglantée aussi... Pour moi, je me trouvai mal, car c'était un affreux spectacle.

A mesure que Gabrielle détaillait ainsi les circonstances supposées du suicide involontaire de Dumoutier, Frédéric, haletant de terreur, les regards fixes, les dents fortement serrées, réunissait toutes ses forces pour retenir un cri prêt à lui échapper, pour comprimer un mouvement de délire prêt à s'emparer de lui. La nuit protégeait heureusement l'éloquente manifestation de ses remords, et Gabrielle put croire que ces soupirs à demi étouffés qui parvenaient à son oreille, que ces sanglots qui brisaient la poitrine du coupable étaient l'expression du regret que nous inspire toujours la perte d'un parent, même injuste envers nous, surtout quand cette perte a été causée par un événement malheureux.

— Vous voyez bien, mon ami, que je vous fais du mal en vous racontant cela. Il ne fallait pas exiger de moi ce

récit, aujourd'hui surtout. — Mais, Gabrielle, reprit Frédéric, sans songer à répondre à ce qu'elle venait de lui dire, est-on bien certain que cette chute ait été causée par un coup de sang?... N'a-t-on pas soupçonné?... — Quoi? interrompit-elle : que M. Dumoutier soit mort assassiné?... mais on l'a cru d'abord. — Ah! murmura Frédéric, il y a eu des soupçons, et sur qui? comment?

Il ne s'apercevait pas, le malheureux, qu'en pressant ainsi de questions la jeune fille, il aurait pu la mettre sur la voie du coupable. Mais Gabrielle était si loin de se douter de la vérité, qu'elle ne vit dans cet empressement à tout connaître que la curiosité que devait lui inspirer la nouvelle de la mort inopinée de Dumoutier. Elle rassura Frédéric par ces mots :

— Oui, vous dis-je; d'abord on a pensé que quelqu'un s'était introduit dans le pavillon; mais quand on a retrouvé sur le défunt ses deux montres et sa bourse, quand on a vu que rien n'avait été dérangé dans la chambre, alors [illegible] bien vite abandonné cette idée. D'ailleurs, M[illegible] qui connaissait votre oncle depuis long-temps, [illegible] souvent son ami avait été atteint d'étourdis[illegible]lables à c[illegible]i-ci, et qu'une fois même c'é[illegible]es prom[illegible]urs que M. Dumoutier avait [illegible] se pr[illegible] sa fenêtre dans la rue. Ju[illegible]rappel[illegible]ement, a confirmé la dépo[illegible]. Cer[illegible]l n'y a plus que quelques [illegible]tenan[illegible]nent à croire qu'il a été jeté [illegible]upid[illegible]engeance.

[illegible]ne c[illegible] rendre le calme à Frédéric, [illegible]dou[illegible]e réponse de Gabrielle; mais [illegible]u c[illegible]t été trop fortement ébranlé [illegible]de trouver cette nuit-là le re[illegible]ss[illegible] Quand le chirurgien vint faire

sa visite accoutumée, il trouva son blessé bien plus souffrant que la veille et il dit, en regardant d'un œil malicieux la jeune garde-malade :

— Il ne faudrait pas beaucoup de potions calmantes données par cette jolie main pour causer à mon jeune client un céphalitis complet.

Passons rapidement sur les quelques jours qui précédèrent l'entier rétablissement du blessé. Les soins empressés de Gabrielle, son amitié active et prudente affaiblirent peu à peu dans l'âme de Frédéric, sinon le souvenir de son crime et de son malheur, au moins les angoisses du remords et les mouvemens de désespoir qui venaient incessamment se saisir de son cœur et le torturer au souvenir d'Augusta. Le docteur avait recommandé d'épargner à son malade les émotions pénibles. L'ingénieuse bonté de Gabrielle veillait à ce que le nom de Dumoutier ou celui de l'infidèle maîtresse de Frédéric ne vinssent jamais se mêler à leurs entretiens. A force de rencontrer le sourire sur les lèvres de sa patiente et toute dévouée garde-malade, Frédéric avait fini par lui sourire à son tour. Une sorte de tristesse perçait bien encore dans ce signe de joie ; mais la physionomie du jeune malade n'exprimait plus qu'un doux abattement.

Encore un jour, et Frédéric allait retourner à Paris. Gabrielle, assise à table vis-à-vis du convalescent, le regardait plus attentivement que de coutume ; ses mains inactives laissaient la fourchette et le couteau reposer sur le bord de son assiette : c'était sans doute involontairement que la jeune fille oubliait de dissimuler deux grosses larmes qui venaient de s'échapper de ses paupières. Frédéric voit cela, il se lève aussitôt, court vers elle, et, séchant les pleurs de Gabrielle sous le feu de deux baisers, il lui demande d'où peut venir cette triste pensée qui la préoccupe.

— Je songeais à demain, dit-elle. Oh! sans doute je désirais vivement votre convalescence, Frédéric... mais c'est que j'étais si heureuse de vous prodiguer mes soins assidus! Maintenant vous n'avez plus besoin de moi... maintenant il faudra nous séparer. — Nous séparer, Gabrielle! et pourquoi? Ne pouvons-nous donc nous voir souvent... tous les jours? N'avez-vous pas eu pour moi l'amitié d'une tendre sœur?... Non, le monde n'est pas aussi méchant que vous vous l'imaginez... On se dira : C'est une reconnaissance toute fraternelle qui les unit. Soyez sans crainte, Gabrielle, nous ne nous séparerons pas... votre réputation n'a rien à redouter de notre intimité, puisqu'aux yeux de tous, comme aux miens, je ne suis, je ne puis être pour vous qu'un frère. — Et qui croira cela? interrompit Gabrielle en étouffant un soupir; car son cœur avait éprouvé une sensation bien pénible au moment où Frédéric lui rappelait qu'il ne pouvait l'aimer que d'une amitié fraternelle. — Qui le croira? mais tous ceux qui me connaissent... ils savent ce que mon amour trahi m'a coûté de sacrifices et de larmes... Je vous le répète, Gabrielle, votre réputation n'aura rien à souffrir de mes assiduités auprès de vous... je ne suis que votre frère. — Pour personne, vous ne pouvez être ce que vous dites... pas même pour moi, Frédéric, ajouta-t-elle avec cette franchise d'amour qui ne l'abandonnait jamais... et quand bien même, ajouta-t-elle, je me sentirais le courage de braver l'opinion des autres afin de vous conserver auprès de moi, je devrais encore m'imposer le chagrin de vous perdre de vue au moins pendant quelques mois. — Je ne vous comprends pas. — Je vais m'expliquer mieux. Vous avez besoin de distractions : la blessure que vous avez au cœur est loin d'être aussi bien fermée que celle dont vous avez souffert pendant trois semaines... Le médecin me

l'a dit, les voyages vous sont nécessaires. Vous voyagerez donc, mon ami... vous céderez à mes prières... vous ne reviendrez demain à Paris que pour vous préparer à un nouveau départ... j'ai tout arrangé pour cela... Julien à qui j'ai écrit avant-hier, est prêt à vous suivre... que rien ne vous inquiète... les frais indispensables de ce voyage me regardent... Si M. Dumoutier n'a pas eu le temps de réparer son injustice à votre égard... c'est un devoir pour son héritière de mettre à votre disposition toute cette fortune qui aurait dû vous appartenir. — Gabrielle, reprit vivement Frédéric, au nom du ciel, ne me parlez pas de cela... ces biens sont à vous, je n'accepterai rien... je ne peux... je ne dois rien accepter de ce que vous m'offrez... Et tout bas il ajouta : A moi cet argent ! oh ! il me brûlerait ; ce serait le prix du meurtre ! — Eh quoi ! Frédéric, quand vous n'avez pas refusé des soins que je pouvais ne pas vous donner, vous repousseriez comme une aumône ce qui vous est légitimement dû ! Ah ! mon ami, c'est me rendre bien cruelle cette richesse à laquelle je n'avais aucun droit... Et puis, continua-t-elle avec un gracieux sourire, n'est-il pas convenu entre nous qu'un jour ma fortune sera la vôtre?... Vous le voyez, je ne perds pas l'espérance, moi ; seulement je me dis : Ce sera dans bien long-temps peut-être?... mais qu'importe? pourvu que cela vienne... j'attendrai !

Frédéric lui tendit la main ; Gabrielle y posa doucement la sienne.

— Vous méritez un amour sans partage, cher ange... et moi, je ne suis pas digne de tout le bonheur que le vôtre promet... Non, je n'étais pas né pour être heureux. — Peut-être ! répondit la jeune fille en attachant sur Frédéric un regard consolateur... Mais ne parlons plus de tout cela, pensons à votre voyage.— Vous m'écrirez,

n'est-ce pas? vous ne me cacherez rien de ce qui se passera dans votre cœur? N'allez pas vous abandonner au chagrin, surtout; car si j'apprenais que votre santé court de nouveaux dangers... je quitterais tout pour aller vous rejoindre, pour vous soigner encore.

La tendre fille en était là de ses marques d'affection aussi vives qu'ingénues, quand la porte de la chambre s'ouvrit. La servante d'auberge annonça un commissionnaire qui venait de Paris et qui désirait parler à M. Frédéric Gilbert. Le commissionnaire entra, il salua le jeune malade avec une espèce de familiarité. Frédéric le reconnut et pâlit; il n'eut que le temps de s'appuyer sur le dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber, tant ses jambes flageollaient sous lui. Cet homme, c'était Jérôme Léonard!

IX

LE DEVOIR.

> Maintenant tu es à moi, à moi pour toujours, à moi pour la vie, et peut-être même au-delà de la vie; un serment nous a liés l'un à l'autre. Va, tu as été aussi sage qu'aimante.
>
> LORD BYRON. — *La Fiancée d'Abydos.*

— C'est une lettre, bourgeois, dit l'Auvergnat en présentant à Frédéric un papier qu'il avait soigneusement serré dans son portefeuille usé et crasseux.

Le jeune homme tendit une main tremblante pour prendre cette lettre; il la décacheta lentement, et tou-

jours l'œil fixé sur le commissionnaire, qui continuait son insipide sourire. Léonard, s'apercevant de l'embarras de Frédéric, profite d'un moment où Gabrielle se dirige vers la porte pour la refermer; il s'approche du convalescent, et lui dit à l'oreille ces mots rassurans, mais qui pourtant le glacent d'effroi :

— Motus ! c'est convenu ; il n'y a pas de risque que je parle devant le monde.

Le coupable et le témoin échangent un regard d'intelligence ; puis Léonard recule d'un pas, et se tient à une distance respectueuse de Frédéric.

— Qui donc peut m'écrire? se demande tout haut le convalescent, en examinant la suscription du billet ; je ne connais personne qui s'intéresse à ma santé, si ce n'est le spéculateur à qui j'ai vendu ma rente viagère. — Il faut que cela soit pressé, reprend Gabrielle, puisqu'on vous envoie un commissionnaire de Paris. — Je vas vous dire, interrompt Léonard ; c'est une petite promenade que je me suis procurée, parce que, aujourd'hui dimanche, il n'y a pas grand'chose à faire à mon coin. Quand on m'a envoyé, à ce matin, porter la lettre dans le faubourg du Temple, j'ai tout de suite reconnu la maison là où monsieur demeure. Tiens, que je me suis dit, c'est chez le jeune bourgeois qui m'a promis de l'ouvrage ; et dame ça me faisait plaisir de le revoir, attendu que je me doutais bien qu'il y aurait un bon pour-boire... Et puis, voilà que je ne trouve personne, et le propriétaire m'apprend que vous êtes à Essonne... Là-dessus, je retourne chez la pratique qui m'a donné cette lettre pour vous. Est-ce pressé, monsieur Dannebeau? que je lui dis ; c'est que pour avoir une réponse il faudrait faire pas mal de chemin. — M. Dannebeau, dit Gabrielle ; mais c'est le nom du notaire de M. Dumoutier. — Comme vous dites, ma belle demoi-

selle ; ça vient d'un notaire, dont je demeure à la porte. Comme il me charge de mettre la lettre à la poste, moi je ne fais ni une ni deux : en route, petit! ce n'est qu'une promenade. Je prends un chiffon de pain tendre avec moi, je l'arrose de deux petits verres... ça me donne du courage... j'arpente le terrain, et me voilà... A présent, si vous voulez me faire donner quelque chose pour me rafraîchir, j'aurai le plaisir de boire à votre santé.

Au nom du notaire de son oncle, la surprise de Frédéric augmenta. Comment pouvait-il se trouver en correspondance avec lui? Il hésitait à ouvrir la lettre. C'est que tout est sujet de trouble pour une conscience inquiète. Frédéric réfléchissait à part lui, sans faire attention au bavardage de Léonard ; mais quand celui-ci eut manifesté le désir de réparer les fatigues de la route aux dépens de son *jeune bourgeois*, il sortit de sa rêverie, et reprit vivement :

— Oui, mon ami; descendez dans la salle des voyageurs ; choisissez ce qui vous plaira le mieux ; ne craignez pas d'être indiscret. Mais pour que vous soyez bien traité... je vais moi-même... — C'est inutile de vous donner cette peine-là, bourgeois; puisqu'il ne s'agit que de demander ce qu'il y a de meilleur, je saurai bien me faire servir. Et il ajouta, en tirant la porte sur lui : Je disais bien que vous seriez bon enfant avec moi; aussi n'ayez pas peur, je vas me donner des forces... je ne me refuserai rien.

— Eh bien! dit Gabrielle, vous ne lisez pas la lettre de M. Dannebeau?... Peut-être renferme-t-elle une bonne nouvelle pour vous... Qui sait? si votre oncle avait disposé d'un legs en votre faveur? — Ne le sauriez-vous pas déjà, Gabrielle? reprit Frédéric en frémissant; car il craignait de devoir quelque chose à celui dont il avait causé

la mort.—Et comment connaîtrais-je les dernières dispositions de M. Dumoutier? J'ai quitté Paris huit jours avant le terme fixé pour l'ouverture du testament... Oh! mais lisez, lisez... je serais si contente d'apprendre que sa rigueur envers vous n'était qu'un faux semblant de colère! — Alors, interrompit Frédéric avec une feinte indifférence, lisez vous-même, Gabrielle; il est juste que vous soyez instruite du contenu de cette lettre avant moi, puisque c'est vous qu'il intéresse le plus.

Il lui donna le billet du notaire. Frédéric s'estimait heureux de ne pas lire lui-même, car le tremblement de sa voix eût trahi l'émotion qui s'était emparée de lui à l'arrivée de Léonard. Gabrielle lut :

« Monsieur,

» Ayant eu l'avantage de jouir pendant quarante ans
» de la confiance de mon cher client, feu M. Dumoutier,
» j'ai souvent été assez heureux pour combattre victorieu-
» sement quelques-unes de ses résolutions que je n'ap-
» prouvais pas. Depuis deux ans, cet estimable ami m'a-
» vait confié le dépôt de ses dispositions testamentaires
» en votre faveur. M. Dumoutier, à tort ou à raison, pa-
» rut avoir ensuite de violens griefs contre vous. Si j'avais
» cedé à son premier mouvement de colère, le testament
» qu'il a laissé vous serait entièrement défavorable... »

— Assez! interrompit Frédéric. Vous le savez, je ne veux rien accepter de sa fortune : je repousse avec horreur le legs que, dans un moment de pitié, il a cru devoir m'accorder. — Permettez que je continue... libre à vous d'être généreux après comme vous l'entendrez.

Frédéric se tut. Gabrielle reprit :

« Nous sommes les dépositaires de la fortune des fa-
» milles; mais notre ministère n'aurait rien d'honorable
» si nous ne sentions aussi qu'il y a pour nous une mis-

» sion toute morale à remplir. Cette noble influence que » nous devons exercer dans les transactions de nos cliens, » je ne m'en suis pas départi à l'égard de M. Dumoutier : » j'ai résisté, autant qu'il a été en mon pouvoir, aux pro- » jets de votre oncle, qui souhaitait ardemment d'annuler » un testament par lequel il vous instituait son légataire » universel. J'ai fait parler la voix du sang... je lui ai » fait comprendre que, dans l'intérêt de la réputation » d'une jeune fille qu'il garde depuis long-temps cher » lui sur un pied assez équivoque, il devait se défendre » du désir de lui laisser une fortune qu'on l'accuserait » d'avoir acquise par des complaisances que vous me per- » mettrez de ne pas qualifier... »

A son tour Gabrielle pâlit, ses lèvres tremblèrent, et la lettre lui tomba des mains.

— Infamie!... s'écria Frédéric, vous soupçonner!... vous, Gabrielle, qui êtes si pure!... Oh! mais je vous vengerai... On saura pourquoi mon oncle prit soin de vous... on saura qu'il vous devait bien quelques secours... puisque c'est lui... Ici Frédéric s'arrêta; l'accusation expira sur ses lèvres; il sentit que ce n'était pas à lui de flétrir la mémoire de Dumoutier : il ne lui était plus permis de le trouver coupable. La pauvre enfant pleurait comme pleure l'innocent qui ne peut repousser le soupçon que par des larmes.

— Mon Dieu! disait-elle, comment cette affreuse pensée a-t-elle pu venir à quelqu'un?... Quelle imprudence ai-je donc commise qui puisse la justifier?... Vous ne le croyez pas, Frédéric, n'est-ce pas?... vous m'estimez assez pour savoir que c'est un indigne mensonge. — Moi! reprit le jeune homme; mais ne voyez-vous donc pas, à l'indignation qui me possède, que je ne suis pas moins irrité que vous de cette infamie... Je vous l'ai dit, je vous vengerai!

— Et comment? objecta Gabrielle ; je vous le disais bien, le monde empoisonne nos paroles les plus indifférentes, nos actions les plus louables... Ce n'est pas assez que de me croire la maîtresse de l'oncle... la démarche que j'ai faite pour vous prodiguer mes soins, on l'interprètera aussi à mal. Pour être respectée il faut donc n'accepter les bienfaits de personne ; il faut donc être toujours en garde contre les mouvemens de son cœur?

— Je protesterai contre les calomnies, Gabrielle : je sais si bien que vous êtes digne de tous les respects! — Oui, vous le croyez, vous ; mais vous ne persuaderez personne, Frédéric. — Même en vous épousant !... ce serait pourtant jeter un défi à vos accusateurs. — Que dites-vous?... vous auriez le courage?... Oh! mais, non, ce serait trop d'égoïsme de ma part. Vous n'avez pu encore oublier l'autre. Le temps seul peut l'effacer de votre souvenir : vous ne vous appartenez pas encore, mon ami... je ne puis être à vous. — Gabrielle, interrompit-il, oui, vous avez dit vrai ; j'aime encore celle qui m'a trompé... je l'aime de toutes les forces de mon âme... je me trouve méprisable de la préférer à un ange de bonté et de vertu tel que vous ; mais quoique cet amour soit encore tout-puissant dans mon cœur, je n hésiterais pas à demander votre main, sans cette fortune qui vous appartient... — Oh! mais attendez... attendez, reprit Gabrielle, qui écoutait avec anxiété chacune des paroles de Frédéric... Rien ne prouve que je sois l'héritière de M. Dumoutier... je croyais l'être il y a une heure encore ; mais maintenant nous nous sommes peut-être trompés tous deux... Il faut que j'achève la lecture de cette lettre. Mon Dieu! continua-t-elle avec une vive expression de bonheur, tu me rendrais bien heureuse en me faisant bien pauvre ; car je lui devrais tout, ma fortune et mon honneur.

Elle ramassa la lettre, qui était tombée aux pieds de Frédéric, et lut les dernières lignes avec une précipitation toute joyeuse, tandis que le convalescent, appuyé sur la tablette de la cheminée, couvrait sa tête de ses mains, pour cacher à la jeune fille les émotions qui variaient alternativement l'expression de son visage.

« Enfin, mandait M. Dannebeau, les raisons que j'ai su » faire valoir l'ont emporté sur la résolution que mon » client avait prise de vous priver de ses biens : il convint » avec moi d'attendre encore un an, avant de rien changer » à ce qui avait été fait à l'époque où il vous reconnut pour » son unique héritier. Cette année de répit allait expirer, » quand la mort vint le surprendre d'une manière si funeste. » L'ouverture du testament a été faite hier en présence » de M. Cervier, nommé par lui exécuteur de ses » dernières volontés ; et, à l'exception de deux legs de » douze cents francs chacun, l'un en faveur de mademoi» selle Gabrielle Sauzat, le second au profit du sieur Julien » Letourneur, valet de chambre du défunt, vous serez mis » en possession de tous les biens meubles et immeubles » que M. Dumoutier a laissés libres de toutes dettes et en» gagemens. »

Il se fit un moment de silence dans la chambre. Gabrielle avait achevé la lecture de la lettre, et elle levait vers Frédéric des regards craintifs et supplians. Pour lui, toujours le visage caché dans les mains, il n'avait qu'une pensée : « Pourquoi Augusta m'a-t-elle trompé ! » murmurait-il tout bas. Comme la jeune fille voyait avec douleur que Frédéric ne songeait plus à renouer l'entretien, elle hasarda d'une voix timide cette question qui devait provoquer une réponse positive :

— Partirai-je, monsieur Frédéric ? — Oui, avec moi, pour Paris ; et là je vous rendrai, devant la loi et le prêtre,

cette fortune dont vous avez été injustement privée. — Et ce sacrifice ne sera-t-il pas trop grand pour vous?... Pourrez-vous vous sentir la force de m'aimer, quand le souvenir d'une autre n'est pas encore effacé de votre mémoire? — Gabrielle, si mon amitié, mon estime vous suffisent, à compter de ce jour, je vous jure dévouement et fidélité inviolables; quant à de l'amour... — Ne m'ôtez pas l'espérance, ajouta-t-elle en pressant affectueusement la main qu'il lui tendait.

Frédéric étouffa un soupir profond, et tout bas il se dit: — C'était le seul moyen de m'acquitter envers elle... Si mon oncle eût vécu un jour de plus, les biens qu'il me laisse appartiendraient à Gabrielle... c'est bien assez d'une victime. Qu'elle soit riche, qu'elle soit heureuse, je n'aurai fait que mon devoir. Puis il reprit tout haut et d'un ton solennel: — Oui, Gabrielle, sur l'honneur je serai votre époux.

Ce fut avec ivresse que la jeune fille entendit ces paroles graves et sacrées sortir de la bouche de celui qu'elle aimait. Cependant celui qui allait lui donner sa main ne l'aimait que comme une sœur; mais la jeune fille se disait: — Cette vive tendresse qu'il m'inspire, il l'éprouvera pour moi un jour.

Pendant cet entretien si plein de confiance et d'abandon, Léonard, si fidèle à la promesse qu'il avait faite de ne se rien refuser, achevait le plus substantiel repas qu'il eût pris de sa vie: il mit à sec la seconde bouteille, et, lesté d'importance, il monta chez Frédéric pour chercher la réponse à sa lettre. A son aspect, Frédéric éprouva de nouveau une commotion douloureuse; il ne pouvait pas voir en face cet homme qui savait tout et pouvait se lasser d'une discrétion qui ne lui profitait pas; aussi, quand Léonard lui tendit la main pour recevoir le prix de sa com-

mission, Frédéric s'empressa de fouiller dans la bourse que son rival lui avait laissée; il prit une pièce d'or de vingt francs, et la donna au commissionnaire. Léonard sourit comme il souriait toujours; il tourna la pièce dans ses doigts, et regarda avec un étonnement à la fois malin et timide Frédéric, qui se mourait d'effroi que ce regard ne fût compris de Gabrielle.

— Eh bien! mon ami... n'es-tu pas content?... ne t'ai-je pas payé? — Si fait, bourgeois; mais... c'est que je pensais.... — Attends... je te dois plus; c'est vrai... Et il tira un autre napoléon, que Léonard reçut avec cette niaise apathie qui ne l'abandonnait jamais. — Maintenant, dit Frédéric, tu peux partir, il n'y a pas de réponse. Demain je serai à Paris. — Très-bien, reprit Léonard en continuant de retourner ses deux pièces d'or; mais c'est que je me disais : Monsieur me paie cher ma commission : ça ne m'étonne pas... d'autant plus que nous sommes des connaissances... Mais voilà qu'il se fait tard pour m'en retourner à pied jusqu'à la chambrée... La voiture de Paris est en bas, et ça me serait un crève-cœur de changer mes pièces d'or, d'autant plus que c'est pour faire des économies, et que la grosse monnaie ça prend trop de place dans une tire-lire; la mienne surtout ne peut pas en tenir beaucoup. — J'entends, dit Gabrielle, le commissionnaire désire qu'on lui paie sa place dans la voiture. — Juste, répliqua Léonard en portant tour à tour les yeux sur Frédéric et sur Gabrielle. Celle-ci prit quelque monnaie dans son sac, et ajouta en riant : — Au fait, il ne faut causer de chagrin à personne aujourd'hui... il est juste que ce brave homme profite de notre bonheur. — En vous remerciant, ma bonne dame, dit Léonard; ça fera le compte pour le cocher, avec deux sous pour boire que je mettrai de ma poche. — Il ferma la porte, descendit deux marches, puis

rentra aussitôt dans la chambre pour dire à Frédéric : — Vous n'oublierez pas, mon bourgeois, je suis toujours au coin de la rue Sainte-Avoye ; si vous ne me trouvez pas à ma place, vous demanderez *la Grande-Perche* aux camarades : c'est un nom d'amitié que les pays m'ont donné. Cette fois il partit. Quelques secondes après la sortie de l'Auvergnat, Frédéric entendit le cocher de la voiture publique exciter ses trois haridelles, qui s'élancèrent au galop boiteux de leurs jambes cagneuses.

— Le port des lettres coûte cher à Essonne, dit Gabrielle en souriant, quand le commissionnaire fut parti.— Frédéric tressaillit, car il sentait combien il était nécessaire d'expliquer son étonnante générosité envers Léonard.

— N'est-ce pas, dit-il, que ma conduite avec cet homme doit vous paraître extraordinaire? — Non, répliqua-t-elle; j'ai pensé que vous le saviez malheureux, et je n'ai vu dans votre action qu'un moyen délicat de lui faire accepter quelques secours.

Cette réponse rassura Frédéric. La soirée avançait; Gabrielle souhaita une bonne nuit à son malade, et se retira dans sa chambre. Bien des heures s'écoulèrent avant que la jeune fille pût céder au sommeil; mais ses idées étaient si riantes, l'avenir se présentait à elle sous un si beau jour, qu'elle trouvait du plaisir à veiller.

Le sommeil ne s'empara pas non plus de Frédéric aussitôt qu'il se fut mis au lit. Depuis quelques heures sa position avait singulièrement changé. Tout-à-l'heure pauvre, mais libre de ses actions, il pouvait emporter au loin ses chagrins et ses remords. Maintenant riche mais enchaîné par une promesse faite à une femme dont il ne partage pas l'amour, il faut qu'il accoutume sa bouche au sourire; il faut qu'il impose silence à ses soupirs, qu'il s'étudie à donner l'expression du calme à son visage, afin que Ga-

brielle ne soupçonne rien des combats que lui livre sa conscience, afin qu'elle ignore l'étendue du sacrifice qu'il fait en l'épousant; car si elle pouvait deviner une partie des souffrances qu'il endure, elle serait assez généreuse pour lui rendre sa parole. Mais pourrait-elle renoncer à lui sans être malheureuse? et Frédéric se dit : — Elle n'a pas mérité de souffrir.

Au point du jour, Gabrielle était sur pied et préparait tout pour le départ. Frédéric affecta pendant le voyage une tranquillité qu'il n'éprouvait pas. Mais, lorsque, arrivés à Paris, Gabrielle lui demanda la permission d'habiter, comme autrefois, la maison dans l'île, où il viendrait la voir jusqu'à l'expiration de leur deuil, une sueur froide passa par tous les membres de Frédéric, et d'une voix fortement émue, il répondit à la jeune fille :

— Non, de grâce, n'allez plus dans cette maison... Mon oncle en avait une autre à Paris, dans le Marais : c'est là que vous logerez désormais. — Comme vous voudrez, reprit Gabrielle avec une touchante résignation... Vous avez raison, la maison de l'île nous rappellerait des souvenirs trop affligeans; disposez de moi; ordonnez, Frédéric, je ferai tout ce qui vous plaira.

C'est chez M. Cervier, l'exécuteur testamentaire de Dumoutier, que les futurs époux se rendirent d'abord.

— Eh bien! mon cher monsieur, dit celui-ci dès qu'il se trouva face à face avec Frédéric, quand je vous disais autrefois que mon ami savait réparer ses torts; j'espère qu'il en a usé généreusement avec vous... Vous voilà, grâce à lui, à la tête d'une belle fortune... Mademoiselle non plus n'a pas été oubliée dans le testament : douze cents francs de dot; avec cela on peut trouver pour mari un honnête ouvrier. Nous verrons à arranger un bon mariage pour vous, ma chère amie.

Gabrielle regarda Frédéric, car elle n'osait répondre; mais la jeune fille désirait que tout le monde connût leur projet d'union. Le neveu de Dumoutier ne fit pas attendre la réponse si vivement désirée par Gabrielle. Il reprit :

— Ne vous donnez pas la peine, monsieur, de penser à l'établissement de la protégée de mon oncle, car je vous prierai avant peu de vouloir bien signer à notre contrat de mariage. — Ah! ah! vous épousez mademoiselle... Allons, c'est bien... c'est très-bien de votre part, mon ami; mais j'avais rêvé pour vous un autre parti... fort avantageux... ma pupille. Enfin, n'en parlons plus.

Frédéric ne se souciait guère de retourner dans sa mansarde du faubourg; l'aspect de ces lieux eût renouvelé des souvenirs qu'il cherchait à éloigner. Cervier lui offrit un logement dans sa maison. Il devait l'habiter jusqu'à l'époque de son prochain mariage. Quant à Gabrielle, elle alla, comme nous l'avons dit, se loger dans un petit appartement d'une maison de la rue Saint-Louis, qui appartenait à l'héritier de son père adoptif.

Quelque temps après son retour à Paris, le meurtrier passa par une de ces cruelles épreuves auxquelles les coupables sont parfois soumis. Gabrielle et M. Cervier voulurent aller rendre visite à la tombe de Dumoutier. On se rappelle que depuis long-temps le vieil usurier avait lui-même marqué sa place au cimetière, afin de reposer auprès de sa sœur. Frédéric eût en vain cherché à cacher son émotion en présence de ces deux tombeaux; c'eût été au-dessus de ses forces; il se laissa tomber à genoux sur le marbre qui renfermait les restes de sa mère; la bouche collée contre la terre, il implora pitié et miséricorde pour son crime; et ce n'est qu'après deux heures d'évanouissement qu'il rouvrit les yeux. Il était alors dans son lit, entouré du médecin, de M. Cervier et de Gabrielle, qui l'a-

vaient transporté du cimetière à la maison de l'exécuteur testamentaire, sans pouvoir parvenir à le rendre à la vie.

— Sans doute, c'est une imprudence, disait le docteur; ce jeune homme relève à peine d'une maladie fort grave. Il paraît doué d'une excessive sensibilité; vous deviez prévoir le danger qu'il y avait à le conduire devant la tombe de deux personnes qui lui étaient chères. — Oh! j'irai seule maintenant, répondit Gabrielle... Mais voilà qu'il revient à lui... C'est de repos et de calme qu'il a besoin, je le sais. Laissez-moi seule avec lui. — Mademoiselle a raison, reprit le médecin. Allons nous mettre à table, monsieur Cervier.

Peu à peu, Frédéric avait retrouvé tous ses souvenirs; aussi, dès qu'il se vit seul avec Gabrielle, il lui demanda d'une voix faible et tremblante :

— Est-ce que j'ai parlé pendant mon évanouissement?

— Oui, répondit-elle, c'était comme le délire de la fièvre. Vous avez dit des mots sans suite, inintelligibles; on ne distinguait que le nom de votre mère... Mais ne pensez plus à cela; car vous pourriez éprouver une seconde attaque de nerfs, et il n'en faudrait pas beaucoup comme celle-ci, mon ami, pour que nous ayons encore une mort à déplorer.

Trois mois après cette dangereuse rechute, on célébrait à la petite église Saint-Louis du Marais le mariage de Frédéric Gilbert avec Gabrielle. Un commissionnaire se tenait debout devant la voiture des mariés quand ils sortirent du temple. Frédéric reconnut dans celui qui ouvrait la portière de sa voiture Léonard l'Auvergnat, qui lui dit, toujours avec le même sourire :

— Bien du bonheur, bourgeois! Hein! si je n'avais pas été bon enfant le jour de notre rencontre là-bas, vous ne seriez pas ici aujourd'hui.

Le marié frémit, et laissa tomber sa bourse dans la main de cet homme.

— Merci, mon maître, reprit Léonard ; je suis à vos ordres pour toute la journée.

En effet, à la porte de M. Cervier, chez lequel se donnaient le bal et le repas de noces, Léonard se retrouva près du carrosse ; et, quand le soir les mariés partirent ensemble pour leur maison de la rue Saint-Louis, ce fut encore Léonard qui, armé d'une torche de résine, éclaira Frédéric au moment où il descendait de voiture.

X

LES BIENFAITS.

> La bienfaisance est le sommaire de toutes les vertus.
>
> SAADI.
>
> Tous les bienfaits ne partent pas de la bienfaisance.
>
> DUCLOS.

Cette double apparition du témoin dans un jour de fête avait singulièrement assombri les pensées du jeune époux. Plus d'une fois le doux et joyeux regard de Gabrielle s'était rencontré avec le regard pensif et douloureux de son mari. Frédéric alors cherchait à dissimuler sa tristesse ; mais une larme qui venait aussitôt à briller sous la paupière de la jeune fille inquiète lui disait assez que c'était en vain qu'il s'imposait le devoir de paraître heureux. On ne trompe pas facilement la sollicitude d'une femme qui nous aime : elle a des yeux au cœur pour voir ce qui se passe dans le nôtre. Mais comme Gabrielle ne pouvait de-

viner le véritable motif de cette contrainte qui perçait à travers la fausse expression de bonheur que Frédéric essayait de donner à son visage, la pauvre enfant interprétait bien cruellement pour elle le sombre abattement de son ami. Au milieu de la pompe du temple, des rires, des festins et des joies du bal, elle se disait :

— Il n'y a peut-être qu'un malheureux ici, et ce malheureux, c'est à moi qu'il doit sa souffrance... à moi, qui aurais voulu tout sacrifier à son bonheur... à moi, qui l'aime comme aucune femme n'a jamais aimé peut-être... Oh ! s'il n'avait pas dit oui avec tant de force, si sa voix eût tremblé en prononçant le mot qui vient de nous unir, j'aurais eu le courage de dire non ! moi, et il serait libre encore... Mais il m'a regardée d'un air si bon alors que je me suis crue tout-à-fait aimée ! Maintenant que le mal est fait... il comprend l'étendue du sacrifice qu'il s'est imposé... sa chaîne lui pèse... il la déteste, peut-être ?... Si j'osais l'interroger !

Ces pénibles *à parte* étaient interrompus par une galanterie de l'un des convives, par une invitation à danser ou par une réflexion morale du gros monsieur Cervier, et il fallait répondre à tout cela d'un air facile et gai, comme si l'on n'avait pas eu le cœur brisé d'inquiétude.

Enfin minuit sonna : une sœur de M. Cervier, qui présidait aux soins de la fête, donna aux époux le signal du départ. Le cœur de Gabrielle battait fort quand elle mit sa main dans celle de son mari pour gagner la voiture qui les attendait ; mais ce n'était pas de la craintive et douce émotion qui s'empare de la vierge la plus éprise quand elle voit avancer le moment où les chastes plaisirs du ménage feront tomber le voile dont s'enveloppait sa pudeur de jeune fille. Ce qui causait le trouble de Gabrielle, c'était l'impatience de ne pouvoir se trouver seule avec Frédéric,

pour lui demander enfin le secret de son cœur et les motifs de ces nombreux soupirs qu'elle avait surpris. La voiture roula jusqu'à la maison de la rue Saint-Louis.

Chemin faisant, le calme était rentré peu à peu dans l'âme de Frédéric..... Assis vis-à-vis de Gabrielle, ses genoux effleuraient ceux de sa jeune femme. Il sentit à travers ses vêtemens ce frisson de l'épiderme qui s'irrite sous une sensation de plaisir; il pressa doucement de l'orteil le pied de la pauvre enfant. Une pression rapide, convulsive, répondit à la sienne : c'en était assez de ce jeu muet de l'amour pour chasser les tristes pensées qui troublaient sa conscience. Tout souvenir pénible se serait effacé de sa mémoire, si la sœur de M. Cervier ne l'eût rappelé à lui au moment où, excité par une tendre provocation de Gabrielle, il rencontra, sans le vouloir, le pied de la vieille demoiselle.

— Prenez donc garde, monsieur, dit mademoiselle, j'ai des cors qui me font horriblement souffrir.

Frédéric fronça le sourcil en demandant pardon à la prude; Gabrielle se pinça les lèvres et rougit. Les chevaux s'arrêtèrent, on était arrivé à la maison des époux.

Vous savez quel visage Frédéric vit sourire à travers la fumeuse lumière de la torche qui éclairait le marche-pied de la voiture : c'était le démon du remords qui lui riait ainsi. — Bonne nuit, mon bourgeois! dit l'Auvergnat en cédant à Julien le soin d'éclairer ses nouveaux maîtres. La figure de Frédéric devint livide ; il crut, aux battemens de son cœur, que sa poitrine allait s'ouvrir et que sa dernière heure était venue.

Mademoiselle Cervier demeura quelques instans dans la chambre à coucher avec Gabrielle; mais bientôt après celle-ci la congédia, et Frédéric put entrer chez sa femme. Il aurait volontiers prié la vieille fille de rester plus long-

temps encore, tant il avait de peine à se remettre de sa stupeur! Pourtant il parvint à vaincre son émotion, et dès qu'il se vit seul avec la jeune mariée, il s'approcha doucement d'elle pour l'aider à détacher le bouquet qui s'était tout le jour balancé sur son sein. Gabrielle prit la main de son mari :

— Non, dit-elle, mon ami, ne feignez point un empressement que vous ne pouvez pas éprouver... Tenez, asseyez-vous près du feu... je vais m'asseoir aussi; nous avons à causer. Ah! mais promettez-moi de me répondre bien franchement, car je veux aussi vous parler avec toute la franchise que vous me connaissez.

Ces paroles troublèrent un peu Frédéric. Gabrielle avança deux fauteuils devant la cheminée, et regarda son mari d'un air si suppliant, qu'il ne put se dispenser de s'asseoir vis-à-vis d'elle. Gabrielle reprit, après un court silence :

— Je suis à vous, Frédéric, ou plutôt c'est vous qui avez bien voulu vous donner à moi; car entre nous, ce n'est pas comme dans les ménages ordinaires, où la femme pleure et tremble en mettant pour la première fois le pied dans la chambre nuptiale. Ici les rôles sont changés. A mesure que l'instant approchait où nous devions nous séparer du monde, pour être entièrement l'un à l'autre, j'ai vu votre visage s'empreindre de tristesse : on eût dit que des regrets tardifs, mais bien amers, s'étaient emparés de vous.

— Peux-tu le penser, ma Gabrielle? n'est-ce pas moi qui, le premier, t'ai parlé de cette union? n'ai-je pas cherché à en rapprocher le terme, quand une fois elle a été convenue entre nous? Non, tu te trompes, mon amie; je n'aurai qu'un regret dans ma vie, ce sera de ne pas te donner tout le bonheur que tu mérites. — Oui, vous êtes généreux... bien généreux, Frédéric, je le sais, continua-t-elle

en rapprochant son fauteuil de celui de son mari, et moi je n'ai eu que de l'égoïsme. — De l'égoïsme !... Mais ces tendres soins que tu m'as prodigués, il y a quelques mois, ces fatigues... ces nuits passées près de mon lit !... — Oh ! ne m'en remerciez pas, car je ne sais si je n'ai pas rendu grâce au ciel de votre blessure, qui me procurait le bonheur de rester auprès de vous... Et ce bonheur, j'en jouissais seule ; car vous, vous en aimez une autre... Dans vos rêves, ce n'était pas moi que vous appeliez... peut-être même ma présence vous était-elle importune... je me le disais quelquefois ; et cependant je restais là. Vous voyez bien que vous ne me devez aucune reconnaissance. Oui, Frédéric, je ne fus qu'égoïste ; mais cet égoïsme m'aurait donné le courage de tout faire pour vous ! le courage enfin de me rendre digne de votre amour. — Bonne et charmante fille, reprit Frédéric en saisissant la main de Gabrielle, tu te calomnies pour me faire excuser ma froideur envers toi... Oh ! mais crois-le bien, sans un autre sentiment, que je vaincrai sans doute, tu ne douterais plus de mon cœur... Tiens, ce n'est déjà plus qu'un triste souvenir, que tes douces paroles effaceront avant peu. Ne me rappelle pas ce qu'un amour méprisable m'a fait souffrir, aide-moi à l'oublier, Gabrielle ; n'en reparlons jamais, je t'en supplie. — Si fait, mon ami, il faut que je vous en reparle encore, il faut que vous soyez assez confiant avec moi pour me dire si la pensée de notre mariage n'est pas pour vous un supplice... si vous ne considérez pas comme un bonheur l'idée de vous séparer de moi, d'aller vivre au loin... jusqu'au moment où, guéri d'un souvenir qui vous poursuit encore, vous pourrez revenir sans répugnance à celle qui vous conservera toujours ce qu'elle vous a juré aujourd'hui : son obéissance ! sa fidélité !

Durant cette réplique de Gabrielle, Frédéric s'était levé ;

accoudé un moment sur la cheminée, il l'écouta parler avec admiration et surprise. Enfin l'attendrissement l'emporta, il enlaça ses deux bras autour du cou de sa jeune femme, et la tenant ainsi embrassée, il lui dit, cœur contre cœur, lèvre contre lèvre :

— Non, mon ange, non, je ne te quitterai pas... à toi !... toujours !...

Le souvenir d'Augusta disparut dans ce baiser, où les deux époux échangèrent leurs âmes. Les larmes inondaient les joues de Gabrielle.

— Tu m'avais promis de ne pas pleurer, lui dit-il en souriant. — Je n'étais préparée qu'au malheur de te perdre, répondit-elle. Et ce mot ingénu fut le signal de mille autres baisers.

La tâche du conteur s'arrête devant les mystères du lit nuptial ; celui-ci n'eût-il qu'un rideau de gaze, le religieux respect qu'il nous inspire doit en faire pour nous un voile impénétrable.

La matinée était déjà fort avancée quand Frédéric et Gabrielle se levèrent. Un rayon de soleil qui glissait à travers les feuilles de la jalousie descendait en colonne lumineuse sur le parquet de la chambre. La jeune femme, vêtue en élégant et riche déshabillé du matin, ouvrit la croisée, et, tendrement appuyée sur l'épaule de son mari, elle respirait au balcon l'air pur de son quartier solitaire. Frédéric, tout à sa femme, lui parlait d'amour, et ne cessait de la regarder avec reconnaissance : il semblait la remercier du bonheur qu'elle lui avait donné. Tout-à-coup les yeux de Frédéric prirent une expression plus sombre, le sourire s'effaça de ses lèvres, son front se plissa, il abandonna la main qu'il venait de presser avec une tendre émotion, et parut ne plus entendre les douces folies de l'heureuse mariée.

— Qu'as-tu donc, mon ami ? on dirait que tu trembles. L'air froid te saisit peut-être?... veux-tu rentrer?... Mais écoute-moi donc, je te demande si tu veux rentrer! Te voilà encore rêveur comme hier, quand j'interprétais si mal ton chagrin... car maintenant je sais combien j'étais injuste envers toi...

Frédéric ne répondait pas; son regard était fixe; Ga brielle reprit :

— Mais tu me fais peur quand je te vois comme cela... Allons, viens si tu le veux, moi, je rentre.

Cette fois, il entendit les paroles de sa femme.

— Non, dit-il, je n'ai rien, restons là encore. Et tout bas il ajouta : Je ne dois pas avoir l'air de le fuir, car il s'en vengerait, peut-être; mais, mon Dieu! le retrouverai-je donc toujours et partout!

Gabrielle ne pouvait comprendre la cause de ce trouble soudain; car elle n'avait pas remarqué ce grand commissionnaire qui, assis sur la borne de la maison qui faisait face à celle de Frédéric, saluait incessamment les mariés depuis qu'ils étaient venus s'accouder sur le balcon. C'était encore Jérôme Léonard; oui, c'était lui qui s'offrait aux regards du meurtrier; il paraissait les chercher, et tourmentait le jeune mari de son sourire insupportable et de ses grossiers coups de chapeau. Frédéric prit un air de bonté pour lui répondre. Jérôme Léonard ne baissa pas les yeux : il continuait à faire des signes, auxquels Frédéric cherchait en vain un sens; Gabrielle enfin vit cela :

— Que te veut donc cet homme? demanda-t-elle à Frédéric. — Je ne sais. — N'est-ce pas le commissionnaire qui t'apporta la lettre de M. Dannebeau? — Oui, c'est lui-même; mais je n'ai rien à lui dire... il ne peut rien me vouloir. — Si fait, car il voit que nous parlons de lui, et voilà qu'il recommence de plus belle à te faire des signaux...

Il faut le faire monter, mon ami... tu ne peux pas entreprendre une conversation du haut de notre balcon avec ce commissionnaire. Je vais l'envoyer chercher par Julien : nous saurons ce que cela signifie.

Frédéric n'osait se refuser à recevoir Léonard : il devait craindre à la fois et de manquer d'égards envers celui-ci et de laisser pénétrer un vague soupçon dans le cœur de sa femme. Julien fut envoyé près du commissionnaire, et les mariés rentrèrent dans leur appartement. Frédéric avait plus que jamais intérêt à ce que son crime ne fût pas connu ; car ce n'était plus seulement de son honneur qu'il s'agissait, mais encore de l'honneur et du repos d'une femme qui depuis un jour lui était bien chère ; il s'empressa d'aller au-devant de Léonard, et lui jeta à voix basse ces trois mots dans l'oreille :

— Silence devant elle ! — C'est dit, répliqua le commissionnaire.

Et ils arrivèrent ensemble auprès de Gabrielle.

— Vous paraissiez avoir le désir de me parler, mon ami ? Voyons, qu'avez-vous à me dire ? reprit Frédéric avec une apparence de calme. — Voilà ce que c'est, monsieur, répondit Léonard en tournant dans ses mains son chapeau à larges bords ; sauf votre respect, le coin de la rue des Blancs-Manteaux n'est pas assez fort pour six commissionnaires que nous sommes, et puis on travaille en commun ; il y a des fainéans qui laissent tout l'ouvrage aux autres, vu qu'ils ont soin de tourner le dos quand on vient nous chercher pour porter les grosses charges... ça fait le soir des mots à la chambrée... Il y a toujours quelques coups de poing dans le partage, et moi, ça ne me va pas... Alors je me suis dit : Puisque le bourgeois que je connais depuis mon arrivée à Paris a un hôtel du côté du boulevart, peut-être bien qu'il ne me refusera pas l'autorisation de venir

poser mes crochets à sa porte. Je sais bien que la besogne ne donne pas beaucoup par ici ; mais s'il y a quelque chose à faire dans la maison de M. Gilbert, c'est moi qu'on prendra de préférence... Je suis un honnête homme ; un chacun, dans le quartier, sur la recommandation de monsieur et de madame, cherchera à m'occuper... et au moins, si je porte des gros meubles, ça ne sera pas pour partager le soir ma journée avec les camarades. — Sans doute, et je ne vois pas pourquoi vous ne vous établiriez pas à notre porte, reprit Gabrielle... Mon mari n'a aucune raison, je crois, pour vous refuser cela. — Comme vous dites, monsieur n'a pas de raison ; bien du contraire, ajouta Léonard en faisant clignoter ses yeux gris. — Certainement, interrompit aussitôt Frédéric, je vous autorise à rester là tant que vous le voudrez. — Ça n'est pas tout, objecta Léonard, c'est que pour s'établir tout-à-fait il faut des crochets... Là-bas, nous nous servions des mêmes chacun à son tour, et ici il faudra que j'en achète pour moi.

Le reste de sa demande s'expliqua par un gros rire.

— Mais, dit Gabrielle à son mari, si tu lui donnais le prix de ses crochets, cela ne nous ruinerait pas, et sans doute il serait bieu heureux. — J'y pensais, ma Gabrielle... Oui, Léonard, vous pouvez en commander, je les paierai. — J'étais bien sûr de la générosité de monsieur. — Est-ce tout ce que vous désiriez de moi ? — Oui, monsieur, puisque vous me promettez de ne pas m'oublier quand il y aura quelque chose à me faire gagner chez vous... Ah ! c'est que je tiens à vous servir comme il faut, moi... Dam ! vous êtes ma première pratique. J'ai encore chez moi cet écu de cent sous que vous m'avez donné ce jour... vous savez, le jour où je vous ai rencontré. — C'est très-bien, mon ami... on vous emploiera. Et tenez, continua Frédéric, qui avait hâte de se débarrasser de l'Auvergnat, pour commencer,

on vous chargera demain de porter les lettres de faire part de mon mariage... Quand vous n'aurez rien à faire, vous demanderez de l'occupation à Julien : il sera chargé de vous en fournir. — Très-bien, dit Gabrielle; il faut que la première personne qui nous demande quelque chose n'ait point à se repentir de sa démarche. — Merci, ma bonne dame, dit Léonard. A présent, si monsieur veut bien me donner un certificat comme quoi il m'autorise à rester à sa porte, j'irai le porter au commissaire, et de là je passerai au coin de le rue des Blancs-Manteaux, pour dire aux camarades qu'ils ne sont plus que cinq à manger aux mêmes crochets.

Frédéric écrivit le certificat que Léonard lui avait demandé ; et quand il l'eut donné au commissionnaire, il reconduisit celui-ci jusque sur l'escalier, et dit en lui glissant un napoléon dans la main :

— Je suis content de ta discrétion. — Ah ! mon Dieu ! monsieur, vous pouvez compter que je serai toujours muet là-dessus. Qu'est-ce que ça me fait de ne rien dire ? c'était votre affaire, et pas la mienne.

— Eh bien ! dit Gabrielle quand Frédéric fut rentré, voilà un brave homme qui s'en va content de toi ; et que t'en a-t-il coûté pour cela ? un oui et quelques lignes. Au moins, lorsque nous rentrerons et que nous sortirons de chez nous, nous serons sûrs de voir toujours là un homme qui nous doit de la reconnaissance. Cette idée-là te sourit comme à moi, j'en suis sûre.

Ainsi parlait la nouvelle mariée, et ses réflexions rendaient encore plus pénible à Frédéric la pensée du continuel supplice auquel la présence de Jérôme Léonard allait le condamner. En effet, il ne pouvait sortir de son hôtel ou rentrer chez lui sans que cet homme, toujours assis sur son banc de pierre, n'essayât de lui rappeler le sou-

venir de son crime en accueillant son passage d'un sourire, d'un mouvement de tête ou d'un signe d'intelligence. Frédéric, d'abord, s'était dit : — En passant près de lui, je détournerai les yeux. Mais étouffe-t-on comme on le veut la voix de la conscience? Mais quel coupable a reçu du ciel assez de puissance pour échapper au remords qui le poursuit journellement? Et le remords pour Frédéric, c'était ce commissionnaire, dont il rencontrait sans cesse le regard, dont la chanson montait jusqu'à lui, lorsque, enfermé dans son appartement avec Gabrielle, les douces caresses de celle-ci lui faisaient un moment oublier son malheur. Un projet de fête, de bal, venait-il distraire Frédéric de ses douloureuses pensées? pour se rendre à ces réunions de plaisir, il fallait passer devant Jérôme; il fallait lui payer ce tribut d'attention auquel il avait droit; il fallait enfin répondre par un sourire ami au ricanement niais et malin de l'Auvergnat! Alors toute la joie de Frédéric s'évanouissait; la soirée la plus gaie pour tous les autres n'était pour lui qu'une suite de tourmens. Et quand, le soir, bien tard, il rentrait à son hôtel, et que Jérôme n'était pas assis sur son banc, Frédéric n'en frémissait pas moins; en regardant cette place où il l'avait vu le matin, il se disait : — Demain il y sera encore... toujours je le verrai là! car je n'ai pas le droit de lui dire : Va-t'en!

Enfin, pour se soustraire à cette torture incessante, qui lui faisait sentir les plus poignantes angoisses au milieu des douces étreintes de l'amour conjugal, Frédéric résolut de voyager. La saison n'était pas favorable. Gabrielle voulut détourner son mari de ce projet étrange; mais son obéissance céda aux prières de Frédéric. Julien reçut l'ordre de faire les paquets, et quelques jours après les deux époux prirent la route de l'Italie. Léonard fut chargé de porter les malles à la diligence. En revenant de son

dernier voyage, il monta chez Frédéric, qui sortait avec sa femme : le jeune ménage allait faire ses adieux à M. Cervier.

— Mon maître, dit l'Auvergnat en l'abordant d'un air humble et câlin, je ne m'attendais pas à votre départ de Paris ; ça ne m'arrange guère, vu que voilà l'hiver qui vient : il sera dur, j'aurai besoin de gagner ma vie pour ne pas geler à mon coin, et vous êtes ma meilleure pratique.—Vraiment, dit Gabrielle en souriant à son mari, on croirait que ce pauvre Léonard veut t'empêcher de partir ; il faudrait qu'il fût bien éloquent pour y parvenir, puisque je l'ai vainement essayé. Frédéric reprit à part lui : — C'est que lui seul a le droit de s'opposer à mon départ ; s'il l'exigeait, il me faudrait bien rester. Mais comme Gabrielle allait l'interroger sur son silence, et que Léonard le regardait toujours fixement, Frédéric reprit aussitôt : — Mon ami, ne craignez rien pour le froid de cet hiver : si le vent de la rue est trop rude pour vous, mon portier vous recevra dans sa loge ; les jours où vous n'aurez pas d'ouvrage, Julien vous donnera à dîner dans l'office... vous ne souffrirez ni de la faim ni des rigueurs de la saison : je suis votre protecteur, et je veux toujours l'être, entendez-vous, Léonard ? Pour tous vos besoins, adressez-vous à Julien ; je lui ordonnerai de ne vous laisser manquer de rien. — Je savais bien qu'en m'adressant à monsieur je pouvais être tranquille sur mon sort. Alors, bon voyage, mon bourgeois, que je vous souhaite ; quand vous reviendrez, vous me trouverez sur mon banc, toujours prêt à vous servir honnêtement et avec zèle.

Frédéric et sa femme s'éloignèrent.

— Ne trouves-tu pas, ma bonne amie, dit le mari de Gabrielle à celle-ci, que je fais bien de donner chez nous un asile à ce brave garçon pendant l'hiver ? — Oh ! oui,

répondit-elle; quand on a commencé à obliger quelqu'un, il faut continuer à veiller sur lui ; c'est un engagement de bienfaisance qu'on a pris envers lui, et auquel on ne saurait manquer sans être taxé de caprice, de cruauté même.

Ces paroles rassurèrent Frédéric. Il n'avait interrogé sa femme qu'afin de s'assurer qu'elle ne soupçonnait pas la raison puissante qui le portait à s'intéresser si vivement au sort du commissionnaire. Enfin, les époux partirent. Leur voyage dura un an. Frédéric éloignait toujours, autant qu'il le pouvait, le terme de son retour à Paris ; mais la saison redevint à la fin triste, froide et pluvieuse. Gabrielle suppliait depuis long-temps son mari de la ramener à leur maison de la rue Saint-Louis ; et lui ne trouvait aucune objection raisonnable pour justifier une plus longue résistance. Il se résigna, et le jeune ménage, après avoir parcouru la Suisse, Florence, Rome et Naples, s'embarqua sur un brick du commerce, qui le transporta bientôt à Marseille.

La tendresse de Gabrielle, les sensations indiscontinues que procure le déplacement, avaient, quelques semaines après son départ, déjà singulièrement affaibli la puissance du remords dans l'âme du coupable. A force d'amour, Gabrielle lui faisait croire que le bonheur ne serait pas long-temps impossible pour lui. Un événement toujours désiré dès les premiers mois de ménage, la naissance d'un premier enfant, vint encore aider à effacer entièrement la teinte de mélancolie soucieuse qui de temps en temps assombrissait le visage de Frédéric. Huit mois après le départ des époux pour l'Italie, Gabrielle mit au monde une jolie petite fille, qui fut baptisée sous le nom de Florentine, afin qu'elle pût rappeler sans cesse à ses heureux parens le beau pays où leur fille avait reçu le jour. Alors disparut aussi pour toujours de la mémoire

de Frédéric le souvenir de la perfide Augusta; et quant à celui de son crime, il ne se présenta plus à son imagination que sous la forme fantastique d'un rêve pénible; encore ne revenait-il qu'à de longs intervalles. On eût dit qu'une vie nouvelle avait commencé pour lui avec la vie de Florentine, et que cet ange lui avait été donné pour le réconcilier avec sa conscience. Jamais mère ne fut plus heureuse que Gabrielle, car elle sentait que son enfant allait lui assurer la possession sans partage du cœur de son mari. Inquiète jusque là sur la sincérité des sentimens de celui-ci, elle se disait quelquefois :

Frédéric m'aime comme une sœur, mais son amour n'est pas ici; c'est bien à moi qu'il prodigue de douces caresses, mais peut-être que dans mes bras il pense encore à l'autre, qu'il l'appelle tout bas, quand par devoir il n'ose prononcer tout haut que mon nom.

Elle se disait cela, et elle souffrait. Mais lorsqu'elle vit des éclairs de joie briller dans les yeux de son mari à l'aspect de l'enfant qu'elle lui avait donné; quand la vive effusion de l'amour paternel se manifesta par ces baisers brûlans, ce délire du cœur que l'on ne contrefait pas, et sur lesquels une tendre mère ne saurait se tromper, oh! alors Gabrielle fut tout-à-fait rassurée : le temps était venu où elle devait régner seule dans la pensée de ce Frédéric, qui naguère encore n'avait osé lui promettre qu'une amitié fraternelle.

Ils arrivèrent à Paris. Une lettre avait prévenu le vieux Julien du retour des époux : il attendait ses maîtres dans la cour des Messageries; mais il n'était pas seul à les attendre, et la première personne qui s'offrit à la vue de Frédéric, quand il descendit de voiture, ce fut Jérôme Léonard, l'inévitable commissionnaire. Le temps avait triomphé du remords de Frédéric; mais la présence de

l'Auvergnat le lui rendit avec toute son énergie. En vain l'époux de Gabrielle était heureux père ; en vain un autre amour ne combattait plus dans son cœur le tendre sentiment que les vertus de sa femme avaient dû lui inspirer. Tranquillité d'intérieur, fortune, considération : il pouvait jouir de tout cela ; mais un homme était là, qui s'opposait à ce qu'il fût jamais en paix avec lui-même ; cet homme détruisait, par un seul de ses regards, tout ce qu'une absence de douze mois avait apporté de calme et de bonheur dans son âme.

Si Frédéric avait senti la nécessité d'acheter le silence de Léonard à l'époque de son mariage avec Gabrielle, il comprit combien la discrétion de ce témoin lui devenait encore plus précieuse maintenant qu'il avait à léguer son nom à un enfant, objet de sa plus vive sollicitude. Il réfléchit au moyen qu'il emploierait pour forcer l'Auvergnat à se taire sur ce qu'il savait du crime de la maison dans l'île ; et quand il fut rentré dans son autel de la rue Saint-Louis, son premier soin fut de mander Léonard, qui avait aidé Julien à transporter les malles du jeune ménage. Afin d'éviter le soupçon qu'une entrevue secrète avec le commissionnaire aurait pu faire naître dans l'esprit de Gabrielle, Frédéric résolut de ne se trouver avec lui qu'en présence de sa femme. Léonard s'empressa de monter chez son bienfaiteur, au moment où celui-ci allait se mettre à table. Frédéric essaya encore une fois de vaincre l'émotion que lui causait la vue de cet homme, et dit, en affectant une tranquillité d'esprit qu'il était loin d'éprouver :

— Eh bien ! Léonard, sommes-nous content de notre sort? avons-nous de l'ouvrage? — Oh ! comme ça, mon maître ; on boulotte ; mais ça ne va pas fort ; et puis voilà une nouvelle levée d'hommes qui ne m'est guère favo-

rable. Monsieur notre sous-préfet, qui a tiré pour moi la semaine dernière, n'a pas eu l'esprit de m'amener un bon numéro ; de façon que je serai forcé de quitter le coin pour la caserne et de m'exercer les bras avec une clarinette de cinq pieds : ce qui ne fait pas du tout mon compte. — Ah ! vous allez partir ? reprit le coupable avec une expression de joie qu'il aurait cherché en vain à dissimuler, tant cette nouvelle était douce à son cœur ! — Pauvre garçon ! interrompit Gabrielle. Mais vois donc, mon ami, comme il a l'air chagrin en nous apprenant son malheur ! Vous craignez donc bien de partir, Léonard ? — Oh dam ! c'est tout clair, quand on a une femme et un enfant au pays, qui compte sur vous. — Vous êtes marié, Léonard ? Et vous ne m'aviez jamais parlé de cela, dit Frédéric avec surprise. — Si cela est ainsi, ajouta Gabrielle, il a bien raison de se désoler... C'est une chose si terrible que la guerre !... Mais je croyais avoir entendu dire que les conscrits mariés étaient exemptés de droit du service militaire. — C'est juste, madame, on les exempte ; mais pour ça, il faut que monsieur le maire ou son adjoint se soient mêlés du mariage ; et dam ! le mien avec Marianne Butteau a eu lieu sans tout ça... Nous n'avons demandé la permission à personne... C'était un jour de fête du pays ; je lui ai dit : — Si tu voulais... Elle m'a répondu : — Je veux bien. Et ma foi... vous comprenez... voilà même pourquoi j'ai quitté le pays, où j'étais apprenti chaudronnier chez son père, un richard de notre endroit... Ça lui a valu une volée à la pauvre fille, et à moi mon congé.

Il accompagna son simple récit de ce sourire niais qui faisait tant de mal à Frédéric ; mais celui-ci ne le vit pas ; il était tout entier à cette pensée :

— Le sort l'a désigné ; il va partir... Je ne le verrai

plus là... Mon supplice est donc fini! — Mais, dit Gabrielle quand Léonard eut raconté ses amours avec mademoiselle Marianne Butteau, si le père de cette jeune fille est riche comme vous le dites, et s'il tient à l'honneur de sa famille, ne peut-il pas vous faire remplacer? Alors vous retourneriez chez vous pour épouser la mère de votre enfant.

— Ah bien oui! le père Butteau m'acheter un homme! il aimerait mieux, je crois, aller se faire tuer à ma place là-bas, plutôt que de dépènser un sou pour Marianne... Et s'il a battu cette bonne créature, ce n'est pas tant pour le déshonneur, qui lui est bien égal, que parce que ses voisins lui ont dit : — Si jamais mon enfant me faisait un tour pareil, je le tuerais sur la place. — Eh bien! continua Frédéric, que la même pensée préoccupait encore, vous serez soldat, mon ami; ce n'est pas un état à dédaigner, maintenant que l'avancement est rapide. Vous êtes fort, courageux : vous ferez votre chemin. — Grand merci, mon maître; mais, comme je vous l'ai déjà dit, ça ne peut pas me convenir; et voyez-vous, plutôt que de partir, plutôt que de laisser Marianne fille, et peut-être bien veuve, avant que son enfant ait passé avec nous sous le poêle de serge de la paroisse, j'aimerais mieux me couper les deux doigts de la main droite... Ah dam! c'est que je suis un honnête homme, moi, et que si j'ai un enfant, ce n'est pas pour qu'il manque de père... Avec ça, Marianne m'a fait écrire par le maître d'école que le petit était tout mon portrait. Il s'arrêta pour essuyer une larme.

Il y avait tant de franchise dans le grossier attendrissement de Léonard, en parlant de son fils, que Gabrielle en fut tout émue :

— Mon ami, dit-elle à Frédéric, n'y aurait-il pas moyen d'empêcher ce pauvre garçon de partir? Voyons,

ne pourrais-tu lui trouver quelque protecteur parmi nos amis, nos connaissances? Mais parle donc, mon ami.

Frédéric n'avait pas eu besoin de se voir sollicité par Gabrielle pour former le projet de sauver Léonard du malheur d'être soldat; mais il voulait que le désir d'obliger l'Auvergnat vînt de sa femme, tant il craignait encore les conjectures que sa générosité pour cet homme aurait pu faire naître!

— Il y a bien un moyen, répondit-il à Gabrielle; ce serait de lui acheter un homme. — C'est aussi à celui-là que je pensais, ajouta Léonard; je me disais : Monsieur est si bon pour moi, qu'il ne me refusera pas cela, d'autant plus que je pourrai le rembourser un jour, quand ma tante Jacquet m'aura laissé son bien. Aussi j'attendais votre arrivée avec impatience pour vous conter mon malheur. — Eh bien! oui! interrompit la jeune femme; il faut lui trouver un remplaçant le plus tôt possible; je t'en prie, Frédéric : quand ce ne serait que pour cette pauvre fille et son cher petit enfant. — Avec ça que j'aurai bien plus de courage à travailler encore quand je serai sûr que c'est pour ma dot que j'économise... parce qu'une fois un millier de francs devant moi, je repartirai au pays, où je pourrai commencer un petit établissement avec Marianne. — Et vous repartirez pour ne plus revenir? demanda Frédéric. — Bien sûr, puisque le père Butteau ne me demande que ces mille francs-là pour m'avancer de la marchandise et me donner sa fille... Si monsieur voulait, ajouta-t-il d'une voix mielleuse, ça lui serait bien facile de me rendre tout-à-fait heureux... Ah! mais c'est peut-être trop... Cependant, comme monsieur est mon protecteur, je croirais mal agir avec lui en demandant cela à un autre, d'autant plus qu'il m'a dit que je ne devais m'adresser qu'à lui. — Sans doute, reprit

Frédéric après un moment de silence et en interrogeant sa femme du regard ; il ne faut pas être généreux à demi avec ce brave garçon ; s'il n'a besoin que de mille francs pour partir, pour remplir son devoir envers une fille qu'il a séduite, envers un enfant qui réclame la protection de son père, il me semble, ma chère amie, que nous pouvons lui rendre ce nouveau service ; cela ne nous appauvrira pas, et nous aurons fait la bonne action toute entière. — J'y consens avec joie, dit la bonne Gabrielle... nous allons rendre la pauvre mère si heureuse ! Léonard, vous aurez votre remplaçant, vous aurez les mille francs que vous demandez ; vous vous marierez... vous vous établirez bientôt, entendez-vous ? Nous ne vous demandons pour cela qu'une chose, c'est que votre Marianne n'oublie pas de prier Dieu tous les jours pour notre jolie petite Florentine. — N'y a pas de risque qu'elle y manque jamais, madame... Et puis nous viendrons l'an prochain vous remercier ici en famille, et vous dire comment que ça se passe chez nous. — C'est inutile, interrompit Frédéric ; si vous n'avez pas absolument affaire à Paris, je vous dispense de ce voyage.

Huit jours après cette conversation, un remplaçant était parti pour le commissionnaire, et lui-même avait pris le chemin de son pays. Quand il vint chez Frédéric pour le remercier de toutes ses bontés, le coupable, qui avait voulu éviter de se trouver une dernière fois face à face avec son témoin, était sorti. Gabrielle reçut seule les témoignages de la reconnaissance de l'Auvergnat, qui, fidèle à sa promesse, ne parla pas de sa première rencontre avec Frédéric ; seulement, lorsqu'il fut à la porte de Gabrielle, il dit en lui faisant une dernière révérence : — Au fait, je savais bien que monsieur ne pouvait rien me refuser.

Quand la jeune femme rapporta à son mari ces singulières paroles, Frédéric éprouva une commotion douloureuse semblable à celle qu'il ressentait toutes les fois qu'il se trouvait en présence de l'Auvergnat.

— Et comment, lui dit-il en tremblant, as-tu interprété cette étrange manière d'exprimer sa reconnaissance? — D'une façon bien naturelle; je me suis dit : Il a pensé que tu ne pouvais lui refuser un bienfait parce que tu es bon. N'est-ce pas ainsi que tu l'entends toi-même? — Oh! je n'ai pas été seul l'auteur de son bonheur, car si tu n'avais pas voulu...— Oui, chacun de nous y a participé : moi par l'intention, toi par le fait. Il nous doit une part égale de reconnaissance.

Cette réponse suffit pour rassurer entièrement Frédéric. Rien ne devait plus troubler son repos : Léonard n'était plus là.

XI

LA MAUVAISE PENSÉE.

> Partout nous rendons hommage, par nos troubles et par nos remords secrets, à la sainteté de la vertu que nous violons; partout un fonds d'ennui et de tristesse, inséparable du crime, nous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui nous était destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité, la con science criminelle se trahit toujours elle-même.
>
> MASSILLON.

Dix ans se passèrent sans que l'Auvergnat et Frédéric se rencontrassent de nouveau. Le premier écrivait bien tous les ans à son bienfaiteur; mais le mari de Gabrielle

brûlait les lettres de Léonard sans jamais les ouvrir. Du fond de sa province, le commissionnaire expédiait de temps en temps à Frédéric quelques paniers qui renfermaient des fruits ou du fromage de son pays. Frédéric faisait disparaître aussitôt ces témoignages de la reconnaissance du commissionnaire. Une fois, Léonard, inquiet de ne pas recevoir de nouvelles de Paris, envoya chez Frédéric un de ses amis qui venait pour affaires dans la capitale. Il fallut bien que le bienfaiteur prît connaissance de la lettre que lui adressait son protégé. L'ami de Léonard demandait absolument une réponse, et Gabrielle était là.

« Monsieur, écrivait le commissionnaire, nous ne savons » à quoi attribuer votre silence, d'autant plus que nous » avons fait un bon usage de vos bienfaits. Mon beau-père, » le chaudronnier Butteau, m'a mis de moitié dans sa fa- » brique, et le commerce étendu que nous faisons me per- » mettait déjà d'entrevoir l'époque où je pourrais me re- » tirer, et laisser à mon fils Joseph, qui grandit et mord » très-bien à l'ouvrage, un des plus beaux établissemens » du pays ; mais nous avons changé d'idées. Le père But- » teau, qui sait vos bontés pour moi... *mais qui ne sait que* » *cela*, m'a dit que je pouvais m'adresser à vous pour l'em- » prunt d'une somme de vingt mille francs dont nous » avons besoin, afin de compléter l'argent nécessaire pour » nous faire adjuger une usine qui est en vente, et dont » l'exploitation nous serait très-avantageuse, vu que nous » voulons entreprendre le coulage du fer et les fontes d'a- » cier, auxquels je m'entends assez. Je n'oublie pas, mon- » sieur, que vous m'avez dit autrefois : — Je n'ai rien à te » refuser ; — c'est pourquoi je me rendrai à Paris dans le » courant du mois prochain. Joseph et Marianne vous di- » sent bien des choses respectueuses. Pour moi, j'aurai » l'honneur de vous voir vers le 15 juin qui vient. Je sou-

» haite à madame Gilbert autant de bonheur qu'elle en » mérite.

» Votre respectueux serviteur et obligé,

» Jérôme LÉONARD. »

Frédéric, après avoir lu, froissa la lettre dans ses mains, en s'écriant : — C'est trop fort ! je n'ai pas de fonds disponibles pour satisfaire l'ambition de M. Léonard. Qu'il ne se donne pas la peine de venir à Paris, je ne peux rien faire pour lui.

— En effet, reprit Gabrielle, qui avait ramassé la lettre de Léonard, mon mari ne pourrait pas lui rendre ce service, surtout maintenant que nous avons besoin de réaliser le plus d'argent possible. M. Gilbert est chargé par le gouvernement d'une mission importante à l'étranger ; dans six semaines il nous faudra quitter Paris. — Je lui dirai tout cela, reprit l'envoyé de l'Auvergnat... mais ça lui fera bien de la peine. Je ne sais pas ce qu'il serait capable de faire pour se rendre acquéreur de l'usine en question.... Enfin, c'est un malheur, il faudra bien qu'il prenne son parti, ou qu'il cherche un moyen de se procurer la somme en question.

Le messager de Léonard partit ; mais par ses dernières paroles il avait glacé d'effroi le cœur de Frédéric ; et tandis que Gabrielle exprimait encore l'étonnement que lui causait la demande indiscrète de l'Auvergnat, le coupable redisait à part lui ces mots qui l'avaient singulièrement ému : « Il serait capable de tout pour se rendre acquéreur de cette usine... il cherchera un moyen de se procurer la somme que je lui refuse... Plus de doute, c'est une menace indirecte qu'il me fait faire par son ami... Il faudra que je paye, ou bien il parlera ! » Et comme Gabrielle lui répétait : « Léonard est un fou qui veut lasser ta bonté !.... N'est-ce pas, mon ami, que tu ne feras pas la sottise de te

rendre à ses désirs ? » lui pensait tout bas déjà à revenir sur son refus, tant il lui semblait important que Léonard n'eût pas sujet de plainte à former contre lui !

Grâce à l'héritage de son oncle, Frédéric Gilbert pouvait vivre en repos ; mais cédant aux sollicitations de quelques amis, il avait fini par demander de l'emploi au gouvernement. Sa fortune lui avait fait trouver des protecteurs haut placés, qui bientôt le lancèrent dans la carrière diplomatique, où il fit en peu d'années un chemin rapide. Enfin, il était sorti d'une belle position au ministère, avec le titre de chargé d'affaires auprès de l'une des mille cours princières de la Confédération du Rhin. Dans quelques semaines il devait partir pour cette mission, quand il reçut la lettre de Léonard. Plus que jamais, ai-je dit, il avait besoin de réduire au silence le témoin de son crime ; aussi laissa-t-il Gabrielle revenir autant qu'elle le voulut sur la prétention ridicule du commissionnaire : il ne répondit pas. Son parti était pris : Léonard devait recevoir les vingt mille francs pour prix de sa discrétion.

— Ce sera bien assez, j'espère, — disait Frédéric en expédiant la somme pour Coupladour, où Léonard avait son établissement. Quelques jours après, le commissionnaire eut en sa possession l'argent qui devait le mettre à même de surenchérir à la vente de l'usine située sur les eaux de la Borne. Ce ne fut pas sans éprouver une grande surprise que Gabrielle reçut, en l'absence de son mari, une lettre de remerciemens au sujet de cet envoi qu'elle ne soupçonnait pas. Frédéric lui répondit avec embarras qu'il n'avait pas cru devoir se refuser aux vœux de cet homme qu'il s'était habitué à protéger. Elle le gronda un peu sur sa facilité à céder aux demandes onéreuses de Léonard ; mais comme ce sacrifice d'argent n'était encore à ses yeux qu'une preuve nouvelle de la bonté de son mari, elle n'en

parla plus que pour exiger au moins que Frédéric se fît envoyer une reconnaissance de la somme, et qu'il fixât l'époque du remboursement.

On était à la veille du jour où Frédéric devait partir avec sa femme et son enfant pour la mission que le ministre confiait à ses soins. L'envoyé extraordinaire avait reçu son audience de congé ; il revenait enfin d'un dîner diplomatique, lorsqu'en entrant dans son antichambre il aperçut ce Léonard qu'il n'avait pas revu depuis près de dix ans. Le jeune commissionnaire du coin de son hôtel était devenu un homme robuste; sa taille voûtée, son front légèrement incliné et sillonné de quelques rides, dénonçaient une longue habitude du travail et les soucis inséparables des calculs du commerce. Ce jour si beau pour l'ambition de Frédéric se changea aussitôt pour lui en un des jours les plus malheureux de sa vie. La présence inopinée de Léonard le reporta en imagination à l'époque du meurtre de Dumoutier. Il ne fut plus à ses propres yeux qu'un misérable assassin ; lui qui se voyait, il n'avavait qu'un instant, le représentant du plus beau pays de l'Europe, l'homme de confiance d'un gouvernement puissant et respecté.

Frédéric trembla donc à la vue de Léonard, comme il avait tremblé au moment où celui-ci lui dit si brusquement : — Bourgeois, pourriez-vous m'indiquer la route de Paris?

Après les premiers mots sur la longue interruption de leurs relations mutuelles, Léonard reprit la parole :

— Vous voyez un homme désespéré, dit l'Auvergnat; l'usine n'est pas encore adjugée, c'est dimanche prochain que se fait la dernière criée, et déjà, aux adjudications préparatoires, elle est montée à mille écus au-dessus de la somme dont je pouvais disposer. — J'en suis désespéré

comme vous, Léonard; mais il ne m'est pas possible de vous en avancer davantage. — Cependant, monsieur, ce n'est pas pour un millier d'écus de plus ou de moins que vous voudriez faire le malheur de toute ma vie. Marianne, qui m'a encouragé à venir ici, serait capable de mourir à la peine, si elle voyait notre cousin Froment rester propriétaire de l'usine. D'ailleurs, ce n'est pas un cadeau que je vous demande... et, sans reproche, monsieur Frédéric, il me semble que vous qui êtes si bien en position de me rendre un dernier service, vous ne pouvez pas me refuser celui-ci, à moi, qui vous ai sauvé... — Silence, malheureux! ma femme est dans la chambre voisine; si elle vous entend, tout sera perdu! — Eh bien! oui; mais c'est que tout sera perdu pour nous aussi, si je n'ai pas l'usine, attendu que j'ai cédé, d'un commun accord avec le père Butteau, son établissement de chaudronnerie, afin d'avoir assez de fonds pour entreprendre l'autre commerce. — Mais quand je vous dis que j'ai fait pour vous plus que je ne pouvais faire, cela doit pourtant vous suffire. — Eh bien! mon bon monsieur, encore un petit effort. Que diable! ajouta-t-il mystérieusement, ça ne peut se refuser au bon garçon à qui l'on doit la vie... Vous vous rappelez bien le bord de la Marne?

Frédéric était pâle de terreur : il voyait bien que Léonard avait résolu de parler, s'il ne se rendait pas aux prières de cet homme; et, en vérité, après le sacrifice qu'il s'était imposé pour lui envoyer une somme considérable, il ne pouvait, sans éprouver une gêne horrible, lui accorder le millier d'écus que l'autre réclamait impitoyablement. Enfin, après avoir cherché dans sa tête le moyen d'échapper à cette persécution, il dit à Léonard d'un ton résolu :

— Demain matin vous aurez votre somme; mais pour cela il faut que vous partiez à l'instant même d'ici, et

que ma femme ignore le motif de votre visite... Voici la clef d'une petite porte qui ouvre sur la rue des Filles-du-Calvaire... Vous allez feindre de sortir et de retourner à votre pays... D'ici à une demi-heure trouvez-vous à la petite porte ; je vous conduirai dans un pavillon qui est au bout de mon jardin ; vous y passerez la nuit sur un lit qui est toujours préparé pour les amis que je puis recevoir, et demain de bonne heure, entendez-vous, de bien bonne heure, j'irai vous porter ce que vous me demandez. — Ah ! je comprends : vous craignez de fâcher madame. C'est juste, la paix du ménage avant tout : dans une demi-heure, je serai à la petite porte.

Léonard et Frédéric cessèrent de parler avec mystère. L'Auvergnat fit ses adieux à Gabrielle et à son mari. La première crut que Léonard n'était venu à Paris que pour remercier son protecteur de l'envoi des vingt mille francs, et elle ne s'étonna pas de sa visite. Ils se souhaitèrent mutuellement bon voyage. Une demi-heure après, l'Auvergnat dormait dans le lit du pavillon, où Frédéric l'avait conduit en secret. Comme on devait partir à six heures du matin, le maître ordonna à ses domestiques de se coucher ; lui-même alla se reposer auprès de Gabrielle.

Elle dormait profondément ; mais lui ne pouvait fermer l'œil. Une horrible pensée s'était emparée de son esprit ; il la chassait, elle revenait toujours. Et tandis que bien des ambitieux peut-être, qui avaient en vain sollicité la mission dont le ministre venait de disposer en faveur de Frédéric, enviaient le sort de celui-ci, l'envoyé de France, en proie à tous les tourmens du remords, roulait dans sa tête le projet d'un second crime.

Une pensée de meurtre était entrée dans son esprit : il se débattait courageusement contre elle ; mais la peur, qui ne se retire un moment du coupable que pour s'en

emparer de nouveau et avec plus de violence, lui montrait l'insatiable ambition de l'Auvergnat comme l'écueil où devait se briser un jour et sa haute fortune, et sa réputation d'honneur, et l'avenir qu'il avait rêvé pour Florentine, sa fille chérie. — Je ne me lasserai pas de donner, se disait-il ; mais quand cet homme aura épuisé toutes mes ressources, quand pour l'enrichir j'aurai dissipé l'héritage de mon enfant, quand j'aurai réduit ma femme à la misère, et qu'il viendra encore me répéter en me tendant la main : Vous ne pouvez rien me refuser, mon maître, alors il faudra bien que je le tue ; car il parlerait! Et dans ce temps-là, peut-être ne pourrai-je me débarrasser de lui sans éveiller les soupçons. Je serai pauvre : on ne craindra pas de m'accuser... Aujourd'hui j'ai du crédit... aujourd'hui je suis l'homme en faveur ; ma position commande l'estime, mes richesses repoussent l'idée d'un lâche assassinat, et Léonard est en mon pouvoir!

— Admettons, reprit-il après un moment, que je fasse droit à sa demande, que je lui jette aujourd'hui ces mille écus qu'il réclame si impérieusement : demain il viendra encore me dire : Ce n'est point assez!... Un secret tel que le vôtre n'a pas de prix ; c'est un abîme qu'il faut combler avec de l'or ; — et cet abîme est si profond qu'il engloutirait dix fortunes comme la mienne!... Donne! donne! me dira-t-il, donne sans cesse, et tremble toujours! car du moment où tu n'auras plus rien à donner, moi, qui ne te dois de discrétion qu'autant qu'elle me rapporte quelque chose, je débarrasserai ma conscience d'un aveu qui te perdra! Voilà ce que Léonard me dira un jour... voilà ce qu'il a résolu de faire, sans doute. Eh bien! pour cacher un meurtre involontaire, j'aurai l'affreux courage d'être meurtrier avec préméditation : l'honneur de ma famille l'exige, le sort de ma fille en dépend ; c'est la né-

cessité qui arme ma main... Puisque le crime était dans ma destinée, j'accomplirai ma destinée cette nuit même.

Ainsi se parlait Frédéric, tandis qu'un bienfaisant sommeil s'appesantissait sur les paupières de Gabrielle. Elle rêvait, la jeune et tendre épouse, aux joies du voyage qu'elle allait entreprendre le lendemain. Son orgueil de femme était doucement caressé par un songe heureux qui lui montrait son mari accueilli dans une cour étrangère avec les honneurs qui sont dus à l'envoyé d'une grande puissance. Elle brillait dans des fêtes dont Frédéric était le héros! On se disputait la faveur de celui-ci, on guettait un de ses regards, et Gabrielle elle-même devenait l'objet de tous les hommages. C'était encore à son mari qu'elle reportait dans son cœur toutes les prévenances flatteuses dont on l'accablait; car c'est par lui qu'elle était quelque chose; et la bonne Gabrielle se sentait fière de lui devoir son bonheur, sa gloire, son éclat.

Frédéric, ne voyant plus de refuge contre la dénonciation qui le menaçait que dans une résolution d'assassinat, se leva doucement d'auprès de sa femme. Une heure du matin venait de sonner; tout reposait dans l'hôtel : Léonard aussi devait dormir. Le coupable, vêtu de sa robe de chambre, sortit de l'appartement; il avait caché sous son vêtement l'arme qui devait lui servir à consommer son crime. Quant au corps de la victime, il savait bien comment il le ferait disparaître : une longue malle qui se trouvait dans le pavillon pouvait renfermer le cadavre de l'Auvergnat. — La malle voyagera avec moi, pensait-il, jusqu'à ce que j'aie trouvé le moyen de l'abandonner quelque part. Éclairé par la faible lueur d'une lanterne sourde, il traversa le jardin silencieux, écoutant le bruit du vent qui soulevait les feuilles mortes et faisait crier les branches sèches des arbres. Le sable était muet sous

ses pas, tant il marchait avec précaution ; il retenait son haleine, et comprimait avec le poing les battemens de son cœur, dont le bruit effrayait son imagination !

Il y avait du délire dans sa pensée, malgré l'apparence calme et résolue qu'il essayait de prendre pour se tromper lui-même. Ah ! c'est qu'on ne rompt pas avec la vertu sans qu'une révolte ne s'établisse dans notre cœur ; on ne triomphe de l'honneur qu'après un affreux combat. Il y a plus de folie que de perversité dans la plupart des crimes.

Le coupable arriva bientôt à la porte du pavillon, il pencha l'oreille vers la serrure. Léonard dormait de ce robuste sommeil qui se trahit d'un bout à l'autre de nos chambrées d'ouvriers. — S'il voulait ne pas me dénoncer ! pensa Frédéric, et cette réflexion l'arrêta.

Il pensa à l'odieux de son action. Les lois de l'hospitalité, qu'on respecte chez les peuples les moins civilisés, il allait les violer. C'était par un meurtre qu'il allait en finir avec cet homme qu'il avait jusque là comblé de bienfaits. Frédéric fit deux pas en arrière.

— Mais ma réputation, mais le repos de ma femme... mais l'honneur de mon enfant, reprit-il, tout cela est en son pouvoir ; lui seul sait tout, il m'a menacé de tout dire. Reculer devant le crime, c'est une indigne faiblesse ; entrons.

Il tourna doucement la clef dans la serrure, la porte céda.

Frédéric alors éleva sa lanterne afin de projeter la clarté dans l'intérieur du pavillon, pour s'assurer que l'Auvergnat ne feignait pas de dormir. Quand il eut achevé cet examen, il posa sa lumière auprès de la porte, tira de dessous sa robe de chambre le couteau dont il s'était muni, et se dirigea dans l'intérieur du pavillon. Au moment où il allait dépasser le seuil de la porte, une main légère s'ap-

puya sur son épaule. Frédéric s'arrêta, muet, glacé de surprise et d'effroi : il tourna la tête vers la personne qui le surprenait en ce moment terrible. Ses jambes fléchirent, ses genoux plièrent, son énergie l'abandonna, une sueur froide ruisselait sur son front, et ses lèvres violacées tremblaient sur ses dents qui s'entre-choquaient. Ce témoin de son nouveau crime, c'était sa femme, c'était Gabrielle !

Quelque précaution qu'il eût prise pour sortir, il n'avait pu s'éloigner de sa femme sans que le sommeil de celle-ci en eût été aussitôt troublé. On désapprend à dormir quand on est mère, et que l'on tremble à chaque instant pour les jours précieux d'un enfant chéri. Dans sa première enfance, Florentine, faible et maladive, avait bien souvent été une cause d'insomnie pour ses parens : au moindre bruit, la sollicitude de Gabrielle, vivement excitée, arrachait du lit la bonne mère, qui craignait d'arriver toujours trop tard aux cris de sa toute petite fille, et quand les craintes furent dissipées, lorsque Florentine, rendue à la santé, grâce aux soins assidus de sa mère, parvint à reposer tout d'un somme pendant la nuit, Gabrielle, qui n'avait plus rien à redouter, conserva cependant cette habitude de sommeil inquiet et de réveil facile, que l'amour maternel lui avait long-temps rendu nécessaire. Elle vit Frédéric se lever, prendre sa lanterne, se diriger vers le jardin ; et, sans soupçon pénible, mais guidée par cet instinct de femme qui fait deviner un malheur alors qu'il n'existe pas encore, elle passa rapidement une robe, elle chaussa ses pieds nus d'une paire de pantoufles, et marcha sans bruit aussi sur les pas de Frédéric.

— Où vas-tu donc ? lui dit-elle de sa voix douce et légèrement timbrée.

Il ne répondit pas, mais il la regarda d'un œil hagard.

Elle vit alors la lame de couteau qui brillait dans la main tremblante de son mari...

— J'ignore ce qui se passe, se dit-elle ; je ne veux pas le savoir, car tout cela me fait peur; mais par pitié, Frédéric... reviens... reviens chez toi, mon ami. — Chut! fit celui-ci, on va t'entendre, je serai perdu...

Comme elle hésitait, inquiète de savoir qui, en cet endroit et à cette heure, pouvait venir les surprendre, Frédéric reprit sa lanterne, et lui montra dans le pavillon l'homme qui dormait profondément. C'est à peine si Gabrielle osait en croire ses yeux, elle avait reçu le soir même les adieux de Léonard.

— Comment se fait-il? dit-elle à Frédéric, Léonard ici! lui que je croyais si loin déjà! Qui donc l'a ramené chez nous? — Moi, reprit le coupable, d'une voix qui fit passer un frisson par tout le corps de la jeune femme. — Et pourquoi donc l'introduire mystérieusement dans ce pavillon? Que te veut-il? qu'a-t-il de si secret à te demander? — Il lui faut encore de l'argent, il en voudra toujours, même quand il nous aura ruinés; et moi, il faut que je le tue.

Gabrielle, à ces mots qui retentirent comme une révélation de l'enfer à ses oreilles, imposa silence à son mari. C'est elle qui lui dit alors :

— Chut! si on t'entendait, nous serions tous perdus!... Allons, remets-toi... Viens, oh! viens, je t'en supplie.

Elle entraîna Frédéric loin du pavillon; il était sans force et sans volonté, il se laissa conduire jusque dans sa chambre à coucher. Les deux époux étaient pâles et tremblans, ils désiraient qu'une explication eût lieu au sujet de la scène du jardin. Frédéric voyait les soupçons errer dans l'esprit de Gabrielle, il ne se sentait plus assez de courage pour porter seul le poids du crime qui pesait sur sa conscience, il fallait qu'il expliquât à sa femme le motif de ses

bienfaits envers le commissionnaire; enfin, c'était le cri du remords, l'expression du désespoir qui avait besoin de s'ouvrir un passage. Aussi, quand elle lui dit, après un instant de silence, qui n'avait été pour elle qu'un long combat :

— Frédéric, je ne te demande pas le motif de ton épouvantable projet, bien que ton silence doive pour toujours me rendre malheureuse; mais je te jure ici, à la face du ciel qui reçoit mon serment, que, quel qu'il soit, ta confiance ne te fera rien perdre de mon amour; maintenant, parle ou tais-toi, je souffrirai, mais je ne t'en aimerai pas moins.

Lorsqu'il entendit ces paroles, le coupable pressa Gabrielle dans ses bras avec la plus vive effusion de tendresse, et reprit avec une voix entrecoupée de sanglots :

— C'est le baiser d'un meurtrier que tu viens de recevoir... Notre enfant est la fille d'un misérable assassin. — Oh ! que dis-tu? interrompit Gabrielle en jetant sur son mari un regard d'épouvante... Un malheur, que je ne devine pas, a troublé ta raison... Mais tu te trompes, Frédéric, tu n'es pas coupable, tu ne peux pas l'être !... Depuis dix ans, j'ai pu apprécier ton cœur, connaître tes vertus... Tu es bon, bienfaisant... ton âme est grande, élevée; tout le bonheur que tu m'as donné plaide pour toi, et me dit : Frédéric n'a pas trempé ses mains dans le sang; il est malheureux, mais ce n'est pas un criminel. — Si fait, car si mon oncle est mort, c'est parce que je l'ai tué!... C'est moi qui l'ai précipité du haut de son balcon. Ses dents brisées, si affreuses à voir, c'est ma main qui les a brisées; cette bouche pleine de sang, c'est encore moi qui l'ai ensanglantée! Non, Dumoutier n'a pas péri par un accident : il est mort sous les coups d'un assassin, et je suis le coupable!

Froide d'une sueur glacée que la terreur a répandue sur tous ses membres, Gabrielle écoute son mari sans savoir si c'est bien elle qui reçoit une pareille confidence, si c'est bien lui qu'elle entend. Elle veut répondre, sa bouche est sans voix; elle ne sait plus une parole à dire à l'homme qui s'accuse, et que son cœur voudrait défendre.

— Tu le vois bien, répondit-il, ton serment de tout-à-l'heure était au-dessus de tes forces. Quand tu me disais, il n'y a qu'un instant : — Ton secret, quel qu'il soit, ne te fera rien perdre de mon amour, — c'est que tu ne pouvais soupçonner de quel poids j'avais chargé ma conscience... Maintenant tu détournes les yeux... Tu ne peux plus m'aimer, Gabrielle... non, tu ne le peux plus, et cependant il faudra que tu vives avec moi... N'est-ce pas que je t'ai fait un sort bien affreux?... N'est-ce pas que ton ménage va devenir pour toi un supplice?... Et cependant il fallait bien tout te dire. — Et pourquoi cela? dit-elle enfin; je ne te demandais pas ton secret. Le doute eût encore été moins pénible! — Il fallait te dire tout, continua Frédéric, parce que, si je n'avais pris conseil que de moi, ta présence ne m'eût point arrêté pour frapper Léonard; mais tu es venue là comme mon ange tutélaire; mais le ciel m'a inspiré l'affreuse mais salutaire pensée de te révéler la vérité, afin que tu fusses mon guide, mon conseil, que tu trouvasses avec moi le moyen d'imposer silence à Léonard... Je ne voyais plus que sa mort qui pouvait me répondre de sa discrétion. — Cet homme était donc ton complice? demanda-t-elle en frémissant. — Non, mais il fut le témoin de mon crime.

— Ah! dit-elle, maintenant je comprends tout : ce que je prenais pour les généreux mouvemens du cœur... — Ce n'était que de l'hypocrisie auprès de toi, reprit Frédéric; auprès de lui, c'était le prix d'un secret qu'il pouvait tra-

hir, si je cessais de payer son silence... Je n'ai pas besoin de te dire tout ce que j'ai souffert depuis dix ans, les horribles angoisses que j'endurai quand je vis ton deuil... l'effroi que je ressentis lorsque Léonard m'apporta à Essonne la lettre du notaire... Le jour de notre mariage, il m'apparut trois fois... Et puis après, tous les jours, à ma porte, il me souriait, il me tendait la main... Crois-moi, Gabrielle, le supplice que la justice des hommes me réservait n'a rien de cruel auprès de celle que Dieu m'envoya par ce témoin. Tu dois me ravir ta tendresse, que je n'ai jamais méritée; mais tu ne peux me refuser un peu de pitié : j'en suis bien digne, j'ai subi tant de tortures! — Et tu voulais ajouter à ton malheur un autre crime! Frédéric, tu ne pensais donc pas à nous?... Tu oubliais donc que ta fille a besoin d'un nom sans tache? Ah! c'est affreux! — Et que faut-il faire? cet homme réclame de moi un nouvel emprunt... bientôt il lui faudra plus encore... jamais il ne sera content, il nous ruinera, et quand nous n'aurons plus rien... — Quand nous n'aurons plus rien, reprit-elle vivement; eh bien! je me jetterai à ses pieds; il est père, je lui parlerai de notre enfant... Il aime sa femme, je lui dirai mon désespoir, il saura que nous avons tout sacrifié pour lui; quelque intéressé qu'il soit, pourra-t-il en vouloir à ta vie? elle ne lui rapporterait rien! Non, il est impossible que l'homme que nous aurons enrichi de tout ce que nous possédions soit assez cruel pour chercher à nous ravir l'honneur, quand il ne nous restera plus d'autre richesse que celle-là. — Je m'abandonne à toi, lui dit-il; maintenant c'est à ta prudence de régler ma destinée; qu'il vive donc, puisque la pauvreté ne t'effraie pas; mais, au nom du ciel, fais que je ne le revoie plus.

Le jour était venu; l'instant fixé pour le départ de l'envoyé extraordinaire approchait; Gabrielle, qui connaissait

le motif de la nouvelle visite de Léonard, mit dans une lettre le double de la somme que l'Auvergnat demandait, et fit porter les billets de banque à l'Auvergnat, qui déjà s'étonnait de ne pas voir arriver Frédéric. Il y avait quelques mots dans l'enveloppe des six mille francs :

« Nous partons, écrivait Gabrielle; mais de loin comme » de près nous veillerons sur votre sort. Ne vous lassez » pas de nous faire connaître vos nouveaux besoins; ce » que nous possédons est à votre discrétion ; puisez sans » crainte dans notre bourse, elle vous sera toujours ou- » verte. »

Au moment où Frédéric monta en voiture pour sa mission diplomatique, il fallut encore qu'il souffrît l'adieu, si cruel pour lui, de l'Auvergnat, qui n'avait pas voulu partir sans témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur. La vue de cet homme ne produisit pas un effet moins douloureux sur Gabrielle : elle détourna les yeux avec effroi et embrassa fortement sa fille, afin de ne pas entendre cette voix qui lui crispait le cœur.

Le postillon fit retentir la rue du cliquetis de son fouet, et le chargé d'affaires du gouvernement français partit avec sa famille, tandis que Léonard reprenait gaiement le chemin de la diligence du Puy-de-Dôme.

XII

L'INÉVITABLE.

Toujours, toujours, je te serai fidèle.
Musique de Romagnési.

La mission de Frédéric Gilbert le retint pendant quatre ans hors de son pays. Enfin il revint en France ; mais à son retour ils n'étaient plus que deux : Gabrielle, frappée de la terrible révélation du crime, avait succombé au bout de dix-huit mois à une maladie de langueur dont Frédéric et Dieu seuls connaissaient la cause. Lui vécut, parce que les hommes ont plus de force contre les douleurs morales, ou plutôt parce qu'ils les sentent moins vivement. Cependant les nouvelles exigences de Léonard n'avaient point empiré l'état de la malade : depuis le dernier don des six mille francs, on n'avait reçu qu'une seule lettre de l'Auvergnat ; encore celle-ci ne renfermait-elle que l'expression de sa vive reconnaissance : il ne demandait plus rien.

En revenant à Paris, Frédéric trouva le gouvernement changé ; mais comme il avait su se concilier l'estime des étrangers et la confiance de ses concitoyens, le chemin des honneurs lui fut encore ouvert.

L'ex-ambassadeur obtint bientôt des preuves de la confiance du nouveau gouvernement ; mais l'amour de sa fille, bien plus que les distinctions dont il était l'objet, parvint à changer en une douce mélancolie le chagrin cuisant que lui avait causé la perte de Gabrielle. Un douloureux souvenir venait bien encore de temps en temps troubler son esprit, mais il comptait sur le silence du témoin : ce n'était pas après dix-huit ans de discrétion que cet homme

pourrait avoir le désir de trahir son secret. Une nouvelle qu'il lut dans les papiers publics acheva de ramener la paix dans son âme : on mandait qu'un affreux incendie avait détruit une partie de la petite ville de Coupladour, et que parmi les victimes, dont le nombre était considérable, on avait trouvé, deux jours après le désastre, le corps mutilé de M. Jérôme Léonard, l'un des plus riches propriétaires du canton.

—Enfin ! dit-il avec une expression de joie que nous ne saurions décrire.

A compter de ce moment, il crut au repos de sa conscience. Alors, voulant concentrer toute son existence dans le bonheur de l'enfant qui lui restait, il se démit de ses titres, de ses honneurs, en faveur d'un jeune auditeur au conseil d'état qui recherchait son alliance. Florentine partageait l'amour qu'elle avait inspiré. Le jour du mariage fut bientôt fixé. Le roi signa au contrat.

C'était donc grande fête chez Frédéric Gilbert. On se préparait à sortir de table, et le signal du bal allait être donné, quand un domestique vint dire à l'oreille de l'heureux père qu'un jeune homme assez pauvrement vêtu désirait lui parler.

Il sortit. Qu'on se figure l'étonnement et l'effroi de Frédéric à l'aspect du témoin de son crime, non pas vieilli, ridé, comme il aurait dû l'être alors s'il eût vécu, mais jeune, fort, et en tout semblable à Jérôme Léonard le jour où il arrêta le coupable sur le bord de la Marne après le meurtre de Dumoutier !

Frédéric crut que ce n'était qu'une vision. Le jeune homme parla : c'était aussi la voix de l'Auvergnat, comme c'était son costume, comme c'était sa taille, enfin comme c'était son sourire à la fois intelligent et solliciteur, qui avait causé tant d'angoisses à Frédéric.

— Que me voulez-vous ? dit-il en reculant d'horreur. — Mon père, dont vous étiez le bienfaiteur, répondit le jeune homme, a péri dans un incendie, et tout ce que nous possédions est réduit en cendres. J'aurais pu encore travailler au pays ; mais, en cherchant à préserver mon malheureux père de la chute d'une poutre enflammée, ma main a été écrasée sous les débris qui l'ont tué. Je sais, monsieur, tout ce que vous avez fait pour nous ; je sais aussi pourquoi vous vous êtes montré si généreux à notre égard, mon père m'a tout conté, et je viens vous demander, comme lui autrefois, la permission de m'établir à la porte de votre hôtel pour attendre les commissions dont on voudra bien me charger. Vous ne pouvez pas me refuser cela ; je n'ai que vous de protecteur dans Paris, et ma mère a besoin de moi pour lui gagner du pain, à présent que nous sommes ruinés. — Oui, reprit Frédéric après un moment de silence, je vous permets de vous établir en bas de chez moi... Revenez demain, vous recevrez une preuve du souvenir que je gardais de votre père.

Joseph Léonard revint le lendemain ; mais l'hôtel de la rue Saint-Louis ne présentait plus cet aspect de fête qu'il avait la veille. Les domestiques paraissaient frappés de stupeur. On avait trouvé, en entrant dans la chambre du père de Florentine, le cadavre de Frédéric pendu à l'espagnolette de sa croisée.

Une lettre écrite par le défunt était sur la table, à l'adresse de sa fille.

« Ne pleure pas ma mort, disait-il ; j'échappe à un supplice horrible qui me torture depuis dix-huit ans. Je souhaite que mon gendre accorde une pension au jeune commissionnaire qui viendra demain s'établir à la porte de cet hôtel. Si les derniers vœux d'un mourant sont sacrés, je demande que le fils de Léonord garde à jamais

» le silence sur ce qu'il sait; quant à vous, mes enfans, ne » l'interrogez pas. »

Comme l'avait ordonné Frédéric, Joseph Léonard eut une pension de douze cents francs, qui le mit à même de retourner à son pays et d'y vivre heureux auprès de sa mère.

Il ne dit rien aux jeunes époux de ce que lui avait raconté son père; mais encore eût-il parlé, qu'il n'aurait pu rien apprendre aux enfans de Frédéric, sinon qu'un jour Jérôme Léonard était arrivé assez à temps auprès de la Marne pour empêcher un jeune homme de se noyer.

C'est là tout ce que Jérôme Léonard croyait avoir fait pour son bienfaiteur; quant à l'assassinat de Dumoutier, il n'en avait jamais rien soupçonné. Le brave homme s'était laissé faire du bien sans en demander le pourquoi.

Ainsi, le coupable, abusé par les terreurs de sa conscience, n'avait compromis sa fortune, détruit son bonheur, sacrifié sa vie, que pour acheter le silence d'un témoin qu'il s'était créé.

FIN DE L'INÉVITABLE.

ANNAH L'HÉBÉTÉE.

Il y a des fronts sur lesquels le malheur écrivit en traits ineffaçables : « Tu m'appartiens !... » Devant ces créatures innocentes qui naissent dans les larmes, grandissent sous les coups, et qui meurent au milieu des tortures, l'esprit fort nie la Providence, le philosophe doute, et le chrétien effrayé courbe la tête, en disant : « Dieu est juste ! Dieu est bon ! »

André Herpin.

I

L'INTERROGATOIRE.

> Pourquoi représente-t-on toujours la justice avec une épée et même une balance? Je voudrais qu'on lui mît quelquefois un voile : il est souvent de la justice de ne pas faire justice.
>
> Le prince DE LIGNE.

> L'innocence est toujours environnée de son propre éclat.
>
> MASSILLON.

Si vous cherchez dans cette historiette un enseignement utile, un but moral, une pensée enfin, arrêtez-vous tout d'abord : ce serait peine perdue que d'aller plus loin ; car je ne veux que raconter un fait simple, vrai, touchant peut-être, mais qui ne vous donnera point à réfléchir, je vous en préviens.

C'est la relation exacte d'une cause célèbre à Nuremberg que je vous offre aujourd'hui ; c'est une toute vieille histoire que vous pourriez retrouver sans peine dans les anciens numéros du *Messager boiteux*, si vous aviez le loisir de feuilleter l'imposante collection de ce colporteur annuel de recettes de bonnes femmes et de préjugés de village.

Ceci dit avec sincérité, je commence sans autre préambule. Que les penseurs ne m'écoutent pas, puisqu'ils ne recueilleront aucun fruit de ce récit sans but ; que ceux qui n'ont pas tout-à-fait épuisé leur facile attendrissement sur des malheurs imaginaires prêtent l'oreille et prépa-

rent leurs larmes : car c'est toute une vie d'angoisses qui va se dérouler devant eux. Je le répète, dans cette rapide succession de misères et de tortures, il n'y a pas un seul fait inventé à plaisir. Quelle satisfaction n'est-ce pas pour une âme sensible, que de pouvoir se dire au dénouement d'une aventure tragique : « Au moins mes yeux n'ont pas pleuré pour rien ; je suis sûre qu'*elle* a souffert tout cela ! »

Elle donc, non pas Annah, que nous ne verrons que trop tôt peut-être, mais la jeune Marie Schroning, qui porte depuis douze heures le deuil de son père sur ses traits altérés, dans ses yeux pleins de larmes, mais qui n'a pas, comme les autres orphelines, un tulle noir autour de son bonnet, et cela, parce que la pauvre enfant a quitté la maison mortuaire sans avoir le droit d'emporter un florin d'argent ; Marie, ai-je dit, rencontrée à onze heures du soir par Fritzler, le crieur de nuit, au moment où elle sortait furtivement du cimetière, a été amenée chez le bourgmestre du quartier. Tandis que la vieille Nancy, la servante du magistrat, va en grommelant réveiller son maître, afin de le prévenir qu'un des nachtwechter de la ville impériale attend un ordre pour conduire en prison une coureuse du soir, Fritzler ranime quelques tisons éteints dans le poêle de fonte, et invite, avec une grossière politesse, sa prisonnière à s'approcher du foyer. Le vent du nord a marbré les joues et bleui les lèvres de la jeune fille ; ses dents grelottent, et son corps frissonne sous la cape de tartan dont Fritzler s'est dépouillé en route, malgré la bise et la neige, pour couvrir les membres engourdis de sa toute jeune capture. Marie s'est assise auprès du poêle ; elle regarde le crieur d'un œil qui demande pitié, et l'homme de la police, ému en voyant une enfant qui compte seize ans à peine trembler ainsi de froid et de peur devant lui, hausse les épaules en signe de compassion, et dit : — Mon-

bleu ! petite, c'est choisir un bien mauvais temps pour commencer un vilain métier ! Si Fritzler laisse percer un sentiment d'intérêt en parlant à la vagabonde, ce n'est pas qu'il soit doué d'un grand fonds de sensibilité pour les rôdeurs de nuit. Dans cette ville, où la paresse est un délit prévu par les lois, le crieur Fritzler est depuis dix ans considéré comme le plus impitoyable des pourvoyeurs de la maison d'arrêt. Malheur au fils de famille même qu'il rencontre cherchant fortune dans les rues quand le couvre-feu a sonné ! Mais depuis deux jours madame Fritzler a donné une fille au terrible garde de nuit ; depuis deux jours l'heureux père se sent un attendrissement nouveau à chaque fois qu'il rencontre une jeune fille sur son passage. Il pense à la sienne quand il voit celle-là rieuse et jolie, et il se dit : — Voilà comme ma Thérèse sera un jour ! — Et quand c'est une enfant qui pleure et se plaint, Fritzler pense encore à sa fille : — Chère petite ! murmure-t-il tout bas, puisse le ciel t'épargner de semblables chagrins ! — Vous comprenez maintenant son émotion à l'aspect de Marie, arrêtée le soir, à l'heure et dans le lieu où se montrent seulement ces misérables créatures chassées de Nuremberg par la morale publique, et qui, se jouant de l'active surveillance des magistrats, appellent la débauche aux joies de la prostitution dans la demeure des morts, et vendent le plaisir sur la pierre des tombeaux.

Marie ignore ce qu'on va faire d'elle ; mais elle comprend qu'un grand malheur la menace ; car Fritzler a laissé échapper ces mots : pain, prison et maison de travail. Ce n'est ni le travail ni le pain noir que la prisonnière redoute ; mais c'est cet interrogatoire qu'elle va subir ; elle, enfant pudique et religieux, il va lui falloir avouer ce qui s'est passé dans ce cimetière où elle était allée pleurer le père que, depuis bien des années, elle soi-

gnait avec tant de résignation. Elle ne saura pas de mots pour dire l'outrage qu'elle a souffert. — Oh ! pense-t-elle, si le crieur avait voulu me laisser précipiter dans les eaux de la Peignitz quand nous avons traversé le pont, c'eût été générosité de sa part! — Mais, dans le moment qu'elle rappelle là, Fritzler, en marchant derrière elle, suivait avec une attention soutenue tous les mouvemens de la vagabonde : il vit son projet de suicide, et il l'arrêta par ses vêtemens au moment où elle disait un dernier adieu au monde.

— Laissez-moi mourir ! s'écria Marie en tombant à deux genoux. — Mourir ! répéta Fritzler ; si vous étiez ma fille, je ne vous retiendrais pas. Oh ! non, Dieu le sait, je ne vous retiendrais pas ! mais je n'ai pas le droit d'être si généreux avec vous. Je réponds de la vie de vos pareilles, quand le bonheur veut que je débarrasse la ville d'un mauvais sujet. Marchons, mon enfant, et puisse la semonce de M. le bourgmestre vous rendre plus sage à l'avenir !

Cette fois, de peur que sa prisonnière ne vînt à lui échapper, il lui prit le bras, et comme il entendait le timbre de l'horloge du temple résonner dans l'air, il continua sa route en chantant l'heure. Marie marchait avec peine : ce n'était pas seulement le froid qui lui rendait la route si pénible ; d'affreuses douleurs avaient brisé ses membres, et à chaque souffrance nouvelle un soupir s'exhalait de son sein, et elle répétait ce qu'elle avait déjà dit en passant sur le pont : — Mon Dieu ! que je voudrais donc mourir !

— Je vous conseille de vous plaindre, reprenait Fritzler dans les intervalles de son chant monotone ; et si la garde bourgeoise vous eût rencontrée, c'aurait été bien autre chose ! Moi, je ne ris pas de vous ; je ne me fais pas, comme

nos joyeuses patrouilles, un plaisir d'insulter aux malheureuses que la misère a poussées au vice : je vous arrête, parce que c'est mon devoir; mais nos soldats bourgeois, ils vous auraient accueillie avec de si bonnes vérités à la bouche, que votre front, tout éhonté qu'il soit, se serait couvert de rougeur. Vous êtes ici sous la garde d'un homme qui ne sait pas ce que c'est que d'augmenter la peine des coupables par des avanies inutiles. On vous traitera plus tard selon vos mérites, ma belle; mais alors ce sera la loi qui vous punira, et non pas moi, que vous n'avez pas offensé. Ne pleurez donc pas ainsi, à moins que ce ne soit de repentir, et hâtons-nous de gagner la maison de M. le bourgmestre; plus tard il ne voudrait peut-être pas se relever pour si peu : alors il faudrait vous remettre entre les mains du poste le plus voisin, et ce sont toujours de terribles nuits pour les coureuses du soir que les nuits de corps de garde. Plus d'une qui avait bien autrement vieilli que vous dans le métier est devenue folle de désespoir, en se voyant en butte aux rires, aux injures que les bourgeois de garde n'épargnent guères à celles qui se font arrêter dans le cimetière de la ville.

La pauvre enfant n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour hâter sa marche autant qu'elle pouvait le faire. Enfin ils arrivèrent chez le magistrat. Nancy alla prévenir son maître de cette visite nocturne, après toutefois avoir porté la lumière de sa lampe jusque sous le nez de Marie, qui détourna la tête pour se soustraire à cet examen insultant

— Ah! ah! dit la vieille, cela a peur du jour; il faudra bien que cela s'y fasse quand on vous l'attachera en plein midi au pilori de la place du marché. — Vous vous trompez, demoiselle Nancy, reprit Fritzler d'un ton respectueux; ce n'est pas une voleuse. — Il faut dire ce

n'est pas encore, interrompit la vieille avec aigreur et sécheresse, car cela me paraît en bon chemin pour le devenir. Mais pourquoi n'avez-vous pas attendu à demain pour nous amener cela? Monsieur est couché. — Excusez, répondit le crieur, toujours le bonnet à la main; c'est qu'ayant aperçu de la lumière, j'ai cru que le bourgmestre veillait encore dans son cabinet. — Vraiment! vous pensez qu'il est debout à onze heures du soir! vous croyez qu'il attend le bon plaisir de mademoiselle pour l'envoyer coucher chaudement sur la paille de la prison! Nenni; tout le monde va au lit de bonne heure ici, et si je n'avais pas eu à repasser ce soir, il y a long-temps que nous serions tous endormis. — Je vous assure, ajouta Fritzler, que monsieur est dans son cabinet.

Le ton d'assurance du crieur fit pâlir Nancy; elle murmura tout bas :

— Est-ce que notre maître se serait aperçu de quelque chose? Oh! alors Paul serait perdu. Au moins il ne pourra pas dire que c'est faute de ne pas l'avoir prévenu.

Elle soupira tout bas, puis s'éloigna, comme je l'ai dit, en grommelant entre ses dents quelques paroles de mécontentement contre Fritzler et sa captive.

Après dix minutes d'attente, M. Hartzwald, le bourgmestre, entra dans la chambre où Marie et le garde de nuit étaient assis auprès du poêle. A son arrivée, Fritzler se leva. — Allons, debout! dit-il à la jeune fille. Marie obéit, et M. Hartzwald, après avoir promené un regard sévère sur l'accusée et passé la main sur son front soucieux, comme pour chasser une idée importune, alla s'asseoir dans son grand fauteuil de cuir, prit une plume, et commença ainsi :

— Comment vous nommez-vous, jeune fille?

Elle répondit d'une voix timide, et les yeux baissés :

— Je me nomme Marie Schroning. Hier nos voisins m'appelaient encore Marie la patiente; mais à présent je ne dois plus avoir d'autre nom que celui de Marie la maudite de Dieu.

Ses dernières paroles expirèrent dans un sanglot.

— Ces détails sont inutiles; répondez brièvement à mes questions, dit M. Hartzwald avec gravité. — Sans doute, M. le bourgmestre ne vous demande pas tout cela, ajouta Fritzler en prenant un ton de brusquerie insensible, que démentait l'expression compatissante de son regard. — Quel est votre âge? demanda le magistrat. — Je n'ai pas encore seize ans et demi, monsieur. — Malheureuse! s'écria Fritzler, toujours préoccupé de l'avenir de sa toute petite fille; mais pour avoir pris le métier que vous faites, vous n'avez donc pas pensé à votre pauvre père? — Silence! Fritzler, interrompit M. Hartzwald; oubliez-vous que j'ai seul ici le droit d'interroger l'accusée? — Pardon, monsieur le bourgmestre, je me tais, reprit le crieur de nuit, tout confus de sa vive réplique. — Où demeurez-vous? continua le bourgmestre en s'adressant de nouveau à Marie. — Je n'ai pas d'asile, monsieur le juge, répondit-elle; si vous ne m'envoyez en prison aujourd'hui, demain un autre garde de nuit me prendra encore comme une vagabonde, et me ramènera devant vous, à moins qu'on ne me trouve morte le soir dans les fossés de la ville. — Soyez sans inquiétude, Marie Schroning, dit le magistrat avec une expression d'amertume; grâce au ciel, le nombre des mauvais sujets n'est pas assez grand dans Nuremberg pour que la maison de travail ne puisse les contenir tous; il y a toujours place pour vos pareilles. — Puis il ajouta : — Vous avez un état, sans doute? — Non, monsieur le bourgmestre; quand je perdis ma mère, j'étais trop jeune pour avoir pu apprendre le sien; et depuis sa

mort, j'eus à soigner deux petites sœurs qui ne lui survécurent pas long-temps. Enfin, je restai seule chez nous pour garder mon père infirme et malade. Oui, monsieur le juge, au lieu de travailler tous les jours, comme font les jeunes filles, voilà huit ans que je passe les nuits auprès d'un lit de douleur. Dieu m'a donné le courage d'accomplir la promesse que je m'étais faite de ne pas abandonner mon père à d'autres soins que les miens tant qu'il vivrait, et hier j'ai fait ma dernière veillée.

Elle s'arrêta après avoir parlé ainsi, et deux grosses larmes voilèrent ses regards.

A cette touchante réponse, Fritzler regarda le bourgmestre avec émotion. En ce moment, M. Hartzwald fixait lui-même un œil surpris sur la coureuse de nuit.

— Ce serait bien beau, si c'était vrai, dit-il; car les exemples d'amour filial sont rares aujourd'hui... Oh! oui, bien rares, reprit-il tout bas en soupirant.

Marie était toujours debout, toujours tremblante. La physionomie du magistrat avait quelque chose de si imposant que la pauvre enfant n'osait lever sur lui qu'un regard craintif; encore l'abaissait-elle aussitôt vers la terre quand ses yeux venaient à rencontrer les yeux sévères de son juge.

— Vous pouvez vous asseoir, Marie, dit le bourgmestre. Et vous, Fritzler, faites votre déposition.

Le crieur s'approcha de la table du juge avec une sorte d'hésitation, et, regardant tour à tour le magistrat et la vagabonde, il balbutia quelques mots inintelligibles; il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment d'admiration pour cette jeune fille qui avait donné tant de preuves d'amour à son père; aussi l'honnête garde de nuit craignait-il d'aggraver par son rapport la position fâcheuse d'une enfant qu'il eût voulu défendre. C'était la première fois,

depuis qu'il exerçait la profession de nachtwechter, que Fritzler se trouvait dans un si cruel embarras entre un juge et une accusée.

— Mais parlez donc, reprit le bourgmestre, impatienté de ne rien comprendre aux demi-mots du crieur de nuit.

— Pardonnez-moi, monsieur Hartzwald, balbutia encore Fritzler, c'est que vraiment cette petite a dit quelque chose qui m'a touché le cœur... Je sais bien qu'elle est dans son tort... qu'on ne va pas le soir dans le cimetière sans avoir de vilaines intentions... Vous ferez un acte de justice en l'envoyant en prison... c'est juste... mais si j'étais à votre place... enfin, vous savez mieux que moi ce qu'elle mérite; je n'ai pas de conseil à vous donner là-dessus... mais c'est pour vous dire que je ne me sens pas le courage de la compromettre... J'ai une fille aussi, et Marie paraît avoir tant aimé son père!... Si ça pouvait s'arranger avec une bonne semonce... elle ne recommencerait pas... N'est-ce pas, petite, qu'on ne t'y reprendra plus?

Marie allait répondre. M. Hartzwald prit la parole :

— Encore faut-il que je puisse juger de la gravité du délit; et c'est pour cela, Fritzler, que je vous ordonne, au nom de la loi, de me déclarer à l'instant la vérité toute entière. — C'est juste, monsieur le bourgmestre : il faut vous dire que j'ai arrêté cette enfant à la porte du vieux cimetière. — Elle n'était pas dans l'enceinte du champ de repos quand vous vous êtes emparé d'elle? — Non... tout auprès... mais pas dedans, ajouta le crieur de nuit en hésitant. — Je sortais du cimetière, reprit ingénument la prévenue. — Mais, malheureuse, vous ne savez donc pas que vous gâtez votre affaire en avouant cela? murmura Fritzler. — Au moins elle parle avec franchise; tandis que vous, Fritzler, vous cherchiez à me tromper. — Non,

monsieur, répliqua le crieur, atterré par l'expression du regard de M. Hartzwald ; je vous aurais tout dit, mais pas si brusquement... A un autre que vous je craindrais de laisser voir ce que j'éprouve... mais vous, qui êtes père... et bon père encore, vous comprenez le chagrin que j'éprouve quand je me dis que ma déposition va peut-être perdre une jeune fille qui a si bien agi envers ses parens.

Et se tournant vers Marie, il ajouta :

— C'est bien vrai, au moins, ce que vous nous avez dit tout-à-l'heure? Nous savons que vos pareilles ne sont pas embarrassées pour se forger des histoires intéressantes ; mais la justice découvre bien vite le mensonge, et alors la peine est doublée, voyez-vous! — Faites de moi ce que vous voudrez, répondit Marie ; mais je jure sur mon Dieu que je ne sais pas mentir. — En ce cas, répliqua M. Hartzwald, dites-moi, la main sur la conscience, pourquoi et comment vous avez été trouvée par Fritzler au moment où vous sortiez d'un lieu suspect? — Vous allez tout savoir, reprit Marie en se levant. Peut-être ce que j'ai à vous dire, ne le dirai-je pas bien .. avec les paroles qu'il faudrait : j'ignore les mots dont on doit se servir devant la justice ; mais du moins vous pouvez être bien certain que, si la science me manque pour m'exprimer comme je devrais le faire, je n'avancerai rien qui soit contre la vérité. Je vous parlerai ici comme je parlerais à Dieu même, s'il m'appelait à lui pour me demander compte de ma vie passée. Puissiez-vous, monsieur le juge, avoir pour moi la commisération que ne me refusera pas celui qu'on ne peut tromper!

Cette simple invocation pénétra l'âme du magistrat d'un vif sentiment de pitié pour la vagabonde : il comprit que c'était un malheur, et non pas un crime, que l'enfant avait à lui révéler. Quant à Fritzler, il était tellement

touché des paroles naïves de Marie, qu'oubliant encore une fois que c'était à M. Hartzwald seul qu'il appartenait de donner des ordres à l'accusée, il dit à la jeune fille :

— Restez assise, mon enfant, et chauffez-vous ; M. le bourgmestre vous entendra tout aussi bien, et vous devez être si fatiguée ! — Marie hésita un moment ; elle regarda M. Hartzwald comme pour lui demander s'il lui permettait de s'asseoir : le bourgmestre confirma par un geste ce que Fritzler venait de dire, et la jeune fille reprit la parole :

— Hier encore, monsieur, à l'heure où je suis là devant vous, coupable involontaire, et surtout bien malheureuse ; hier, dis-je, j'espérais que mes peines allaient finir. Mon père, qui ne voulait pas me dire tout son mal, cherchait cependant à me faire entendre que bientôt je devais cesser de le veiller comme je faisais chaque nuit depuis longtemps. Et moi, qui me sentais un si grand besoin d'espérance, je recueillais ses paroles avec amour, avec ivresse, tant j'étais loin d'en comprendre le véritable sens ! je m'imaginais qu'il voulait me parler de sa guérison prochaine, de cette délivrance que je demandais à Dieu depuis huit ans ; et cela me rendait si joyeuse, que je ne m'apercevais pas que ses forces diminuaient peu à peu, et que sa voix devenait à chaque instant si faible, qu'il fallait de plus en plus prêter l'oreille pour entendre les mots qu'il ne prononçait plus qu'avec peine. Enfin, monsieur, telle était ma confiance dans la miséricorde du ciel, que j'oubliais comment on peut mourir ; et cependant j'avais déjà vu trois fois la mort chez nous ! J'ai fermé les yeux de ma mère quand j'avais à peine sept ans, et quelques mois après j'eus mes deux petites sœurs à ensevelir. Mais hier je ne voyais qu'une assurance de bonheur prochain dans les paroles de mon père ; et quand il me disait : — Bientôt.

Marie, tu ne te fatigueras plus à me veiller la nuit, — moi je lui répondais : — Je l'espère, — et je lui parlais, en souriant, de sa première sortie.

Ici Marie s'arrêta pour essuyer ses yeux obscurcis par de nouvelles larmes. Fritzler, attendri au dernier point, lui prit la main, en lui disant : —Courage ! — Et M. Hartzwald, ému lui-même par le début de ce récit empreint de la plus naïve franchise, se leva de son siége de magistrat, il approcha du poêle son grand fauteuil de cuir, et vint s'asseoir entre la vagabonde et le crieur de nuit. A les voir tous trois, ainsi groupés, dans cette vaste chambre qu'éclairait à peine une lampe de fer suspendue au plafond, on eût dit, au lieu de l'interrogatoire d'une coupable, que c'était une de ces intimes veillées de famille où l'enfant de la maison, après une longue absence, raconte à de bons parens, vivement intéressés, les aventures périlleuses de son lointain voyage.

— Continuez, Marie, dit M. Hartzwald, car mon devoir m'ordonne ou de vous entendre pour vous renvoyer libre, ou de vous faire conduire à la maison d'arrêt ; je ne puis ni vous garder près de moi, ni m'opposer à votre emprisonnement, tant que le doute me restera sur votre culpabilité. Voyons, ne tremblez plus : c'est devant un père que vous parlez ; ne craignez pas de tout avouer : qu'alliez-vous faire ce soir dans le vieux cimetière de la ville ?

— J'allais, cherchant la place où les restes de mon père étaient déposés depuis quelques heures ; j'allais pleurer sur sa fosse humide, et demander conseil à celui qui ne m'a jamais inspiré que de bonnes pensées ; car, voyez-vous, monsieur, j'étais poursuivie en ce moment par une affreuse idée : je ne voulais plus souffrir, je voulais en finir avec la vie. Oh ! je vois bien que cela me rend plus

coupable à vos yeux : se tuer, c'est un crime; mais, mon Dieu! peut-on demander de la raison à une pauvre fille qui n'a plus de parens... qui n'a plus d'asile, qui n'a pas de pain pour demain? — Comment cela? interrompit Fritzler. — Silence! dit le magistrat. Marie continua : — A peine mon père eut-il fermé les yeux, que les gens de justice s'emparèrent de notre maison. On me dit que celui que j'ai perdu avait menti à la loi, en ne déclarant pas la véritable valeur de notre propriété, que les droits du fisc s'élèvent aujourd'hui à une valeur double de ce que nous possédons; on réclame enfin vingt ans d'arrérages; et moi, qui n'entends rien à tout cela, je n'ai pas le pouvoir de m'opposer aux volontés de la justice. Alors, monsieur le juge, il m'a bien fallu sortir de chez nous. Où aller autre part qu'auprès de son père, quand on ne sait à qui confier ses chagrins? Il y avait bien dans le voisinage de bonnes gens qui m'offraient un asile; mais c'étaient les plus pauvres de nos connaissances, d'honnêtes ouvriers qui ont à peine assez d'ouvrage pour nourrir leur nombreuse famille. Je ne voulais être à charge à personne; je ne voulais que mourir, et voilà pourquoi je m'étais rendue au cimetière. Là, pensais-je, je dirai à mon père de m'envoyer une bonne inspiration, et quand j'aurai bien prié, j'obéirai au mouvement de mon cœur, soit qu'il m'ordonne de vivre, soit qu'il me dise que ce n'est pas un crime de quitter la vie quand on a épuisé tout ce qu'elle peut donner de malheur. — Marie a dit vrai, monsieur le bourgmestre; elle ne s'était rendue au cimetière que pour prier; il n'y a plus à en douter, dit vivement le crieur de nuit; c'est une bonne et honnête fille; puisse la mienne lui ressembler un jour! — Oui, je vous crois, mon enfant; car j'ai vu bien des coupables chercher à expliquer leur vagabondage; mais jamais on n'a parlé avec ce ton de franchise

qui me pénètre l'âme du plus vif intérêt pour vous. — Ah! monsieur, vous me plaindrez bien davantage quand vous saurez toute mon infortune, continua Marie ; mais c'est à présent que je ne trouve plus d'expressions pour dire ce qui s'est passé d'horrible près de la fosse où j'étais à genoux.

Les siéges des deux auditeurs se rapprochèrent encore de celui de Marie. Fritzler et le bourgmestre prirent chacun une des mains de la jeune fille, comme pour l'encourager à parler. — Un moment, dit-elle, que je cherche, que je me rappelle... Et tout son corps tressaillit, et ses membres tremblèrent comme ils tremblaient lorsque Fritzler détacha sa cape pour réchauffer la pauvre enfant glacée par le froid de la nuit.

— Je priais depuis long-temps, dit-elle ; le vent sifflait avec violence, la neige couvrait mes épaules et mes mains ; mais je ne sentais ni le froid ni la bise, tant mon âme était plongée dans de douloureuses pensées! Le conseil que je demandais à Dieu, il ne me l'envoyait pas, et je restais agenouillée, attendant qu'un regard de sa bonté divine vînt à tomber sur moi. Tandis que j'étais là, troublant seule le silence de ce séjour de deuil par mes sanglots et ma prière, voilà que j'entends de loin un bruit de pas et comme des éclats de rire qui se rapprochent de moi... J'eus peur ; je détournai en frémissant les yeux du côté où j'avais entendu rire et marcher. Des ombres que je distinguais à peine s'avançaient précipitamment : je voulais me lever, je n'en eus pas la force ; je voulais crier, ma voix se refusa à proférer un seul mot. Enfin, je restais comme anéantie, quand ceux qui marchaient si gaiement arrivèrent à l'endroit où j'étais en prières. Ils étaient cinq : trois jeunes gens et deux femmes. Celles-ci parlaient une langue qui me semblait étrangère, tant les mots dont elles

se servaient étaient nouveaux pour moi ! et cependant chacune de leurs paroles me causait un frisson d'horreur. Les rires continuaient. L'un des jeunes gens m'aperçut ; il vint à moi : ses yeux s'approchèrent des miens, sa main toucha mon bras, ses lèvres effleurèrent les miennes. Je fis un mouvement pour le repousser, il m'enlaça avec force ; ma tête toucha le bord de la fosse, et je m'évanouis en entendant ces mots qui me remplirent d'épouvante : — Au moins, ce soir j'aurai la mienne aussi.

M. Hartzwald et le crieur de nuit eurent un mouvement d'indignation. — Les scélérats ! dirent-ils en même temps. Marie reprit : — Maintenant, monsieur le juge, vous savez si je suis coupable ; vous connaissez toute ma misère. Je suis orpheline, je suis sans asile, je suis flétrie ; condamnez-moi à une peine infamante si vous le voulez, car il ne manque plus que d'être traitée en criminelle pour n'avoir plus aucun malheur à souffrir ! — Ah ! je vous protégerai, mon enfant, je vous vengerai ! Voyons, pourriez-vous me donner quelques indices sur l'infâme qui abusa si cruellement de vous? — Non, monsieur, je ne sais rien de lui ; je le verrais, que je ne le reconnaîtrais pas. Quand il est venu à moi, il faisait nuit ; il faisait nuit encore quand je sortis de mon évanouissement, brisée par la douleur et me rappelant à peine pourquoi je me trouvais là, et ce qui s'était passé... D'ailleurs, il n'y avait plus personne. Enfin la mémoire me revint : je me penchai encore une fois sur la terre où l'on avait enfoui le cercueil de mon père, j'écartai la neige avec mes mains, je collai ma bouche sur cette fosse à peine refermée, et je dis : Au revoir ! à celui qui m'avait fait le cruel présent de l'existence ; puis je sortis du cimetière pour aller me précipiter dans la Peignitz ; c'est alors que le crieur de nuit m'arrêta.

gence, qu'une explication assez vive allait avoir lieu ce soir même. Dans son apathique ivresse, il courba la tête pour laisser passer l'orage, en se promettant de ne répondre à aucune des brusques interpellations de son père, bien certain qu'il était que la colère de celui-ci se briserait contre son silence.

A l'aspect de Paul ainsi défait, le bourgmestre éprouva un moment de fureur : il lui releva violemment la tête ; mais le regard stupide de son fils, mais cette bouche à demi béante, qui n'avait pas même la force de dire : Vous me faites mal ! changea soudain la colère de M. Hartzwald en un sentiment de pitié pour le coupable enfant.

— Ta mère est plus heureuse que moi, dit-il, car elle est morte avant de t'avoir vu dans un pareil état. — Mon père, c'est la première fois, balbutia Paul. — Je ne vous demandais pas un mensonge, reprit le bourgmestre ; mais, puisque vous parlez enfin, j'exige que vous me disiez sur-le-champ d'où vous venez et ce que vous avez fait ce soir.

Un sourire niais répondit à cette question.

— Me direz-vous, continua M. Hartzwald en secouant avec force le bras de son fils, l'emploi de votre temps à cette heure ? je veux le savoir, monsieur, je veux le savoir à l'instant. — Si vous vous fâchez, mon père, répliqua Paul en laissant retomber sa tête appesantie, je ne saurai que vous dire... d'ailleurs, vous avez été jeune aussi ; chacun son tour... Je meurs de sommeil ! — J'ai veillé, moi, monsieur, pour connaître votre conduite ; il faut que vous me répondiez : j'ai attendu assez tard pour cela... Vous allez me dire enfin ce qui vous a retenu dehors, à l'heure où tous les honnêtes gens de la ville sont couchés. — Eh ! mon père, on a des amis à mon âge... une petite gaieté de temps en temps, cela n'est pas un crime.

Enfin, que voulez-vous que je vous dise?... Je souffre!... je dors! — J'ai souffert plus que vous depuis huit jours que je me suis aperçu de vos sorties nocturnes... D'abord, j'ai cru que ce n'était qu'un hasard... un accident pardonnable à votre âge... J'ai pensé que vous viendriez à moi avec confiance me dire comme autrefois : J'ai eu tort, mon père; mais ne m'en veuillez pas. — Loin de là, vos absences se renouvellent tous les soirs, et aujourd'hui c'est d'une orgie infâme que vous sortez... Mais malheur à vous! Paul, malheur à vous, si vous déshonorez jamais le nom de votre père! — Jouer entre amis, cela ne fait de tort à personne. — Vous êtes joueur!... Ah! il ne vous manquait plus que ce vice! s'écria le bourgmestre en frémissant.

Paul, toujours abattu, toujours dans son attitude stupide, répliqua :

— Allons, ne vous emportez pas; nous avons joué, mais ce n'était pas de l'argent. — Qu'avez-vous donc pu jouer alors? demanda M. Hartzwald.

Paul, presque assoupi, murmura : — Des femmes!

Ces deux mots furent une affreuse révélation pour le magistrat. Il se rapprocha précipitamment de la chaise où son fils s'endormait en balbutiant quelques mots sans suite, et, pâle à son tour d'une horrible crainte, M. Hartzwald, les lèvres presque collées à l'oreille du dormeur, continua son interrogatoire, auquel celui-ci répondait toujours par des paroles inachevées. C'était un douloureux supplice pour Paul que de se sentir réveillé de moment en moment par la voix pénétrante de son père; mais que c'était donc aussi une cruelle anxiété pour celui-ci de ne pouvoir arracher l'aveu de l'épouvantable sacrilége dont il soupçonnait bien que son fils s'était rendu coupable!

— Réveillez-vous, monsieur! lui criait le magistrat, et

dites-moi si vous n'êtes pas allé ce soir du côté du vieux cimetière... Entendez-vous, du côté du vieux cimetière?

Paul ouvrit les yeux, et dit : — Ils m'y ont emmené. Puis son menton alla de nouveau frapper sa poitrine.

— Et combien étiez-vous? — Combien? répéta Paul... je crois que nous étions...

M. Hartzwald attendit en vain la fin de cette réponse: le débauché s'était endormi. L'impitoyable juge enleva Paul de dessus la chaise :

—Debout! lui dit-il; vous ne dormirez pas avant que de m'avoir appris toute la vérité. Combien étiez-vous dans le vieux cimetière? — Trois, mon père : Henri Zahn, Charles Sichler et moi. — Bien! reprit M. Hartzwald avec un effrayant sourire. Et ces femmes que vous aviez jouees, vous étiez sûr de les trouver là? — Mais Charles et Henri m'avaient dit qu'elles y seraient; et en effet ils en ont trouvé deux. — Et vous!... vous! continua le bourgmestre en attachant sur son fils un si terrible regard, que Paul sentit s'évanouir son ivresse. Un frisson de stupeur parcourut tout son corps.

— Moi? reprit-il d'une voix tremblante. — Oui, vous! vous n'en aviez point de femme, n'est-ce pas?... et il vous en fallait une, misérable! et vous n'avez pas eu pitié d'une jeune fille qui priait sur la fosse de son père!... Vous avez couronné la débauche par un crime; et je suis votre juge, moi! et il faudra que je vous condamne à la peine des assassins, car vous avez mérité le gibet! — Grâce! grâce! criait Paul, haletant et se traînant aux pieds de son père. — Grâce! disait M. Hartzwald; mais le bourreau ne t'écoutera pas quand tu lui demanderas grâce... Mais cette jeune fille a formé une plainte devant moi contre l'infâme qui l'a flétrie... Et je verrai mon nom placardé sur la potence!... Non, malheureux, non, ce

n'est pas de la main de l'exécuteur que tu mourras ; non, tu n'auras pas la joie de déshonorer publiquement ton père !

En disant ces mots, M. Hartzwald, que la fureur dominait, s'empara d'un lourd encrier de plomb, et le lança avec force à la tête de son fils ; le crâne du malheureux alla frapper sur la base de pierre qui supportait le poêle de fonte. Paul poussa un profond soupir, et le sang coula avec abondance de sa large blessure.

Aux cris de Paul Hartzwald, la vieille Nancy se précipita dans la salle d'audience : — Vous avez tué mon enfant ! dit-elle au bourgmestre. Celui-ci ne répondit pas un mot : le sang l'étouffait ; il tourna les yeux vers sa victime ; de pourpre qu'il était, le visage de M. Hartzwald devint pâle, ses jambes fléchirent, et il tomba sans mouvement dans son grand fauteuil de cuir.

Tandis que cette scène affligeante se passait dans la maison du bourgmestre, Fritzler et Marie gagnaient le vieux faubourg où demeurait le crieur de nuit. Au bruit léger de sa crecelle la porte de sa maison s'ouvrit.

— Bonsoir, belle-mère, dit-il à une femme d'une cinquantaine d'années qui lui prit sa lanterne ; préparez vite un lit pour cette pauvre enfant qui a besoin de repos ; je l'ai amenée ici de la part de M. Hartzwald : ainsi, cela ne doit pas vous paraître suspect. — Qu'elle soit la bien venue, dit madame Lohrmann, mon lit sera le sien pour ce soir, car il faut que je veille auprès de ma fille, qui n'en est encore qu'à son deuxième jour de fièvre de lait. Ainsi, ma belle, vous pouvez venir avec moi, je vais vous indiquer ma chambre.

Marie, après avoir remercié affectueusement Fritzler, suivit madame Lohrmann dans le grenier lambrissé qui lui servait d'appartement complet.

— Cette petite a l'air d'être bien douce, dit la belle-mère à son gendre, quand elle fut de retour dans la salle basse ; il faut aussi qu'elle ait bien du chagrin, car elle pleurait fort en se déshabillant. — Ah ! dame ! c'est qu'elle en a éprouvé des malheurs, celle-là ! et de toutes sortes encore !

Ici, Fritzler se mit à raconter tout ce qu'il savait touchant Marie. Madame Lohrmann écoutait son beau-fils avec le plus vif intérêt ; ce n'était que des mon Dieu ! des divin Seigneur ! des miséricorde du ciel ! Mais quand le crieur de nuit s'avisa de parler du projet qu'il avait formé de garder Marie chez lui pour aider sa femme dans les soins du ménage, la figure de la belle-mère éprouva la plus étrange métamorphose ; son front se plissa, ses lèvres se crispèrent, et elle répondit :

— C'est-à-dire que nous ne sommes pas déjà assez ici pour manger ce que vous gagnez, ou bien c'est que je ne suis plus bonne à rien faire. — Ce n'est pas ce que je veux dire, mère ; mais la pauvre petite est sans asile, et, vrai, cela crève le cœur de penser que si je ne la garde pas ici, elle ne saura où aller coucher demain. — Et pourquoi M. le bourgmestre ne la prend-il pas à son service ? il a bien autrement que vous les moyens d'avoir une gouvernante. — Écoutez, mère, reprit le garde de nuit, nous en parlerons à Marguerite, et si elle ne dit pas oui, eh bien ! je ferai ce qu'elle voudra. — Marguerite est un agneau du bon Dieu, continua la belle-mère, qui dira comme vous pour ne pas vous contrarier, lorsqu'au fond votre générosité la rendra bien malheureuse. — Malheureuse ! allons donc, vous rêvez, mère Lohrmann. — Pas tant que vous le dites, mon gendre ; je sais qu'elle est susceptible, cette chère enfant ; elle a toujours été un peu jalouse de tout, et vous croyez qu'elle ne le sera pas

d'une jeune fille que vous installez ici sans raison! — Sans raison! par exemple, et ses malheurs! — Ses malheurs sont grands, je ne dis pas; mais nous ne sommes pas en position de consoler tous les affligés. D'ailleurs, si vous voulez absolument faire le généreux, comme il n'y a pas de place ici pour une personne de plus, je m'en irai, moi, d'autant plus que je ne pourrai pas voir de sang-froid ma fille se tarabuster la tête de soupçons qu'elle ne manquera pas d'avoir, je vous en réponds. — Avez-vous fini? demanda Fritzler avec impatience. — Bien, voilà que ça commence, reprit la vieille : on m'impose silence; une autre fois on me dira de m'en aller. Mais, grâce à Dieu, je n'attendrai pas ce moment-là, et si ma fille était rétablie, je partirais à l'instant même, pour laisser à votre belle affligée le loisir de se carrer tout à son aise dans la chambre qui m'appartient. Il est juste que les parens cèdent la place aux étrangers. C'est si beau de faire du bien aux jeunes filles! et une mère, c'est si peu de chose, qu'en vérité je ne sais pas pourquoi vous ne m'avez pas déjà mise à la porte!

Le ton d'aigreur sur lequel la conversation entre la belle-mère et le gendre était montée menaçait de se changer en querelle un peu plus bruyante, quand Fritzler, réfléchissant que cette discussion pourrait fort bien réveiller sa femme et son enfant, se leva brusquement; il reprit sa lanterne, et alla continuer sa ronde nocturne; car le jour ne paraissait pas encore; mais en sortant cette fois, au lieu du bon repos et bonne nuit qu'il disait ordinairement à sa belle-mère, le crieur lui laissa pour adieu un impertinent : — Nous verrons qui de nous deux sera le maître ici! — Et il s'éloigna le cœur serré, mais en se promettant de ne pas tenir compte des menaces de la mère Lohrmann.

Comme il allait criant l'heure dans les rues, peu à peu l'air vif du matin calma sa tête échauffée par les contrariétés que sa belle-mère lui avait fait subir. Il se ressouvint qu'en effet Marguerite inclinait singulièrement vers la jalousie; et cette triste faiblesse la rendait d'autant plus malheureuse, que, timide même avec son mari, elle lui cachait ses larmes et nourrissait en silence les soupçons qui germaient dans son cœur. Plus d'une fois déjà il l'avait surprise à pleurer sans qu'elle voulût lui dire la cause de ses larmes; et si ce n'eût été la perspicacité ingénieuse de madame Lohrmann à deviner le motif des soucis de sa fille, Fritzler eût toujours ignoré que Marguerite avait souffert tout bas parce qu'il s'était montré enjoué ou prévenant avec telle ou telle fille du quartier. — Au fait, se dit-il, je ne dois pas faire de peine à la mère de mon enfant, et puisque le bourgmestre prend comme moi intérêt à cette petite, autant vaut que ce soit lui qui la protége. D'ailleurs, elle sera toujours mieux chez M. Hartzwald que chez nous, où ma belle-mère ne lui épargnerait pas les paroles dures et les rebuffades... C'est convenu, à l'heure de midi j'irai trouver le bourgmestre, et je lui dirai que je manque de place à la maison pour loger Marie Schroning.

Ainsi se parla le brave homme. Il pensa même que sa dernière résolution valait encore mieux, dans l'intérêt de Marie, que son projet de la garder chez lui. Il capitula si bien avec cet égoïsme qui nous est naturel à tous, qu'il finit par ne plus trouver sa protégée si à plaindre. — D'ailleurs, disait-il, chacun ses peines; mais Dieu a mis les riches au monde pour soulager ceux qui n'ont rien.

Le silence de la nuit cessa de régner dans les quartiers tout-à-l'heure déserts. Les volets des fenêtres s'ouvrirent, les portes crièrent sur leurs gonds, les forges s'allumèrent;

le bruit des métiers commença à se confondre avec le dernier chant des crieurs de nuit qui rentraient chez eux; la population de Nuremberg se revêtit de ses habits de travail; les portes de la ville livrèrent passage aux jardiniers qui venaient alimenter le marché; enfin, il était grand jour quand Fritzler revint chez lui.

Son premier soin fut d'aller embrasser Marguerite, qui ne dormait plus. Elle tenait dans ses bras la toute petite Thérèse, dont la bouche se jouait sur le sein de sa mère.

Madame Lohrmann était auprès de sa fille, et elle paraissait lui parler avec chaleur. A l'arrivée du gendre, la belle-mère se tut. Fritzler caressa son enfant, puis, regardant sa femme, dont le teint était plus animé que de coutume, il lui dit :

— Je vois bien que tu sais déjà que quelqu'un a passé la nuit ici... Eh bien! femme, ne t'inquiète pas de ce surcroît de charge pour nous; ta mère m'a fait faire à ce sujet de sages réflexions : ce matin même je reconduirai la jeune fille chez M. le bourgmestre.

Il y avait de la résignation sur le visage de Marguerite lorsque son mari commença à parler; mais dès qu'il eut fait part de sa résolution nouvelle, la joie la plus vive brilla dans les yeux de la jeune mère. Elle posa tout doucement son enfant à côté d'elle, et étendit les bras vers le brave homme pour le remercier par un tendre baiser de ce qu'il prévenait ainsi son désir. Madame Lohrmann était triomphante, non pas qu'elle eût mauvais cœur; mais la pensée de voir une étrangère dans la maison lui déchirait l'âme. Elle se fût volontiers imposé une privation pour soulager le pauvre qui passait; mais elle ne pouvait supporter l'idée que quelqu'un vînt s'immiscer dans les détails du ménage qu'elle gouvernait despotiquement.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis le retour du crieur de nuit, quand Marie parut dans la salle basse. A ses yeux rouges et fatigués, à l'air abattu de son visage, il était facile de s'apercevoir que la pauvre enfant avait bien peu dormi. Elle fut reçue par la famille de Fritzler avec les témoignages du plus touchant intérêt, et tout bas elle se disait : — Que je serai donc bien ici! — Mais la mère de Marguerite ne montrait tant de bontés pour l'orpheline que parce que celle-ci devait quitter la maison dans quelques heures. On mit la table du déjeuner auprès du lit de l'accouchée, et pendant ce repas, que les questions affectueuses des deux femmes prolongèrent au-delà du temps accoutumé, Marie fut l'objet des prévenances de chacun des convives. — En vérité, se disait-elle encore à part elle, je crois que Dieu m'a enfin regardée en pitié, puisque j'ai trouvé ici des amis véritables.

Enfin, le déjeuner finit. — Allons, ma petite, dit madame Lohrmann en se levant de table, nous ne vous retiendrons pas plus long-temps; M. le bourgmestre doit être levé; Fritzler va vous reconduire chez lui. J'espère qu'il sera pour vous un bon protecteur. Que je vous embrasse, mon enfant, et venez nous voir quelquefois.

Marie regarda tour à tour avec étonnement Fritzler, Marguerite et celle qui venait de lui parler; elle ne comprenait pas pourquoi on lui parlait de départ. Le crieur de nuit avait l'air presque aussi embarrassé qu'elle. Enfin, la jeune fille demanda avec sa naïveté habituelle :

— Ce n'est donc pas ici que je dois demeurer? — Non, mon enfant, reprit alors Fritzler; nos moyens ne nous permettent pas de faire pour vous tout ce que nous voudrions; c'est M. Hartzwald qui se chargera de votre sort. — C'est dommage, répondit-elle, car vous auriez été bien bon pour moi, j'en suis sûre... Mais enfin!...

Elle soupira, embrassa avec résignation la femme Fritzler, madame Lohrmann, et la petite Thérèse, qui reposait sur un oreiller, puis elle se disposa à suivre le crieur de nuit.

Un nouveau malheur attendait Marie dans la maison du magistrat. Une foule considérable d'amis et de voisins allait et venait des appartemens à la rue; des groupes s'étaient formés sous les fenêtres de M. Hartzwald, et ces mots : — L'apoplexie, une chute mortelle, — circulaient dans toutes les bouches. Fritzler crut d'abord qu'il s'agissait d'un événement tragique arrivé dans le voisinage, et dont le rapport venait d'être fait au bourgmestre ; il pensa que tous ceux qu'il voyait monter et descendre étaient autant de témoins appelés pour déposer dans une cause assez grave pour occuper tous les esprits. — Nous attendrons dans l'antichambre que M. Hartzwald en ait fini avec tous ces gens-là, dit-il; et quand il sera seul, je lui parlerai pour vous, ma petite. — Il monta donc avec Marie, et se disposait à s'asseoir auprès de la salle d'audience; mais la porte de cette pièce était ouverte, et les nombreux visiteurs entraient sans se faire annoncer; ils ressortaient aussitôt avec la douleur dans les yeux et l'effroi sur le visage. Fritzler, qui voulait savoir à son tour ce qui attirait un si grand concours de curieux, laissa pour un moment Marie dans la première chambre, et entra. Il sut alors qu'on ne venait là que pour dire un dernier adieu au cadavre du magistrat. Le père, frappé de saisissement en voyant tomber Paul sous le coup de l'encrier de plomb, ne s'était plus relevé de son siége de juge ; et ses yeux gonflés de sang, sa bouche contractée, son front taché de bleu, disaient assez à quelle mort violente il avait succombé.

Quand Fritzler revint auprès de Marie pour l'instruire

de cette affreuse catastrophe, la jeune fille n'était plus là. Un mot dit en passant devant elle lui avait révélé toute son infortune. Ne comptant plus sur la protection de personne, elle prit le chemin du pont le plus voisin.

III

JEAN KURSE L'APPRENTI.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
ARNAULT.

Elle allait, elle allait; et, dans sa marche rapide, Marie n'entendait pas une voix qui l'appelait depuis quelques secondes. Elle ne se retournait pas vers celui qui courait après elle et suivait tous les détours que prenait la jeune fille pour arriver au bord de la Peignitz. Enfin, son pied allait toucher les premières planches du pont, quand un jeune homme, doublant le pas pour la rejoindre, l'atteignit à l'épaule, et, lui disant à deux fois son nom, la força de s'arrêter. Elle leva les yeux vers lui, et fut bien honteuse en le reconnaissant.

— C'est Jean Kurse! dit-elle. — Oui, mademoiselle Marie; et que je suis donc bien aise de vous retrouver! Savez-vous que depuis hier je souffrais rudement de ne pas savoir ce que vous étiez devenue?... Et où alliez-vous donc si vite?

Marie rougit, pleura. Jean lui prit la main; il n'était guère moins ému qu'elle. D'une voix plus faible il recom-

mença la même question. L'orpheline lui montra la rivière.

— Oh ! dit-il, vous croyez trop en Dieu pour faire cela, mademoiselle Marie. — Eh ! que voulez-vous donc que je devienne, Jean, puisque je n'ai personne ici-bas qui prenne pitié de moi? — Vous avez au moins quelqu'un que votre mort rendrait bien malheureux. — Ne parlons pas de cela, mon pauvre ami; n'en parlons plus. D'ailleurs, dans votre position, vous ne pouvez rien pour moi. — Je peux au moins partager le pain que me donne mon maître, et tant que Jean Kurse en aura, mademoiselle Marie ne se couchera pas sans souper. — Je connais votre bon cœur; je ne doute pas de votre amitié, vous qui preniez sur les heures de votre sommeil pour venir m'aider à veiller mon père malade. — Eh bien! pour toute récompense des petites peines que je me suis données auprès du défunt, je vous en supplie, mademoiselle Marie, ne mourez pas; vivez pour que le jour où mon maître me dira : — Tu es libre, — nous puissions réaliser le projet dont nous parlions tous les soirs. — Vous ne me diriez pas cela, Jean, si vous pouviez savoir tout mon malheur! — Comment! si je le sais? et qui est-ce qui s'est jeté sur les gens de justice quand ils sont venus pour vous renvoyer de la maison du voisin Schroning? Est-ce que je ne me rongeais pas les poings de rage quand je vous ai vue sortir de chez vous? Je voulais courir, vous ramener d'autorité dans votre maison; mais mon maître et ses deux compagnons étaient là qui me retenaient. On m'a même enfermé sous clef pendant que vous vous en alliez. Après, j'ai brisé un carreau, j'ai passé par la fenêtre... un petit étage de rien : ça ne compte pas... j'ai été vous chercher chez toutes vos connaissances, partout enfin où vous pouviez être, et personne n'a pu me dire où je vous trouverais. A dix heures du soir,

je rôdais encore dans la ville ; je tournais autour du vieux cimetière, comme si j'avais pu vous rencontrer là. — Près du cimetière ! s'écria Marie, ah ! c'est Dieu qui vous y conduisait sans doute ! Mais, Jean Kurse, pourquoi n'êtes-vous pas entré ? Je ne serais pas déshonorée aujourd'hui. — Déshonorée, mademoiselle Marie ! répliqua l'apprenti en la regardant fixement. Que voulez-vous dire par là ?

Marie hésita un moment, elle regarda autour d'elle. Ils se trouvaient alors dans le quartier le plus reculé de la ville ; la rue était déserte :

— Aussi bien, reprit-elle après un court silence, il faudra tôt ou tard que vous sachiez la vérité ; autant que ce soit moi qui vous apprenne ma honte, au moins comme cela mon malheur sera complet.

Elle s'assit sur une pierre, Jean se plaça auprès d'elle, et là Marie détailla, avec la franchise dont elle avait usé auprès du bourgmestre, toutes les angoisses du jour et de la nuit passés. Elle dit aussi à l'apprenti son espérance trompée chez le crieur de nuit et la mort inopinée de M. Hartzwald. Puis, quand elle eut fini, elle regarda tristement Jean Kurse.

— Eh bien ! reprit-elle, voulez-vous après tout cela que je vive encore ? Dites, puis-je être jamais la femme de quelqu'un ? Ne suis-je pas destinée à mourir malheureuse, méprisée, et cependant bien innocente, mon Dieu !

On pourrait croire, d'après son surnom d'apprenti, que Jean Kurse était un enfant de quatorze à quinze ans ; mais alors on se tromperait étrangement : Jean pouvait avoir vingt-cinq ans, c'était un robuste gaillard, qui avait fini son apprentissage de menuisier ébéniste depuis huit ans et demi à peu près, et cependant il devait rester encore pendant dix-huit mois chez son maître avant de recevoir, comme les autres ouvriers, le prix de son travail

au bout de chaque quinzaine. Vous allez savoir pourquoi Jean Kurse s'appelait l'apprenti, bien qu'il eût déjà plusieurs années de compagnonage.

A une vingtaine d'années en-deçà du temps où se passèrent les événemens que je viens de rapporter, Pierre Kurse, le père de l'apprenti, avait fait un emprunt considérable à un riche marchand de meubles nommé Redsburg. Des liens d'amitié unissaient depuis long-temps le père de Jean et l'ébéniste. Ce dernier ne demanda aucun gage de la somme qu'il avait prêtée, tant il était certain de la bonne foi de son ami ; d'ailleurs, Pierre Kurse devait s'acquitter envers Redsburg au moyen de rentrées de fonds qui ne pouvaient lui manquer vers la foire prochaine. L'imprimerie de Kurse était en pleine activité, et l'argent de l'ébéniste n'avait servi qu'à lui donner une vie nouvelle. Cependant l'espoir de l'imprimeur fut déçu ; l'époque des rentrées arriva, et, au lieu des bénéfices qu'il attendait, il lui fallut supporter plusieurs banqueroutes qui ruinèrent sa maison. Le chagrin mina sa santé, et il eut le regret de mourir sans pouvoir payer une dette d'autant plus sacrée, que son ami commençait à éprouver aussi quelque gêne dans son commerce, et qu'il n'avait aucun titre contre son débiteur.

Jean Kurse était trop jeune alors pour comprendre quelque chose aux regrets que son père laissait échapper en mourant; mais plus tard il connut l'engagement d'honneur qui avait existé entre le défunt et l'ébéniste : c'était à l'époque où son apprentissage allait finir chez Redsburg ; car le brave homme, non content de la perte qu'il avait faite, s'était encore chargé de nourrir le fils de son ami et de lui donner un métier. Jean, ai-je dit, allait sortir d'apprentissage, quand une conversation de son maître lui rappela tout ce que celui-ci avait autrefois perdu en obli-

geant de sa bourse l'imprimeur Kurse. Héritier de la bonne foi de son père, le jeune ébéniste offrit de payer cette dette ; M. Redsburg sourit à cette proposition, et lui prouva que c'était, pour lui, vouloir entreprendre l'impossible.

— Au prix des journées que tu peux gagner, lui dit l'ébéniste, il faudrait bien des années de ton travail avant d'en arriver à une pareille somme ; et d'ailleurs ton père ne me doit rien aux yeux de la loi, puisque je n'ai pas même une signature pour prouver la créance en justice.

Ces mots piquèrent l'orgueil de Jean ; il répondit d'un ton ferme :

— Qu'il faille vingt ou trente ans même, je m'engage à travailler jusqu'à ce que vous me donniez quittance de la dette de mon père.

D'abord, le maître crut que son apprenti ne mettait qu'une obstination d'enfant à persévérer dans son honorable projet ; mais, lorsque le jour où M. Redsburg lui dit :

— Maintenant te voilà compagnon, il entendit le jeune Kurse lui répondre :

— En ce cas, monsieur, donnez-moi mon congé, afin que je puisse gagner pour vous, chez un autre maître, l'argent que je vous apporterai toutes les semaines.

Alors l'ébéniste comprit que c'était vraiment un parti pris chez Jean d'essayer au moins d'acquitter la dette de famille.

— Eh bien ! reprit le maître, puisqu'il en est ainsi, laisse-moi calculer ce qu'il te faudra d'années pour que je te donne ma quittance.

Le soir même M. Redsburg présenta à Jean Kurse un engagement ainsi conçu :

« Je, soussigné, déclare me reconnaître débiteur envers

» M. Redsburg d'une somme équivalente à dix ans de tra-
» vail, au prix d'un florin par journée, et je m'engage, à
» partir de cejourd'hui, à travailler comme doit le faire
» un bon et loyal compagnon, afin d'obtenir, au bout de
» ces dix années, quittance de la somme susdite; à charge
» pour le maître, pendant la durée de cet engagement, de
» me nourrir et de me loger comme au temps de mon ap-
» prentissage. »

L'acte fut aussitôt signé par Jean Kurse. Il continua depuis ce temps à se considérer comme apprenti, et voilà pourquoi il portait encore ce nom au temps du décès de M. Schroning.

Quant à sa liaison avec Marie, il est facile de l'expliquer. La maison de l'ébéniste Redsburg touchait à celle du défunt. Jean et la jeune fille se voyaient tous les jours depuis leur enfance. L'apprenti était, pour ainsi dire, de la famille de Marie, car il n'y avait pas un projet de réunion le soir, soit chez l'un ou chez l'autre des deux voisins, sans que Jean ne fût de la partie; et lorsque le mal du père de Marie empira, quand la petite garde-malade se vit forcée de veiller le moribond, Jean prenait sur son temps de repos pour faire les courses de sa petite amie dans le quartier, ou pour l'aider dans les soins assidus qu'elle donnait à son père. Ainsi cette tendre inclination n'eut pas de commencement : l'amitié d'enfance ne fit que se développer avec les années; elle prit un caractère plus tendre en même temps qu'elle devenait plus respectueuse. Il avait fallu le hasard d'un tel voisinage pour que Marie fût aimée d'amour par quelqu'un; car personne ne serait venu la chercher dans cette triste maison, et, pour elle, on sait que la pauvre enfant sortait si peu, que ce fut à grand'peine qu'elle put trouver le chemin du cimetière quand, proscrite de la maison paternelle, elle alla deman-

der conseil pour mourir sur la fosse nouvellement creusée pour son père.

— Voilà un grand malheur, dit le jeune homme quand Marie eut cessé de parler; et si le ciel voulait permettre que je rencontrasse jamais le scélérat qui a si indignement abusé de sa force pour vous perdre, je vous jure qu'il ne mourrait que de ma main... Mais ne vous désespérez pas ainsi, Marie; vous n'êtes point coupable, et je serais un malheureux à mon tour si je vous retirais à présent la parole que je vous ai donnée. Vous serez toujours à mes yeux Marie la bonne, Marie la patiente; et comme on ne cessera pas de vous estimer pour cela, eh bien! dans dix-huit mois, je vous promets que vous vous nommerez madame Kurse; soyez sûre qu'en changeant de nom, vous cesserez tout-à-fait d'être malheureuse.

Il y avait plus de pitié que de franchise dans les paroles de l'apprenti; il ne disait pas à Marie le sentiment de honte et de dégoût que cette révélation avait fait naître dans son cœur; et la jeune fille, qui ne l'avait jamais surpris à mentir, crut si bien à la sincérité de cette promesse, qu'un rayon de plaisir, un sourire de bonheur se firent jour à travers la tristesse dont son visage était empreint.

— Jean, répondit-elle, je m'abandonne à vous; j'irai où vous voudrez me conduire; je ferai ce que vous m'ordonnerez de faire; c'est vous seul qui serez mon guide et mon conseil, puisque vous exigez que je vive encore.

L'apprenti, après avoir réfléchi pendant quelques secondes, se leva, prit le bras de Marie, et dit: — Venez, je vous ai trouvé un asile.

D'abord, Marie crut un instant que Jean Kurse allait la conduire chez son maître: cette espérance calmait un peu son inquiétude; elle marchait ignorant les chemins; mais

elle se vit bientôt désabusée, quand le jeune ébéniste, après avoir parcouru avec elle deux ou trois rues qu'elle ne connaissait pas, la fit entrer dans une ruelle dont le bout opposé n'avait pas d'issue : deux murs noirs et percés çà et là de portes étroites et basses, des jours de souffrance à quelques toises au-dessus du sol, donnaient à cet impasse l'aspect d'une cour de prison. Jean s'arrêta devant une de ces portes, il tira à lui la corde noire et poissée qui retenait à l'intérieur le pêne dans sa gâche : la porte s'ouvrit, et laissa voir à Marie un escalier d'environ quinze marches, droit et grossièrement maçonné ; elle le gravit derrière son guide, qui, arrivé sur un palier où deux personnes auraient pu à peine tenir, frappa rudement à l'unique porte qu'il y eût sur ce carré. Des cris d'enfant répondirent d'abord, et bientôt après une jeune femme, dont la mise accusait une extrême misère, vint ouvrir à Jean Kurse. Pour vous, qui savez ce que c'est que le chenil du pauvre, vous n'exigerez pas que j'interrompe mon récit par une description qui n'aurait rien de séduisant pour le conteur ni pour celui qui l'écoute. Quant à vous, qui vous donnez à votre gré des appartemens bien frais l'été, bien chauds, l'hiver, à quoi bon irais-je attrister votre vue accoutumée à ne se reposer que sur des objets agréables par une peinture qui ne vous causerait qu'un sentiment de déplaisir? encore douteriez-vous de la vérité des images : il faut avoir souffert la misère pour la comprendre.

— Annah, dit Jean Kurse en entrant, je vous amène une ancienne connaissance.

Celle-ci regarda Marie sans laisser lire sur sa physionomie aucune expression de plaisir ou de mécontentement ; elle répondit seulement :

— Ah! oui, Marie Schroning!

— Qui va demeurer avec vous, Annah. Vous travaillerez toutes deux ; je lui ferai avoir de l'ouvrage comme je vous en ai fait avoir pour vous-même. — Comme vous voudrez, reprit Annah. — C'est une bonne personne que Marie, elle prendra soin aussi de vos deux petits enfans. — Mes petits ! reprit la jeune femme en attirant ses enfans vers elle, comme pour les cacher sous un lambeau de fichu qui lui pendait au cou ; oh ! non, je les garde pour moi. — Allons, Annah, il faut être raisonnable ; vous voyez bien que c'est Marie qui est ici ; vous la connaissez bien, elle, la fille du voisin, de votre ancien maître M. Redsburg ; elle va loger avec vous, parce qu'elle n'a plus de maison, parce que son père est mort. — Et Niel aussi est mort, répondit Annah, et les pauvres enfans d'Annah n'ont plus de père non plus.

Ici, l'hébétée se mit à sangloter.

Marie, pendant tout ce qui s'était passé, avait gardé le silence ; elle essayait de retrouver dans les traits usés et flétris de la pauvre imbécile la physionomie vive et joyeuse de cette jeune et gentille Annah qui, trois ans auparavant, était connue dans le quartier sous le nom de Blondine la Rieuse. Marie avait bien entendu parler des malheurs de l'ancienne servante de M. Redsburg ; mais elle était loin de se douter que les peines même les plus cruelles pussent apporter un tel changement dans un visage aussi frais, aussi enjoué que l'était celui d'Annah le jour où elle quitta son maître pour épouser Niel le couvreur.

La douleur d'Annah s'arrêta court, elle ne parut pas se rappeler le motif de son violent chagrin ; car, cessant de pleurer aussi subitement qu'elle s'était laissé emporter à la plus vive expression de regrets, elle se mit à fredonner un refrain joyeux pour apaiser les cris du plus jeune de ses deux enfans.

— Voilà qui est bien convenu, reprit Jean Kurse quand il vit Annah redevenir tout-à-fait calme; vous vivrez ici toutes deux encore dix-huit mois, et après ce temps-là, comme je serai libre d'employer le gain de mes journées comme je l'entendrai, je m'arrangerai pour que vous ne soyez plus à plaindre. Mais il se fait tard, je ne suis pas maître de mon temps; à ce soir, je vous reverrai, et, peut-être bien aussi, vous apporterai-je de l'ouvrage.

Jean Kurse partit, et les deux femmes restèrent seules dans le chenil de la triste ruelle du faubourg.

Pour éviter les interruptions à l'avenir, je dois, avant de poursuivre, expliquer comment, en quelques années, la jeune mère était tombée dans ce misérable état qui lui avait valu le surnom d'Annah l'Hébétée.

On sait déjà qu'elle était sortie de chez M. Redsburg pour épouser un couvreur nommé Niel. C'était un de ces bons mariages du peuple, sans trop d'amour; mais mariage de confiance, où la sagesse de l'épousée et le courage au travail du mari répondent de l'avenir du ménage. Au bout de six mois d'union, les époux étaient devenus amans; et si une petite chambre proprement meublée, une montre d'argent dans le gousset du couvreur, une chaîne d'or au cou de madame Niel, disaient assez que l'ordre et l'activité régnaient dans la maison, deux enfans nés à dix mois l'un de l'autre prouvaient aussi qu'on ne négligeait aucun devoir dans cet heureux ménage. C'était plaisir que de voir ce jeune couple se promener par un beau dimanche : Niel portant fièrement ses deux enfans dans ses bras, et Annah le suivant par derrière, agaçant d'un sourire les petits marmots qui cachaient avec malice leur visage sur l'épaule du bon père. Bien qu'à Nuremberg il soit de notoriété publique que les maris commandent souvent le respect qu'une femme leur doit par des moyens qui ne réussiraient pas

aussi bien à Paris, jamais Niel n'avait essayé d'éprouver la puissance maritale sur sa gentille moitié, et, en vérité, celle-ci ne lui donnait pas lieu de se repentir de sa douceur envers elle.

Tout semblait présager l'aisance pour le ménage du laborieux couvreur; déjà même il entreprenait pour son compte de petits travaux, et se voyait à la veille de prendre des ouvriers pour le seconder dans les commandes qu'il recevait chaque jour. Que c'était avec joie qu'il était venu faire part à sa femme de l'entreprise d'un bâtiment neuf dont on l'avait chargé de faire la couverture!

Il partit un matin pour se rendre à l'ouvrage; à neuf heures, Annah, traînant après elle ses deux petits enfans qui commençaient à marcher, arriva près du bâtiment pour prévenir son mari que l'heure du déjeûner venait de sonner. Niel, du haut du toit, crie à sa femme qu'il va descendre; le pied du malheureux glisse comme il se dispose à ressaisir l'échelle, il tombe et se brise sur le pavé. Annah pousse un cri, le regarde avec stupeur; ses yeux se troublent, sa raison s'égare, et depuis ce jour terrible la même expression de stupeur est restée dans son regard, et sa mémoire incertaine ne lui rappelle plus que d'intervalle en intervalle la perte qu'elle a faite.

Insensible au froid, à la faim, à tout ce qu'on peut lui dire, elle n'a qu'un sentiment, celui qui survit à tous, l'amour maternel.

Le ménage d'Annah n'était riche que du travail de son mari; lui mort, peu à peu la misère a dévoré la montre d'argent, la chaîne d'or et les meubles. De grabat en grabat la jeune mère est venue jusque dans ce chenil, où l'indulgence du propriétaire souffre sa pauvreté, tandis que quelques personnes charitables l'aident à vivre en payant au-dessus de leur valeur quelques ouvrages de couture

qu'elle achève lentement, quand elle peut se rappeler comment on tient une aiguille.

IV

LES PAUVRES FEMMES.

> La pauvreté est le plus grand des maux qui soient sortis de la boîte de Pandore, et l'on hait autant l'haleine d'un homme qui n'a rien que celle d'un pestiféré.
>
> SAINT-ÉVREMONT.

Comme il l'avait promis, Jean Kurse revint le soir même rendre visite aux deux femmes de la mansarde. Le compagnon-apprenti portait au bras un lourd panier recouvert d'une serviette blanche; il déposa son fardeau sur une vieille table de chêne, et dit de l'air le plus gai qu'il put prendre, car son cœur était singulièrement ému à l'aspect de Marie :

— Allons, à table; j'ai conservé mon appétit du dîner pour mieux souper avec vous. Nous allons pendre la crémaillère.

Tout en parlant ainsi, il étendit la serviette sur la table, et tira du fond de son panier d'abord quelques fruits de la saison, un fromage du pays, un morceau de jambon fumé, et deux grosses miches de pain. Le double cri de joie que poussèrent en même temps les deux enfans d'Annah à la vue d'un si copieux repas réveilla l'hébétée de son apathie habituelle; et tandis que Marie aidait le jeune ébéniste à mettre le couvert, Annah, tout occupée de ses petits affamés, remplissait leurs mains tendues vers la ta-

ble de fruits, de fromage et de jambon, qu'elle hachait avec son vieux couteau rouillé.

— Eh bien! Marie, demanda Jean Kurse à l'orpheline, comment vous trouvez-vous ici? — Mieux que je ne l'espérais d'abord, Jean. J'ai cru un moment qu'Annah ne voudrait pas me souffrir long-temps chez elle; car à peine avez-vous été parti, qu'elle s'est réfugiée avec ses deux enfans dans le coin le plus obscur de cette chambre; elle y resta pendant une heure au moins sans vouloir me parler; et, je vous l'avoue, si ma présence lui inspirait de l'effroi, moi j'avais peur de son silence; enfin je me hasardai à prononcer le nom de Niel : à ce mot, Annah se retourna vers moi, et dit en me montrant l'aîné de ses deux fils : Niel, le voilà! Je m'approchai alors du petit, je le caressai; il s'attacha à ma robe, comme s'il voulait grimper sur mes genoux. Annah, voyant cela, l'aida à monter, et depuis ce moment-là nous sommes les meilleures amies du monde. — Oui, ma pauvre Marie, aimez les enfans d'Annah, et la mère vous aimera. Je sais cela, moi qui ne viens jamais ici sans apporter quelque chose aux bambins. — Enfin, reprit Marie, quand j'ai vu que j'avais trouvé le moyen de gagner sa confiance, je lui ait dit mes malheurs; elle m'écoutait bien, mais elle ne comprenait pas la moitié de mon récit, j'en suis sûre; sans cela elle n'eût pas chanté, comme elle le faisait de temps en temps, et ne m'aurait pas répondu Eh bien! après? lorsqu'il ne me restait plus rien à lui apprendre sur ma misère et mon déshonneur. — Voyons, n'allez-vous pas recommencer à pleurer, Marie, quand je fais tout ce que je peux pour vous rassurer sur l'avenir?... On sait bien que le diable n'est pas toujours à la porte des pauvres gens; d'ailleurs, mon engagement de dix ans avance... je ne vous dis que ça. Soyez sage et bonne fille, continua-t-il avec un pénible effort, et dame!

le malheur qui vous est arrivé ne sera plus rien quand le mariage aura passé par là-dessus.

Durant le souper, auquel Marie ne fit pas grand hon neur, mais qu'Annah dévora en silence, ne discontinuant de manger que pour répondre à ses enfans, Jean Kurse apprit à Marie les bruits de ville qui couraient sur la mort de M. Hartzwald, le bourgmestre. On croyait que le magistrat s'était trouvé surpris par une attaque d'apoplexie comme il se livrait au travail de sa charge, et que la chute de son fils avait été causée par le saisissement qu'il éprouva en voyant son père expirant sur un fauteuil. Paul Hartzwald n'avait pu encore démentir cette version du quartier : sa blessure était trop grave pour que le médecin pût lui permettre de parler ; et quand le délire de la fièvre s'empara du malade, ces mots : Mon père! mon père! qui revenaient toujours au milieu d'autres paroles dont le sens était insaisissable, achevèrent de confirmer la croyance du peuple.

A l'heure où le couvre-feu sonna, Jean Kurse se leva de table. Il laissa à sa protégée quelques raccommodages de toile qu'il avait mendiés pour elle parmi les connaissances de madame Redsburg, et il s'engagea à revenir le lendemain soir savoir s'il ne manquait rien aux habitantes de la ruelle du Forgeron ; c'est ainsi que se nommait l'impasse obscur où logeait Annah depuis la ruine de son ménage.

Chaque soir, après sa journée de travail, Jean Kurse faisait une visite à Marie. Sous prétexte de souper en société, il entretenait le buffet de ce pauvre ménage avec les épargnes de son dîner ; car le modeste produit du travail de l'ouvrière ne suffisait pas pour alimenter la maison. Jean ne gagnait rien chez son maître ; mais quand il allait travailler en ville, ou qu'il portait un meuble acheté chez monsieur Redsburg, le bourgeois laissait rarement

partir l'ouvrier sans lui donner un léger pour-boire. Ces petits bénéfices que l'économe Jean Kurse employait autrefois à son entretien, il les partageait alors entre ses besoins personnels et ceux de Marie. Celle-ci, qui n'était jamais aussi généreusement payée quand elle reportait son ouvrage que lorsque Jean se chargeait de le rendre à la pratique, devina sans peine les sacrifices que l'apprenti s'imposait pour elle. Un jour elle lui dit, le cœur navré de reconnaissance : — Jean, je ne veux pas que vous vous priviez pour moi ; — mais celui-ci la fit taire en lui rappelant qu'elle lui avait promis une entière obéissance. Marie, bien heureuse d'inspirer autant d'intérêt, ne put lui prouver autrement que par ces paroles tout ce qu'elle ressentait d'estime et d'amour pour lui. — Oui, je vous obéirai, mon ami ; car je veux au moins, à force de soumission, vous faire oublier ce que je n'oublierai jamais moi-même, c'est-à-dire que, sans le vouloir, j'ai pourtant cessé d'être digne de l'amour d'un honnête homme comme vous. Ainsi, commandez, ordonnez-moi tout ce que vous voudrez, je ne m'appartiens plus, Jean ; je suis à vous depuis le jour où vous m'avez dit : Marie, je veux que vous viviez.

Il y avait donc parfois des éclairs de bonheur dans cette triste mansarde. Le jour se passait en travaux d'aiguille pour Marie ; quant à l'hébétée, elle devenait de plus en plus communicative avec sa compagne ; et, bien qu'elle comprît difficilement ce que Marie lui contait, on voyait qu'Annah prenait plaisir à l'entendre parler. Le chenil, soigné par Marie, avait gagné beaucoup du côté de la propreté ; et, à la lueur indécise du jour de souffrance, on n'apercevait plus sur le buffet cette nappe de poussière où les enfans traçaient autrefois des lignes bizarres, en suivant le caprice de leurs doigts ; la table de chêne reluisait sous la brosse, et le lit, toujours fait dès le matin, cachait

au moins les trous de ses draps sous un couvre-pieds de serge verte toujours propre et sans plis. A la prière de Marie, Annah s'occupait un peu plus de ses habits et de ceux de ses enfans; elle ne courait plus dans les rues, les cheveux en désordre, les pieds à demi chaussés, comme elle avait fait au premier temps de son veuvage, si bien qu'alors les petits vauriens du voisinage se ruaient sur elle, et l'entouraient en se moquant de sa misère. Souvent les agaceries mutines de ces petits écoliers avaient failli changer son imbécillité en folie furieuse. Ce n'était qu'en revenant s'asseoir sur son grabat, où elle retrouvait ses deux enfans, qu'Annah redevenait calme, c'est-à-dire apathique et stupide.

Plus de quatre mois s'étaient passés depuis que Marie occupait la mansarde d'Annah, lorsqu'un soir, comme elle était avec celle-ci, les deux enfans et l'ébéniste, la jeune fille, au milieu d'une conversation assez insignifiante, poussa un cri, pâlit, et tomba sans connaissance. Jean Kurse se précipita vers elle, il lui jeta de l'eau au visage, et lui frappa dans les mains pour la faire revenir. Annah, dans son attitude indifférente, le regardait faire, et ne bougeait pas. — Mon Dieu! mon Dieu! qu'a-t-elle donc? demanda l'ébéniste. Annah passa la main sur son front, comme pour provoquer un souvenir, et dit après un moment de silence : — Ah! oui, hier encore, et puis l'autre jour aussi. Après cet effort de mémoire, elle se tut, et déshabilla lentement les petits, qui demandaient à dormir. Enfin, Marie rouvrit les yeux; Jean eut une explosion de joie, à laquelle la jeune fille répondit par un torrent de larmes. Enfin, quand la violence de sa douleur fut passée, elle dit au jeune homme, qui ne cessait de l'interroger sur la cause de son évanouissement :

— Oh! Jean Kurse, que vous avez donc bien fait de ne

pas me laisser mourir! j'aurais commis un crime plus affreux que celui que je soupçonnais; ce n'était pas à moi seulement que j'allais ôter la vie. — Que dites-vous, Marie? se pourrait-il bien que vous fussiez...? Il n'acheva pas; mais le regard pénible de l'apprenti compléta sa pensée. — Non, Dieu ne m'aurait pas pardonné d'avoir tué du même coup la mère et l'enfant, reprit Marie; car mon infortune est complète. Tout-à-l'heure encore j'ai senti les mouvemens de la pauvre petite créature qui me devra bientôt la vie! Vous n'osez plus me regarder, Jean, et cependant plus que jamais je mérite la pitié; je vais être mère!

Jean Kurse, abattu sous le coup qui venait de le frapper, ne levait plus les yeux sur Marie, il ne répondait pas; mais Annah, dont un mot avait éveillé l'intelligence paresseuse, sembla pour un moment avoir recouvré la raison. Elle déposa brusquement son enfant sur le lit, et s'approchant de Marie, elle lui dit avec la plus touchante effusion du cœur: — Oh! celui-là sera à nous deux!... C'est un frère pour mes petits... Patience, patience, pauvre mère! le bon Dieu ne nous abandonnera pas. Après ces quelques mots, Annah redevint l'hébétée; car, tournant un regard mort vers le jeune ébéniste, elle lui dit: — Il faudra prévenir le père, il sera bien content. Sa mémoire l'avait abandonnée encore une fois; le voile qui enveloppait son intelligence, soulevé un instant par la révélation de Marie, était retombé plus épais sur son imagination.

Jean Kurse, faisant un effort sur lui-même, essaya de rassurer Marie, quand celle-ci lui dit après un moment de silence: — Vous ne pourrez jamais aimer mon enfant; ce serait vous demander une chose qui est au-dessus du courage d'un homme. La naissance de ce pauvre petit doit m'ôter, je le sens bien, toute votre affection... Jean, vous m'abandonnerez à mon malheureux sort. Il répondit: —

Non, je vous jure que non, Marie! mais d'une voix si faible, que la conviction ne put entrer dans le cœur de l'orpheline. Elle vit bien que c'en était fini de l'amour de Jean Kurse.

Cependant il revenait tous les soirs; mais plus la grossesse de Marie avançait, plus l'apprenti-compagnon abrégeait la durée convenue de ses visites. Il ne ramenait plus comme autrefois, par une gaieté feinte, l'espérance dans le cœur de la compagne d'Annah. Le front soucieux, la parole embarrassée, quelquefois même une réponse brusque à la bouche, tel se montrait Jean Kurse à la pauvre Marie depuis que celle-ci lui avait fait l'aveu de sa pénible situation. L'innocence de la jeune fille se révoltait en secret contre ce qu'elle nommait l'injustice de son promis; elle se sentait prête à lui dire : — Mais est-ce donc ma faute? Et puis les paroles expiraient sur ses lèvres; car elle savait bien qu'il pouvait lui répondre : — Ce n'est pas la mienne non plus!

Le terme de sa délivrance approchait, et ces apprêts de layette qui donnent tant de joie aux jeunes mères étaient pour Marie un sujet incessant de larmes et de craintes. Encore si elle avait pu consulter Annah! Mais non, la pauvre hébétée regardait faire l'orpheline, elle l'écoutait parler, et chantait à ses enfans quelques bribes d'une vieille complainte que sa mémoire incertaine lui renvoyait par lambeaux. Ces deux femmes ne s'entendaient que pour pleurer : une larme de Marie provoquait aussitôt celles d'Annah, et l'hébétée sanglotait, sans demander pourquoi, dès qu'elle voyait sa compagne en proie à ce chagrin qui ne la quittait jamais que pour revenir s'emparer d'elle avec plus de violence.

J'ai dit que Jean Kurse abrégeait de beaucoup ses visites du soir. Quelques jours avant l'accouchement de Ma-

rie, on ne le vit pas revenir dans le chenil de la ruelle du Forgeron. Annah ne s'inquiéta guère de son absence, car il y avait encore du pain dans le buffet; pour Marie, elle comprit que la dernière apparition de l'ébéniste dans la maison avait été une visite d'adieu. Enfin, les premières douleurs se firent sentir. Un tressaillement d'effroi s'empara de la patiente quand elle songea au peu de secours que pouvait lui donner Annah; elle dit bien à celle-ci tout ce qu'elle éprouvait; mais Annah, la regardant toujours avec son œil stupide, lui répondait: — Courage! tandis que tous les muscles de la figure de l'hébétée répétaient involontairement les contractions nerveuses du visage de Marie.—Courage! disait-elle, tranquillement assise sur son banc de bois, sans penser seulement que la présence d'une sage-femme devenait indispensable.

— Du courage, oui, j'en aurai pour mon enfant, reprit Marie. Elle se leva avec effort de dessus son siége, jeta un fichu sur ses épaules, et se disposait à aller chercher au dehors les secours qu'elle ne pouvait espérer dans le chenil d'Annah, quand on frappa à la porte. L'hébétée alla ouvrir tout en se dandinant, comme elle faisait toujours. Une femme que Marie ne connaissait pas entra dans la chambre; elle déposa sur le buffet un paquet de linge qu'elle portait sous son tablier, et dit : — Il paraît que j'arrive à temps, ma chère petite; mais dame! je ne pouvais pas venir plus tôt; nous avons tant de femmes en mal d'enfant dans le quartier! C'est surprenant comme la population donne à présent! Ce n'est pas la faute de ce pauvre Jean Kurse si je ne suis pas ici depuis hier soir. En a-t-il fait des pas et des démarches pour m'avoir! Enfin il n'y a pas encore grand mal; mais n'importe, j'ai bien fait de me presser.

Marie, dans tout ce bavardage de l'accoucheuse, n'a-

vait fait attention qu'à ce qui concernait le jeune ébéniste. L'idée que celui-ci ne l'abandonnait pas tout-à-fait calma son profond chagrin, et elle sentit qu'il lui serait facile alors de supporter les souffrances auxquelles son état la condamnait.

— Vous trouverez tout ce qu'il faut pour habiller mon pauvre enfant dans ce coffre, reprit Marie en désignant un bahut dans le coin le plus obscur de la chambre. — Oh! c'est inutile, répondit la sage-femme; j'ai mon affaire dans le paquet, et c'est du bon et du bien chaud encore. Oh! il s'y entend pour acheter, M. Jean Kurse. Une femme n'aurait pas mieux choisi. — Comment! c'est ce bon jeune homme qui vous a donné cela pour moi? — Oui..... oui, ma petite mère; ne vous inquiétez de rien; le petit sera habillé comme un seigneur, et moi, je suis payée d'avance..... Ce n'est pas que je serais venue tout de même pour rien..... Une femme à délivrer; mais c'est le cœur qui vous donne des jambes dans un cas pareil.

En parlant toujours, mais veillant toujours aussi aux progrès du *travail*, la sage-femme encourageait Marie, qui s'armait d'une volonté ferme contre le besoin de manifester sa douleur par des cris. Annah, qui comprenait enfin qu'un enfant allait naître, paraissait reprendre peu à peu l'énergie qui devait l'abandonner lorsque tout serait fini. Son regard avait de l'intérêt pour la jeune mère; elle lui prenait les bras et les enlaçait autour de son cou; elle essuyait avec les pointes de son fichu la sueur qui coulait sur les joues de Marie; et, sans le désordre de ses paroles, sans ses questions insolites, on n'eût pas dit que celle qui secondait si bien la sage-femme était cette même Annah qui chaque jour paraissait mériter davantage le surnom de l'hébétée. En dépit de sa résolution, Marie, succombant à la souffrance, s'écria :

— Priez pour moi, je meurs! — Ah! que non, que vous n'en êtes pas morte, dit la sage-femme en souriant, ni ce petit gaillard-là non plus n'a pas l'air de vouloir s'en aller sitôt de ce monde. Tenez! voilà qu'il éternue : une..... deux..... trois fois..... Dieu t'exauce, petit!... C'est signe de bonheur, ma chère amie.

Marie recueillit cette prédiction avec des larmes de reconnaissance. Annah souriait à l'enfant en l'emmaillottant, et quand il fut bien entouré de son lange blanc et moelleux, elle le mit dans les bras de Marie.

— Baise ton petit, pauvre mère, dit l'hébétée, tu verras que c'est bon.

Durant la convalescence de Marie, le ménage de l'hébétée fut alimenté par la prévoyance attentive du jeune ébéniste. Il ne vint pas visiter l'accouchée; mais tous les soirs la sage-femme venait demander pour lui des nouvelles de la jeune mère. Quant à l'enfant, Jean Kurse n'en parlait jamais.

Enfin, Marie put aller au temple remercier Dieu de sa délivrance, tandis qu'Annah, restée à la maison, soignait le tout petit enfant. C'était un dimanche; Marie était bien sûre de rencontrer Jean Kurse au prêche, et à toute force elle voulait savoir s'il n'y avait plus que de la pitié pour elle dans le cœur de ce jeune homme qui l'avait tant aimée. Elle écouta avec un religieux respect les paroles du pasteur; puis, quand la cérémonie sainte fut terminée, elle alla se placer près de la porte de la maison curiale, bien certaine qu'elle était que Jean ne passerait pas sans qu'elle l'aperçût. Au temple il n'avait pu la voir; car Marie, honteuse d'une faute qui n'était pas la sienne, avait eu soin de se cacher dans le coin le plus reculé du saint lieu. Comme elle l'avait prévu, le jeune ébéniste sortit du temple avec un groupe de fidèles; bientôt il se sépara de la

foule; Marie hâta le pas, et quand elle se vit seule dans la rue avec Jean Kurse, qui marchait toujours en avant, elle éleva la voix et l'appela par son nom; Jean se retourna, et revint vivement vers elle.

— Quelle imprudence! Marie, vous sortez trop tôt. Il faut rentrer; l'air est vif. — Non, rassurez-vous, Jean; on m'a dit qu'il n'y avait plus de danger... Et puis je n'y tenais pas, mon ami; je voulais absolument vous voir. Il y a si long-temps que vous m'avez abandonnée!... Sans vos bienfaits, j'aurais cru que vous ne pensiez plus à moi...— Pouviez-vous avoir une pareille idée? Marie, ne suis-je pas toujours le même pour vous?... Et d'ailleurs ce serait un crime de vous en vouloir parce que vous êtes malheureuse... Je n'ai pas assez mauvais cœur pour cela; n'en doutez pas... Je vous aime comme autrefois. — Alors pourquoi donc ne pas venir, Jean Kurse? Pourquoi donc me laisser seule? — Pourquoi? reprit-il en la regardant d'un air qui voulait dire : Vous ne devriez pas me demander cela... Vous le savez aussi bien que moi.

Elle devina le regard du jeune homme, et continua :

— Mais, mon Dieu! ce pauvre innocent n'a pas demandé à naître; c'est aussi une chose affreuse que de le haïr, lui qui n'a fait de mal à personne. — Je sais bien tout cela, ma pauvre Marie; mais que voulez-vous? on n'est pas maître de son cœur, n'est-ce pas?... Vous, sans lui, et je serais heureux, oh! oui, bien heureux, je vous le jure... Mais votre enfant, ne m'en parlez pas, je vous en prie... Je ne le verrai jamais! — Alors c'est me dire un éternel adieu, monsieur Jean; car, je le jure devant Dieu qui m'a donné la force de survivre à ma honte afin que j'accomplisse mes devoirs de bonne mère, il n'y a que la mort qui me séparera de mon enfant. — Marie! si vous vouliez entendre raison, je vous proposerais un moyen

qui pourrait tout concilier. Il ne faudrait pour cela qu'un peu de bonne volonté. — Eh ! pourriez-vous me proposer, avec votre répugnance pour mon fils, autre chose qu'une séparation à laquelle je ne consentirai jamais?... Non, jamais, quand même ce serait pour voir mon fils plus riche et plus heureux qu'il ne pourra jamais l'être avec moi.— Puisque c'est comme cela, répondit Jean Kurse, blessé au cœur par le refus de Marie, mettons qu'il n'y eut jamais rien de dit entre nous, et permettez-moi seulement de ne pas vous abandonner tout-à-fait... Marie, vous me faites bien de la peine, car je vous aimais de toutes mes forces ; mais pour ce petit, je le répète, il ne sera jamais mon fils. — Gardez donc vos bienfaits, alors, monsieur, reprit Marie toute éplorée ; l'aumône des étrangers me sera moins amère; elle ne viendra pas de quelqu'un qui déteste mon enfant, et qui ne veut pas comprendre que c'est me tuer que de me séparer de lui. — Adieu, Marie, interrompit Jean Kurse en cherchant à cacher sa vive émotion ; nous nous reverrons quand vous ne voudrez plus me forcer à épouser, en même temps que vous, le fils d'un scélérat qui vous a déshonorée. — Nous ne nous reverrons jamais !

Telle fut la dernière parole de Marie; et les deux promis s'éloignèrent chacun d'un côté opposé de la rue. Ce n'était pas un faux sentiment d'honneur qui faisait parler ainsi le jeune ébéniste. Du jour où Marie lui fit l'aveu de sa grossesse, il essaya d'interroger son cœur pour savoir s'il pourrait bien donner le nom de fils au fruit du sacrilége. Il combattit le mouvement de colère qu'il éprouvait intérieurement quand l'idée de voir cet enfant au milieu de son ménage, qu'il avait rêvé si pur et tout d'amour, tourmentait son esprit. Il pensa que d'autres enfans lui viendraient aussi, et qu'il y aurait à ses yeux et pour son

cœur, entre ceux-ci et le fils illégitime de Marie, une différence dont la mère aurait trop à souffrir. C'était un intrus dans sa maison, qui devait faire un supplice de l'union que Jean Kurse désirait encore avec ardeur. L'apprenti-compagnon se connaissait assez pour savoir qu'il ne pourrait cacher sa haine, et qu'elle finirait peut-être par éclater si violemment, qu'une séparation deviendrait nécessaire entre lui et sa femme. Il pesa toutes ces raisons, il demanda conseil à son maître, il s'accusa même devant celui-ci de lâcheté et de folie. M. Redsburg, qui ne voyait dans ce mariage qu'une mauvaise spéculation de la part de son ouvrier, l'engagea à persévérer dans son projet de rupture, en lui disant qu'il y aurait de la lâcheté à reconnaître un bâtard pour satisfaire son caprice d'amoureux; de la folie à épouser une mendiante flétrie par un mauvais sujet, quand il pouvait aspirer, avec son talent d'ouvrier, à la main d'une fille sage et bien dotée. Bien que cette dernière considération ne fût pas la cause déterminante de la scène qui eut lieu plus tard entre lui et Marie, elle ne laissa pas que d'ébranler singulièrement l'amour qui tenait encore au cœur de Jean Kurse.

Marie, après l'avoir quitté, reprit le chemin de la ruelle du Forgeron. Sa tête était brûlante; toutes ses artères battaient à faire jaillir son sang; elle était enfin en proie à une horrible fièvre. Que se passa-t-il pendant un mois que dura son mal? comment Annah parvint-elle à faire vivre le ménage? c'est le secret de quelques personnes charitables qui jetaient, en passant le soir, une pièce de monnaie dans la main que l'hébétée leur tendait en disant : — Pour deux pauvres mères et trois petits enfans!

Les dons de Jean Kurse n'arrivaient plus chez Annah. Ce n'était pas indifférence absolue pour Marie; mais M. Redsburg, le maître ébéniste, avait mis bon ordre à la

générosité et au chagrin de son ouvrier en l'envoyant travailler à dix lieues de Nuremberg, chez un confrère qui avait besoin d'un compagnon habile. Lorsque Jean, qui ne croyait faire là que quelques journées, fut arrivé chez son nouveau patron, il trouva une lettre de M. Redsburg, dans laquelle celui-ci lui disait :

« Je vous fais une remise, pour le moment, des six mois » que vous avez encore à me donner ; vous me paierez le » reste de la somme que j'ai avancée à votre père sur la dot » de mademoiselle Charlotte Spire, la fille de votre nouveau » maître, avec lequel j'ai arrangé un mariage avantageux » pour vous. Mon ami Spire voulait pour gendre un ou- » vrier instruit, qui eût de bons sentimens et du courage ; » vous êtes justement ce qu'il lui faut ; soyez raisonnable, » mon ami ; pensez à votre avenir, et surtout n'allez pas » faire la sottise de refuser la main de mademoiselle Char- » lotte, qui a dû vous recevoir comme un prétendu ; car » elle croit que tout a été convenu entre nous avant votre » départ. »

Jean comprit alors la nature de l'accueil favorable qui lui avait été fait par la famille Spire. D'abord il voulut résister aux avances cordiales du maître de la maison ; il cuirassa son cœur contre l'effet des charmes un peu prononcés de mademoiselle Charlotte ; mais la bonne fille se faisait si aimable pour Jean, qu'il finit par être touché de ses marques d'intérêt ; peu à peu l'affection arriva. Le père parlait de laisser à son gendre un magasin fort achalandé, et pour commencer il voulut l'intéresser dans son commerce. Enfin, après six semaines de pourparlers entre les futurs et le beau-père, M. Redsburg arriva chez son ami ; on dressa le contrat ; Jean eut quittance de la dette de son père, et Charlotte Spire s'appela madame Kurse.

Annah mendia jusqu'à l'entier rétablissement de Marie,

puis, quand la jeune mère put reprendre ses travaux d'aiguille, elle retourna chez les pratiques qui l'occupaient par charité. C'était une faible ressource que celle de son travail; aussi tous les jours l'hébétée lui disait en regardant le buffet vide :

— Laisse-moi descendre, Marie; on trouve dans la rue du pain et de l'argent en tendant la main aux passans.

C'est ainsi qu'elle révéla à Marie comment le ménage avait pu subsister si long-temps.

— Non, répondait l'autre, je veillerai, je passerai toutes les nuits, s'il le faut, au travail; mais tu ne mendieras pas.

Ainsi qu'elle l'avait promis, elle redoubla de courage; mais bientôt ce fut l'ouvrage qui manqua. Enfin deux ans s'étaient écoulés depuis que Marie demeurait avec Annah, quand les deux mères, réduites au dernier degré du besoin, se virent obligées d'implorer la charité des passans pour faire vivre leurs petits.

Un soir de l'hiver suivant, comme Marie rentrait chez elle, après avoir évité la garde bourgeoise, qui faisait en ce temps-là une terrible chasse aux mendians, son pied heurta un corps étendu dans l'escalier. Elle eut peur. Elle porta en tremblant la lumière vers l'individu gisant sur les marches du chenil. Quel ne fut pas son effroi en reconnaissant Annah toute ensanglantée! Au cri de désespoir de Marie, l'hébétée rouvrit les yeux, et dit d'une voix faible : — Les méchans soldats... ils m'ont battue, parce que je ne voulais pas marcher en prison... Je n'ai rien fait, Marie... pas de mal à personne... je disais seulement : — Deux pauvres mères! trois petits enfans! — Et j'ai eu des coups!

Marie aida avec peine sa compagne d'infortune à remonter chez elle. La jeune mère bassina les plaies de l'hébétée; et puis, quand Annah se sentit soulagée, Marie re-

prit : — C'est trop de malheur ! il faut en finir, Annah ; nous ne mendierons plus.

V

L'INFANTICIDE.

> On a représenté sous la figure du pélican la tendresse paternelle se déchirant le sein pour nourrir de son sang sa famille languissante.
>
> BUFFON.

Les blessures d'Annah étaient si légères, que le lendemain, en s'éveillant, elle fredonnait déjà son air de complainte, et, comme si l'événement de la veille se fût effacé par enchantement de son souvenir, elle demanda à Marie : — Qu'ai-je donc fait hier pour me sentir si lasse ce matin ?

Sa compagne lui rappela la brutalité des gardes bourgeoises. — Ah ! oui, reprit Annah, ils ont voulu s'amuser de moi, parce qu'ils me croyaient menteuse, quand je disais aux passans que nos petits avaient faim ; mais ce soir j'emmènerai les enfans avec moi : on verra bien qu'Annah dit vrai. — Eux mendier ! dit Marie ; oh ! non, non ! car nous-mêmes nous ne tendrons plus la main pour ces pauvres petits. — Jean Kurse est donc revenu ? interrompit l'hébétée ; et se tournant vers les trois bambins qui jouaient à demi nus sur le plancher raboteux du chenil, elle leur dit : — Nous allons revoir Jean Kurse... notre ami, qui nous apporte du pain tous les jours... Jouez, jouez, petits, vous souperez ce soir, et on ne battra pas la pauvre mère.

Le nom du jeune ébéniste avait réveillé dans l'âme de

Marie un souvenir bien pénible ; elle porta son mouchoir à ses yeux, et répliqua :

— Il ne faut plus penser à M. Jean, il est mort pour nous! — Mort aussi! répéta l'hébétée, comme mon cher Niel! comme ton père, Marie!

Celle-ci ne répondit pas. Annah courba la tête, elle joignit les mains, et murmura une courte prière pour l'heureux époux de Charlotte Spire. Marie pensa qu'il était inutile de désabuser Annah ; elle continua, après un instant de silence :

— Je te disais donc que nous ne mendierons plus. — Et qui est-ce qui nous donnera alors? — Écoute-moi bien, et si tu peux me comprendre, si tu veux me seconder, nos enfans n'iront plus gratter au buffet vide ; ils auront des habits pour se couvrir, du feu pour chauffer leurs corps engourdis ; ils ne respireront plus l'air malsain de ce grenier ; on les élèvera bien, ils apprendront un métier ; enfin ils seront heureux, et nous, nous ne souffrirons plus de la misère.

L'hébétée releva lentement la tête, elle fixa son regard étonné sur Marie :

— Parle, parle, dit-elle ; c'est de nos petits qu'il s'agit ; tu vois bien que je comprends. — Il y a à Nuremberg un hôpital où l'on prend soin des petits enfans quand leurs parens ont cessé de vivre ; tu sais, nous les voyons passer souvent ces orphelins ; comme ils sont proprement tenus! comme ils sont bien portans! et comme ils ont l'air d'être contens de leur sort! Plus d'une pauvre famille a envié pour les siens ces soins et cette nourriture qui donnent aux élèves de l'hôpital une si belle santé... J'ai pensé que ce serait un crime que de priver les nôtres de cette existence heureuse, quand il nous est si facile de la leur procurer. — Oui, oui, tu as raison, Marie ; nous allons les

porter à l'hôpital, et puis nous irons les voir tous les jours, n'est-ce pas? — Mais, Annah, de nos mains on ne les recevrait pas; il faut, je te le répète, que les parens soient morts pour cela. — Oh! il faut que nous soyons mortes!... On va donc nous tuer? demanda l'hébétée. — Oui, si Dieu le veut; car la religion nous défend d'attenter nous-mêmes à notre vie; mais si ce sont les juges qui nous condamnent, notre mort ne sera plus un péché, Annah; c'est l'Être suprême qui aura disposé de nos jours. — Des juges! répéta l'autre femme, et pourquoi faire? — Pour nous faire mourir, Annah, afin que nos petits soient bien élevés, et pour toujours à l'abri du besoin... — Oh! mais, reprit Marie en se parlant à elle-même, jamais elle ne pourra comprendre cela; mon Dieu! comment donc lui expliquer ce que je veux faire? — Mais si! j'entends! répondit Annah, dont l'imagination fortement tendue commençait à entrevoir une partie du projet de Marie: il faut que nous soyons condamnées à mort, et puis les enfans n'auront plus besoin de rien... Est-ce que ce n'est pas cela que tu veux dire? — Oh! si fait, c'est bien cela, dit à son tour Marie. Un éclair de joie brilla dans ses yeux; son cœur de mère était compris par un autre cœur maternel: elle crut que la Providence, faisant un miracle pour l'accomplissement du projet qu'elle avait formé, envoyait une lueur de raison dans cette intelligence obscure. Elle continua: — Tu te souviens qu'il y a un an, une petite fille, âgée de deux à trois mois, a été trouvée morte sous un tas de pierres, près du rempart. On a cherché partout les auteurs de ce crime sans pouvoir les découvrir... Eh bien! cette petite fille, elle était à moi, entends-tu?

Annah eut un mouvement d'effroi.

— Oui, reprit Marie, c'était aussi mon enfant dont j'é-

tais accouchée ici en secret ; toi seule savais sa naissance ; la peur de la misère pour cette pauvre victime nous inspira la pensée de nous en défaire... nous l'avons étouffée, et puis tu m'as aidée à cacher son cadavre sous le tas de pierres où il a été trouvé le lendemain. Depuis ce temps, un remords affreux nous ronge le cœur ; la vie nous est devenue insupportable ; enfin, nous sommes forcées de faire l'aveu de notre crime à la justice, afin qu'elle dispose de nos jours. Voilà, ma chère Annah, ce que tu me laisseras dire au juge ; on me croira, si tu ne me démens pas, et nos enfans auront un asile, car nous serons condamnées. — C'est donc vrai, Marie, que nous avons tué un petit enfant ? demanda l'hébétée. — Oui ; il faut que ce soit vrai pour les autres, au moins, afin que nos petits entrent à l'hospice des orphelins. — Alors, si c'est vrai, nous devons le dire... Tu parleras ; je tâcherai de me souvenir de tout, et je répondrai : Oui.

Ce fut la dernière parole de l'hébétée au sujet de l'aveu qu'elle allait faire au juge. Marie, qui craignait de broncher dans sa résolution, voulut se présenter le même jour chez le magistrat. Après avoir distribué aux enfans ce qui restait de pain dans le buffet, elle dit à Annah : — Tu vois bien qu'il faut mourir ; car demain ils n'auraient plus rien ici. Annah habilla les enfans du mieux qu'elle put, et tandis que la courageuse mère demandait tout bas à Dieu pardon pour le premier mensonge qu'elle allait faire, l'hébétée, retombée dans son état habituel, chantait machinalement, en couvrant de ses lambeaux de robes les petits qui s'agaçaient entre eux.

On fut bientôt prêt à partir. Avant de quitter le chenil où depuis deux ans les deux mères vivaient si malheureuses, la compagne de l'hébétée embrassa tendrement celle-ci :

— Tu me pardonneras, n'est-ce pas, si ma déposition te fait mourir?... Je voudrais pouvoir me dévouer seule; mais que deviendront les tiens, si tu me survis? — Je veux qu'ils soient bien habillés aussi, comme les orphelins de l'hospice, répondit Annah.

C'était tout ce que demandait Marie. Elle jeta un dernier regard sur ce pauvre ménage qu'elle abandonnait; peut-être eut-elle un mouvement de regret; mais la généreuse pensée qui la dominait étouffa le soupir qui soulevait sa poitrine : — Partons! dit-elle en prenant son fils dans ses bras; et Annah, traînant après elle ses deux bambins, la suivit jusqu'à la demeure du juge.

Le magistrat à qui elles s'adressèrent était un de ces hommes, procès criminel incarné, qui prévoient d'avance ce que va leur répondre l'accusé qu'ils interrogent. Son œil exercé suivait sans peine le coupable dans les détours et les faux-fuyans qu'il pouvait prendre pour échapper à une sentence de mort. C'était enfin un rude jouteur avec le crime : il le débarrassait de ses plus ingénieuses enveloppes, il le traquait dans ses retraites les mieux choisies, et l'enfermait si bien dans un cercle de mais, de comment et de pourtant, que le pauvre crime, à qui la tête tournait, tombait étourdi, haletant, devant ce malin juge, et lui disait : — Prends-moi, je suis vaincu. — Or celui qui croyait savoir par cœur tous les coupables se trouva tout dérouté quand Marie lui révéla ingénument l'infanticide qu'elle n'avait pas commis; il fut sur le point de douter, tant il éprouvait de dépit en voyant son expérience ainsi mise en défaut!

— Nous éclaircirons cela, dit-il; mais en attendant, on va toujours vous faire conduire en prison. — Et nos petits? dit Annah, que ce mot de prison venait de faire tressaillir. — Ces petits misérables-là? reprit le juge d'un air plus

que dédaigneux ; on les mettra provisoirement à l'hospice des orphelins avec les autres.

Marie sentit son cœur battre avec force : tous ses vœux étaient exaucés. Elle saisit la main d'Annah, et lui dit bas : — Entends-tu? ils seront admis à l'hospice.

L'hébétée ricana et répondit : — Je comprends bien.

Sur un ordre du juge, des agens subalternes du tribunal vinrent s'emparer des deux femmes pour les mener à la maison d'arrêt, tandis qu'un autre valet de la justice se chargea de conduire les enfans à l'hospice. Marie, dans l'exaltation que lui causait son projet, n'avait pas encore songé à cette séparation inévitable. Le cri que fit Annah quand l'homme de la police s'empara de l'aîné de ses enfans réveilla dans le cœur de Marie toute cette force d'amour maternel dont il était doué ; elle aussi disait comme l'hébétée : — Je ne suis point coupable, monsieur le juge... je vous ai menti, je vous le jure ; laissez-moi partir avec mon enfant. Mais le magistrat, qui commençait à reconnaître le véritable cri du coupable dans cette dénégation violente, ordonna que l'on mît promptement fin aux embrassemens maternels, et qu'on se pressât un peu de le débarrasser des cris de ces deux femmes qui l'étourdissaient depuis assez long-temps. La volonté du juge fut exécutée, bien qu'on eût grand' peine à détacher les enfans des bras de leurs pauvres mères.

Trois mois après cette pénible séparation, le procès des infanticides fut jugé. Marie, instruite du sort des trois orphelins par la femme du geôlier, qu'elle avait su intéresser à son malheur, persévéra dans sa première déposition. Annah disait comme elle quand on l'interrogeait en présence de Marie, et lorsque celle-ci n'était pas là, l'hébétée n'avait que ces mots à la bouche : — Veillez

bien, monsieur le juge, sur mon pauvre petit Niel et sur son frère Joseph.

Les preuves manquaient pour condamner les complices; mais le crime était certain. Marie, à force de l'expliquer, trouva le moyen de convaincre les juges de sa culpabilité; elle disait : — Voilà comment j'ai fait; et Annah reprenait après elle : — Oui, nous avons fait ainsi.

La pauvreté des accusées ne les empêcha pas de trouver un défenseur. Le tribunal allait en nommer un d'office, quand un jeune avocat se présenta, non avec l'espoir de soustraire absolument les infanticides à la justice, mais au moins pour les recommander à la clémence des juges.

C'était un jeune homme de la ville, dont la réputation d'honneur et d'humanité egalait au moins le talent : il se nommait Paul Hartzwald, et portait une cicatrice au front.

L'éloquent plaidoyer du jeune avocat enchanta l'oreille des magistrats; il fit sur eux l'effet d'une musique mélodieuse et savante; mais il glissa sur leur cœur, et quand Me Paul Hartzwald eut dit : « Votre haute sagesse découvrira sans doute le motif qui force les accusées à mentir ainsi à la justice; mais je crois, sur ma conscience, qu'elles ne sont point coupables. » Quand l'avocat eut parlé ainsi, disions-nous, le tribunal, pour toute réplique, fulmina une sentence de mort. Les condamnées rentrèrent dans leur prison. Marie, encore une fois, se jeta dans les bras d'Annah, en lui demandant pardon de ce qu'elle disposait ainsi de sa vie; et comme la journée avait été bien remplie d'émotions, la courageuse fille se coucha sur la paille du cachot. Annah, qui croyait toujours bercer ses petits, s'endormit à côté d'elle en murmurant son refrain.

VI

BONHEUR, CALME ET REPOS.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et même, en nous trompant, donne de vrais plaisirs.

VOLTAIRE.

Les deux condamnées dormaient depuis une heure quand la porte de la prison s'ouvrit. Un jeune homme entra : c'était Paul Hartzwald. Il dit à Marie qu'elle était libre, ainsi que sa compagne, et que toutes deux pouvaient sortir de leur cachot.

— Libres ! répéta Marie. Et qui donc nous rend le cruel service de nous enlever à la mort, quand c'était notre seul refuge contre la misère ?

Paul sourit avec intérêt, et reprit : — Rassurez-vous, bonnes mères, vous ne souffrirez plus ; car le véritable auteur de l'infanticide a été découvert ; j'ai moi-même été chercher vos enfans à l'hospice ; ils sont chez moi. Et quelqu'un qui a eu des torts affreux envers vous, Marie, se charge de leur avenir. Oui, courageuse fille, le père de votre fils veut enfin se faire connaître ; il veut expier son crime, et vous offrir du bonheur et de l'amour en échange du pardon qu'il a mérité par ses remords.

Que l'on se figure, si cela est possible, la surprise de la

pauvre Marie à ces paroles du jeune avocat! Elle le regardait sans oser croire à ce qu'il venait de lui dire. Elle heureuse! son enfant légitimé! son amie à l'abri du besoin! — Oh! s'écria-t-elle, vous me trompez, monsieur; vous vous jouez de ma crédulité, ou plutôt je me trompe moi-même, car tout ce que j'entends là, ce ne peut être qu'un rêve. Et elle passait ses mains sur ses yeux humides de pleurs, mais de pleurs qui lui faisaient du bien, car c'était de joie qu'elle pleurait.

Paul Hartzwald continua en lui montrant la porte du cachot ouverte : — Vous le voyez, Marie, il n'y a pas de soldats dans ce corridor; si la sentence devait être exécutée, ce n'est pas moi qui serais là, mais bien le pasteur, pour vous exhorter à mourir en chrétienne. Encore une fois, ange de pureté, Dieu ne veut pas pousser jusqu'au martyre l'épreuve de votre courage; il vous prend en pitié; il m'a conduit vers vous pour que vous receviez enfin le prix de votre patience et de vos larmes.

Ces dernières paroles furent dites avec un tel accent de sincérité, que Marie cessa enfin de douter. Elle répétait à l'hébétée tout ce que Paul Hartzwald venait de lui dire; et celle-ci riait et pleurait en même temps, parce qu'elle voyait Marie rire et pleurer tour à tour; mais elle concevait si peu ce que sa compagne voulait lui dire, qu'elle continuait à répéter à l'avocat : — Oui, monsieur le juge, nous avons tué la petite fille; n'abandonnez pas nos trois enfans.

— Pauvre Annah! dit Marie, elle ne peut pas m'entendre; mais qu'elle embrasse ses deux petits, et je suis bien sûre qu'elle finira par comprendre.

Les prisonnières sortirent avec Paul Hartzwald. Tous les habitans de la prison, réveillés par cette visite nocturne, envoyèrent, du guichet entr'ouvert de leur cachot,

des vœux pour ces héroïnes de l'amour maternel. Le geôlier, les porte-clefs, les gardes bourgeoises se rangèrent sur leur passage avec respect, et ils leur souhaitèrent le bonheur qu'ils avaient acheté par assez de souffrances. Le jeune avocat conduisit Annah et Marie chez lui, où de nombreux amis attendaient leur arrivée.

L'hébétée ne jouissait que vaguement de ce triomphe de la vérité; mais elle se voyait entourée de tant de soins, les regards qui tombaient sur elle étaient empreints d'un intérêt si vif, qu'elle dit à Marie :

— On ne veut donc pas que nous mourions? Est-ce que quelqu'un leur a dit que nous n'avions tué personne? — Tu le vois bien, Annah, puisqu'on va nous rendre nos enfans. Oh! oui, que je revoie mon fils! il y a si long-temps que nous sommes séparés!

Les trois enfans furent amenés aussitôt au milieu de l'assemblée. Ils ne portaient plus ni les haillons de la misère ni la livrée de la charité publique. Les deux mères ne se lassaient pas d'admirer ces chers petits sous le costume élégant que Paul Hartzwald leur avait fait donner.

Après les douces étreintes de l'amour maternel, Marie raconta aux nombreux témoins de son bonheur pourquoi elle et son amie avaient offert ainsi le sacrifice de leurs jours : il n'y eut qu'un cri d'admiration dans l'assemblée.

Le jeune avocat prit la parole à son tour : il dit l'infamie dont l'orpheline avait été victime, il parla des remords du coupable, qui demandait à ne se faire connaître que le jour même de la réparation.

Ce jour arriva bientôt.

Sur les places publiques, dans les rues que le supplice des infanticides devait peupler de curieux, qui n'auraient eu que de cruelles paroles pour les soi-disant coupables, Marie, en riches habits de mariée; Annah, vêtue comme

elle ne l'avait jamais été, même au temps de sa prospérité, traversèrent une double haie de spectateurs qui se foulaient pour voir passer les deux mères, et l'on battait des mains à leur aspect.

C'était à la fois un doux et pénible spectacle, que de voir le sourire touchant et modeste des deux amies se mêler aux traces non encore effacées que le malheur avait profondément imprimées sur leurs traits.

Annah semblait comprendre enfin : il n'y avait plus de stupeur dans son regard, et sa démarche était naturelle et posée. Pour Marie, elle tournait de temps en temps les yeux vers son séducteur, qui la contemplait avec amour. Et le cœur de la jeune mariée palpitait doucement ; car elle sentait qu'il ne lui serait pas impossible d'aimer celui qui réparait si noblement ses torts. Enfin, heureuse mère, fêtée de toutes parts, comblée des hommages de tout un peuple d'admirateurs, Marie arriva devant le péristyle du temple : les portes roulèrent avec bruit sur leurs gonds.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Annah en se réveillant en sursaut. Son exclamation fit ouvrir les yeux à Marie ; et, à la faible lueur de la lanterne du geôlier, elle reconnut le lit de paille et les murs humides de la prison.

— Ah ! se dit-elle avec résignation, quelque chose me disait bien que rien de tout cela ne pouvait être vrai. — C'est M. le pasteur qui vient vous rendre visite, car voilà l'heure qui approche, dit le geôlier.

Le ministre entra : — Lève-toi, reprit Marie en s'adressant à sa compagne, qui s'était retournée vers le mur, car elle avait eu peur.

— Pourquoi ? il fait nuit. — Tu sais bien qu'il ne fait jamais jour dans notre cachot... Allons, Annah, debout ! — Et qu'allons-nous faire ? — Prier pour nos enfans avec monsieur le pasteur, et puis après mourir

Marie ne voulait pas mentir au prêtre; aussi le pria-t-elle de ne pas leur parler du crime.

Les deux martyres recommandèrent leurs petits à la protection divine jusqu'au moment où l'on vint leur dire que l'exécuteur les attendait.

Comme dans le songe de Marie, elles traversèrent des places publiques et des rues où la foule affluait et s'ouvrait pour leur livrer passage; mais il n'y avait pas de battemens de mains, pas de regards amis, pas de séducteur repentant qui voulût donner un nom au fils de l'orpheline. L'hébétée courbait la tête et fermait les yeux afin de ne pas voir cette immense population, qui roulait comme une mer dont la tempête soulève les flots. Annah avait peur aussi de ces baïonnettes reluisantes au soleil, qui lui rappelaient comment un jour on l'avait meurtrie parce qu'elle mendiait.

Un dernier baiser de Marie à sa compagne précéda le supplice.

Une heure après, on disait dans les ateliers de la ville : — Elles sont mortes avec courage!

Ainsi, le bonheur pour Marie n'avait été qu'un rêve; le calme, c'était l'état de sa conscience; le repos, ce fut la mort.

FIN D'ANNAH L'HÉBÉTÉE.

LA FABRIQUE.

Et, grugeant toujours, le maître rat fit si bonne besogne de la griffe et des dents, qu'il perça chevilles de cuivre et carcasse de bon chêne ; si bien qu'au bout d'un mois, le trou fut tel à la cale, que l'eau, pénétrant à gros bouillons dans le navire, eut bientôt submergé l'équipage.

NIEL STAWSON, trad. d'André HERPIN.

I

LA DERNIÈRE VOLONTÉ.

> On ne devrait représenter la Mort que comme une bonne mère qui endort ses enfans.
>
> BOISTE.

Le regard triste et voilé, les lèvres déjà contractées par le sourire pénible des dernières douleurs, Étienne Grandier, le filateur, se mourait, à soixante-huit ans, dans la même chambre et sur le même lit où Jacques Grandier, son père, Philippe Grandier, son aïeul, étaient morts. Comme eux, Étienne Grandier emportait, en terminant sa laborieuse carrière, l'estime de ses voisins et les regrets du commerce, dont il était l'honneur. Ses ouvriers le pleuraient comme on pleure un père : c'est qu'ils se souvenaient que la prudente sévérité de ce bon maître dans les temps prospères, et sa générosité bien calculée durant les mauvaises saisons, avaient su les préserver des misères du vice et des horreurs du besoin.

Ainsi, dans cette filature, ouverte pour la première fois en 1704, la troisième génération d'une même famille de fabricans s'éteignait après plus de cent ans d'exploitation.

Durant la longue administration des deux derniers propriétaires, la fabrique avait subi d'immenses changemens; mais c'était surtout sous la gestion d'Étienne Grandier que

ces modifications avaient été sensibles. La haute pensée d'appliquer plus spécialement les sciences exactes à l'industrie occupait à cette époque toutes les intelligences, et devait nécessairement trouver un appui parmi les grands producteurs dont elle flattait l'ambition. Mais en même temps que cette généreuse idée souriait à l'imagination du fabricant, elle semait le trouble, l'inquiétude et la défiance dans la plupart des ateliers. Où le maître voyait un moyen de fortune pour lui et un soulagement pour l'ouvrier, celui-ci n'entrevoyait à travers les fausses lumières de l'intérêt personnel qu'une ruine inévitable, et la raison suffisante d'une révolte : aussi la routine, l'ignorance du peuple, l'amour de soi mal entendu, ces trois grands ennemis des progrès, avaient plus d'une fois armé les compagnons contre l'imprudent industriel qui adoptait avec trop de précipitation les inventions utiles à l'importance de son commerce.

Le lieutenant-criminel, du haut de son siége de juge au grand Châtelet, prononçait bien la peine des galères ou l'arrêt de mort contre les fauteurs de ces révoltes; mais le fabricant n'en était pas moins réduit à la misère; on n'en voyait pas moins la fumée de l'incendie s'élever, de temps en temps, au-dessus des toits de nos plus importantes fabriques, et les flammes dévorer de leurs dents, qui consument, les métiers, ainsi que les marchandises.

Une famille qui, la veille encore, rêvait le repos et la prospérité pour ses derniers jours, assise le lendemain sur les décombres de sa propre maison, témoignait assez par son désespoir contre la terrible et coupable justice de la populace.

Car il faut bien le dire à cette populace qui se croit grande et forte parce qu'elle se promène par les rues en hurlant des cris sauvages contre le maître qui la nourrit,

contre les magistrats qui la protégent; à cette populace qui s'intitule généreuse quand elle vient déchirer sur les places publiques les membres de quelques malheureux que son aveugle fureur lui désignait comme les seuls auteurs du fléau qui la tue, alors que la peste ne fait, en emportant des milliers de misérables, que se venger des vices qui ont usé leur corps et putréfié leur sang; il faut bien lui dire qu'elle n'est forte que pour le mal, à moins qu'une main de fer ne dirige ou ne comprime ses mouvemens; il faut lui dire aussi que sa justice n'est écrite nulle part; car les lois sont des œuvres de la sagesse humaine, et la populace n'a d'autre instinct que celui de la brute qui obéit à ses violens appétits.

Mais c'est assez nous occuper de cette nombreuse et misérable fraction du peuple, écume de la société, qui se croit liqueur pure, et que quelques insensés s'efforcent à faire remonter jusqu'aux bords du vase, quand les lois et la raison se prêtent un mutuel appui pour la refouler à sa véritable place.

Tandis que les novateurs, impatiens de profiter des avantages de chacune des nouvelles découvertes, entretenaient l'irritation chez leurs ouvriers, Étienne Grandier, toujours sage et mesuré dans ses entreprises, suivait pas à pas la marche ascendante de l'industrie, et préparait, à force de soins, l'intelligence de ses compagnons à recevoir l'innovation qu'il voulait introduire dans ses ateliers.

La révolution industrielle s'accomplissait chez lui bien plus lentement, sans doute, que dans les autres manufactures; mais le procédé nouveau une fois adopté s'enracinait dans la fabrique, et consolidait la fortune de l'habile filateur, pendant que les confrères d'Étienne se voyaient incendiés et ruinés pour avoir essayé seulement d'apporter un léger changement à leur mode de fabrication.

Il faut dire aussi que M. Grandier ne se permettait d'user de la découverte qui devait augmenter la masse de ses produits que lorsqu'il avait trouvé une combinaison assez heureuse pour que l'ouvrier pût profiter des avantages de ce progrès de l'industrie. Ainsi, tantôt il assainissait les vieux ateliers que ses pères avaient fait construire avec parcimonie, tantôt il augmentait le nombre des travailleurs ; et, sévère observateur des devoirs du maître et des droits du pauvre, à chaque fois qu'il sentait la nécessité d'améliorer le sort de l'ouvrier, il était le premier à provoquer la révision du tarif de la main-d'œuvre, afin que le prix des journées fût toujours dans une proportion égale avec les besoins de la vie. Enfin, maître Étienne Grandier était du nombre, plus grand qu'on ne le croit dans les ateliers, de ces fabricans qui pensent que le travail doit donner l'aisance.

Mais si l'artisan laborieux était sûr d'obtenir chez lui encouragement et protection, le fainéant et l'ivrogne le trouvaient sans pitié. On ne sortait pas trois fois de la fabrique de Grandier. Chassé pour une première faute, le coupable avait encore l'espoir de rentrer en grâce ; mais la récidive était le signal d'une séparation éternelle entre le maître et l'ouvrier. Les compagnons des autres filatures savaient cela : aussi avaient-ils donné le nom de *divorcés* à tous ceux qui étaient sortis pour la seconde fois des ateliers d'Étienne Grandier.

Le 16 juin 1810, après quarante-trois ans d'exercice dans sa profession de filateur, M. Grandier allait remercier Dieu de la vie honorable et tranquille que le destin lui avait faite. Couché sur son lit de mort, il avait près de lui sa fille Eugénie, jeune personne de dix-sept ans, qui n'osait pas pleurer tout haut, parce que son père lui avait dit que sa mort était calme et belle. De l'autre côté du chevet

de M. Grandier, était Toussaint Bontems, le petit-fils du teneur de livres de son père. Toussaint, du même âge que le moribond, avait été d'abord son camarade d'enfance, puis son rival en amour. Oh! mais ce temps était bien loin; l'objet de leur rivalité avait quitté la vie, après avoir laissé à Étienne deux souvenirs bien doux du plus heureux ménage. Le premier, c'était Charles Grandier, beau garçon de vingt-cinq ans, qui étudiait encore la médecine à l'école impériale de Montpellier; l'autre, fruit de l'hymen du filateur avec Caroline Berthé, vous le connaissez déjà, c'est cette jeune fille qui sanglote tout bas, en baisant avec amour la main froide et décharnée que son père lui abandonne.

Toussaint, ai-je dit, fut un moment le rival d'Étienne. Ils avaient dix-huit ans tous deux à cette époque, et Caroline venait une fois par semaine voir son oncle Grandier. Alors la petite cousine d'Étienne était l'objet des soins et des prévenances de nos deux amis. Elle savait bien, la charmante enfant, que son mariage avec son cousin était arrangé par la famille depuis plusieurs années. Mais soit contradiction de jeune fille, dont l'esprit se révolte à la pensée de prendre un mari qu'elle n'a pas choisi, soit qu'un mouvement naturel de son cœur la portât à trouver le jeune Bontems plus aimable que son cousin, elle lui accordait une préférence marquée.

Le vieux père Bontems, sévère dans ses principes comme dans ses additions, rompit la tendre intelligence des amans en faisant enrégimenter son petit-fils dans un bataillon colonial. Toussaint partit, et ne revit plus la France qu'après vingt ans de fatigues et de misère. A son retour, il y avait déjà long-temps que son ami Étienne exploitait pour son propre compte l'héritage des Jacques et des Philippe Grandier. Les deux compagnons d'enfance se reconnurent avec

joie. Toussaint, interrogé par Étienne sur le souvenir que Caroline avait pu laisser dans son cœur, répondit qu'il avait sans doute encore beaucoup d'amitié pour elle, mais que ce cœur, endurci par les périls et les privations, n'était plus susceptible d'éprouver de l'amour.

— Alors je peux sans danger te présenter à la mère de mon enfant.

Caroline se retrouva face à face avec Toussaint sans le reconnaître d'abord.

— Embrasse un ancien ami, lui dit Étienne.

Et la surprise de madame Grandier fut extrême quand elle apprit que cet homme basané, avec une balafre sur la joue, des yeux mornes, que cet homme dont le dos s'était courbé, dont les cheveux grisonnaient, n'était autre que ce vif et joli Toussaint Bontems, qu'elle revoyait encore quelquefois dans ses rêves, mais sous les traits séduisans qui la charmaient autrefois.

— Dieu! que vous êtes vieilli! lui dit-elle avec un sourire de compassion. Vous rappelez-vous comme nous étions enfans jadis, quand nous pensions que notre amour serait éternel? Vous avez dû bien souvent rire aussi de cette folie, dont Étienne et moi nous nous amusons encore quelquefois.

Toussaint n'était plus sous l'empire d'une grande passion : cependant, à l'aspect de Caroline, il avait senti en lui une émotion qu'il ne se soupçonnait plus capable d'éprouver. La gaieté de Caroline lui fit mal; il fut sur le point de refuser la place de caissier que son ami lui offrait dans la fabrique. Il demanda huit jours pour réfléchir à cette proposition si avantageuse pour lui qui était sans ressource à Paris. Ces huit jours lui étaient nécessaires pour voir s'il pourrait s'habituer à la tendresse de Caroline pour son mari. Mais quand il la vit caresser son en-

fant, qui comptait environ dix-huit mois, avec cet amour de mère qui se fond en baisers sur les joues de son premier-né, alors un sentiment de respect l'emporta sur le ressouvenir. Il se dit :

— Je m'y ferai.

Six mois après, Toussaint, heureux, jouissant de la confiance de son maître, de l'estime d'une bonne mère de famille, paraissait avoir à peu près oublié que c'était lui qui avait recueilli le premier aveu d'amour de Caroline. Plusieurs années s'écoulèrent avant que madame Grandier mît au monde un second enfant. Eugénie vint enfin; et le caissier, qui eût redouté pour lui-même les embarras du ménage et de la paternité, se fit, à ses momens perdus, le promeneur et le premier instituteur d'Eugénie, comme il avait été celui de Charles jusqu'à l'âge où l'on mit celui-ci en pension. Cette tendresse toute paternelle pour les enfans de Caroline ferait douter que Toussaint Bontems eût été réellement guéri de son premier amour. S'il est vrai que le caissier d'Étienne souffrît encore de cette passion, du moins il sut cacher son secret à tout le monde. Jamais il ne dit un mot à son ami qui pût faire soupçonner la pureté de son attachement pour madame Grandier; seulement, quand elle mourut, lui, qui l'avait veillée avec Étienne durant les dernières nuits de sa longue maladie, demanda à son ami la permission de mettre un crêpe à son chapeau. Ce crêpe, il le porta, comme Étienne, pendant la durée du deuil. Après six mois, le veuf fit disparaître cette livrée du regret. Quant à Toussaint, il oublia peut-être que le temps de la douleur était passé; il continua à garder son crêpe, et il le porte encore aujourd'hui, alors qu'il assiste de nouveau au dernier moment d'une personne qui lui fut bien chère.

Il est donc debout à côté du mourant; son pupitre de

caissier est devant lui, supportant le grand livre de commerce où depuis près de vingt-quatre ans il a enregistré la prospérité annuelle de la fabrique.

— Voyez-vous, dit-il à son ami, qu'il n'a plus tutoyé depuis qu'Étienne est devenu son maître, vos comptes sont clairs; les recettes excèdent de près de six mille francs les dépenses du mois dernier; il n'y a pas une rature sur ces pages, pas une inexactitude dans ces chiffres; si ce n'était pas abuser de ce qui vous reste de forces, monsieur Grandier, je vous prierais d'écrire... là, sur la colonne des observations : « Je suis content de Toussaint Bontems, il m'a servi avec fidélité. » — Et ne sais-tu pas que je n'ai que des éloges à donner à ton zèle, à ta bonne conduite? Toi qui depuis tant d'années me sers avec le dévouement d'un ami véritable... ne t'ai-je pas fait le confident de mes plus secrètes pensées? N'est-ce pas toi que j'ai toujours consulté dans toutes mes entreprises? — Oui, monsieur; oui, je sais tout cela; mais c'est qu'il me semblerait si beau d'avoir sur votre grand-livre un certificat d'honnête homme! — Allons, je vais essayer, reprend Étienne, à qui le vieux caissier présente toujours la plume; si je ne puis aller seul jusqu'à la fin, tu conduiras ma main, mon ami.

Le mourant, aide par sa fille, parvient à se lever sur son séant. D'une main tremblante, il trace des caractères irréguliers, tandis que le vieux caissier, les yeux mouillés de larmes, lui dicte lettre par lettre la phrase qu'il a rédigée à l'avance. Enfin, cette rude besogne pour le faible Étienne s'achève heureusement; il retrouve dans sa mémoire le trait distinctif de cette signature qui, depuis quarante ans, remue des monceaux d'or à payer dix couronnes. Toussaint saupoudre de sciure de bois tamisée ces deux lignes presque inintelligibles. Le fabricant se laisse retomber sur son oreiller. Alors un bruit de voiture se fait entendre dans

la grande cour; Eugénie se lève avec précipitation, elle va regarder à la fenêtre, et revient aussitôt près de son père, en disant :

— C'est lui! c'est Charles! — Ah! tant mieux! répète le mourant; je ne quitterai pas ce monde sans l'avoir embrassé. Mon Dieu, ajouta-t-il, faites que mon fils soit disposé à exaucer mon dernier vœu!

Eugénie ne s'est pas trompée, c'est Charles, c'est l'unique héritier du nom de Grandier, qui vient fermer les yeux de son père; le voilà comme était sa sœur il n'y a qu'un instant, sanglotant à l'aspect de ce malade dont la fin est si douce.

— Assez, mon fils, assez de larmes, lui dit Étienne; quand mon père Philippe mourut là, dans ce lit où tu me vois prêt à rendre mon âme à Dieu, j'étais comme toi, bien affligé sans doute; mais je fis un effort sur moi-même pour ne pas troubler le mourant dans ce qu'il avait à me dire; tâche donc d'avoir le même courage; car j'ai beaucoup à parler aussi, et je sens bien qu'à chaque mot ma voix devient plus faible... Les momens me sont précieux, à moi qui ne peux plus remettre à demain la prière que je voulais t'adresser.

Ainsi qu'Eugénie, Charles essuie ses yeux, il retient ses soupirs de douleur, et prête l'oreille. Bontems fait un mouvement comme s'il voulait sortir. Le moribond le rappelle d'une voix presque éteinte :

— Reste là, lui dit-il; nous ne sommes qu'en famille.

Le caissier presse avec émotion la main de son ami, et chacun se rapproche du lit, afin de ne perdre aucune des dernières paroles qui vont sortir péniblement de ces lèvres prêtes à se fermer pour toujours.

— Mon existence a été bien remplie, mes enfans; je crois sans orgueil, car on ne doit plus en avoir au terme

où j'arrive, je crois que j'ai dignement porté le nom honorable que mes aïeux m'ont laissé. Ce fut une bien douce consolation pour le fondateur de cet établissement quand son fils Philippe lui dit à son lit de mort : L'enseigne de la fabrique ne sera pas changée, et le nom de Grandier se lira sur la porte de cette maison tant que je vivrai. A sa dernière heure, mon père, à son tour, m'appela comme je t'ai appelé aujourd'hui, mon cher Charles; j'étais à la place que tu occupes en ce moment; je voyais l'inquiétude se peindre dans les yeux du mourant; ce bon père n'osait pas me forcer à suivre une carrière pour laquelle j'avais peu de vocation. En ce temps-là le commerce n'était point honoré comme il l'est aujourd'hui. Le noble qui avait besoin de demander aux bienfaits de l'industrie les moyens d'étayer sa fortune chancelante déposait ses titres de famille chez un notaire royal, et renonçait aux priviléges de sa naissance jusqu'à ce qu'il eût trouvé dans l'exercice d'une profession méprisée ce qu'il lui fallait d'argent pour vivre noblement, c'est-à-dire à ne rien faire... Je savais tout cela, mon fils... et j'étais ambitieux, et j'avais soif de distinctions ; de puissans personnages m'offraient leur protection. Philippe Grandier, mon père, ne me dit que ces mots : Embrasse le métier qui te conviendra le mieux, mon fils; je suis certain que tu t'y feras une réputation d'honnête homme; mais ton aïeul était plus heureux que moi en mourant, car il emportait l'espérance que son nom lui survivrait dans le commerce, et qu'après lui on lirait sur la porte de notre fabrique : « Philippe Grandier, successeur de son père. » Aujourd'hui que, nous aussi, nous sommes une puissance dans l'état, je ne crois pas t'imposer un trop grand sacrifice en te conjurant d'abandonner la profession que je t'avais choisie, pour qu'on lise encore sur notre enseigne : « Successeur de son père. » Cette fabrique, c'est

ta patrie, c'est la mienne... c'est ici que quatre générations du même nom ont eu leur berceau. A chaque pas que tu feras dans ces vastes ateliers, dans ces cours spacieuses, dans ces appartemens qui ont conservé avec moi leur première simplicité, partout enfin tu trouveras de nouveaux motifs d'estimer, d'honorer davantage ceux qui t'ont transmis le sang qui coule dans tes veines. Si mon Eugénie était plus âgée, j'aurais pensé à la marier à un filateur comme moi; mais alors le nom du fabricant eût été changé... Voyons, mon ami, te sens-tu la force de suivre mon exemple?... La crainte du mépris pouvait m'arrêter quand je promis à mon père de lui succéder; cependant j'ai religieusement tenu ma promesse : aussi le ciel m'en a récompensé. Ce que je faisais d'abord par respect filial, plus tard je l'ai fait par goût; enfin, par passion. Je trouvai une satisfaction que tu comprendras plus tard à perfectionner l'œuvre de mes ancêtres, à étendre le crédit qu'ils m'avaient ouvert; enfin, je fus ici le plus heureux des époux, le plus heureux des pères... Dis-moi, Charles, veux-tu hériter de mon bonheur?

Charles n'hésite pas; il répond :

— Je vous jure de suivre en tout l'exemple que vous m'avez donné; je serai soumis à vos dernières volontés. Rien ne sera changé à l'enseigne de la filature.

Un éclair de joie brille dans les yeux du mourant; il étend les mains pour bénir son fils; Eugénie s'agenouille en même temps que Charles, et Toussaint, qui voit que les forces vont manquer au fabricant, s'empresse de passer de l'autre côté du lit, afin de maintenir les bras d'Étienne sur la tête de ses enfans, tandis que celui-ci murmure d'un faible mouvement de lèvres la formule de la dernière bénédiction. Après un court silence, Étienne reprend :

— Veille sur ta sœur, mon ami; elle n'a plus que toi au

monde... Prends soin des vieux jours de Bontems; quand il ne voudra plus travailler, sois pour lui un fils respectueux... N'oublie pas d'avoir recours à ses sages conseils... Si tu veux savoir l'estime que tu lui dois, relis mon livre de commerce, tu y trouveras sur cette page le souvenir de l'amitié que je lui avais vouée jusqu'au tombeau.

A la place de la phrase dictée par Bontemps, M. Grandier avait écrit :

« Je lègue à mes enfans le soin de prouver la reconnais-» sance que je dois aux services et à l'amitié inaltérable » de Toussaint Bontems. »

Si le caissier n'avait pas lu ces mots, c'est que les larmes obscurcissaient sa vue quand il reprit le grand livre des mains du fabricant.

Charles et Eugénie se jettent au cou du brave homme, qui les presse avec effusion sur son cœur. Mais en ce moment un profond soupir s'échappe de la poitrine d'Étienne; tous trois se précipitent vers le lit du malade, qui tourne sur eux des yeux éteints, puis il les ferme, et s'endort pour toujours.

Alors les sanglots de la jeune fille éclatèrent; Charles et Toussaint réunirent en vain toutes leurs forces pour l'arracher de cette chambre de deuil : elle ne voulut céder ni à leurs prières, ni à la voix de la raison qu'ils cherchaient à lui faire entendre. Au bruit des clameurs d'Eugénie, un mot sinistre parcourut les ateliers de la fabrique : C'est fini! répétaient toutes les voix; et les métiers s'arrêtèrent, et les ouvriers se réunirent dans les cours pour s'entretenir de ce terrible événement.

Cependant les cris de l'orpheline continuaient toujours, sans que les douces représentations de son frère et du caissier pussent apaiser la violence de ses regrets. Eugénie embrassait le cadavre de son père, et collait ses levres

brûlantes sur la poitrine glacée du défunt. — Elle va mourir là, disait Bontems ; qui donc aura assez de pouvoir sur elle pour la forcer à s'éloigner de cet affreux spectacle ?

Comme il se parlait ainsi, Eusèbe Marceau, le jeune chef d'atelier, ouvrit la porte. De grosses larmes roulaient dans ses yeux, ses joues étaient pâles, ses jambes tremblaient. Ah ! c'est que celui-là ressentait bien douloureusement la perte de son maître ! Pauvre enfant trouvé, il devait tout à Étienne Glandier ! Eusèbe entra, dis-je ; il s'approche en frémissant du lit où reposait le filateur. Lui aussi embrassa le froid cadavre ; et se penchant à l'oreille d'Eugénie, il lui dit, mais assez bas pour ne pas être entendu : — Voulez-vous donc que je meure aussi ? — La jeune fille cessa de pleurer. Elle détacha, un à un, ses bras qui étreignaient un corps privé de sentiment, et elle se laissa docilement conduire dans sa chambre.

Deux jours après, cent cinquante ouvriers conduisirent au champ du repos la dépouille mortelle du fabricant.

Et une semaine ne s'était pas écoulée, qu'on lisait sur la porte de la fabrique : *Filature de Charles Grandier, successeur de son père.*

II

LE SUCCESSEUR.

Ma couronne de diamans, mon trône de velours, ma belle capitale et ses cent mille habitans, pour un baiser. — Diable ! tu n'es pas dégoûté !

André Herpin.

La fabrique avait repris son activité accoutumée, tous les bras étaient occupés ; les chariots des métiers, dans leur mouvement périodique d'aller et de retour, criaient de nouveau sous les bobines qui tournaient dans leurs tiges de fer ; les hommes de peine roulaient d'un magasin à un autre les pesantes balles de coton ; les chefs d'ateliers excitaient de la voix et de l'exemple le courage de leurs compagnons ; comme autrefois le refrain des chansons à boire des fileurs, les stridens éclats de voix des ouvriers perçaient les vitres des hautes fenêtres, traversaient les cours spacieuses, pour aller rebondir et se briser aux angles des ateliers d'hommes et dans les vastes hangars où se tenaient les éplucheuses de coton. Enfin, depuis dix mois la filature revivait de sa joyeuse vie industrielle, que Charles Grandier n'avait pas encore cédé aux vives sollicitations de Toussaint Bontems, qui chaque matin le suppliait de sacrifier une heure à l'examen du personnel de sa fabrique. — Ce sera pour un autre moment, répondait le jeune filateur. Et il montait en cabriolet pour se rendre à quelque partie de plaisir ; car son premier soin avait été, après le décès de son père, de rechercher à Paris les connaissances qu'il y avait laissées lors de son départ pour Montpel-

lier. C'étaient de bons vivans, des camarades de collége, aux yeux desquels le nouveau commerçant était fier d'étaler sa grande fortune. Les fêtes succédaient aux fêtes; elles se prolongeaient si avant dans la nuit, que le vieil ami d'Étienne Grandier ne trouvait jamais à qui parler quand il venait, le soir, avec ses livres, au bureau de son patron, pour le prier de vérifier l'exactitude de ses calculs. C'était un vrai crève-cœur pour cet honnête caissier, que de remonter chez lui sans avoir obtenu le visa du filateur. Privé de cette censure quotidienne, à laquelle il s'était habitué depuis vingt-quatre ans, son sommeil ne pouvait plus être tranquille; aussi, en remontant dans sa petite chambre où il était bien sûr de rencontrer Eugénie Gran dier, ou bien Eusèbe, l'enfant trouvé, et quelquefois tous les deux ensemble, Toussaint leur disait en soupirant :

— Je crains bien, mes enfans, que notre nouveau maître ne gâte l'ouvrage de son honorable père... C'est un orgueilleux, peut-être bien aussi un dissipateur. Le bon temps est passé pour la filature des Grandier; comme les empires qui se disaient impérissables, elle a eu ses trois phases, après lesquelles il faut bien qu'elle soit détruite. Fondée par Jacques, maintenue par Philippe, elle a brillé sous Étienne de tout l'éclat qu'elle pouvait avoir; maintenant elle touche à sa décadence. Je ne demande plus qu'une grâce au ciel, c'est de mourir avant d'avoir vu sa chute définitive. — Peut-être, répondait Eusèbe, ne faut-il qu'une bonne résolution pour la sauver; d'ailleurs, rien ne prouve qu'elle doive déchoir. — Je vois clair, mes enfans. Il y a un an, je savais bien comment on pouvait empêcher la chute que je prévois aujourd'hui. Il aurait fallu pour cela, faire entendre au maître que le seul moyen de perpétuer son nom sur l'enseigne de la fabrique, c'était

d'écrire au-dessus de la porte : — Filature d'Étienne Grandier, tenue par Eusèbe Marceau, son gendre. Eugénie et le jeune chef d'atelier se regardèrent en rougissant. — Certainement, reprit Toussaint, que cela nous sauvait tous!... Mon ami n'eût pas pour cela déshérité son fils; la part de Charles aurait été estimée par des gens de loi... Vous lui en auriez tenu compte, et le bonheur de cette chère enfant, continua-t-il en pressant la main d'Eugénie, eût justifié la préférence que son père vous accordait. — Mais songez donc, objecta Eusèbe, un peu remis de son embarras, que je ne suis rien ici qu'un pauvre enfant trouvé, que M. Grandier a bien voulu tirer de l'hôpital des Orphelins; je n'avais aucun droit aux bontés de mon maître.—Eusèbe, vous vous calomniez, reprit la jeune fille; si mon père fut toujours généreux envers vous, c'est que, dès les premiers bienfaits, il vit combien vous étiez susceptible de reconnaissance. Laborieux, zélé, vous êtes bientôt devenu le plus habile ouvrier de la fabrique. — Et comme il a profité, ajouta le caissier, des leçons de mathématiques, d'histoire et de géographie, que je vous donnais le soir à tous deux ! M. Charles mariera sans doute un jour sa sœur à quelqu'un de ses brillans amis, qui mènera grand train et mangera joyeusement la dot de sa femme. Toi, Eusèbe, tu l'aurais fait fructifier par ton travail... Mais enfin il n'y avait pas moyen de dire tout cela à un pauvre mourant qui demandait pour dernière consolation que son fils se mît après lui à la tête de cet établissement... C'est à nous de prendre notre parti et de retarder à force de soins la chute de cette maison.

Eusèbe promit d'entretenir dans l'esprit des ouvriers le respect et la confiance qu'ils devaient à leur nouveau maître. Eugénie soupira, en pensant aux projets de mariage que Toussaint Bontems avait conçus pour elle; la jeune

fille soupira tout bas, et se dit :—Quel dommage ! Quant au vieux caissier, il se résigna à censurer lui-même le lendemain ses additions de la veille, et l'ordre habituel régna dans la filature.

J'ai dit que les courses journalières de Charles Grandier continuaient depuis dix mois ; cependant Toussaint Bontemps était certain, au moins, de retrouver un moment son maître seul à seul ; c'est quand il faisait jour dans sa chambre à coucher, vers dix heures du matin. Un jour, cependant, le caissier entra chez Charles Grandier à l'heure accoutumée, sans rencontrer celui-ci : — Bien! dit-il, voilà qu'il s'amende ; nos représentations n'ont pas été inutiles ; je gagerais que monsieur visite ses ateliers. Toussaint parcourut la maison ; personne n'avait vu le jeune fabricant. Il s'adressa au portier ; le maître n'était pas rentré la veille. L'inquiétude du brave homme était grande ; il se désolait avec Eugénie, il se plaignait à Eusèbe. Quant aux autres ouvriers, il leur disait qu'une affaire de commerce fort importante retenait au dehors le chef de la filature. Enfin, vers le milieu de la journée, une lettre arriva à l'adresse de Bontems. Elle contenait ces lignes :

« Mon cher Toussaint, je pars à l'instant pour la cam-
» pagne ; pendant mon absence, qui ne durera pas plus de
» trois mois, vous voudrez bien héberger et traiter conve-
» nablement M. Sébastien Aubry, un jeune architecte, qui
» est de mes amis, et que j'ai chargé de diriger les travaux
» et embellissemens si nécessaires à l'appartement de mon
» père. Je reviendrai à Paris aussitôt que les réparations se-
» ront terminées. J'embrasse ma sœur et je vous confie mes
» intérêts. Envoyez-moi une centaine de napoléons au châ-
» teau de Crécy, Seine-et-Marne, où je serai ce soir.»

— Décidément, nous sommes perdus, se dit le caissier après avoir lu cette lettre ; la fabrique ne durera pas deux

ans. Ah! pourquoi Eusèbe Marceau n'en est-il pas le chef?

A la réunion du soir, Toussaint fit part aux deux amans du message de Charles et des nouvelles craintes que sa légèreté lui faisait concevoir pour la sécurité de la filature.

— L'état ne périt pas sous un roi faible, quand il est gouverné par d'habiles ministres, répliqua Eusèbe. Engageons-nous tous les trois à nous considérer comme les propriétaires de la fabrique; travaillons avec autant de zèle à sa prospérité que si nous devions en recueillir les bénéfices; c'est une dette que nous paierons à la mémoire de feu M. Grandier... Il fut votre ami, M. Toussaint... C'était votre père, mademoiselle... c'était mon bienfaiteur. Que de titres à notre vénération, à notre reconnaissance! Prouvons aujourd'hui que nous étions dignes de son amitié, en préservant d'une ruine complète ce qu'il a légué d'honneur et de fortune à ses enfans.

La noble expression qui brillait dans les yeux d'Eusèbe Marceau, comme il parlait ainsi, ranima le cœur découragé du vieux caissier. Il sauta au cou de ce bon jeune homme, en s'écriant :

— Ah! si mon pauvre ami pouvait revenir, et qu'il t'entendît, je n'aurais pas besoin de lui demander sa fille pour toi; il te la donnerait bien vite.

Eugénie pressa la main d'Eusèbe.

Que l'on pardonne à Toussaint Bontems cette pensée de mariage qu'il ramène toujours dans ses instans de chagrin ou de joie; voilà douze ans qu'il réunit tout les soirs chez lui Eugénie et le jeune ouvrier de l'hospice des Orphelins. Un jour, voyant la docilité et la douceur de ces deux enfans, il s'était dit : — Cela ferait pourtant bien un joli ménage! Et depuis ce temps-là le vieux caissier s'obstina à penser que l'avenir réaliserait un jour le projet de bon-

heur qu'il avait rêvé pour la fille d'Étienne Grandier. Qu'on pardonne aussi à ces trois amis l'importance qu'ils attachent à la conservation de la fabrique; il s'agit pour eux de quelque chose de mieux que d'une fortune; c'est le sol natal qu'ils défendent; ce sont leurs plus doux et leurs plus anciens souvenirs qu'ils veulent protéger contre la destruction qui les menace.

La résolution une fois bien arrêtée entre eux de s'emparer de l'administration de la fabrique, de suppléer le maître, et de lutter courageusement contre sa mauvaise conduite, on se partagea les fonctions : Eugénie prit pour sa part la correspondance et le travail du comptoir; la caisse resta entre les mains de Toussaint Bontems, qui se chargea en même temps de recevoir les commandes, d'expédier aux correspondans les produits de la manufacture, et de régler le mouvement des marchandises dans le magasin. Pour Eusèbe, il se donna la haute surveillance des ateliers, et s'imposa le devoir dangereux de faire respecter les réglemens de la filature. Ainsi arrêtée entre eux, la gestion devait être heureuse. Quelques ouvriers murmurèrent bien un peu quand Toussaint Bontems leur annonça que le maître avait donné au jeune chef d'atelier tous pouvoirs nécessaires pour embaucher ou renvoyer les fileurs; mais quand on vit qu'un mauvais sujet de la fabrique, Martial Férou, déjà mis à la porte par le défunt, et reçu de nouveau à l'atelier après avoir fait une soumission exemplaire; quand on vit, dis-je, Eusèbe le prendre froidement au collet, après une seconde faute, et le chasser impitoyablement, sans paraître effrayé des menaces de mort que le vaurien proférait contre celui qui le lançait à la porte d'un bras ferme, et avec le calme d'un chef qui ne doute ni de sa force ni de son droit, alors on cessa de murmurer; on comprit qu'il y avait l'étoffe d'un maître

27.

dans celui qui se faisait justice sans crainte et sans colère; enfin, par sa fermeté, Eusèbe força au respect ceux dont il avait su depuis long-temps déjà mériter l'estime et la confiance.

Durant les trois mois qui s'écoulèrent entre la lettre de Charles Grandier et son retour à la fabrique, M. Sébastien Aubri, le jeune architecte, fit abattre et reconstruire un pavillon entier de la maison. Assis tous les jours à la table où venaient se réunir la sœur de Charles, le vieux caissier et le substitut du maître, Aubri se montrait galant et empressé auprès d'Eugénie; il cherchait à s'insinuer dans son cœur par de tendres œillades et par des demi-mots qui restaient sans réponse; car la jeune fille, fatiguée des assiduités de l'architecte, affectait de regarder Eusèbe quand les yeux d'Aubri se fixaient trop long-temps sur elle. C'est encore à Eusèbe qu'elle s'empressait de répondre lorsque l'autre lui adressait un mot flatteur. L'architecte, humilié, prit en haine le chef des ateliers, qui ne l'avait pas non plus beaucoup en amitié. Il ne fallait qu'une occasion pour que la colère éclatât, qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres; ce fut Aubri qui la fit jaillir. Sur une question d'histoire, dont Toussaint Bontems avait fait le sujet de sa leçon de la veille, Eugénie fit une erreur de date; Eusèbe rétablit le fait, et la jeune fille allait remercier son ami, quand Aubri se prit à dire :

— Je sais bien que du temps des patriarches on permettait aux valets de s'asseoir à la table des maîtres; mais c'était sous la condition expresse qu'ils écouteraient avec respect, et qu'ils se garderaient bien de reprendre leurs supérieurs, quand même ceux-ci n'auraient pas parlé juste.

Eugénie regarda M. Aubri avec surprise et indignation; Toussaint, le vieux Toussaint, bondit de colère sur

sa chaise. Quant à Eusèbe, il saisit fortement le bras de l'insolent architecte, et répondit :

— Le patriarche, sous sa tente, respectait son hôte, même quand celui-ci l'insultait. Rendez grâce à ce souvenir, monsieur, car sans lui j'aurais déjà puni votre impertinence d'un soufflet.

A peine ces mots étaient-ils achevés, que la main de l'architecte tombait sur la joue d'Eusèbe. La jeune fille poussa un cri de stupeur ; le caissier courut se jeter entre les deux adversaires.

— A quoi bon nous séparer ? dit Eusèbe, nous nous retrouverons bientôt. Vous savez bien que, maintenant, il faut que je tue monsieur ; et je le tuerai, ajouta-t-il avec la conscience d'un homme assuré que le succès doit rester du côté du bon droit.

Malgré les prières d'Eugénie, le rendez-vous fut donné.

— Votre heure ? demanda l'architecte.

— Cinq heures du matin, répondit Eusèbe avec un sourire amer ; vous n'ignorez pas que le valet doit sa journée à son maître ; il faut bien qu'il prenne sur son sommeil le temps nécessaire pour régler ses affaires personnelles.

Le lendemain matin, à cinq heures, le jeune chef d'atelier, accompagné de Bontems et d'un ami du voisinage, était au lieu du rendez-vous. Eugénie aussi était levée ; elle attendait avec impatience l'issue du combat. Que l'on juge de sa joie quand, après deux heures d'angoisses mortelles, elle vit revenir Eusèbe et le vieux caissier.

— Dieu soit loué ! dit Eugénie... mais l'autre ?..... l'autre ?

— L'autre est un lâche ! reprit Toussaint Bontems, qui, au lieu de venir lui-même en galant homme recevoir la balle qu'il a si bien méritée, a envoyé vers nous des

femmes, une mère, une sœur, avec cette lettre d'excuses. A moins d'être un scélérat, on ne pouvait pas résister à ces pauvres affligées, qui s'agenouillaient dans la boue, qui nous baisaient les mains, et s'offraient pour mourir à la place de ce fils, de ce frère qu'elles chérissent. Enfin, Eusèbe a cédé à leurs prières.

Pendant que le caissier racontait à la jeune fille, violemment émue, l'événement du matin, Eusèbe pleurait de rage de n'avoir pu se venger de l'affront qu'il avait reçu :

— C'est moi qui suis un lâche, disait-il, puisque je peux vivre après un pareil outrage..... Mais j'ai juré à présent, et il faudra que je le rencontre et que je me taise quand le feu de la colère me montera au visage, et que je me sentirai le besoin de lui rendre injure pour injure ! — Oh ! reprit Eugénie, soyez tranquille, il n'osera pas reparaître ici.

Il l'osa. A quelques jours de là, Charles Grandier revint enfin à la fabrique.

— A la bonne heure, dit-il en entrant dans son pavillon neuf, décoré et meublé suivant la dernière mode, on peut loger ici.

Eugénie et Toussaint lui firent les honneurs de sa propre maison. Sa sœur lui montra le livre de correspondance, et dit : — C'est le zèle d'Eusèbe Marceau, qui nous a valu toutes ces commandes. Toussaint lui fit lire son livre de recettes, et dit : — Sans l'activité d'Eusèbe Marceau nous n'aurions pu parvenir à faire entrer ici tant de capitaux. Charles se décida à visiter les ateliers ; partout il vit régner l'ordre et le travail. — C'est encore grâce à la fermeté d'Eusèbe Marceau que la discipline s'est conservée dans la fabrique.

— Mais cet Eusèbe est donc un homme universel? de-

manda Charles, qui ne savait pas se trouver si près de lui? — Non, monsieur, répondit le jeune chef d'atelier, avec un air ni trop orgueilleux ni trop modeste, comme doit répondre enfin celui qui sent ce qu'il vaut; Eusèbe Marceau doit son existence honorable, son état à votre digne père; en travaillant du mieux qu'il peut pour le fils de son bienfaiteur, il essaie de prouver que les bontés de feu M. Étienne Grandier ont su trouver un cœur reconnaissant. — C'est bien, mon ami; je vous continuerai la confiance que mon père vous accordait.

En disant ces mots, Charles présenta la main à Eusèbe; celui-ci s'empressa de lui tendre la sienne. Il croyait, l'ouvrier, que son maître voulait l'honorer d'une marque publique d'estime; mais quelle fut sa honte quand il entendit M. Grandier ajouter : — Prenez ceci pour boire à ma santé. — Le jeune fabricant lui avait glissé une pièce de vingt francs dans la main. Eusèbe rougit de confusion; sa dignité se révolta; il fut près de refuser cette aumône du maître; mais pensant aussitôt que ce mouvement d'orgueil pourrait diminuer quelque chose du respect que les fileurs devaient au chef de la maison, il dit à haute voix, et de façon à bien se faire comprendre de Charles :

— Voici un napoléon que monsieur m'a chargé de vous donner, afin que vous buviez tous à sa santé et à la prospérité de la fabrique... Allez, mes amis... quant à moi, mon devoir me retient ici; il faut que j'accompagne M. Grandier dans l'inspection des ateliers, dont il a bien voulu me confier la surveillance.

Toussaint, qui avait senti vivement l'affront fait à son jeune élève, jeta sur Eusèbe un coup d'œil de satisfaction, quand il le vit se relever noblement sous le coup qui avait froissé son âme. Charles soupçonna la blessure qu'il avait faite à Eusèbe; aussi se pressa-t-il de passer en revue le

reste de la fabrique; il se sentait embarrassé auprès de ce jeune homme au cœur fier. Charles, comme bien d'autres jeunes gens élevés en dehors de la vie industrielle, ne concevait pas qu'on pût allier de nobles sentimens aux rudes habitudes d'un travail journalier; il estimait l'homme en raison du rang que celui-ci tenait dans la société, sans faire la part de l'éducation et de l'intelligence, qui sont une aristocratie chez nous, aussi bien que la naissance, encore mieux que l'argent.

Quand Charles se retrouva seul avec sa sœur, il lui dit :

— Votre Eusèbe Marceau est peut-être un garçon fort utile à la fabrique; mais s'il était moins insolent avec moi, cela ne gâterait rien à son mérite, et me conviendrait davantage. — Et qu'a-t-il donc fait pour te déplaire, Charles? demanda la jeune fille avec inquiétude. — Il a refusé, avec esprit sans doute, mais enfin il a refusé nettement le pour-boire que je lui offrais.—Oh ! c'est que M. Eusèbe n'est pas un ouvrier comme un autre; c'était, avec Toussaint, les deux personnes que notre père aimait le mieux. — Je n'en disconviens pas; mais, reprit Charles, il me semble aussi que ce petit phénix pourrait se dispenser de parler devant moi avec l'autorité d'un maître aux ouvriers, à qui j'ai seul, ici, le droit de commander. Vraiment, on eût dit, à nous voir tous les deux ce matin, que j'étais un étranger qui visitait par pure curiosité cette filature, et lui, qu'il était le chef de ma fabrique. — Du moins il serait digne de ce titre, répliqua Eugénie.

Mais à ces mots, Charles lança sur sa sœur un regard sévère, et reprit :

— Fort bien, on ne m'avait pas trompé; M. Eusèbe a des prétentions que l'on se plaît à encourager; mais si l'on a compté sur ma facilité ou sur mon aveuglement, on s'est

trompé grossièrement ; et d'abord, pour rompre toute intelligence entre les deux intéressés, je commencerai par prier M. Eusèbe de se tenir à sa place dans son atelier, et de ne venir chez moi que lorsqu'il aura à me rendre compte des travaux dont je le chargerai. — Comment, Charles, vous ne lui permettrez plus de se mettre à table avec nous, comme il en a l'habitude depuis que mon père l'a nommé chef d'atelier? — Mon père ne voyait que des gens de commerce qui ne savaient pas le monde ; moi, j'ai à recevoir ici des personnes qui sont *bien*, et je n'ai pas envie de rougir à leurs yeux pour le bon plaisir de ce monsieur, qui n'est, après tout, qu'un ouvrier. Pourvu que je lui paie convenablement sa journée, il n'a rien à exiger de plus. — Eh bien ! je ne crains pas de vous le dire, moi, ce que vous faites là est mal, horriblement mal ; et si Eusèbe, humilié par votre conduite envers lui, quittait la fabrique ! — J'en trouverais facilement un autre, tout aussi habile peut-être, et qui ne se permettrait pas de compromettre, par ses rêves d'ambition, la sœur de son maître.

Eugénie pâlit. Le grand mot était dit : elle devina bientôt d'où partait le coup ; mais, moins honteuse de savoir son secret découvert qu'indignée de la conduite du dénonciateur, elle répliqua :

— M. Sébastien Aubri, votre ami, est un misérable qui ne méritait pas la pitié qu'Eusèbe a bien voulu avoir pour lui ; s'il remet jamais les pieds dans cette maison, je sortirai d'ici. — Comme il te plaira, ma chère sœur, répondit Charles en ricanant ; mais je ne romprai pas avec le meilleur de mes amis pour être agréable à une jeune folle et à un serviteur insolent.

Ainsi, dès le lendemain du retour de Charles à la fabrique, la bonne intelligence cessa de régner dans cette maison ; les anciennes habitudes furent rompues. Eusèbe,

averti par Eugénie, ne se présenta pas à la table de famille quand l'heure du dîner fut venue. Toussaint, que le nouveau maître voulait bien tolérer parce qu'il ne recevait personne ce jour-là, Toussaint demanda pourquoi, selon la coutume de la maison, on n'avertissait pas son jeune ami que le dîner était servi. Eugénie regarda son frère : l'expression pénible d'un reproche était dans ses yeux; Charles répondit avec légèreté, et d'un air dégagé :

— On ne l'avertit pas parce qu'il ne doit plus manger avec nous. Il serait beau, ma foi, de voir ici tous les rangs confondus ; il faut qu'Eusèbe ait senti lui-même combien une pareille familiarité était inconvenante, puisqu'il s'est dispensé de venir. — S'il ne vient pas, répéta Eugénie, c'est que quelqu'un qui sent mieux que vous la reconnaissance que nous lui devons a pris soin de lui faire entendre poliment ce que vous nommez les convenances du monde. Ce bon jeune homme a le cœur trop bien placé pour oser réclamer contre une résolution qui l'afflige ; mais moi, en lui faisant connaître vos volontés, j'avais l'âme brisée. On n'a jamais humilié à plaisir un ami plus utile, plus dévoué, un sujet meilleur que celui-là. — Que n'allez-vous lui faire des excuses pour moi ! répondit Charles d'un ton railleur; que n'allez-vous inviter toute la fabrique à venir faire cercle le soir dans mon salon ! —Vous êtes un ingrat ! reprit Eugénie. Ce fut la dernière parole qu'elle voulut adresser à son frère ce jour-là.

Durant cette nouvelle altercation entre le frère et la sœur, le caissier s'était remis du coup que lui avait porté la première réponse de Charles : il ne croyait pas avoir bien entendu. — Non, se disait-il, il n'est pas possible que le fils de mon ami Étienne Grandier ait voulu priver ce cher Eusèbe de la place à table qui lui avait été donnée par le défunt. Eugénie a sans doute mal compris ce que lui di-

sait son frère, et moi-même je me suis trompé. Mais quand il entendit Charles répéter qu'il ne serait pas convenable au maître de la fabrique d'admettre son chef d'atelier au couvert du maître; lorsqu'il fut bien persuadé que la proscription d'Eusèbe était irrévocable, alors Toussaint, les yeux mouillés de larmes, la voix tremblante, se leva de dessus sa chaise, prit son couvert, et dit au jeune fabricant :

— Moi aussi il faut que je quitte cette table, car ce n'est pas plus ma place que celle d'Eusèbe Marceau; mon crime est bien plus grand que celui de ce brave jeune homme : il y a plus de vingt ans que je viens m'asseoir ici à titre d'ami de la maison, et ce n'est guère que depuis une dizaine d'années qu'Eusèbe est coupable de zèle et de courage envers le maître de la fabrique. Le même arrêt doit nous frapper, puisque nous sommes complices du même méfait, et, à compter d'aujourd'hui, je m'exile pour toujours de cette salle à manger, afin de faire place aux étrangers qui viendront vous aider à consommer la ruine de votre héritage. — Monsieur! interrompit Charles d'un ton hautain. — Monsieur! reprit Toussaint avec dignité, j'ai le droit de dire ce que je pense, de blâmer votre manière d'agir, et de vous faire entendre le langage de la vérité : c'est votre père lui-même qui vous a ordonné de subir mon ennuyeuse morale; ferez-vous jeter à la porte de cette chambre celui qui a mérité d'un honnête homme mourant le certificat de sagesse et de dévouement que vous pouvez lire encore sur votre livre de commerce? — En vérité, voilà bien du bruit pour un léger changement que j'apporte aux habitudes de cette fabrique : encore n'est-ce que ma vie intérieure que je veux arranger à ma guise; quant au réglement de la filature... soyez tranquille, je n'y toucherai pas. — Et vous ferez bien, répliqua le caissier; car

s'il en était autrement, je prévois qu'avant peu le nom de Grandier ne se lirait plus sur votre enseigne. — Que voulez-vous dire par là, monsieur ? — Je veux dire, continua Toussaint Bontems, que votre digne homme de père n'a si bien conduit sa barque que parce qu'il suivait en droite ligne le chemin que ses ancêtres lui avaient tracé ; mais puisque vous commencez par rompre les liens d'amitié qui unissaient le maître aux serviteurs, je dois vous prévenir que si vous persévérez dans vos idées de bouleversement, il ne restera bientôt plus rien de cette fortune et de cette haute renommée commerciale qui vous ont été léguées : il a fallu cent ans pour vous les amasser, il ne vous faudra pas vingt mois pour les détruire. Aujourd'hui c'est un sentiment que vous blessez, le mal n'est pas grand, sans doute : il n'y a là qu'une querelle de famille, qu'un jeune homme humilié, quand il méritait une autre récompense pour prix de son assiduité au travail ; vous avez douloureusement affecté un vieillard qui ne vous a jamais voulu que du bien ; mais, je vous le répète, tout cela n'est rien ; le vieillard et le jeune homme n'en veilleront pas avec moins de zèle à vos intérêts. Mais prenez bien garde, monsieur, de porter atteinte aux autres usages d'ordre de la maison ; car vos biens, ceux de votre sœur, et peut-être, à la fin, votre réputation d'honnête homme, seraient enveloppés dans le même désastre. Ah ! c'est que la prospérité du commerce tient encore plus à l'esprit d'ordre qu'à l'intelligence. Faites profit de cette leçon ; c'est la dernière que je vous donnerai, puisqu'à compter de ce jour je ne peux plus me regarder que comme votre caissier, votre serviteur.

Toussaint, satisfait d'avoir soulagé son cœur, se retira à pas lents, en emportant son couvert. Tous les traits de Charles exprimaient une violente impatience. — Enfin,

dit-il quand le caissier eut fermé la porte sur lui, me voilà débarrassé de cet insipide radoteur! Toussaint n'était pas assez loin pour que cette exclamation fût perdue pour lui : il rentra dans la salle à manger, s'arrêta un moment devant le fils d'Étienne Grandier, et le regardant avec compassion : — Pauvre jeune homme! lui dit-il, je te pardonne l'injure que tu viens de m'adresser. Malheureusement pour toi, le vieux radoteur ne vivra pas assez peut-être pour te sauver de ta ruine.

Pendant deux jours, Charles, tourmenté de la dernière prédiction de Toussaint Bontems, fit un aimable accueil au caissier; il se rendit dans l'atelier d'Eusèbe, et lui parla avec cordialité. Eusèbe et Toussaint répondirent avec un froid respect aux avances du maître, qui se dit à la fin : — Ah! ces messieurs ont de la rancune! eh bien! qu'ils en prennent à leur aise : ils travaillent, je les paie, nous sommes quittes. Triste raisonnement d'une âme sèche, qui ne voit que le tarif du prix des journées, et qui compte pour rien cet intérêt puissant, cette sollicitude du cœur, qui doublent le courage quand on travaille pour le maître qu'on aime.

Eugénie, après cette rupture, n'eut plus d'heureux instans que ceux qu'elle passait le soir dans la chambre de Toussaint Bontems, quand Eusèbe Marceau avait fini sa journée; encore ces courts momens de bonheur paisible étaient-ils troublés par les tristes réflexions que le vieux caissier laissait échapper malgré lui sur l'avenir probable de la filature.

III

LA FILLE DU DIVORCÉ.

Sa tournure est agréable et séduisante, sa parure est celle d'une courtisane ; elle sourit constamment, et promet une foule de jouissances, comme si elle conduisait vers la félicité même. Mais elle disparaît au bord d'un abîme, où elle jette ceux qui la suivent.

DION CHRYSOSTOME.

Fidèle à la promesse qu'il avait faite pour lui et pour Eusèbe, le caissier continuait du fond de son bureau à veiller, comme par le passé, aux intérêts de la fabrique, tandis que le jeune chef d'atelier, redoublant d'efforts et de zèle, exerçait une surveillance plus laborieuse encore sur les ouvriers fileurs. On eût dit que ces deux cœurs, également désireux de la prospérité de la maison, également froissés par le nouveau maître, étaient certains de puiser dans le travail des consolations contre l'ingratitude dont on payait leur dévouement. Eugénie, toujours en tiers dans les bonnes résolutions de ses deux amis, continuait à tenir la correspondance, et cette part dans les travaux lui devenait chaque jour plus chère ; car elle était, entre la jeune fille et son vieux précepteur, entre les amans et le bon Toussaint, un moyen de rapprochement ; elle justifiait enfin le besoin qu'ils avaient tous les trois de se voir sans cesse et de se parler souvent. C'était un noble et ingénieux prétexte pour se dire leurs craintes, ou se livrer à l'espoir d'un avenir meilleur. Il fallait monter dans la petite chambre de Toussaint le soir, quand les ateliers

étaient fermés, pour voir des figures attristées par une perte que la maison Grandier avait faite, ou bien des visages épanouis à l'annonce d'une commande considérable. C'est chez le vieux caissier seulement qu'on s'intéressait au sort de la manufacture, et que les accidens qui la menaçaient, ou les bénéfices présumés, étaient accueillis avec des sentimens de peine et de joie. Deux étages plus bas, on ne se doutait pas, on ne cherchait pas à s'informer de ce que le commerce de la fabrique pouvait avoir à espérer ou à craindre. Charles livrait sa signature à sa sœur, à son caissier, lorsque ceux-ci la lui demandaient; puis il se rendormait, quand dix heures du matin n'étaient pas sonnées, ou bien il allait cavalcader au bois avec ses jeunes amis, auxquels il prêtait son argent, ses chevaux, ses maîtresses, pourvu que ceux-ci voulussent bien le ramener jusqu'à la fabrique, et prendre leur part d'un grand dîner. Afin de ne pas compromettre la dignité de sa société en lui faisant traverser les cours de travail, Charles avait fait faire une seconde entrée à sa maison : entrée élégante et sablée, avec des orangers de chaque côté de l'avenue et un péristyle couvert au fond. J'ai dit qu'il donnait facilement son argent; je n'ai pas besoin d'expliquer comment, en aussi peu de temps que celui qui s'était écoulé depuis la mort de son père, il pouvait avoir tant d'amis à sa table et des maîtresses à revendre. On ignorait donc dans la fabrique ce qui se passait au pavillon du maître; c'était seulement le soir, quand les éclats de rire des convives, le bruit des cristaux brisés dominaient la chanson de l'ouvrier et le cliquetis des métiers, que l'on devinait le retour de M. Charles Grandier. Autant le tumulte sagement réglé des ateliers était doux aux oreilles du vieux caissier, autant le fracas du pavillon affectait sensiblement son cœur. Eugénie, on le pense bien, ne dînait pas non plus à la ta-

ble de son frère dans ces jours de gala. Ce n'était pas que celui-ci l'eût forcée d'abandonner sa place habituelle; mais elle-même avait dit, une fois pour toutes, qu'elle ne remettrait pas les pieds dans la salle à manger si Sébastien Aubri y rentrait jamais; et Sébastien Aubri était de toutes les orgies de Charles, qui, par anticipation, l'appelait mon cher beau-frère. C'était encore dans la simple chambre de Bontems que la jeune fille venait prendre ses repas. Une petite table de trois couverts, modestement servie, mais où la confiance respectueuse pour un vieil ami, et l'intimité la plus tendre, venaient s'asseoir tous les jours avec les convives, faisait de l'heure du dîner l'instant le plus heureux de la journée pour les véritables successeurs d'Étienne Grandier. Charles ignorait ces réunions à la table du caissier; et comment aurait-il pu les soupçonner? Eusèbe, Gabrielle et Toussaint, dînaient à deux heures, quand la cloche de la fabrique renvoyait les ouvriers à leur auberge; jamais le nouveau filateur ne se trouvait chez lui à ce moment-là : c'est celui où le beau monde se fait voir dans les promenades publiques; et nous savons que Charles était du beau monde. En rentrant, il disait à sa sœur, qu'il trouvait toujours assidue au travail :

— Allons, quitte cela, et viens te mettre à table. — J'ai dîné, répondait la jeune fille sans lever les yeux de dessus son livre de correspondance.

Charles tournait les talons, et ne revenait plus que le lendemain, pour lui annoncer qu'on avait servi : il recevait encore la même réponse. Au bout de huit jours le jeune fabricant, impatienté, sans doute, de ses démarches inutiles, cessa de faire preuve d'une prévenance qui était toujours sans résultat. A part lui, Charles n'était pas fâché de ces refus; la présence de sa sœur eût troublé la joyeuse liberté de ses dîners d'amis. Aussi, quand il fut bien cer-

tain que c'était un parti pris, par elle, de ne plus paraître à la table du maître, il ne se borna plus à inviter quelques joyeux compagnons. Sur la proposition d'Aubri, il fonda un dîner par semaine, où les maîtresses de ces messieurs devaient être admises. Il y eut même un bal de nuit pour la première réception. Je vous laisse à penser si la bruyante harmonie de l'orchestre qui perçait les plafonds, et montait jusqu'à la chambre de Toussaint Bontems, put procurer à celui-ci un bien doux sommeil. Aux premiers accords, le vieux caissier fut près de descendre dans la salle de danse avec son grand-livre, et d'interrompre la fête par une bonne morale, suivie de la lecture du certificat qu'Etienne Grandier avait tracé à son lit de mort. Mais Eugénie et le chef d'atelier le retinrent par ces mots :

— Il est le maître; et d'ailleurs notre courage réparera tout.

Les trois amis se quittèrent en s'adressant un mutuel regard, qui démentait leur sécurité pour l'avenir. Quant à Toussaint, il ne put fermer l'œil de la nuit; il pensait à ses chiffres qu'il n'avait pu vérifier ce soir là, tant le bruit infernal de l'orgie nocturne avait jeté de trouble dans son esprit! Un frisson mortel parcourut ses membres quand, après six heures d'insomnie, il entendit Charles qui disait à ses convives en les reconduisant :

— C'est une soirée délicieuse; nous recommencerons.

— Bon Dieu! pensa le caissier, que ne met-il tout de suite le feu à la fabrique, cela sera plus tôt fait?

Ainsi recommençait tous les jours, chez le fils d'Étienne Grandier, une espèce de lutte entre le travail et les plaisirs, entre l'ordre le plus sévère et la profusion la moins raisonnable. Cependant l'activité des transactions commerciales n'en souffrait pas encore. Grâce aux longs travaux et à la sage administration du prédécesseur, la

fabrique était assise sur des bases trop solides pour ne pas résister long-temps aux prodigalités d'un fou : d'ailleurs, Charles avait promis de ne pas se mêler du commerce que l'on faisait en son nom ; de laisser Eusèbe diriger les ouvriers d'après les usages consacrés par le vieux réglement. Il suffisait, pour qu'à la fin de l'année on pût se retrouver au pair, de travailler un peu plus tard le soir, de se lever beaucoup plus tôt ; et ce n'était pas la fatigue qui épouvantait Toussaint Bontems, ni Eusèbe, le courageux chef d'atelier.

Un jour de réception, comme la turbulente et joyeuse assemblée allait se mettre à table, voilà qu'un convive qu'on n'avait pas invité entre dans la salle à manger : c'était une jeune et belle personne, de la mise la plus élégante. Elle se présentait d'un air modeste et fort embarrassé, quand un des amis de Charles, reconnaissant cette dame qui avait relevé son voile, s'écria :

— Mais c'est la petite Élisa ! par quel hasard, mon enfant ?

Et prenant avec familiarité la nouvelle venue par la main, il la présenta à la société en disant :

— Mademoiselle Élisa, premier sujet de la danse aux Jeux gymniques, et qui vient d'obtenir un si beau succès avant-hier dans le rôle de *la Reine de Persépolis*, par lequel elle a débuté en l'absence de mademoiselle Dumouchel. — Eh oui, c'est Élisa ! dirent quelques femmes. — Parbleu ! je connais beaucoup mademoiselle, reprirent deux ou trois amis du fabricant. — Par quel hasard dans ce quartier ? — Que j'ai donc de plaisir à te voir, ma chère ! — Vous allez dîner avec nous, j'espère ? — Impossible ma bonne ! — Ce refus nous serait bien pénible, reprit Charles ; et puis n'êtes-vous pas ici avec des gens de connaissance ? — Je vous rends grâce de votre aimable invita-

tion ; d'ailleurs j'ai affaire ce soir au théâtre; et M. Hapdé, notre directeur, me mettrait à l'amende. — Un premier sujet! Allons donc, ce serait se montrer trop cruel! — D'ailleurs, nous la paierons ton amende, répondit celui qui l'avait présentée. — Voilà comme vous êtes, Édouard, toujours libre chez les autres, comme si vous étiez chez vous. — C'est que tous mes amis sont ici chez eux, madame, continua Charles; et je serais trop heureux si vous vouliez user de la même liberté. — Ah! c'est vous qui êtes M. Grandier, dit Élisa en souriant à son dernier interlocuteur; que je suis donc fâchée de vous déranger dans un pareil moment! Au surplus, veuillez m'accorder une minute d'audience; ou, si ma demande est indiscrète, soyez assez bon, monsieur, pour m'indiquer un rendez-vous à votre choix.—Puisque le sort me favorise assez pour que vous me demandiez ce que tant d'autres envieraient, madame, je vous donne rendez-vous ce soir même après le dîner, à condition que vous ne refuserez pas l'invitation que mon ami Édouard vous a faite. — Mais vraiment, c'est presque de la tyrannie, messieurs; je ne dois pas accepter.

Elle se défendait faiblement. Charles n'eut pas de peine à vaincre ses soi-disant scrupules, à triompher de sa fausse honte; et vraiment il était enchanté de la retenir: car c'était une séduisante personne que mademoiselle Élisa, quand on la mettait à son aise. Les yeux baissés, le maintien modeste ne convenaient ni à sa physionomie piquante ni à son caractère enjoué. Aussi, dès qu'elle fut à table, le naturel lui revint; son amusant babil, ses regards étincelans de gaieté et de malice, montèrent la conversation sur un ton de liberté tel, qu'une demi-honnête femme en eût été scandalisée; mais parmi les connaissances de Charles il n'y avait pas de moitié de vertu. Pendant que la danseuse amusait, étourdissait les convives par

ses anecdotes, ses œillades et ses mines comiques, Charles, penché vers son ami Aubri, disait en la regardant :

— C'est qu'elle est ravissante ! parole d'honneur, j'en suis amoureux fou ; toi qui es tout-à-fait lié d'amitié avec Édouard, dis-lui de m'arranger cette affaire-là.

Le dîner terminé, on passa dans le salon pour prendre le café. Élisa fit encore les frais du cercle : elle était inépuisable; et puis ce n'était rien que le récit de ces petites perfidies de coulisses, que le tableau de ces passions factices, de ces amours fardées comme celles qui les inspirent, et qui se parent d'oripeaux de sentimens, attendu que sur les planches tout est or faux, depuis les costumes des actrices jusqu'à l'amitié des auteurs entre eux : ce qu'il y avait de charmant dans le bavardage d'Élisa, c'était le choix singulier de ses expressions qui devenaient spirituelles à force de franchise ; cette peinture candide du vice, qui dédaigne d'emprunter même le voile de la pudeur, parce qu'elle le considère comme un ornement inutile. Dans les anecdotes licencieuses d'Élisa, les lits étaient sans rideaux ; les cœurs venaient poser à nu devant les yeux des convives. Tout cela était bien un peu repoussant, et pouvait inspirer quelque dégoût à une âme timorée ; mais il n'y avait là que des philosophes et des esprits-forts, bien au-dessus des mesquins préjugés de morale et de décence ; et puis tout cela était si gai, si joliment dit ! vrai, c'aurait été un meurtre que de gâter tant de choses malicieuses par un mot pudique qui eût rappelé à ces dames qu'il est des images devant lesquelles une femme n'est pas dispensée de rougir. Charles, de plus en plus sous le charme, l'écoutait parler avec ravissement. Cependant il éprouvait une secrète impatience d'apprendre le motif de sa visite, et se promettait bien, tout bas, d'employer utilement aux intérêts de sa passion subite le mo-

ment d'audience qu'il allait lui accorder. Il se disposait enfin à lui rappeler qu'elle était venue pour lui adresser une demande, quand Élisa le prévint.

— C'est assez vous ennuyer avec mes enfantillages, dit-elle; j'ai quelque chose d'un peu plus sérieux à dire à M. Grandier. — Je suis à vous, madame, répondit celui-ci avec empressement; si vous le voulez, nous allons passer dans mon cabinet.

Élisa prit vivement la main que Charles lui présentait; il pressa tendrement celle de la danseuse, et se retournant vers Aubri, qui souriait en les suivant des yeux, il lui dit à l'oreille :

— Je suis tout-à-fait pris, mon cher; mais je crois qu'Édouard n'aura pas besoin de parler pour moi. — Voyons, belle dame, quel ordre avez-vous à me donner? dit Charles lorsqu'il eut fait asseoir Élisa; vous ne devez pas prendre cet air embarrassé avec moi : commandez, et soyez certaine que je m'empresserai d'obéir. — En vérité, reprit Élisa, c'est que je ne sais comment vous tourner cela. En arrivant ici j'avais mes phrases toutes faites; mais j'ai tant jasé depuis... D'ailleurs ce que j'avais à vous dire me paraît à présent si ridicule... Au fait, voilà ce que c'est : j'ai un père... ah! un terrible père! Mais non, il ne faut pas que j'en dise du mal, puisque je viens vous parler en sa faveur. — En faveur de votre père!... mais je ne crois pas avoir le plaisir de le connaître. — Ah! ce n'est pas une grande perte, allez... Mais que je suis donc folle!... je ne peux pas me retenir quand il s'agit de lui; j'ai toujours des démangeaisons de rendre justice à ses mauvaises qualités. Voyons, je n'irai pas par vingt détours avec vous pour vous dire qu'il faut que vous me débarrassiez de lui; car depuis six mois qu'il est sans ouvrage je l'ai à mes crochets, et cela ne serait pas trop malheureux encore s'il

voulait se contenter de ce que je lui envoie pour vivre... Je ne fais que mon devoir, je le sais bien : un enfant doit être le soutien de ses parens dans leurs vieux jours ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il vienne me relancer jusque chez moi, où je peux recevoir des gens comme il faut. On n'est pas bien aise de montrer son père à tout le monde. — Oui, surtout quand on joue les reines de Persépolis à la Porte-Saint-Martin, reprit Charles en riant. — Ah ! ce n'est pas à cause du théâtre que je dis cela, reprit Élisa ; avec huit cents francs que l'administration nous donne, elle doit bien savoir qu'elle n'aura pas que des filles de sénateurs pour figurer les ballets de M. Jacquinet. — Mais enfin, ma chère petite, demanda le jeune fabricant en caressant la main blanche et potelée d'Élisa, que puis-je faire pour monsieur votre père ? — Le reprendre dans votre fabrique, d'où il s'est déjà fait renvoyer deux fois. La première ce n'était pas de votre temps, mais la seconde fois c'est par votre ordre qu'on l'a mis à la porte... Vrai, si cela est possible, vous me rendrez service, foi d'honnête fille. — Il y a erreur, mon bon petit ange, répondit Charles en passant son bras autour du cou de la danseuse ; figurez-vous bien que je n'ai renvoyé personne depuis que j'ai succédé à mon père, et qu'on ne se serait pas permis de chasser un ouvrier sans demander mes ordres à ce sujet : d'ailleurs je m'en expliquerai demain avec mon chef d'atelier. — C'est justement le chef d'atelier, M. Eusèbe Marceau, je crois, qui a pris brutalement mon père au collet, en lui disant qu'il agissait d'après les pleins pouvoirs que vous lui aviez donnés ; car il paraît que vous vous êtes démis de tous vos droits en faveur de ce monsieur ; cela m'a fait bien du tort depuis six mois... Sans manquer au respect que je lui dois, je peux le dire en toute sincérité de conscience... c'est un gouffre que mon

père, il engloutit tout ce que je gagne. Mais vous m'avez promis de parler pour lui à votre chef d'atelier... je compte sur votre parole, puisque cela le regarde plus que vous. — Oui, interrompit Charles, cela le regardait quand je n'étais pas là; mais à présent, c'est moi seul qui suis le maître, ma belle amie : aussi, croyez-le bien, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous être agréable. Et tout en lui parlant ainsi, le jeune fabricant effleurait du bout des lèvres le cou velouté d'Élisa. Elle n'avait pas l'air de s'apercevoir des faveurs qu'il lui dérobait; et le silence ou l'inattention de la danseuse à ce sujet irritait davantage les sens de Charles, déjà si vivement excités avant son amoureux tête-à-tête.

— De façon, continua légèrement Élisa, qu'en dépit de M. Eusèbe, vous m'assurez que Martial Férou, mon père, ne se présentera pas en vain à la fabrique, et que vous voudrez bien vous charger de le réintégrer vous-même dans son atelier? — Sans doute; pour vous plaire que ne ferait-on pas? Cette fois, le baiser qu'il donna à la solliciteuse fut si positif, qu'elle se vit forcée de ne pas le laisser passer sous silence. — Eh bien! monsieur Grandier, que faites-vous? — Je signe nos conventions. — C'est-à-dire que vous vous payez d'un service avant même de me l'avoir rendu; j'espère que vous attendrez bien que je vous doive quelque chose. — Comment! je pourrais espérer... — Peut-être, nous verrons cela plus tard; demain, quand vous viendrez m'apprendre que mon père est définitivement replacé chez vous...

Elle se leva rapidement, il tendit les bras pour la retenir; mais la légère fille était déjà bien loin.

— A demain donc, répéta-t-il. — Oui, à demain.

Ces derniers mots d'Élisa furent accompagnés d'un coup d'œil capable d'enflammer un cœur bien moins com-

bustible que celui du jeune fabricant. Quant il rentra dans le salon, Aubri, à son tour, s'approcha de lui et lui dit :

— Je crois qu'il est inutile maintenant d'employer l'intervention d'Édouard. — Nimporte, cela ne fera pas de mal. — Mon ami Charles est un imbécile, ou la coquine est bien rusée avec lui, se dit le futur beau-frère.

Le lendemain, M. Martial Férou revint d'un pas ferme dans la fabrique de Charles Grandier. Il se présenta hardiment à son jeune maître.

— Monsieur, dit-il, c'est moi, Férou, dit le Divorcé, que votre chef d'atelier a renvoyé dans les temps; ma fille a dû vous dire que je n'étais pas un mauvais sujet ni un fainéant. Elle est gentille, ma fille, et bien élevée, un peu bégueule! Dame, vous me direz, quand on est premier sujet dans la danse! c'est que je n'ai rien épargné pour la faire ce qu'elle est... Je me serais retiré les morceaux de la bouche plutôt que de la laisser manquer de quelque chose. Enfin, voilà: elle m'a dit que vous ne demandiez qu'à me reprendre, et que comme je pouvais avoir des difficultés en me présentant à l'atelier, c'était vous qui m'y ramèneriez d'autorité. Alors je viens vous demander si cela vous est égal de ne me laisser commencer que demain, vu que j'ai des courses et des apprêts de toute sorte à faire aujourd'hui, d'autant plus que c'est demain qu'on reprend les veillées, et qu'alors je ne pourrai pas avoir mes soirées pour arranger mes bucoliques. Ainsi, c'est convenu, monsieur, dès sept heures du matin je serai là, d'aplomb, pour me remettre à la besogne. Charles lui promit qu'Eusèbe Marceau serait prévenu le jour même du retour du Divorcé, Martial Férou, et qu'il ordonnerait à son chef d'atelier d'avoir pour lui tous les égards que l'on doit au protégé du maître.

—Eh bien ! vous ne vous en repentirez pas, vrai, comme Lisa est une honnête fille, je ferai votre affaire mieux que personne ; je ne fais pas d'embarras, je ne dis pas : Je sais ci, je sais ça ; mais c'est à l'usé qu'on connaît le drap. Je vous prouverai que je ne suis point emprunté dans la partie, et qu'il n'y a pas un compagnon qui soit capable de jouter avec moi pour la chose du travail, ni pas un chef d'atelier que je craigne dans ce qui est de conduire des ouvriers au pas de course... ce n'est pas pour vous dire que je cherche à prendre le pain de personne : ceux qui y sont font l'affaire, tant mieux ; mais, dans le cas où il y aurait des castilles, vous pouvez vous fier à moi pour remplacer celui-ci ou celui-là ; je ne veux nommer personne... mais c'est pour vous tranquilliser en cas de besoin.— C'est très-bien, mon brave homme ; je penserai à tout cela. Mais revenez toujours demain, vous aurez un métier à conduire. — A présent, si c'était un effet de la vôtre, reprit Férou, vous m'obligeriez beaucoup en m'avançant une quinzaine. C'est ma fille qui m'a dit que je pouvais vous parler de cette chose-là. J'ai des petites dettes criardes dont je ne veux pas parler à cette enfant ; cela lui saignerait le cœur ; et puis, j'ai autre chose à lui demander : un père qui veut garder l'estime des siens ne peut pas se permettre de les gruger à tout bout de champ. Voilà pourquoi je m'adresse à vous... c'est de la part de Lisa.

Charles sonna.

— Qu'on fasse venir M. Bontems.

Le caissier arriva bientôt. Sa surprise ne fut pas médiocre en reconnaissant l'ouvrier qu'Eusèbe avait si violemment chassé de la fabrique. Férou lui fit un signe de tête. Toussaint n'y répondit pas, et s'adressant au maître, il dit :

— Monsieur désire me parler : que faut-il faire ? —

Envoyer à M. Aubri vingt napoléons qu'il m'a gagnés hier, m'apporter deux billets de mille francs, et payer une quinzaine à M. Férou... Quand vous me regarderez! Je vous dis de payer à monsieur une quinzaine. — Ma fille, ajouta effrontément Férou, m'a dit aussi que vous ne me refuseriez pas dix sous de plus par jour. — Vous donnerez à ce brave homme dix sous par jour de plus que le prix ordinaire de ses anciennes journées.

Toussaint soupira, et ne répondit que ces mots :

— Monsieur sera obéi. Allons, venez, Férou.

Au moment où ils allaient sortir ensemble de la chambre à coucher de Charles Grandier, Eusèbe Marceau entra. Lui aussi s'arrêta stupéfait à l'aspect de ce misérable dont il avait fait justice autrefois ; les deux amis échangèrent un coup d'œil de surprise et de tristesse. Quant à Férou, il regarda le chef d'atelier d'un air triomphant, et suivit le caissier qui allait lui compter sa quinzaine.

IV

LA RUPTURE.

> Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre, et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportemens.
>
> MOLIÈRE. — *Le Festin de Pierre.*

Le jeune fabricant remarqua avec joie la surprise chagrine d'Eusèbe. Il n'était pas fâché d'humilier un peu l'amour-propre de ce chef d'atelier, dont le mérite l'im-

portunait, comme si cette basse vengeance n'était pas encore plus nuisible à ses intérêts que satisfaisante pour son orgueil de maître. Au fond du cœur, Charles Grandier nourrissait une sourde haine pour l'ouvrier favori de son père. Ainsi qu'Eugénie l'avait deviné, M. Aubri, le jeune architecte qui savait si bien donner des soufflets, mais qui se cachait honteusement quand il s'agissait de réparer une offense; cet emporté et prudent jeune homme, qui acceptait un rendez-vous d'honneur et qui ne rougissait pas d'envoyer des femmes pleurer auprès de son adversaire justement irrité; Sébastien, dis-je, avait fait part à son ami de sa querelle avec Eusèbe, mais en le priant de ne point en parler à celui-ci. Charles avait donné sa parole d'honneur qu'il se tairait, et Aubri, bien certain aussi du silence d'Eusèbe Marceau et de Toussaint, s'était fait un assez beau rôle, aux yeux de son ami, dans la grave dispute de la salle à manger. Jaloux de l'amour que le laborieux élève d'Étienne Grandier inspirait à Eugénie, il cultivait dans l'esprit du maître l'irritation que causait à celui-ci chacun des éloges que méritait son chef d'atelier.

— En effet, disait Charles, je ne suis rien à leurs yeux ici... c'est Eusèbe qui commande. On le considère comme l'oracle de la fabrique, le seul capable de la diriger. Il faudra que cela change... Si le bonheur voulait que j'eusse à faire ici un acte de volonté ferme, j'en saisirais vivement l'occasion, pour leur prouver enfin que le nom de Charles Grandier n'est pas seulement bon à servir d'enseigne à une manufacture, et qu'il y a aussi dans celui qui le porte assez de puissance pour réprimer l'orgueil et inspirer le respect.

Charles faisait part de ses intentions à son ami Aubri, qui l'encourageait adroitement dans sa résolution tout en paraissant l'en détourner.

Il faut prendre garde, répondait le malicieux Aubri, peut-être cet homme est-il absolument nécessaire à ta fabrique; du moins il est persuadé que tu ne saurais te passer de lui; et puis il connaît parfaitement le fort et le faible de ta maison : de pareils serviteurs sont précieux quand on sait de temps en temps les remettre à leur place... Eusèbe tient la sienne de ton père : il se regarde avec raison comme une partie de l'héritage dont tu ne pourrais te défaire sans danger; mais il serait dangereux aussi de lui laisser prendre des idées de domination qui pourraient finir par peser sur toi-même. Tu serais bientôt enchaîné entre ton caissier et ton chef d'atelier, sans pouvoir agir autrement que par leurs ordres. M. Étienne Grandier, ton père, était à peu près sous leur tutelle... mais l'habitude de se soumettre à leurs décisions l'empêchait de s'apercevoir de l'empire qu'ils exerçaient sur lui... Ils sont des gens de bon conseil, je n'en disconviens pas; mais vois ta sœur : n'est-elle pas leur âme damnée? elle n'a des éloges que pour eux, et pour toi, que des reproches; c'est une tutelle à laquelle il faut l'arracher. A ta place, j'augmenterais leurs gages, et je diminuerais quelque chose de cette familiarité au moins ridicule... Je ne te donne pas un avis, de peur de compromettre tes intérêts; mais voilà ce que je ferais si j'étais Charles Grandier, et je crois que tout le monde s'en trouverait bien.

C'est à la suite de ce perfide conseil, qui ne fructifia que trop dans l'esprit du jeune fabricant, qu'Eusèbe reçut l'ordre de ne plus venir s'asseoir à la table du maître. De nouvelles atteintes portées par Aubri à la susceptibilité de Charles continuèrent d'enfoncer plus avant dans son âme le désir de se mettre en révolte ouverte contre le soi-disant esprit de domination d'Eusèbe. Attentif à sai-

sir la première occasion de parler en chef de la fabrique, il adopta avec transport l'idée de rappeler ce Martial Férou dont il n'avait jamais entendu parler. Son amour-propre de maître, joint à l'amour que lui inspirait la danseuse, l'eurent bientôt déterminé à violer l'article du réglement qui flétrissait les compagnons coupables de récidive du nom de Divorcés. Il pensa à l'humiliation qu'Eusèbe allait éprouver en apprenant que ses arrêts n'étaient plus sans appel; et voilà pourquoi il sourit à l'aspect du jeune chef d'atelier. Pauvre Charles! il pouvait bien ignorer que l'esprit de taquinerie suffit pour ruiner une fabrique ; les hommes d'État, malgré l'expérience du passé, sont toujours si près d'oublier qu'il brise même les couronnes!

— Que me voulez-vous? dit négligemment le maître, tandis qu'Eusèbe suivait encore du regard le Divorcé qui se rendait à la caisse. — Je venais, monsieur, reprit respectueusement le chef d'atelier, après avoir donné un moment à l'émotion que lui causait la présence de Martial Férou, je venais vous rappeler que c'est demain la reprise des veillées ; comme c'est la première année, depuis la mort de monsieur votre père, que cet anniversaire revient pour les ouvriers, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous prévenir des usages de quelques fabriques, et de la nôtre particulièrement, à cette époque. — Je vous remercie, monsieur Eusèbe, de votre empressement à vouloir bien éclairer mon ignorance; mais je n'avais pas attendu jusqu'à ce moment pour m'instruire des coutumes de mes ateliers ; je sais que la première veillée est une ancienne occasion de débauche pour les ouvriers; ils vont se griser dans les guinguettes à l'occasion de cette fête qu'ils appellent, je crois, le *pâté de veille*. Vous voyez que, cette fois, votre leçon m'est inutile, et j'espère bientôt être en

état de me passer de toutes celles qu'on a l'obligeance de me donner ici.

Charles, en disant cela, sourit avec impertinence à Eusèbe, qui, d'humble qu'il était en entrant, redressait de plus en plus la tête, et donnait à tous ses traits un air de dignité capable d'en imposer à plus fat que son maître.

— Demain donc, reprit le jeune fabricant, les ouvriers de ma fabrique pourront aller se griser où bon leur semblera. Je connais mon devoir; vous venez ici pour me demander ce que j'entends leur payer de vin : qu'ils boivent à leur soif, je me charge de tout. — Vous vous trompez, monsieur; le maître ne paie pas le vin; mais il daigne ce jour-là s'asseoir au même couvert que ses ouvriers; et c'était votre heure que je venais vous demander. — Ah! par exemple, voilà une bonne plaisanterie : on s'imagine que j'irai dîner au cabaret! — On ne le met pas en doute dans la fabrique, monsieur, puisque c'était l'usage sous vos prédécesseurs; et c'est au nom des fileurs que je viens vous faire une invitation, que vous n'êtes pas forcé d'accepter sans doute, mais que personne avant vous n'avait refusée. — Eh bien! mon cher ami, je la refuse, j'ai d'autres affaires; d'ailleurs, il n'est pas dit que parce que nos aïeux agissaient ainsi avec leurs ouvriers, nous devons maintenant nous soumettre à des habitudes ridicules... Je n'irai pas, je ne peux pas, je ne veux pas y aller! — Cela suffit, monsieur, répondit Eusèbe avec douceur : ils s'étonneront de votre absence; mais, comme il est inutile d'humilier personne, je chercherai une excuse. — Et moi, je prétends ne pas vous avoir cette obligation-là. Remerciez les fileurs en mon nom; je ne m'y oppose pas; mais quant à l'excuse que vous voulez vous donner la peine de chercher, ne vous en mettez pas en

peine, dites simplement que je n'accepte rien, et que le *pâté de veille* se fera désormais sans le maître de la maison... C'est clair, j'espère ; vous n'avez pas besoin d'ajouter un mot à cela. — Oui, monsieur, reprit le chef d'atelier avec fermeté, je leur rapporterai vos paroles ; mais je ne réponds pas de l'effet qu'elles produiront sur les ouvriers. Il n'existait plus que ce moyen de rapprochement entre eux et le maître ; c'était le jour où ils s'assemblaient pour renouveler une alliance de bons procédés. Là, les travailleurs promettaient de nouveau de s'occuper avec zèle de la fortune du chef, et celui-ci, assis à la place d'honneur qui lui était réservée, adressait des paroles d'encouragement aux laborieux ; il excitait l'ardeur des moins habiles, en s'engageant à les récompenser tous avec une égale justice. Le surcroît des fatigues des artisans pendant les veillées disparaissait, parce que le maître leur avait donné un surcroît de courage en s'unissant à eux dans un jour de fête : quand ils n'auront plus cet aiguillon qui les piquait d'amour-propre, ils feront leur devoir, attendu qu'on les paie pour cela ; mais ils ne feront que leur devoir, monsieur, et c'était trop peu pour la noble ambition de votre père. — Vous avez fini, riposta Charles quand Eusèbe eut achevé sa longue réplique ! parbleu ! on voit bien que vous êtes l'élève de Bontems, prolixe et moraliseur ; mais comme je ne vous dois pas les mêmes marques de respect qu'au vieil ami de mon père, je vous préviens, une fois pour toutes, que vos harangues me déplaisent, que j'entends avoir chez moi un chef d'atelier, et non pas un orateur. Si vous voulez que nous vivions encore long-temps ensemble, vous me ferez grâce à l'avenir de vos sentences ; car je ne suis pas plus fait pour les écouter que vous n'êtes en droit, vous, de me les débiter.

état de me passer de toutes celles qu'on a l'obligeance de me donner ici.

Charles, en disant cela, sourit avec impertinence à Eusèbe, qui, d'humble qu'il était en entrant, redressait de plus en plus la tête, et donnait à tous ses traits un air de dignité capable d'en imposer à plus fat que son maître.

— Demain donc, reprit le jeune fabricant, les ouvriers de ma fabrique pourront aller se griser où bon leur semblera. Je connais mon devoir; vous venez ici pour me demander ce que j'entends leur payer de vin : qu'ils boivent à leur soif, je me charge de tout. — Vous vous trompez, monsieur; le maître ne paie pas le vin; mais il daigne ce jour-là s'asseoir au même couvert que ses ouvriers; et c'était votre heure que je venais vous demander. — Ah! par exemple, voilà une bonne plaisanterie : on s'imagine que j'irai dîner au cabaret! — On ne le met pas en doute dans la fabrique, monsieur, puisque c'était l'usage sous vos prédécesseurs; et c'est au nom des fileurs que je viens vous faire une invitation, que vous n'êtes pas forcé d'accepter sans doute, mais que personne avant vous n'avait refusée. — Eh bien! mon cher ami, je la refuse, j'ai d'autres affaires; d'ailleurs, il n'est pas dit que parce que nos aïeux agissaient ainsi avec leurs ouvriers, nous devons maintenant nous soumettre à des habitudes ridicules... Je n'irai pas, je ne peux pas, je ne veux pas y aller! — Cela suffit, monsieur, répondit Eusèbe avec douceur : ils s'étonneront de votre absence; mais, comme il est inutile d'humilier personne, je chercherai une excuse. — Et moi, je prétends ne pas vous avoir cette obligation-là. Remerciez les fileurs en mon nom; je ne m'y oppose pas; mais quant à l'excuse que vous voulez vous donner la peine de chercher, ne vous en mettez pas en

peine, dites simplement que je n'accepte rien, et que le *pâté de veille* se fera désormais sans le maître de la maison... C'est clair, j'espère; vous n'avez pas besoin d'ajouter un mot à cela. — Oui, monsieur, reprit le chef d'atelier avec fermeté, je leur rapporterai vos paroles; mais je ne réponds pas de l'effet qu'elles produiront sur les ouvriers. Il n'existait plus que ce moyen de rapprochement entre eux et le maître; c'était le jour où ils s'assemblaient pour renouveler une alliance de bons procédés. Là, les travailleurs promettaient de nouveau de s'occuper avec zèle de la fortune du chef, et celui-ci, assis à la place d'honneur qui lui était réservée, adressait des paroles d'encouragement aux laborieux; il excitait l'ardeur des moins habiles, en s'engageant à les récompenser tous avec une égale justice. Le surcroît des fatigues des artisans pendant les veillées disparaissait, parce que le maître leur avait donné un surcroît de courage en s'unissant à eux dans un jour de fête: quand ils n'auront plus cet aiguillon qui les piquait d'amour-propre, ils feront leur devoir, attendu qu'on les paie pour cela; mais ils ne feront que leur devoir, monsieur, et c'était trop peu pour la noble ambition de votre père. — Vous avez fini, riposta Charles quand Eusèbe eut achevé sa longue réplique! parbleu! on voit bien que vous êtes l'élève de Bontems, prolixe et moraliseur; mais comme je ne vous dois pas les mêmes marques de respect qu'au vieil ami de mon père, je vous préviens, une fois pour toutes, que vos harangues me déplaisent, que j'entends avoir chez moi un chef d'atelier, et non pas un orateur. Si vous voulez que nous vivions encore long-temps ensemble, vous me ferez grâce à l'avenir de vos sentences; car je ne suis pas plus fait pour les écouter que vous n'êtes en droit, vous, de me les débiter.

état de me passer de toutes celles qu'on a l'obligeance de me donner ici.

Charles, en disant cela, sourit avec impertinence à Eusèbe, qui, d'humble qu'il était en entrant, redressait de plus en plus la tête, et donnait à tous ses traits un air de dignité capable d'en imposer à plus fat que son maître.

— Demain donc, reprit le jeune fabricant, les ouvriers de ma fabrique pourront aller se griser où bon leur semblera. Je connais mon devoir; vous venez ici pour me demander ce que j'entends leur payer de vin : qu'ils boivent à leur soif, je me charge de tout. — Vous vous trompez, monsieur; le maître ne paie pas le vin; mais il daigne ce jour-là s'asseoir au même couvert que ses ouvriers; et c'était votre heure que je venais vous demander. — Ah! par exemple, voilà une bonne plaisanterie : on s'imagine que j'irai dîner au cabaret! — On ne le met pas en doute dans la fabrique, monsieur, puisque c'était l'usage sous vos prédécesseurs; et c'est au nom des fileurs que je viens vous faire une invitation, que vous n'êtes pas forcé d'accepter sans doute, mais que personne avant vous n'avait refusée. — Eh bien! mon cher ami, je la refuse, j'ai d'autres affaires; d'ailleurs, il n'est pas dit que parce que nos aïeux agissaient ainsi avec leurs ouvriers, nous devons maintenant nous soumettre à des habitudes ridicules... Je n'irai pas, je ne peux pas, je ne veux pas y aller! — Cela suffit, monsieur, répondit Eusèbe avec douceur : ils s'étonneront de votre absence; mais, comme il est inutile d'humilier personne, je chercherai une excuse. — Et moi, je prétends ne pas vous avoir cette obligation-là. Remerciez les fileurs en mon nom; je ne m'y oppose pas; mais quant à l'excuse que vous voulez vous donner la peine de chercher, ne vous en mettez pas en

peine, dites simplement que je n'accepte rien, et que le *pâté de veille* se fera désormais sans le maître de la maison... C'est clair, j'espère; vous n'avez pas besoin d'ajouter un mot à cela. — Oui, monsieur, reprit le chef d'atelier avec fermeté, je leur rapporterai vos paroles; mais je ne réponds pas de l'effet qu'elles produiront sur les ouvriers. Il n'existait plus que ce moyen de rapprochement entre eux et le maître; c'était le jour où ils s'assemblaient pour renouveler une alliance de bons procédés. Là, les travailleurs promettaient de nouveau de s'occuper avec zèle de la fortune du chef, et celui-ci, assis à la place d'honneur qui lui était réservée, adressait des paroles d'encouragement aux laborieux; il excitait l'ardeur des moins habiles, en s'engageant à les récompenser tous avec une égale justice. Le surcroît des fatigues des artisans pendant les veillées disparaissait, parce que le maître leur avait donné un surcroît de courage en s'unissant à eux dans un jour de fête : quand ils n'auront plus cet aiguillon qui les piquait d'amour-propre, ils feront leur devoir, attendu qu'on les paie pour cela; mais ils ne feront que leur devoir, monsieur, et c'était trop peu pour la noble ambition de votre père. — Vous avez fini, riposta Charles quand Eusèbe eut achevé sa longue réplique! parbleu! on voit bien que vous êtes l'élève de Bontems, prolixe et moraliseur; mais comme je ne vous dois pas les mêmes marques de respect qu'au vieil ami de mon père, je vous préviens, une fois pour toutes, que vos harangues me déplaisent, que j'entends avoir chez moi un chef d'atelier, et non pas un orateur. Si vous voulez que nous vivions encore long-temps ensemble, vous me ferez grâce à l'avenir de vos sentences; car je ne suis pas plus fait pour les écouter que vous n'êtes en droit, vous, de me les débiter.

Eusèbe salua en silence. Il allait se retirer, quand Charles le rappela.

— Un moment, j'ai des ordres à vous donner. Le chef d'atelier revint sur ses pas.

— Vous veillerez à ce qu'il y ait demain un métier à la disposition de Martial Férou ; je viens de le retenir pour travailler ici. — C'est impossible, monsieur, objecta froidement Eusèbe ; il ne peut pas y avoir de métier pour Martial Férou dans la filature de M. Grandier. — Alors, occupez-le comme vous l'entendrez : cela vous regarde, reprit Charles, qui n'avait pas compris le véritable sens des paroles d'Eusèbe. — Mais j'ai l'honneur de vous répéter, monsieur, que Férou ne sera point occupé chez vous; cela ne se peut pas : je l'ai chassé. — Et moi, je le reprends. Ne suis-je donc pas le maître, à la fin, d'engager ici les ouvriers qui me conviennent? Ce serait par trop abuser de votre soi-disant mérite. — Il en sera pourtant ainsi, monsieur. Le réglement défend de recevoir une troisième fois le fileur qui a mérité d'être mis à la porte. — Le réglement ne signifie rien devant ma volonté, murmura Charles, qui commençait à s'impatienter des résistances de son ouvrier. J'ai rappelé Martial Férou : il travaillera chez moi. Je me moque autant de vos dénominations ridicules de *divorcé*, que de vos habitudes de *pâté de veille*. Tout ce qui était bon autrefois ne me convient plus. Vous aurez soin de traiter convenablement le compagnon que je protége. — Cette fois, monsieur, il ne m'est pas possible de vous obéir. C'est en votre nom que j'ai fait justice d'un mauvais sujet ; la faiblesse dont vous useriez en cette circonstance détruirait le respect que les fileurs doivent au réglement. Je ne pourrais plus en réclamer l'exécution rigoureuse, quand on saurait que vous n'y attachez plus les idées d'ordre nécessaires à la disci-

pline des ateliers. Du moment qu'il ne me serait plus possible d'exiger l'obéissance des compagnons, je me verrais forcé de redescendre au rang de simple fileur ; mais ce ne sera pas ici du moins que je consentirais à n'être plus qu'un ouvrier, après avoir été nommé chef par le digne maître auquel vous avez succédé. — C'est-à-dire, monsieur Eusèbe, que vous me mettez le marché à la main : il faut que je cède à vos volontés, ou vous me menacez de quitter la fabrique. Comme entre nous il ne peut pas exister de semblables débats, je vous ordonne irrévocablement de recevoir dans mes ateliers Martial Férou ; entendez-vous, monsieur ? je vous l'ordonne ! — Alors, c'est vous qui l'installerez ; car à compter de ce moment, monsieur, je ne fais plus partie de la fabrique.

Eusèbe, en disant ces mots, avait la voix fortement émue ; son cœur était brisé ; mais il eut la force de triompher de sa vive agitation. Il sortit, revint bientôt après, tenant à la main son livret.

— J'espérais, dit-il, qu'il ne me servirait jamais. M. Étienne Grandier m'avait dit : Tu mourras chez moi, Eusèbe Marceau. Mais M. Grandier était un maître, lui... Enfin, qu'importe ? signez-moi mon livret.

Charles allait écrire la formule d'un certificat de bonne conduite et de probité. Eusèbe vit cela.

— C'est inutile, dit-il, je n'ai besoin que de votre nom. Grâce à Dieu, les maîtres ne manqueront pas ; j'ai pour répondans les dix ans d'estime de mon bienfaiteur.

Le jeune fabricant signa en fronçant les sourcils, mais sans répondre à Eusèbe ; puis il sonna une seconde fois son caissier. Le vieux Bontems se rendit aux ordres de son maître, qui, toujours nonchalamment couché pendant tout ce qui s'était passé le matin, désigna du doigt Eusèbe, en disant au caissier :

— Faites le compte de M. Marceau, si je lui redois quelque chose ; car il sort de chez moi aujourd'hui même. — Je m'y attendais, reprit douloureusement Toussaint ; voilà le commencement de la destruction que j'avais prédite : la fabrique n'ira pas loin. — Mais ne dirait-on pas, reprit Charles, que la prospérité de ma maison tient à la présence de monsieur, que c'est l'ange tutélaire de la filature ! — C'en était du moins le plus ferme soutien. Votre père, qui s'y connaissait, l'avait dit.

Eusèbe voulait interrompre le caissier ; mais celui-ci, que la conduite de Charles indignait, et qui n'était pas fâché de saisir l'occasion de se débarrasser de la colère qu'il avait amassée : continua :

— Aujourd'hui toi, Eusèbe ; demain ce sera moi peut-être ? Alors monsieur pourra se réjouir, danser avec ses amis sur les ruines de cette maison, qui a bien assez vécu, à ce qu'il paraît, puisqu'on met tant d'empressement à la faire crouler. La voilà ébranlée dans ses fondemens les plus solides ; encore quelques efforts, et tout sera dit. — Silence ! cria Charles ; faites le compte de monsieur, et sortez d'ici. — Vous me chassez, monsieur Charles ? demanda le vieillard d'une voix tremblante. Je croyais que mon tour n'arriverait pas sitôt. — Je n'ai pas dit cela... Vous pouvez rester ici tant que cela vous plaira ; je respecte les volontés de mon père ; seulement, je vous invite à faire votre métier de caissier, et à ne plus me rompre les oreilles de vos doléances qui m'importunent. — Si ce n'était la tendresse que j'ai pour votre sœur, pour la fille de mon vieil ami, Eusèbe ne partirait pas seul, soyez-en bien certain. Mais, enfin, elle n'a plus que moi ici, et je ne peux pas laisser la pauvre enfant sans appui, sans consolations. — Ah ! dit vivement Charles, qui ne demandait qu'à profiter de la bonne volonté du caissier pour se dé-

barrasser de lui et rester enfin le seul maître dans sa maison, si vous n'êtes attaché qu'à ma sœur, monsieur Toussaint, et si votre persévérance à rester chez moi ne vient que de la crainte de la laisser seule, vous pourrez en agir aussi librement que vous le voudrez; car demain j'envoie Eugénie dans la famille de son futur mari : il était temps d'en finir avec vos dîners à trois couverts et vos petits conciliabules du soir.

Cette réplique, qui renfermait un insolent congé, fit pâlir Toussaint.

— C'est bien, monsieur, dit-il; vous pouvez vous pourvoir d'un autre caissier; je vais vous apporter vos livres; vous vérifierez l'état de ma caisse, et je partirai. — A votre aise, Toussaint; ce n'est pas moi qui vous renvoie; mais je ne peux pas cependant vous retenir de force. — Je resterais ici malgré vous, et ça n'est pas possible; il est juste que le maître se défasse de ceux qui ne lui conviennent pas; cependant je suis bien vieux pour quitter la maison que j'ai habitée comme ami pendant vingt-cinq ans. Elle doit durer si peu, que j'espérais finir avec elle; le ciel ne le veut pas, j'obéis à ma destinée. Dans un moment, monsieur, vous aurez vos registres. — Mais qui vous oblige à partir? ce n'est pas moi, j'espère. Vous vous entendez tous pour me mettre de mauvaise humeur aujourd'hui; et aussitôt que j'ai exprimé mon mécontentement, voilà que vous vous fâchez, que vous me parlez de rupture; ma foi! il en sera ce que vous voudrez. Je n'irai pas non plus me mettre à vos genoux, et vous demander pardon. Mon père, que vous me citez à tout propos, avait aussi ses momens d'impatience, que vous étiez bien forcés de supporter.—Votre père, monsieur Charles, se fâchait avec moi comme on se querelle entre camarades; le moment de brusquerie passé, il me tendait la main, et

je savais que je serrais celle d'une personne qui avait pour moi une amitié de frère.

Charles fit un mouvement comme pour saisir la main de Bontems. Celui-ci recula d'un pas.

— Il est inutile de me donner la vôtre; je sais trop bien qu'il ne peut plus y avoir entre nous que des rapports d'un maître avec un serviteur; et puisque aussi bien vous mariez Eugénie, c'est moi qui vous prie maintement de me laisser partir avec mon élève, mon cher Eusèbe. — Au moins vous ne pouvez pas dire que je vous renvoie, reprit Charles, qui, au fond du cœur, était enchanté de la persistance de Toussaint. — Je vais donc faire le compte d'Eusèbe. — Oui, maintenant plus que jamais je tiens à sortir d'ici, répondit le jeune chef d'atelier, qui était en proie à une préoccupation douloureuse depuis que Charles avait parlé du prochain mariage d'Eugénie. Soyez sans crainte, monsieur Bontems; j'aurai bientôt trouvé de l'emploi pour vous, et pour moi du travail, si décidément vous partez aussi de la fabrique?—Il le faut bien, mon enfant, puisque nous ne pouvons plus nous entendre avec M. Charles; et puis ne mourrais-je pas à la peine, en voyant le train dont vont les choses dans cette maison? Ne vaut-il pas mieux que j'apprenne sa ruine le plus tard possible? — Ma ruine? répéta Charles, à qui cette dernière prédiction venait de rendre toute sa mauvaise humeur; c'est aussi trop fatiguer ma patience; je compte, monsieur Toussaint, que vous aurez la complaisance de me dire le plus tôt possible ce que je vous dois. — Rien! monsieur, répondit Toussaint. — Mais vos appointemens de caissier? — Il y a dix ans que j'ai forcé monsieur votre père à me les supprimer; je n'étais plus ici qu'à itret d'ami, et comme un enfant de la maison. Étienne avait consenti à cet arrangement; il s'était dit: Au fait, Tous-

saint Bontems n'aura besoin de rien tant que je vivrai; car après moi je laisse un fils!

Après avoir parlé ainsi, le caissier sortit de chez Charles Grandier, que les derniers mots du vieil ami de son père avaient singulièrement ému. Mais quand il se vit seul, quand il pensa aux fêtes qu'il avait projetées, au bonheur que c'était pour un jeune homme de rentrer chez lui fatigué de plaisirs et de ne plus trouver là des yeux où se lisait un reproche continuel, un ouvrier qui ne semblait employer si courageusement ses journées que pour faire la satire du maître, une sœur qui sentait assez peu la dignité de sa position pour remplir l'office d'un commis; quand il réfléchit, dis-je, que le départ de tous ces censeurs de sa conduite allait lui faire une vie douce et commode, comme il pouvait prétendre d'en avoir une, vu la fortune considérable que son père lui avait laissée, alors il se dit :

— Martial Férou me tiendra lieu d'Eusèbe; je trouverai facilement à remplacer Toussaint; et quant à Eugénie, elle ne me gênera pas long-temps, puisque Aubri ne demande pas mieux que de me la prendre avec la dot que je voudrai bien lui donner.

Le compte d'Eusèbe était clair et facile à régler. Depuis que feu M. Étienne Grandier l'avait élevé au rang de chef des ateliers de la filature, le jeune homme n'avait jamais voulu recevoir que la moitié du prix de ses journées; l'autre moitié restait dans la caisse de Toussaint, afin de ménager à Eusèbe des ressources pour l'avenir. Il y avait dix ans que cela durait; dix ans d'épargnes, à raison de trois francs par jour, ce n'était rien moins que près de onze mille francs qui revenaient au jeune contremaître. Cette somme, peu considérable au temps de Grandier père, devait faire une brèche sensible dans la caisse

état de me passer de toutes celles qu'on a l'obligeance de me donner ici.

Charles, en disant cela, sourit avec impertinence à Eusèbe, qui, d'humble qu'il était en entrant, redressait de plus en plus la tête, et donnait à tous ses traits un air de dignité capable d'en imposer à plus fat que son maître.

— Demain donc, reprit le jeune fabricant, les ouvriers de ma fabrique pourront aller se griser où bon leur semblera. Je connais mon devoir; vous venez ici pour me demander ce que j'entends leur payer de vin : qu'ils boivent à leur soif, je me charge de tout. — Vous vous trompez, monsieur; le maître ne paie pas le vin; mais il daigne ce jour-là s'asseoir au même couvert que ses ouvriers; et c'était votre heure que je venais vous demander. — Ah! par exemple, voilà une bonne plaisanterie : on s'imagine que j'irai dîner au cabaret! — On ne le met pas en doute dans la fabrique, monsieur, puisque c'était l'usage sous vos prédécesseurs; et c'est au nom des fileurs que je viens vous faire une invitation, que vous n'êtes pas forcé d'accepter sans doute, mais que personne avant vous n'avait refusée. — Eh bien! mon cher ami, je la refuse, j'ai d'autres affaires; d'ailleurs, il n'est pas dit que parce que nos aïeux agissaient ainsi avec leurs ouvriers, nous devons maintenant nous soumettre à des habitudes ridicules... Je n'irai pas, je ne peux pas, je ne veux pas y aller! — Cela suffit, monsieur, répondit Eusèbe avec douceur : ils s'étonneront de votre absence; mais, comme il est inutile d'humilier personne, je chercherai une excuse. — Et moi, je prétends ne pas vous avoir cette obligation-là. Remerciez les fileurs en mon nom; je ne m'y oppose pas; mais quant à l'excuse que vous voulez vous donner la peine de chercher, ne vous en mettez pas en

peine, dites simplement que je n'accepte rien, et que le *pâté de veille* se fera désormais sans le maître de la maison... C'est clair, j'espère; vous n'avez pas besoin d'ajouter un mot à cela. — Oui, monsieur, reprit le chef d'atelier avec fermeté, je leur rapporterai vos paroles; mais je ne réponds pas de l'effet qu'elles produiront sur les ouvriers. Il n'existait plus que ce moyen de rapprochement entre eux et le maître; c'était le jour où ils s'assemblaient pour renouveler une alliance de bons procédés. Là, les travailleurs promettaient de nouveau de s'occuper avec zèle de la fortune du chef, et celui-ci, assis à la place d'honneur qui lui était réservée, adressait des paroles d'encouragement aux laborieux; il excitait l'ardeur des moins habiles, en s'engageant à les récompenser tous avec une égale justice. Le surcroît des fatigues des artisans pendant les veillées disparaissait, parce que le maître leur avait donné un surcroît de courage en s'unissant à eux dans un jour de fête: quand ils n'auront plus cet aiguillon qui les piquait d'amour-propre, ils feront leur devoir, attendu qu'on les paie pour cela; mais ils ne feront que leur devoir, monsieur, et c'était trop peu pour la noble ambition de votre père. — Vous avez fini, riposta Charles quand Eusèbe eut achevé sa longue réplique! parbleu! on voit bien que vous êtes l'élève de Bontems, prolixe et moraliseur; mais comme je ne vous dois pas les mêmes marques de respect qu'au vieil ami de mon père, je vous préviens, une fois pour toutes, que vos harangues me déplaisent, que j'entends avoir chez moi un chef d'atelier, et non pas un orateur. Si vous voulez que nous vivions encore long-temps ensemble, vous me ferez grâce à l'avenir de vos sentences; car je ne suis pas plus fait pour les écouter que vous n'êtes en droit, vous, de me les débiter.

tiers s'arrêtèrent ; les ouvriers fileurs, le regard morne, l'émotion dans la voix, formèrent une espèce de cortége aux proscrits. Le chef d'atelier et le caissier, vivement touchés de tant de regrets, pressèrent affectueusement les mains qui se tendaient vers eux ; puis ils s'éloignèrent, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur l'enseigne de la filature.

Une heure après, on n'entendait pas encore le bruit des métiers, tant l'événement de la journée occupait tous les esprits ! On déplorait la folie du maître dans les ateliers ; dans la chambre d'Eugénie, aucun bruit non plus ne se faisait entendre ; la jeune fille, succombant à sa douleur, était tombée évanouie.

V

LES FILEURS.

> La plus dangereuse de toutes les faiblesses est de craindre de paraître faible.
>
> BOSSUET.

Bien que M. Charles en puisse penser, du fond de son salon élégant, où se réunissent tant d'hommes de joyeuse vie et tant de femmes de mauvaises mœurs, le spectacle d'un pâté de veille n'est pas sans charme pour le cœur qui se plaît aux réunions de famille. Dernier vestige de ces nombreux anniversaires dont nos aïeux avaient si sagement pensé à échelonner la vie, afin de rendre le voyage moins fatigant, un pâté de veille avait réuni, le 7 septembre 1810, tous les compagnons de la filature Grandier au cabaret des Deux-Moulins, à Belleville. La gaieté qui ré-

gnait d'ordinaire dans cette fête d'atelier n'animait pas ce jour-là les visages des convives. Deux places étaient vides; on devine qu'il s'agit de Toussaint Bontems et d'Eusèbe Marceau. On savait qu'ils ne viendraient pas les occuper; cependant les commissaires du banquet avaient ordonné que l'on mît le couvert des absens. C'était une remontrance muette, mais énergique, que les fileurs adressaient au maître; elle ne pouvait manquer de produire son effet sur M. Grandier. Suivant l'usage, on avait préparé pour lui un siége au milieu de la grande table circulaire qui remplissait dans sa longueur la salle la plus vaste du cabaret. Ouvriers des deux sexes, hommes de peine, apprentis, tous étaient là, endimanchés: les femmes avec des bonnets blancs, leurs maris avec des habits lustrés à coups de fer et de brosses d'orties; tous étaient bien mis, jusqu'aux enfans, qui avaient une cravate de cotonnade peinte autour du cou, et même un mouchoir de poche. C'était une circonstance grave et vivement désirée par les ouvriers: ils allaient enfin se trouver face à face avec ce maître qui ne leur adressait jamais un mot; enfin, comme disait Constant Ursin, le premier compagnon de la filature après Eusèbe, ils allaient savoir au juste ce qu'il avait dans l'âme. Leur attente était vive, car les heures passaient, et Charles Grandier n'arrivait pas. Tandis que les plus affamés débouchaient le vin et le goûtaient en cassant une croûte, d'autres se dirigeaient en éclaireurs sur tous les chemins qui environnaient l'auberge des Deux-Moulins, et, l'oreille au guet, les doigts recourbés en lunette d'approche, ils cherchaient à distinguer au loin le trot du cheval et la couleur du cabriolet du jeune fabricant. Eusèbe Marceau, en quittant la fabrique, avait oublié d'instruire les compagnons de la résolution du maître au sujet de la réunion annuelle du

lendemain. Les convives ne comprenaient rien à ce retard; ils commençaient même à se regarder en murmurant, le souvenir de l'exactitude ponctuelle du père Grandier leur revenait à l'esprit, et de cette observation naissaient une foule d'autres remarques assez désavantageuses pour son successeur. Tant que l'on n'affecte pas avec lui une hauteur ridicule, l'homme de travail se plaît à reconnaître la supériorité de celui qui le paie; mais que le dédain du maître tende à le refouler au-dessous de sa véritable place, alors son âme indignée se grandit, et, de sa taille élevée, regardant au-dessous de lui le fat qui le méprise, il lui dit :

— Tu n'es qu'un homme comme moi : n'essayons pas nos forces, car tu succomberais ; mais comptons nos vices, et nous verrons qui de nous deux vaut davantage.

Humiliés de cette longue attente, les compagnons fileurs en étaient déjà aux interprétations injurieuses sur la conduite du maître. Celui-ci parlait de ses nombreuses maîtresses; celui-là censurait les dîners fins des *mangeurs* dont Charles s'entourait; on allait même jusqu'à l'accuser de jouer tous les soirs une partie de l'héritage que son père lui avait laissé; le mot de banqueroute prochaine courait enfin de bouche en bouche, quand un bruit de pas résonna dans l'escalier.

— Allons, nous avions tort, le voilà, se dit-on ; c'est un bon enfant comme son père ; seulement il n'est pas si exact; mais, au fait, on n'est pas toujours maître de son temps quand on mène une maison comme la sienne. Silence et respect !

Les ouvriers se rangèrent sur deux lignes, et les maîtres des cérémonies, portant une serviette sur le bras et des rubans à leur boutonnière, ouvrirent les deux battans de la porte du salon pour laisser entrer M. Grandier.

Ce n'était pas lui qui montait : c'était Martial Férou ! A son aspect, tous les convives jetèrent un cri de surprise ; et Constant Ursin, le prenant par le bras, lui dit :

— Que viens-tu faire ici ? nous ne te connaissons pas... Tu n'es pas des nôtres ; il n'y a pas de place pour toi à cette table.

— Au contraire, c'est qu'il y en a une, et la meilleure encore ! celle du maître, répondit-il en désignant le couvert préparé pour Charles.

Cette réponse fut accueillie par un hourra général, qui ne déconcerta pas le nouveau venu. Il alla s'asseoir, et dit :

— Quand vous aurez fini, je m'expliquerai avec vous ; je suis dans mon droit. Il s'agit d'un dîner ; aussi je coucherais sur la table plutôt que de sortir d'ici. — C'est ce que nous verrons, riposta Constant. — C'est tout vu, puisque je suis venu d'après les ordres de M. Grandier. Ah ! ah ! ça vous fait bâiller à présent ! Un moment, j'en ai bien d'autres à vous conter ; mais ce sera pour le dessert.

Quelques compagnons qui n'étaient pas fâchés de voir enfin servir le dîner, se mirent à table ; mais le plus grand nombre resta debout, et Constant Ursin, l'orateur de l'atelier, dit à ses camarades :

— Il faut, avant tout, qu'il nous conte son affaire ; nous verrons ensuite. — D'autant plus que je n'en ai pas long à vous dire, répliqua effrontément Martial ; il suffit que vous sachiez que ce soir je suis envoyé par M. Grandier pour le remplacer, et demain à l'atelier je tiendrai encore la place d'un autre... oui, celle d'Eusèbe Marceau : c'est moi qui suis chef à présent.

Après ces mots, il se fit un tel tumulte dans la salle du cabaret, que les convives ne pouvaient plus s'entendre. Toujours calme au milieu du bruit, le divorcé prit une

bouteille, et se mit tranquillement à boire, tandis que les ouvriers criaient, s'agitaient, en jetant des bouffées d'imprécations contre Martial Férou et contre le maître qui les humiliait deux fois en un jour, et par son absence, et par son remplaçant. Enfin, la voix de Constant Ursin parvint à dominer le tumulte; les compagnons se formèrent en groupe autour de lui : il leur parlait avec chaleur, et tous paraissaient applaudir. Pour Martial, assis dans un coin, il regardait les fileurs d'un air goguenard; mais, impatienté à la fin de leur long conciliabule, il cria :

— Eh! les autres, aurez-vous bientôt fini vos colloques? J'ai été envoyé pour dîner, et il est temps de servir la soupe. — Oui, répondit Constant, on la servira quand nous t'aurons jeté à la porte.

Le divorcé n'eut pas le temps de se mettre sur la défensive : vingt bras vigoureux le prirent par les quatre membres, on l'enleva de dessus sa chaise avant qu'il pût se reconnaître et faire un seul mouvement. Il hurlait en descendant l'escalier, ainsi porté par les fileurs; mais, malgré sa résistance opiniâtre, il lui fallut céder au nombre. Une fois dehors, Martial voulut se venger des convives en lançant des cailloux dans les vitres du cabaret; l'aubergiste sortit accompagné d'une demi-douzaine de marmitons qui le menacèrent de le conduire au poste de la gendarmerie. Le divorcé prit alors le parti de s'éloigner, mais non sans appeler toutes les malédictions du ciel et de l'enfer sur les damnés fileurs qui avaient si mal accueilli sa venue. L'estomac vide, mais le cœur plein du désir de la vengeance, il retourna souper à Paris avec ce qui lui restait de la quinzaine que Charles Grandier avait ordonné qu'on lui avançât la veille : sa dose de consolation fut si forte, que le lendemain matin il dormait en-

core sur la table du cabaret. A son réveil, quand ses idées furent un peu nettes, il courut raconter au fabricant le succès de sa mission auprès des fileurs.

Revenons aux compagnons que nous avons laissés à l'auberge des Deux-Moulins. A peine Martial Férou fut-il parti, que les ordonnateurs du banquet donnèrent l'ordre de servir. La faim aiguillonnait les convives : aussi le plus religieux silence régna-t-il pendant quelques minutes ; on n'entendait que le bruit des fourchettes et des couteaux, dont le mouvement continuel témoignait de l'appétit des fileurs. Mais quand le premier besoin fut apaisé, les langues se délièrent : on parla d'assommer Martial s'il s'avisait de rentrer à l'atelier ; on parla de quitter en masse la fabrique, plutôt que d'obéir à un pareil chef. Si l'on n'était pas d'accord sur les moyens à employer pour ne pas travailler sous les ordres du divorcé, du moins il y avait unanimité dans la résolution de s'opposer à sa rentrée dans la maison Grandier. L'ouvrier Constant, dont la prudence avait été plusieurs fois mise à l'épreuve, fut chargé, tout d'une voix, de trouver le biais conciliateur. Voici ce qu'il proposa à ses camarades :

— Demain les fileurs se rendront tous chez le maître : on se taira sur l'absence de celui-ci au pâté de veille ; mais on se plaindra de ce qu'un mauvais sujet, renvoyé deux fois de la fabrique pour cause de paresse et de friponnerie, s'est permis d'emprunter le nom respectable du fabricant pour venir réclamer une place à un banquet où il n'avait pas le droit de s'asseoir. On présentera comme une fable inventée par Martial ce qu'il a dit au sujet du remplacement d'Eusèbe, et l'on suppliera M. Grandier de lui donner un démenti. Si le maître n'est pas encore bien décidé à reprendre le divorcé, il n'en faudra pas davantage pour qu'il renonce à ce sujet ; s'il per-

siste à garder Martial, chacun redemandera son livret, et le fabricant sera bien forcé de céder à cette menace respectueuse d'une désertion générale. Surtout il est bien convenu qu'on ne proférera pas un seul cri qui pourrait donner un caractère de culpabilité à cette supplique; c'est le renvoi définitif d'un mauvais ouvrier et d'un méchant homme que l'on a à demander : il ne faut pas avoir l'air de l'exiger comme un droit, mais bien comme une récompense généreuse du maître pour les services journaliers que les fileurs ont rendus et s'engagent à rendre à la fabrique.

Après l'adoption de cet arrêté, qui ne trouva pas un seul opposant, bien que la modération ne fût pas le trait distinctif du caractère des compagnons fileurs, quelques voix s'élevèrent en faveur du jeune chef d'atelier renvoyé la veille; mais Constant fit entendre à ceux qui réclamaient pour Eusèbe qu'il ne serait pas sage de tout demander le même jour :

— Il vaut mieux, dit-il, que cela vienne de M. Grandier : le retour de celui que nous regrettons tous est la conséquence forcée du départ irrévocable de Martial Férou.

Le fileur Constant mit tant d'obstination à parler contre la demande du rappel d'Eusèbe, que quelques compagnons, plus clairvoyans que les autres, se dirent à l'oreille : — Est-ce qu'il voudrait avoir la place de chef d'atelier ? — Nous y veillerons, reprit un autre; mais jusque là marchons d'accord. La conduite du lendemain une fois réglée, on termina gaiement le pâté de veille, et minuit sonnait comme les fileurs descendaient vers Paris en chantant encore les refrains bachiques qui avaient couronné la fin du banquet.

Dès sept heures du matin tous les compagnons étaient

à la fabrique. Ils voulaient se présenter chez le maître avant de commencer la journée; mais le concierge leur dit que Monsieur n'était pas rentré de la soirée.

— C'est au mieux, dit Constant; nous lui parlerons avant que Martial ait pu lui faire un trop mauvais rapport sur notre conduite d'hier.

A neuf heures, comme ils étaient tous à déjeuner dans la cour, ils entendirent le bruit d'un cabriolet qui entrait par la nouvelle cour de la maison. Les compagnons s'empressèrent aussitôt de se rendre au-devant de Charles. C'était bien lui qui revenait; mais les fileurs ne devaient pas lui parler les premiers, car Martial arrivait avec son maître, tous deux voiturés par le même équipage. C'était chose juste; M. Grandier avait passé la nuit avec la fille du divorcé, il devait bien avoir quelques égards pour le père de sa nouvelle maîtresse; aussi avait-il permis à Férou de monter derrière. Le vaurien, tout glorieux du poste qu'il occupait, regarda les ouvriers avec dédain du haut de son marche-pied. Charles descendit de cabriolet.

— Que me voulez-vous, messieurs? dit-il aux compagnons assemblés; si ce n'est pas pour me faire des excuses sur la façon peu civile avec laquelle vous avez reçu hier M. Martial que je vous trouve réunis, je n'ai rien à entendre. Retournez à votre ouvrage; c'est par votre nouveau chef d'atelier que vous recevrez désormais des ordres. — Mais, monsieur, répondit Constant, un peu embarrassé de cet accueil, nous désirions avoir l'honneur de vous faire observer... — Allons, assez! continua impérieusement Charles. Pas d'observations : des excuses ou le silence! — Eh bien! interrompit un des ouvriers qui ne se piquait pas, comme Constant Ursin, de prouver son talent oratoire, c'est une chose ou l'autre : que Martial Férou n'entre pas dans l'atelier, sinon je l'assomme! —

Et moi, je vous chasse à l'istant, repartit le maître. — En ce cas là, vous nous chassez tous, s'écrièrent aussitôt tous les fileurs, à l'exception pourtant de Constant Ursin, qui, stupéfait de voir que l'affaire prenait une tournure tout-à-fait hostile, n'osait ajouter un mot. — Nos livrets! nos livrets! vociférèrent les fileurs ; et le prudent ouvrier, vers qui des regards menaçans se dirigeaient déjà, se vit contraint de mêler sa voix à celles de ses camarades.

Charles était pâle d'émotion ; il cherchait à garder une contenance ferme devant cette troupe mutinée qui ne faisait plus entendre que ce cri :

— A bas Férou ! à la porte le divorcé, ou nos livrets !

Les clameurs étaient montées jusqu'à la chambre d'Eugénie. La sœur de Charles, non moins surprise qu'effrayée de ce bruit inaccoutumé dans la fabrique, descendit rapidement ses deux étages, et, se jetant à travers la mêlée (ils étaient cent cinquante qui hurlaient leurs cris de rage autour du fabricant), Eugénie, dis-je, parvint jusqu'à son frère.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle à Charles. — Nous voulons le renvoi de ce coquin, que j'ai promis d'assommer, reprit celui qui avait menacé Férou ; et on veut nous le donner à la place d'Eusèbe Marceau. A la porte le divorcé !

Et toutes les voix se réunirent pour crier :

— A la porte, Martial ! — Oh! cède, Charles... cède, je t'en prie ; tous ces hommes me font peur.

Et elle disait cela, la jeune fille, n'osant pas parler des femmes, peut-être, dont la bouche écumante et les yeux flamboyans n'avaient rien de plus rassurant que la colère des fileurs.

— Céder! répliqua Férou à l'oreille de son maître ; mais ne voyez-vous pas qu'ils ne cherchent qu'un pré-

texte pour connaître votre fermeté ? Renvoyez les tous plutôt. Demain je me charge de vous trouver autant de compagnons qui ne demanderont que de travailler chez vous, et pour dix sous de moins par jour.

Ces paroles décidèrent Charles. Il fit un signe ; et comme on voyait que le maître voulait parler, tout le monde se tut.

— Vous me demandez vos livrets, dit-il d'une voix mal assurée ; je pourrais vous renvoyer sans vous les rendre ; cependant je veux bien user envers vous de plus de modération et d'indulgence que vous n'en méritez. Revenez demain, M. Martial vous remettra vos livrets.

Charles rentra chez lui après leur avoir parlé ainsi, et les grandes portes de la fabrique s'ouvrirent pour laisser sortir les fileurs révoltés.

Charles envoya sa sœur régler le compte des ouvriers, et se jeta sur son lit pour se reposer des douces fatigues de la nuit passée. Après un sommeil de plusieurs heures, il parcourut ses ateliers déserts ; et, à dire vrai, c'était quelque chose d'attristant pour l'âme, que ce silence de mort dans ces longues salles parcourues par tant de pas ; que cette immobilité des métiers, dont les chariots inactifs n'attendaient qu'un bras exercé pour faire rouler l'or dans la caisse épuisée du fabricant. Charles sentit moins qu'un autre ce que ce spectacle avait d'affligeant ; il se trouva même plus à l'aise dans sa fabrique dépeuplée. Au moins il pouvait toucher à tout sans qu'un compagnon vînt insolemment lui expliquer l'emploi des outils qu'il ne connaissait pas ; il se promenait au milieu de la solitude qu'il avait faite, comme un vainqueur sur le champ de bataille qu'il a gagné : seulement la ruine et la désolation n'étaient que pour lui ; et comme elles ne le touchaient pas encore du doigt, il ne se douta pas un instant

qu'elles pouvaient l'atteindre. Une chose l'étonna ; ce fut de ne pas trouver là Martial Férou ; et en pensant à cet homme, le souvenir d'Élisa lui revint à la mémoire : il l'avait bien dit en la voyant pour la première fois, elle était ravissante. A son babillage facile, à ses regards excitans, on aurait pu croire qu'Élisa, la reine de Persépolis par intérim, était de ces femmes qui se donnent à qui veut les prendre ; non pas, il fallait la vaincre pour l'obtenir : elle avait résisté tout un jour à l'ardente passion de Charles, qui la poursuivait de ses assiduités, de ses propositions brillantes, depuis vingt-quatre heures. Et même quand, par pure bonté d'âme, elle s'était rendue, la sévère danseuse, même en succombant, semblait se défendre encore. C'était presque la pudeur d'un premier amour. Tant de charmes et de décence avaient suffi pour bouleverser la faible tête de Charles Grandier. Il avait dit à Élisa :

— Je veux que tu n'appartiennes qu'à moi ; j'ai plus d'argent qu'il n'en faut pour payer tes caprices, pour te rassasier de folies. Ton appartement n'est pas digne de toi : tu en auras un dans le plus beau quartier de Paris, meublé par Vautrin, le tapissier de la cour. Mon cabriolet te plaît, je t'en ferai faire un tout pareil ; je t'achèterai un cheval de cent louis pour aller à ta répétition. Ton chef d'emploi sera jalouse de toi.

Et comme Élisa savait qu'il pouvait facilement réaliser ses promesses, elle lui avait répondu :

— A toi seul pour la vie, Charles ! mais c'est mon cœur qui se donne, entends-tu bien ? Ce que tu m'offres me touche moins que ton amour, et je ne voudrais rien de toi, si je pouvais croire que tu as cessé de m'aimer.

Cette phrase mal apprise d'un mauvais mélodrame du temps n'avait pas manqué de produire un grand effet

sur le passionné Charles; son cœur battait en l'écoutant, comme les gagistes du théâtre battaient des mains quand mademoiselle Adèle Dupuis la psalmodiait avec sa voix de fantôme.

Ce qu'il y avait de touchant dans cet amour, c'était encore d'entendre Élisa dire à son amant :

— Tu veilleras bien à ce que mon père ne manque pas d'argent, n'est-ce pas? Il serait homme à venir me faire des scènes jusque dans le joli logement que tu vas me donner... Il resterait, comme il reste ici, des heures entières chez le portier, à me guetter au passage et à faire des histoires sur mon compte qui pourraient me nuire dans le quartier... Tâche qu'il soit bien content de son sort chez toi... C'est mon père, Charles!... Et puis je le crains comme la peste!

Cette tendresse filiale, mêlée au soin de sa réputation, la rendait plus intéressante encore : aussi le jeune fabricant était-il entièrement subjugué quand il la quitta, le matin. C'est en descendant de chez Élisa qu'il rencontra Martial Férou. Celui-ci, encore tout frissonnant de sa nuit passée au cabaret, s'était mis en faction, la pipe à la bouche, à la porte d'Élisa; il attendait une heure plus convenable pour se présenter chez sa fille. Le divorcé raconta au maître le résultat de sa démarche à l'auberge des Deux-Moulins; mais comme Charles n'était pas fort aise de prolonger cette conversation dans la rue, il invita le père de sa maîtresse à monter derrière son cabriolet. En route, Charles pensa que quelques murmures d'ouvriers ne devaient pas l'empêcher de tenir la promesse qu'il avait faite à Élisa; et voilà pourquoi il rentra chez lui décidé à tout braver plutôt que de se rendre aux prières ou aux menaces de ses fileurs.

Sébastien Aubri, averti dès la veille, par une lettre de

Charles, du départ de Toussaint et d'Eusèbe, arriva pour le féliciter de ce qu'il s'était si courageusement dérobé à la tutelle de ces deux ennuyeux sermonneurs. L'architecte avait amené avec lui quelques amis, et comme il ne redoutait plus de se rencontrer nez à nez avec le chef d'atelier, il conduisit ces messieurs dans la fabrique : c'est là qu'ils trouvèrent Charles plongé dans ses méditations amoureuses. Celui-ci leur fit un long récit de l'événement du matin : on admira sa fermeté; on se récria fort contre l'insolence des fileurs qui osaient opposer une volonté à celle du chef de la maison. Enfin, d'une voix unanime, on se récria sur les heureuses facultés de M. Grandier, qui lui permettaient d'être à la fois homme du monde et administrateur habile. Ensuite Aubri parla de déjeuner, et cette visite du matin fut le prétexte d'un joyeux repas, pendant lequel l'architecte amena la conversation sur son prochain mariage, et décida, pour le soir même, le départ d'Eugénie avec la future belle-mère de celle-ci. Tandis que les convives faisaient cercle autour de la cheminée et s'occupaient à suivre des yeux, en causant, les métamorphoses de la fumée qui s'échappait de leurs bons cigares de contrebande, Charles, ayant été trouver sa sœur dans le bureau du caissier, où elle s'occupait de régler le compte des ouvriers, lui dit :

— Tu vas te préparer, Eugénie, à partir dès ce soir. — A partir! reprit-elle avec étonnement. — Oui, c'est une affaire arrangée avec madame Aubri, la mère de mon ami, et bientôt la tienne. Tu resteras à sa maison de campagne jusqu'à l'époque de ton mariage — Mais, mon frère... — Allons, ne vas-tu pas faire comme les autres? résister quand je te parle! Mais il y a donc ici contagion de révolte! — Je ne me révolte pas, Charles; je voulais seulement te faire une observation : cela te déplaît, n'en parlons plus. —

C'est très-bien, te voilà raisonnable. Vous monterez en voiture à sept heures. — Je serai prête à partir plus tôt que cela. — Non, il est inutile de te presser davantage ; pourvu que tu ne manques pas l'heure convenue, c'est tout ce qu'on te demande.

Charles, satisfait de la docilité d'Eugénie, sur laquelle il ne comptait pas trop d'abord, mais qu'il attribua à la fermeté qu'il déployait depuis deux jours, rentrait chez lui en fredonnant, quand il aperçut Martial Férou dans son antichambre.

— Eh! qu'avez-vous fait de toute votre journée? lui demanda-t-il. — Je n'ai pas perdu mon temps, j'ai embauché plus de quatre-vingts fileurs qui viendront travailler demain ; et comme je les ai pour dix sous de moins chacun que ceux que vous aviez ce matin, vous voyez qu'il y a du bénéfice à faire maison nette... J'ai eu de la peine à les avoir à ce prix-là ; mais je leur ai dit que le tarif allait baisser dans toutes les filatures, et qu'il valait bien mieux avoir l'air d'accepter de la diminution chez un nouveau maître que de la subir d'un ancien. Ils ont senti la dignité de la chose, au moyen d'un petit verre que je leur ai payé en votre honneur, et ça n'a plus fait le moindre pli. — C'est bien, Férou; demain nous nous entendrons pour les mettre à la besogne.

A six heures et demie du soir, comme madame Aubri envoyait chercher sa bru future, Eugénie, dont la résolution était bien arrêtée de fuir un mariage qui soulevait son cœur d'indignation, quittait sans bruit la fabrique. Elle n'emportait avec elle qu'un léger paquet et quelque argent. Charles la chercha dans sa chambre, dans les ateliers, par toute la maison; il s'informa près des domestiques et du portier si personne ne s'était aperçu de sa disparition.

Aubri courut à la préfecture de police ; des exempts furent envoyés à la recherche de Toussaint et d'Eusèbe Marceau. Mais deux heures après il fallut arrêter ces perquisitions inutiles, attendu que Charles avait reçu de sa sœur un billet ainsi conçu :

« Libre à vous, monsieur, de faire de l'héritage de notre » père l'usage qui convient le mieux à vos goûts ; détrui- » sez l'ouvrage de nos bons et laborieux ancêtres, englou- » tissez dans le même abîme votre fortune et la mienne, » je ne m'en plaindrai pas ; je ne vous demande rien, pas » même que vous vous informiez si je suis riche ou pauvre, » heureuse ou à plaindre ; mon sort ne doit avoir rien d'in- » téressant pour vous ; mais ce qui est important pour moi, » c'est que vous ne disposiez pas de ma main sans mon » aveu. M. Aubri est peut-être de tous les hommes qui » fréquentent votre maison celui que je hais et que je mé- » prise le plus ; quand je serais libre de donner encore » mon cœur, je repousserais son alliance avec indigna- » tion ; voyez si je peux concevoir la pensée de me soumet- » tre à vos volontés lorsque j'en aime un autre. Comme » je prends plus soin que vous de la réputation d'honneur » que mon père nous légua en mourant, je fuirai égale- » ment et celui que j'aime, et celui que je déteste. La re- » traite honorable que je me suis choisie ne peut, au sur- » plus, donner lieu à aucun soupçon calomnieux contre » moi : c'est chez madame Verneuil, ma bonne maîtresse » de pension, que je me retire jusqu'au moment où il me » sera permis de réaliser le vœu que mon cœur a formé. » Je vous le répète monsieur, je mets entièrement à » votre disposition la part qui peut me revenir dans » la fortune de nos parens ; mais si vous tentiez quelques » efforts pour m'arracher de l'asile où j'ai été reçue avec

» tant de bienveillance, je ferai parler mes droits assez haut » pour vous contraindre à me laisser vivre en paix.

» Votre sœur,

» EUGÉNIE. »

Charles froissa la lettre avec colère, et dit :

— Nous verrons bien!

Mais les événemens qui suivirent cette journée l'empêchèrent d'accomplir sa menace.

VI

A LA TÊTE-NOIRE.

A ces mots, un épouvantable hourra se fit entendre, et fit branler le cabaret sur sa base ; mais il fut de courte durée cette fois ; car un homme lent et silencieux comme un spectre, à face rébarbative et hideuse, venait de s'avancer au milieu de la salle, suivi de dix arquebusiers en bon ordre.

Francis GOIN.

A quelques pas de la filature de Charles Grandier, il y avait en ce temps-là un cabaret bien connu des artisans du quartier. Un débit soutenu occupait durant la semaine les deux garçons de cave de *la Tête-Noire*, et les murs humides de sa vaste salle abritaient le dimanche une nombreuse et bruyante société, qui commençait la joyeuse séance par des poignées de mains, la continuait avec des danses au son de la musette, mais laissait presque toujours au poste de gendarmerie voisin le soin de la terminer à coups de crosse de fusil.

Le lendemain de la sortie, en masse, des ouvriers de la

fabrique n'était pas un dimanche, et, cependant, toutes les tables du cabaret étaient garnies de buveurs ; ce n'était pas jour de fête, et, cependant, un détachement de gendarmes d'environ cinquante hommes se précipitait au pas de charge dans la salle basse de *la Tête-Noire*. Martial Férou, accompagné du commissaire de police, guidait la force armée. Il fallait qu'un événement extraordinaire fût arrivé ce jour-là, car à chacun des débouchés de la rue stationnaient d'autres piquets de gendarmerie prêts à présenter la pointe de leur baïonnette à tous ceux qui auraient essayé de forcer le passage. Une demi-heure après l'irruption des gendarmes dans le cabaret, les curieux qui garnissaient toutes les fenêtres du voisinage virent sortir d'abord le commissaire enceinturé de son écharpe tricolore, puis venir, deux à deux, les cent cinquante compagnons fileurs. Hommes et femmes étaient garrottés ensemble, et placés entre deux fusils qui ne se seraient point fait faute d'atteindre les prisonniers, dans le cas où ceux-ci auraient cherché à s'échapper des mains de leur escorte. D'ailleurs, il n'y avait point d'issue pour la retraite : les rues étaient gardées, et l'œil vigilant de quelques hommes de la brigade de sûreté veillait à ce qu'aucune porte d'allée ne servît de refuge à ceux qui auraient pu briser leurs liens. Tous partirent, dis-je, à l'exception de Martial Férou ; il était resté au cabaret, non pour boire, mais bien pour attendre la civivière de l'Hôtel-Dieu, tout meurtri qu'il était, le misérable, de l'accueil que les compagnons fileurs lui avaient fait.

Il est temps d'expliquer le motif de cet emprisonnement général.

Martial Férou avait dit à son maître :

— J'ai trouvé pour la filature des ouvriers qui travailleront aussi bien que les fileurs que vous venez de ren-

voyer; et, ce qui est mieux encore, c'est qu'ils consentent à recevoir dix sous de moins que vos anciens compagnons.

On sait que Martial Férou en avait engagé quatre-vingts. Mais quand l'heure du travail fut venue, quand les nouveaux fileurs se rendirent le matin à la fabrique, ils rencontrèrent de toutes parts, sur leur route, dans les environs de la filature, à la porte même des ateliers, leurs devanciers qui, sous prétexte de boire la goutte du matin avec eux, les entraînèrent l'un après l'autre dans la salle basse du cabaret de *la Tête-Noire*. Cette salle, située à l'extrémité d'une cour obscure et profonde, permettait aux buveurs de se livrer aux discussions les plus vives, sans que le bruit des voix pût arriver jusqu'à la rue. Une fois entré dans le soi-disant salon du cabaret, le nouvel ouvrier de la filature était contraint de s'asseoir à la table des buveurs. Le chef des insurgés, qui occupait un siége plus élevé que celui de ses camarades, tendait un verre au nouveau venu, et prononçait la formule d'un serment que l'*embauché* de Férou ne pouvait se refuser à répéter après lui; car toutes les portes étaient bien closes, et deux cents bras vigoureux menaçaient aussitôt celui qui faisait mine de ne pas vouloir entrer dans la conjuration. Ce moyen de recruter des complices ne pouvait manquer de réussir. Partout, autour de lui, l'invité rencontrait des yeux où se lisait une terrible résolution; il voyait des poings fermés, et qui n'attendaient qu'un signal pour frapper. Placé ainsi dans l'alternative du serment et de la vengeance de ses camarades, son choix n'était pas douteux : il lui suffisait de compter du regard ce qu'il y avait là d'hommes décidés à l'assommer, pour sentir ses répugnances s'évanouir, et la conviction entrer dans son âme; il répétait donc, après le président :

— Je jure de n'entrer dans les ateliers de Charles Grandier que lorsque la majorité aura décidé par son vote que le travail n'est plus suspendu dans la filature.

Après ces mots, l'ouvrier fileur heurtait son verre contre celui du président, et il prenait place entre deux révoltés.

C'était un étrange spectacle vraiment, que celui de cette insurrection calme, et cependant menaçante, des ouvriers fileurs. Autour des tables, un sourd murmure de voix, des regards enflammés de colère, d'énergiques poignées de mains annonçaient la résolution bien arrêtée de faire triompher les droits des compagnons, en dépit de la résistance du maître. Sur le siége du président, la peur était assise dans la personne de Constant Ursin. Il lui avait fallu choisir entre l'honneur de diriger la révolte, ou le danger de subir la peine que ses camarades réservaient aux faux frères. On le savait timide : on l'avait placé haut afin de mieux surveiller tous ses mouvemens. Ainsi, de sa position élevée, il subissait la volonté de tous ceux qu'il dominait.

Constant Ursin n'avait d'abord qu'en tremblant enseigné aux nouveaux venus la formule du serment qu'on exigeait d'eux ; c'était alors un homme pâle d'effroi qui demandait un acte de courage à des hommes non moins pâles et non moins effrayés que lui; mais, encouragé peu à peu par l'espèce de respect craintif que son titre imposait, sa voix prit de l'assurance, son regard devint sévère, et d'une main ferme il put enfin présenter son verre au choc du verre de l'affilié que les émissaires de la révolte étaient allés chercher jusqu'à la porte de la fabrique. On avait la liste exacte de tous les hommes embauchés par Martial Férou. Quand le dernier insurgé arriva en disant :

— Il n'y a plus personne; on se compta. Nous sommes au complet dit, celui qui tenait la liste.

Le président fit un signe, tout le monde se leva ; Constant Ursin prit la parole :

« CAMARADES,

» Le réglement auquel nous nous étions soumis a été violé par celui qui devait nous donner le premier l'exemple du respect aux lois qui régissent la fabrique ; un contremaître que nous estimions tous a été injustement renvoyé de la filature, et l'on a voulu nous forcer à recevoir des ordres d'un homme qui nous inspire le plus juste mépris. Plutôt que de subir un tel affront, nous avons demandé nos livrets ; persistons-nous encore à ne pas nous soumettre à la volonté du maître ? »

Les insurgés répondirent par un OUI énergique qui fit trembler toutes les vitres de la fenêtre.

« Nous nous engageons donc mutuellement à ne travailler chez Charles Grandier que lorsqu'il aura chassé Martial Férou et rétabli Eusèbe Marceau dans ses emploi et privilége de chef d'atelier ? »

— Oui ! répondirent-ils encore.

« Mais cent cinquante fileurs que nous sommes se priveront-ils volontairement d'ouvrage et de pain sans tirer une vengeance éclatante de la conduite injuste du maître ? »

— Non ! dirent les cent cinquante voix.

« Verrons-nous dans les ateliers de M. Grandier d'autres compagnons occuper la place que nous venons de laisser vide, parce que nous tenions à ce que le réglement fût exécuté par le maître, comme il l'a été par nous jusqu'à ce jour ? »

— Non ! non ! vociférèrent les ouvriers fileurs.

Les nouveaux embauchés se regardèrent ; l'un d'eux voulut prendre la parole :

— Silence ! hurla la révolte. Constant Ursin reprit :

« Permettrons-nous que l'on travaille à plus bas prix que

nous, et que l'on viole enfin le tarif comme on a déjà violé le réglement? »

— On ne travaillera pas... jamais!... ni nous... ni les autres!...

« L'ouvrier ne doit-il pas rendre au maître qui veut le réduire à la mendicité misère pour misère? »

— Il le doit!

« De notre propre volonté nous cassons donc tous les engagemens pris par Martial Férou, au nom de Charles Grandier, envers les nouveaux compagnons fileurs? »

— Nous les cassons!

« Et celui qui mettra le pied dans la filature pour demander de l'ouvrage sera considéré comme traître, et partout en butte à la vengeance de ses camarades? »

Ici tous les bras se levèrent, des bras nus et robustes qui n'avaient pas besoin d'autre arme que leur poing menaçant pour tenir le serment que les insurgés allaient prononcer.

« En réparation des torts de M. Charles Grandier envers le réglement, envers le tarif, envers les ouvriers humiliés au pâté de veille par la présence de Martial Férou, des ouvriers repoussés indignement quand ils ont demandé le rappel du chef d'atelier qu'ils aimaient, nous déclarons qu'à dater de ce jour les travaux ont cessé pour tout le monde dans la fabrique. »

— Bien!... bien!... Bravo le président!

« A combien condamnons-nous la filature de Charles Grandier? »

— A deux ans! — A dix ans! — A toujours! reprirent les plus exaspérés. Il y eut un moment de trouble, pendant lequel la voix du président ne put se faire entendre. Des réclamations bruyantes s'élevaient du côté des nouveaux embauchés; les verres roulaient, les bouteilles

allaient voler à la tête des opposans, quand Constant Ursin ajouta d'une voix forte :

— La fabrique est condamnée à cinq ans de fermeture.

Cet arrêt domina tous les cris, ou plutôt les réunit dans un seul : — A cinq ans ! reprirent ensemble les fileurs révoltés ; et les quatre-vingts autres, entraînés enfin par l'exaltation générale, se regardèrent un instant avec hésitation, puis ils répétèrent :

— Va comme il est dit, à cinq ans !

L'unanimité des votes venait de décider la ruine du successeur d'Étienne Grandier quand la porte s'ouvrit. Le président ôta son bonnet en signe de respect, tous les compagnons l'imitèrent ; un silence profond régna dans l'assemblée : Toussaint Bontems venait d'entrer.

— Asseyez-vous, mes enfans, leur dit-il d'une voix émue, après avoir rempli un verre blanc et trinqué avec les deux compagnons qui se trouvaient le plus près de lui. Vous devez savoir ce qui m'amène, et surtout quelle est la personne qui m'envoie ici : je ne suis pas porteur de mauvaises nouvelles ; je viens près de vous pour causer en ami.

Constant Ursin chercha sa réponse dans les yeux de ses camarades ; il n'y lut que de la défiance, et repartit :

— Monsieur Toussaint, nous ne doutons pas qu'il y ait beaucoup de choses justes et raisonnables dans tout ce que vous allez nous dire ; mais nous avons fait un serment entre nous ; et, à moins que le maître ne se rende aux conditions que nous sommes décidés à lui dicter à notre tour, vous nous trouverez inébranlables dans la résolution que nous venons de prendre. — Non, mes bons amis, répondit Toussaint ; vous ne serez point assez méchans envers vous-mêmes pour vouloir vous priver du

travail dont vous avez tous besoin ; vous ne serez point assez ingrats pour ruiner la fabrique qui vous a nourris, qui a nourri vos pères ; car parmi vous je vois beaucoup d'enfans des ouvriers de votre bon maître Étienne Grandier. Pourriez-vous détruire sans remords votre berceau ? Cette filature, c'est la patrie de la plupart d'entre vous. Voyez ! écoutez la voix de la raison ; rentrez dans le devoir, et je vous promets l'oubli du passé, au nom de notre maître à tous. — Vous êtes donc réintégré dans votre emploi ? — Oui, répondit encore le vieux caissier ; mais d'une voix bien faible, comme si le mensonge brûlait ses lèvres en passant. — Mais le contre-maître Eusèbe est-il rentré anssi ? — Pas encore. Cependant je connais les intentions de M. Charles : son retour ne se fera pas long-temps attendre. — Qu'il soit rappelé comme vous, que Férou soit chassé, que le maître signe de nouveau le réglement et le tarif : voilà nos conditions. Du reste, nous lui donnons cinq ans pour réfléchir. Jusque là aucun ouvrier ne travaillera chez lui ; ceux qui sont présens ici l'ont juré : quant à ceux qu'il embauchera à l'avenir, nous saurons bien les forcer à refuser l'ouvrage de la fabrique. — Mais vous ne songez donc pas, malheureux, qu'on peut vous punir rigoureusement ! — On mange du pain en prison, reprit l'un des plus animés de la révolte ; et quand nous aurons subi notre peine, le maître n'aura pas seulement un morceau à se mettre sous la dent. Qu'il nous envoie à Bicêtre, nous nous y retrouverons : les ouvriers au moment d'en sortir libres et vengés ; le maître au moment d'y entrer comme mendiant. — Vous êtes tous des insensés qui cherchez à vous perdre ; mais je vais parler à M. Charles : il saura à quel prix vous offrez de vous soumettre. S'il accepte une seule de vos conditions, et que vous ne vous rendiez pas, je me dirai : Toussaint Bon-

tems avait tort de vous regarder comme ses enfans; pas un seul d'entre vous n'était digne de son amitié.

Il se leva et partit pour aller porter la réponse des insurgés au maître qui ne l'avait pas envoyé vers eux. Toussaint s'était créé messager de paix de son propre mouvement. Il ne venait pas de la part de Charles; il n'avait pas même vu ce jour-là le fils de son vieil ami; mais averti du danger par la sourde rumeur qui courait déjà dans les différens ateliers de Paris, le caissier avait pris sur lui de se rendre au milieu des fileurs réunis en conciliabule, et de les ramener au devoir par de doux reproches. Quand il connut leur résolution, il s'empressa d'aller soumettre au jeune fabricant les articles de ce traité de paix, dont l'acceptation pleine et entière pouvait seule sauver la filature du péril qui la menaçait.

Charles n'était pas chez lui. Le caissier, qui sentait la nécessité de terminer au plus tôt cette dangereuse querelle entre le maître et ses compagnons, se fit conduire, par le valet de chambre du filateur, dans la maison où le fils d'Étienne Grandier avait passé la nuit.

Un déjeuner splendide et joyeux réunissait à la même table Charles, Élisa, Aubri et quelques autres couples non moins bien disposés que les premiers à faire raison aux deux paniers de vin de Chablis placés à côté de l'Amphitryon. Là, comme au cabaret de la Tête-Noire, c'étaient bien aussi des visages animés, des voix bruyantes, mais animés par le plaisir, mais bruyantes à force de gaieté. La danseuse fredonnait : Quelle aimable et douce folie! lorsque le caissier entra brusquement. Au cabaret, les insurgés s'étaient levés respectueusement à son aspect; chez la reine de Persépolis, son apparition fut accueillie par des regards impertinens, des chuchottemens, et même des rires mal étouffés. C'est qu'en effet la mise plus que modeste

de Toussaint, la timidité de ses regards, son front soucieux, que quelques cheveux blancs ombrageaient à peine, formaient un bien singulier contraste avec le costume plein de recherche, les yeux hardis et le teint fortement coloré des charmans convives d'Élisa.

— Comment! c'est vous! lui dit Charles. Enchanté de vous voir, mon ami : et que diable venez-vous chercher ici? — Je viens vous dire, monsieur, reprit Toussaint après avoir jeté un coup d'œil chagrin sur la rieuse assemblée, que votre fortune court les plus grands dangers, si vous n'arrêtez pas la révolte de vos ouvriers en faisant à ceux-ci quelques concessions raisonnables. —J'en suis bien fâché, répondit Charles; mais il n'est plus temps. Comme il n'y avait pas moyen de faire entendre raison aux révoltés, et que ma dignité de maître ne me permettait pas d'aller en suppliant au-devant d'eux, j'ai laissé à la police, qui maintenant est prévenue de tout, le soin de régler avec ces misérables ce qui leur est dû pour prix de leur équipée. — Est-il possible? s'écria Toussaint avec effroi; vous avez dénoncé vos ouvriers?

— Oui; c'est une affaire faite, dit Charles en souriant. C'était le seul parti à prendre pour vivre en repos chez moi; ainsi, laissez-les se perdre, et ne vous mettez plus en peine pour moi. — Sans doute, je vous laisserai aussi, ajouta le caissier avec un profond sentiment de douleur; maintenant que tout est fini, je n'ai plus rien à faire auprès de vous. Dépêchez-vous de vous réjouir, monsieur, car le temps n'est pas loin où vous pleurerez comme moi des larmes de sang sur la perte de votre héritage.

Il sortit avec le désespoir dans le cœur.

— Laisse-le dire! reprit Élisa en changeant de verre avec son amant, tu ne vois pas que c'est un vieux fou!

Et les éclats de rire recommencèrent à se mêler au bruit des fourchettes.

VII

LA FIN DES CHOSES.

> Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant.
>
> MARMONTEL

Quelques mois après l'événement que je viens de rapporter, le tribunal de police correctionnelle fit justice de l'insurrection des fileurs. Cinquante d'entre les plus coupables allèrent expier dans les cabanons de Bicêtre, par quatre, cinq, et même dix ans d'emprisonnement, leur crime si punissable : ils avaient fait hurler la voix de la justice et de la raison aux oreilles indociles d'un maître obstiné à sa perte. Malgré ce terrible jugement, les ateliers de Charles étaient toujours déserts. Les compagnons acquittés, se chargeant de la vengeance de leurs malheureux camarades, continuaient à veiller en secret à ce qu'aucun ouvrier ne mît le pied dans la fabrique. Les timides obéissaient par peur ; quant aux forts, ils étaient si jaloux des droits du compagnonnage, qu'ils respectaient aveuglément l'arrêt prononcé par les insurgés du cabaret de la Tête-Noire. Les correspondans de Charles, fatigués de n'adresser que des demandes inutiles au chef de la filature, avaient fini par charger d'autres fabriques des commandes que la maison Grandier ne pouvait plus leur fournir.

Le jeune fabricant prenait sa ruine en patience, ou,

pour mieux dire, il ne songeait pas qu'elle pût arriver de sitôt. Élisa lui avait appris à faire de la vie un long jour de fête exempt de soucis. L'amour de Charles pour la danseuse avait cessé au bout de dix-huit mois, et la joyeuse fille, loin de se désespérer de ce changement dans le cœur de Charles, lui avait dit gaiement un jour :

— Il faut parler avec franchise, mon bon Charles, tu ne m'aimes plus, et moi, je commence à m'apercevoir que j'ai une espèce d'attachement pour ton ami Aubri. Sa Julie te plaît, je l'ai bien vu : c'est une bonne créature qui fera tout ce qu'Aubri lui ordonnera de faire; cède-moi à ton ami, qui ne demandera pas mieux que de te donner son ancienne maîtresse, et nous serons tous heureux.

Cet échange délicat ne souffrit aucune difficulté; les deux ménages conservèrent entre eux la plus parfaite harmonie. Comme autrefois, le même motif les réunissait tous les jours; il n'y avait rien de dérangé dans leur existence, sinon que l'une était à celui-ci au lieu d'être à celui-là; et, bien que, au milieu de ce conflit d'amours faciles, la force de l'habitude leur fît commettre de temps en temps une légère erreur, quand il s'agissait de reconnaître le véritable objet de leur passion, ils prenaient tous la chose si gaiement, qu'il n'y avait jamais de place dans leurs tête-à-tête pour l'esprit de discorde, toujours si prompt à se glisser entre des amans.

Tandis que Charles, par ses folies et son inconduite, semblait prendre à tâche d'accomplir la fatale prédiction du vieux caissier, celui-ci, placé dans une filature où Eusèbe occupait le premier emploi, voyait avec douleur arriver dans cette maison tous les correspondans qui avaient autrefois établi le crédit et la fortune de son ami Étienne Grandier. Un soupir pénible s'échappait de son cœur à chacun des nouveaux noms qu'il inscrivait sur son grand

livre. Deux fois par jour, Toussaint et son élève se réunissaient à la même table; là on se rappelait avec des regrets bien amers l'ancienne prospérité de la fabrique Grandier. Toute la douleur du caissier était pour la ruine de cette maison; tout le chagrin du contre-maître se rapportait à Eugénie. Depuis près de trois ans qu'ils étaient séparés, la jeune fille, fidèle à la promesse qu'elle s'était faite, n'avait pas permis à Eusèbe de venir la voir chez madame Verneuil; mais Toussaint lui rendait visite tous les huit jours; tous les huit jours il lui portait une lettre d'Eusèbe, que la sœur de Charles ne laissait jamais sans réponse. Je n'ai pas besoin de vous dire que ces lettres, toujours respectueuses de la part du jeune homme, toujours franches de la part de la sous-maîtresse de pension, renfermaient la promesse mutuelle de vivre sans cesse l'un pour l'autre, et de se réunir enfin pour toujours lorsque Eugénie aurait atteint l'âge de majorité.

On entrait dans l'année qui devait enfin voir cesser une séparation cruelle, que les deux amans avaient voulu s'imposer par respect pour le lien sacré qui devait les unir un jour. Eugénie avait écrit à Eusèbe :

« Encore trois mois, mon ami, et je vous appartiendrai, » et je pourrai vous dire tout ce que j'ai souffert loin de » vous, et il me sera permis de vous récompenser de tous » les sacrifices de l'absence. Toussaint m'a dit votre cou- » rage au travail; je sais qu'en me donnant à vous je serai » pour toujours à l'abri du besoin; car vous avez laborieu- » sement amassé une petite fortune de près de vingt mille » francs; moi, je n'ai pas pu mettre beaucoup de côté. Si » vous vouliez exercer vos droits contre M. Charles Gran- » dier, ma dot serait peut-être encore assez considérable » pour nous mettre à même de fonder un établissement; » mais, je vous en prie, renoncez comme moi à ce qui doit

» me revenir : le malheureux Charles serait réduit à la
» misère si je venais à réclamer ma part dans l'héritage de
» mon père. J'ai trop de confiance dans votre amour pour
» croire que vos intentions ne seront pas en tout semblables
» aux miennes. A partir du mois prochain, madame Ver-
» neuil consentira à vous recevoir chez elle. »

Cette lettre devait porter la joie dans l'âme d'Eusèbe, et valoir à Eugénie la plus tendre réponse. Voici ce que le jeune contre-maître écrivit deux jours après à la sous-maîtresse de pension :

« Mademoiselle,

» Un devoir sacré m'oblige à renoncer pour toujours au
» bonheur que je m'étais promis. » — Eugénie crut qu'elle se trompait ; elle relut deux fois la même phrase, regarda Toussaint, qui lui avait apporté cette lettre ; le vieux caissier lui dit : Du courage, mon enfant ! Eugénie reprit :
— « Un devoir sacré m'oblige à renoncer pour toujours au
» bonheur que je m'étais promis. La maison Grandier est
» entièrement ruinée ; et votre frère, ne pouvant continuer
» ses paiemens, va déposer son bilan dans huit jours. Ainsi,
» le nom de votre père, de mon bienfaiteur, sera flétri par
» un arrêt infamant ; ainsi, cette enseigne qu'il voyait avec
» orgueil figurer au-dessus de la porte de la fabrique sera
» brisée violemment ; et la réputation d'honneur qui pro-
» tégeait sa mémoire disparaîtra peut-être dans un procès
» criminel ? Les créanciers de M. Charles ne parlent rien
» moins que d'une banqueroute frauduleuse ! Je n'y crois
» pas ; mais la conduite du malheureux fabricant n'a guère
» disposé les esprits à l'indulgence. Le commerce indigné
» est dans l'intention de lui faire payer cher ses folies de
» jeunesse. J'ai appris tout cela, mademoiselle ; je l'ai ap-
» pris par Toussaint, qui pleurait, et j'ai pleuré comme lui
» sur une fortune détruite, sur un nom qui nous inspire

» encore le plus touchant respect. Vous rappelez-vous le » jour où nous jurâmes de nous unir pour sauver la fabri- » que de sa chute prochaine? alors il ne fallait que de l'ac- » tivité et du zèle. Aujourd'hui l'on peut encore tout répa- » rer; mais c'est à force de courage moral que nous en » viendrons à bout, et j'avoue que le mien se brise contre » le moyen qu'il me reste à vous proposer. Le souvenir de » mon bienfaiteur me soutiendra dans cette douloureuse » épreuve ; que votre amour filial vous donne une force » égale à la mienne. »

Eugénie, une seconde fois, tourna les yeux vers Toussaint. Le vieil ami d'Étienne joignit les mains, et s'inclina devant la pauvre fille, en lui disant : — Au nom de votre père, Eugénie, consentez à sauver son honneur! Bien qu'Eugénie ne comprît pas encore ce qu'Eusèbe exigeait d'elle, elle tressaillit à ces paroles du caissier, releva ce front vénérable qui se courbait devant elle, et répondit, en essuyant une larme : — Laissez-moi au moins le temps de pleurer. Après un instant de silence, elle continua :

« M. Delaunay, le manufacturier chez lequel je travaille, » instruit du désastre de la maison Grandier, offre de lais- » ser à votre frère le titre de chef de la fabrique s'il veut » consentir à lui donner votre main. M. Delaunay vous » connaît depuis long-temps. C'est un honnête homme, qui » fera votre bonheur, comme il fit celui de sa première » femme. Depuis un an qu'il a eu l'avantage de vous voir » en conduisant sa nièce à la pension de madame Verneuil, » il désire ardemment ce mariage. Il m'a même chargé de » faire des propositions à votre frère : les conditions de » M. Delaunay font l'éloge de son cœur. M. Charles n'aura » pas d'autre dot à vous donner que la maison qu'il habite, » l'enseigne ne sera pas changée, la raison de commerce » restera la même : seulement les ouvriers seront engagés

» au nom de votre époux, qui aura la haute surveillance
» dans la fabrique, et l'emploi des fonds commerciaux. Il
» se charge de reconnaître toutes les dettes de votre frère,
» et de lui payer une pension qui le mettra à même de vi-
» vre honorablement. Tous ces arrangemens seront se-
» crets. Je vous le répète, M. Grandier sera toujours
» considéré comme le chef de la filature, et la dernière
» volonté de votre digne père aura été respectée. Je ne vous
» dirai pas, mademoiselle, ce qu'il en a coûté à mon cœur
» pour me présenter chez M. Charles; mais j'accomplis-
» sais un trop noble devoir pour ne pas vaincre le senti-
» ment pénible qui m'oppressait en ce moment. Mes pro-
» positions ont été accueillies avec joie, et le jour même
» une entrevue a eu lieu entre M. votre frère et mon pa-
» tron. Toujours digne dans sa conduite, ce dernier n'a
» voulu regarder tout ce qui s'est passé que comme des pré-
» liminaires insignifians, tant que votre libre consente-
» ment n'aura pas ratifié leur contrat d'union. Aujourd'hui
» même vous recevrez une lettre de M. Delaunay. C'est à
» vous de décider maintenant si nous pouvons balancer
» entre notre propre bonheur et la mémoire de celui à qui
» nous devons tout. Si je n'écoutais que ma profonde ten-
» dresse pour vous, je vous dirais : Laissons tomber cette
» maison d'où nous avons été chassés; laissez déshonorer
» un nom que bientôt vous ne porterez plus. Mais cette
» action serait celle d'un malhonnête homme, d'un ingrat,
» et, entre un repentir ou des regrets éternels, l'homme
» que vous estimez n'a pas à choisir. C'est pour vous prou-
» ver combien je méritais votre amour que je vous adresse
» aujourd'hui un éternel adieu.

» Celui qui ne cessera de vous aimer,

» Eusèbe Marceau. »

Comme Eugénie achevait de lire cette lettre, Toussaint,

qui avait suivi tous ses mouvemens, s'agenouilla devant elle, et redit ce qu'il lui avait dit d'abord : — Au nom de votre père, Eugénie, consentez à sauver son honneur. Le cœur de la jeune fille était en proie à la plus terrible incertitude; elle se demandait si cette lettre d'Eusèbe n'était pas une preuve d'indifférence. — Il ne m'aime plus, dit-elle; car il faut avoir cessé d'aimer pour écrire ainsi. Et le vieux caissier, toujours dans une attitude supliante, lui répétait :

— Lui, ne plus vous aimer! quand vous êtes l'objet de toutes ses pensées; quand il m'a fallu mot à mot lui dicter sa lettre! Mais voyez donc comme sa main tremblait en vous écrivant, et cependant je lui disais : C'est un devoir sacré. Allons, mon enfant, aurez-vous moins de courage que nous deux? C'est de mon ami, c'est de votre bon père qu'il s'agit. Vous seule pouvez faire que son nom reste plein d'honneur sur la porte de sa fabrique; briserez-vous son écusson? Voulez-vous que j'aille le retrouver là-haut, et que je lui dise : Ta fille a voulu ta honte; et comme on disait autrefois dans le commerce Grandier l'heureux, on dit, par la faute d'Eugénie, Grandier le banqueroutier?

Cette chaleureuse supplique du vieillard ébranla la résolution d'Eugénie; et M. Delaunay reçut le même jour une réponse favorable. L'époque de la noce fut bientôt fixée. Eusèbe et Toussaint décidèrent entre eux qu'ils partiraient de Paris le jour même où le mariage serait prononcé. L'amant d'Eugénie avait besoin de s'éloigner d'une ville où il pouvait rencontrer chaque jour celle qu'il avait tant aimée. Quant à Toussaint Bontems, il ne voulait pas se séparer de son élève. D'ailleurs, il n'avait plus rien à faire à Paris, la réputation des Grandier était sauvée.

Enfin, le jour fatal arriva. On dansait dans la fabrique

de Charles Grandier ; les salons étaient peuplés d'invités, dont la joie faisait un singulier contraste avec l'abattement de la jeune mariée : Eugénie ne répondait que par un pénible sourire aux soins empressés dont elle était l'objet. Depuis une heure le bal était commencé, et Charles, qui s'était levé de table vers la fin du dîner, ne reparaissait pas dans son appartement.

Si quelqu'un eût porté ses pas du côté de la caisse, il l'aurait vu éclairant, au moyen d'une lanterne sourde, Aubri et Martial Férou, introduits furtivement dans la fabrique, qui s'empressaient de dégarnir les coffres que Delaunay était venu remplir la veille de sacs d'argent et de billets de banque qui devaient servir aux paiemens du lendemain. Charles, cédant aux conseils de son ami, avait résolu de se soustraire à la tutelle dont M. Delaunay menaçait sa liberté ; il s'était dit avec ses complices : « Ce n'est pas un vol que je fais, puisque je lui laisse la maison de mon père. Le peu d'argent que j'emporte m'appartient, car j'ai droit à la moitié des bénéfices de l'association. Je prends ma part d'avance ; et d'ailleurs, s'il parvient à me joindre avant que j'aie pu gagner une terre étrangère, il ne me fera pas condamner, je suis son beau-frère. »

Férou, chargé des dépouilles de la caisse, descendait à bas bruit l'escalier, et se rendait chez sa fille qui demeurait dans le voisinage ; l'argent du vol devait être déposé chez la danseuse. Déjà plusieurs voyages avaient été effectués avec bonheur, quand Martial Férou rencontra dans l'escalier le vieux Toussaint qui venait faire ses adieux à la fille de son ami. Martial, qui se croit surpris par le caissier, remonte vivement auprès des deux coupables.

— Nous sommes perdus, dit-il, j'ai été vu. Si l'on

vient ici, on s'apercevra bientôt, au désordre de cette pièce, que quelqu'un y est entré. Peut-être a-t-on déjà des soupçons ; que faire ?

L'anxiété de Charles était affreuse. Aubri, plus maître de lui que les autres, répondit froidement :

— Le moyen est facile : maintenant que tout l'argent est en notre pouvoir, que Charles rentre dans la salle du bal, nous mettrons le feu à ce pavillon ; on croira facilement que les sacs ont été ensevelis sous les décombres, et quant à nous, nous saurons bien nous sauver.

Charles voulut s'opposer à ce projet infernal ; mais Aubri, décidé à tout pour échapper aux soupçons, reprit :

— Je n'ai pas envie d'aller aux galères pour te faire plaisir. Tu n'as pas le droit de commander ici ; c'est moi qui ai conduit l'entreprise. D'ailleurs, pour une vieille masure brûlée, cela ne vaut pas la peine d'avoir des scrupules... Allons ! prends un visage calme ; tu vois, je ne tremble pas. — Ni moi ! reprit Férou, qui avait déjà commencé à promener la flamme de sa lanterne sur les rideaux de la chambre.

L'exécution du moyen trouvé par Aubri commençait déjà. Charles, poussé par les épaules, fut obligé de sortir. Aubri et Férou, restés seuls, allumèrent en dix endroits le feu qui devait consumer le pavillon et ensevelir dans ses tourbillons de flamme la preuve du vol. Les complices pensèrent à se ménager une sortie par la ruelle obscure qui régnait le long des ateliers : il s'agissait de traverser la cour, d'arriver à un hangar, et d'enfoncer le volet d'une fenêtre basse, pour se trouver à quatre pieds de la rue.

Le vent, qui soufflait avec force, eut bientôt enveloppé d'un manteau de feu le pavillon où était située la caisse. Les cris des conviés à la noce n'avaient pu encore parvenir au dehors pour appeler du secours, que les poutres in-

candescentes roulaient déjà dans la cour de la manufacture. Charles, simulant un effroi qu'il n'éprouvait pas, jetait le désordre dans les salons, en guidant avec une fausse maladresse ceux qui voulaient travailler à éteindre l'incendie. Quant à Delaunay, il était trop occupé à veiller sur sa jeune femme évanouie, pour diriger le zèle des travailleurs.

Cependant la violence du vent poussait les brandons embrasés jusque sur les toits des ateliers, jusque dans les chambres de l'habitation du maître, et des bouffées de fumée, du milieu desquelles se dégageait une flamme rapide, menaçaient la manufacture d'une ruine générale. Aubri et Férou, effrayés du succès de leur crime, longeaient en silence le mur des ateliers, écoutant le bruit des pas qui se rapprochait, et craignant, à chaque instant, qu'un changement dans la route du vent ne vînt à éclairer l'obscur chemin qu'ils avaient pris pour sortir. Enfin, ils sont parvenus à gagner la salle basse par laquelle ils doivent sortir; ils prêtent l'oreille: aucun bruit ne se fait entendre dans la rue; tous les cris partent de l'intérieur des cours. Aubri ouvre le volet avec violence, se précipite dans la rue. Un bras vigoureux le saisit; c'est celui d'Eusèbe.

— Grâce! s'écrie le coupable en tombant à genoux. — Grâce, pourquoi? reprend Eusèbe qui ne le reconnaît pas encore.

De la ruelle obscure, où il attendait le retour de Toussaint Bontems, il n'avait entendu qu'un murmure de voix lointain et confus, que l'amant d'Eugénie prit, tout d'abord, pour l'expression bruyante de la joie des convives. Mais bientôt, du volet ouvert, il entendit des gémissemens, des clameurs sinistres; il leva les yeux: le ciel était en feu. Alors Eusèbe commença à comprendre qu'un crime avait

été commis, et comme celui qu'il venait de saisir au passage lui criait : Grâce! il ne tarda pas à deviner que l'incendiaire était en son pouvoir. Il le regarda :

— C'est vous, Aubri! dit-il; et d'où vient ce feu? qui l'a mis? vous peut-être?

Aubri continuait à râler son cri de grâce, en cherchant à s'échapper des mains de son ancien rival.

— Ah! scélérat! reprit celui-ci en le retenant avec force à la gorge, je t'avais bien dit que tu mourrais par moi; mais ce sera de la main du bourreau!

Des secours arrivèrent, mais il était trop tard; les courageux pompiers, en s'élançant au milieu des flammes, ne parvinrent qu'à sauver Eusèbe, qui, après avoir remis Aubri entre les mains des soldats accourus sur le théâtre de l'incendie, s'était précipité dans la manufacture embrasée, avec l'espoir de rencontrer Eugénie, de la rendre à la vie ou de mourir avec elle. Quand on le rapporta meurtri, couvert de blessures, madame Delaunay était dans les bras de son mari, et remerciait le vieux Toussaint de ses efforts pour la préserver des flammes.

Deux cadavres furent retrouvés le lendemain dans les décombres de la manufacture. Mademoiselle Élisa apprit sans trop de regrets qu'elle restait orpheline. Quant à Eugénie, elle eut des larmes pour ce malheureux frère, qui paya d'une mort horrible les erreurs de sa jeunesse. Charles Grandier et son complice Martial Férou n'existaient plus...

Le jour du jugement allait arriver pour Aubri. La reine de Persépolis, qui s'intéressait vivement au sort de l'incendiaire, parvint, avec une partie de l'argent du vol, à séduire le concierge de sa prison. Aubri échappa au supplice, et les deux amans, réunis sur une terre étrangère, jouirent en paix du fruit de leur complicité, jusqu'au jour

où l'architecte fut pendu sur la place du marché de New-York.

Les suites de cette journée révélèrent à M. Delaunay le sacrifice auquel Eugénie s'était condamnée en l'épousant. Le fabricant permit à sa femme de se retirer dans la pension de madame Verneuil pendant le procès qu'ils firent d'un commun accord, à l'effet d'obtenir la rupture juridique de leur mariage.

Dix-huit mois après cet événement, on vit s'élever à la place vide de la filature une petite maison à deux étages : c'est là qu'Eusèbe Marceau, Eugénie Grandier et le vieux Toussaint passent des jours paisibles, et que la prospérité de leur modeste commerce leur promet enfin un avenir aussi heureux, aussi calme que le passé a été, pour eux, agité et pénible. On lit sur l'enseigne de ce magasin : « Eusèbe Marceau, gendre d'Étienne Grandier. » C'est un dernier hommage que les amis du vieux fabricant ont voulu rendre à sa mémoire toujours respectée.

Ainsi finit la fabrique, comme disent les poètes espagnols : ce qui ne prouve rien contre le système de l'hérédité, mais ce qui confirme cette vérité banale : Tous les fils ne sont pas nés pour succéder à leur père.

FIN DE LA FABRIQUE.

LES DEUX ROIS.

Le despotisme affreux a d'affreux contrepoids.
Aux bords de l'Hellespont, un Tartare à sa voix
Trouve les volontés à plier toujours prêtres ;
D'un même pied il foule et les lois et les têtes ;
Les têtes et les lois tombent à son regard ;
Sa parole est du sang, son sceptre est un poignard :
Il règne ! Mais bientôt la populace armée
Proteste, en tourbillons de flamme et de fumée ;
Et pour lui, près du trône où d'autres vont s'asseoir,
Le bandeau du matin est le cordon du soir.

Louis Brault, ***Discours sur l'Esprit de corporation.***

I

LA MAIA.

> La terre retentit du cri d'*Allah!* des pas
> Dans l'ombre des vallons roulent avec fracas,
> De menaçantes voix s'appellent, se répondent
>
> LAMARTINE.

C'est fête au palais d'Oviedo. La reine Amagilde vient d'accorder, au péril de sa vie, un héritier à l'usurpateur du trône de Silo. Mauregat, oubliant que la trahison qui lui donna la couronne, peut aisément l'arracher de son front, arrête long-temps ses regards sur le berceau de son fils, et, dans ce frêle enfant où la vie entre à peine, il croit saluer une longue suite de rois. Des prières ont été ordonnées pour le rétablissement de la reine. La cloche de fer des moines de Tineo appelle les bénédictions du Dieu des chrétiens sur la chétive créature, qui ne fait entendre encore que de faibles vagissemens, tandis que des courriers montés à la mauresque, parés de leur veste de soie à grelots d'argent, et balançant dans l'air la noire et longue plume d'aigle qui surmonte fièrement leur toque de peau de daim, pressent du talon les adroites cavales, qui semblent plutôt glisser que courir, en descendant la montagne escarpée d'Auseba.

Ces courriers se rendent à Cordoue ; ils vont annoncer la

naissance du prince royal au puissant Abdal-Rahman, le grand calife, et demander grâce, au nom de leur maître, de la lenteur que met celui-ci à payer le double tribut d'or et de femmes, au prix duquel le vainqueur africain consent à ne pas étendre ses conquêtes au-delà des étroites limites du royaume d'Oviedo.

Abdal-Rahman sera touché des regrets de son tributaire, quand l'interprète, à genoux devant les coussins d'or et de velours où le monarque repose et sa tête courbée par la pensée, et son corps accablé des fatigues de la volupté autant que de celles de la guerre ; quand l'interprète, dis-je, sur un signal du calife, brisera le sceau royal, et lira tout ce que Mauregat a fait pour acquitter une dette qui date du règne de Froïla.

Il lui a fallu braver les révoltes, changer en calices de pierre les calices d'or de ses prêtres ; les églises chrétiennes ont été spoliées par des mains chrétiennes, pour enrichir les mosquées de Léon, de Cordoue et de Grenade ; les arbalétriers ont fait couler le sang du peuple, qui demandait à mourir, faute de pouvoir payer sa part du tribut. On a ravagé la moisson du cultivateur, enlevé les meilleures têtes des troupeaux du pâtre ; on a inventé de nouveaux instrumens de torture pour interroger les mères qui refusaient de livrer leurs filles aux baisers des courtisans d'Abdal-Rahman. La terre a été fouillée ; on est descendu dans les ravins les plus profonds des montagnes, pour retrouver les corps meurtris et défigurés des vierges qui avaient été marquées à l'avance pour les plaisirs du calife. Rien n'a été épargné par le roi d'Oviedo, ni soins, ni peines, ni crimes, pour conserver des rapports de paix et de bonne amitié avec un allié puissant.

Mauregat a bravé la haine de ses sujets, le mépris de ses voisins ; il a fait de la tyrannie par lâcheté, et cela

quand le peuple montagnard qu'il gouverne ne demandait que le cri de guerre de l'anubda, qui va de ville en ville recruter pour l'armée; quand les Asturiens, qui se rappellent encore la journée des cent mille, ne voulaient que voir flotter au vent la bannière de Pélage, pour effacer dans le sang du Maure le traité qui menace leur fortune et flétrit l'honneur de leurs filles.

Mauregat a méconnu la voix de son conseil, il a étouffé de nobles cris de vengeance et fait tomber les têtes qui se dressaient trop fières sous le joug avilissant du vainqueur.

Il dit tout cela dans sa royale supplique au calife d'Espagne, et demande encore quelques jours avant d'acquitter le tribut.

Abdal-Rahman, qui vient d'écouter avec indifférence, se relève avec lenteur, il sourit de pitié; mais personne ne le voit sourire; car toutes les têtes se sont courbées sur la mosaïque de la salle du trône, dès qu'on s'est aperçu que le maître voulait parler.

— J'accorde trois mois, dit-il, au prince d'Oviedo; avant ce temps, je jure que le jerrid du musulman ne sera pas lancé contre la faible cuirasse de l'infidèle qui veut conserver mon alliance; mais, ce terme passé, si le tribut n'est point acquitté, je jure aussi de faire si juste partage entre les miens de la province des Asturies, qu'il n'en restera pas une ligne à cultiver par des mains chrétiennes.

Le calife se tait, et l'ambassadeur de Mauregat, qui porte le nom de l'un des plus fameux compagnons de Pélage, se relève humblement, et sort à reculons, en baisant trois fois la terre.

C'est fête aussi dans la campagne d'Oviedo; mais ce n'est pas la naissance du prince royal que l'on célèbre; ce n'est pas pour rendre grâce à Dieu de l'heureuse déli-

vrance d'Amagilde, qu'une belle soirée de printemps vient de réunir, sur la pelouse qui s'étend devant la sombre entrée du couvent de Saint-Benoît tous ces hommes en vieux costume espagnol, avec le sagum de laine brune, dont la cape baissée laisse à découvert une longue chevelure noire, et toutes ces jeunes filles en robes de lin brodées à la ceinture d'une guirlande de fleurs naturelles. Elles courent et font voltiger leur voile blanc jeté sans art sur les branches de fer qui, fixées à leurs colliers d'acier, s'élèvent et se recourbent avec grâce au-dessus de leur tête, comme ferait un diadème renversé. Elles sont rieuses, et dansent sur la jeune herbe du premier mai, où la lune, tremblante au ciel, semble semer les paillettes de ses rayons d'argent. On dirait que les danseuses foulent des diamans sous leurs pieds nus, quand elles entourent d'un cercle de bras qui se balancent en mesure, et de pas qui vont et viennent à l'unisson, le trône champêtre de Florinde, la maïa choisie entre les plus belles du pays, et près de laquelle se tiennent, attentives à ses moindres ordres, douze jeunes filles qui pouvaient lui disputer le prix de la beauté.

C'est qu'elle est reine aussi, Florinde; avec le premier mai son règne a commencé, et, durant les trente jours de ce mois des fleurs, la fille du muletier Jaën reposera ses membres accoutumés aux rudes travaux du labour sur un lit de feuillage préparé par ses joyeuses compagnes. Elle commandera, et ses exigences les plus bizarres, ces singuliers caprices d'une imagination de jeune fille, qui participe à la fois de l'enfant et du démon, ne trouveront que des volontés toujours prêtes à les satisfaire. Pour elle, pendant un mois, plus de travail aux champs, plus de soins du ménage; ses douze filles d'honneur iront recueillir pour elle les fruits du chêne et de l'alcornoque. Elle sera juge

dans les débats d'amour; sa voix aura de la puissance dans les conseils de famille pour décider les mariages; on bénira son empire; car la maïa ne règne que pour faire des heureux; et, mieux partagée du sort que les puissances déchues, lorsque après trente jours elle abandonne son sceptre de fleurs, et descend de son trône embaumé du parfum des mousses odorantes, un reflet du bonhenr qu'elle a donné rayonne dans ses rêves, et lui apparaît jusqu'au dernier jour de sa vie comme un lumineux souvenir.

Florinde a dit : — Dansez! et les jeunes filles s'enlacent et tourbillonnent sur la pelouse, tandis que les assistans excitent par leurs cris de joie la ronde folle des jupes de lin qui s'arrondissent, gonflées par le vent. Aux deux côtés du trône de feuillage occupé par la maïa deux hommes se tiennent debout. Le plus âgé des deux, c'est Jaën, le père de Florinde; il s'appuie sur le bident, la fronde des anciens Espagnols, qui porte au bout de son manche de bois un fer recourbé en forme de croissant à deux pointes aiguës. L'autre garde du trône, c'est Bermude l'éperonnier. Il a revêtu pour ce jour de fête l'habit de combat de son aïeul; une cotte de cuir entoure son robuste corps; la mitre couvre sa chevelure, qui retombe en boucles sur une cuirasse de peau de buffle; ses jambes et ses pieds sont garnis de grèves, chaussures des vieux défenseurs de l'Hispanie. Il porte au bras gauche le bouclier de cuir rond de son aïeul, encore tout criblé des coups de lance et de hache qu'il reçut à la journée de Xérès. Dans sa main droite, Bermude agite le spatini, ce long glaive à deux tranchans qui s'est rouillé au clou de l'homazos paternel depuis le jour où Rodrigue, épouvanté de la défaite des siens, alla cacher sa honte dans les flots du Guadalquivir.

Les yeux du vieux muletier se lèvent souvent vers la

belle reine de mai, et son cœur de père bat d'orgueil ; car Florinde est non seulement la plus belle des filles d'Oviedo, mais c'est encore la plus sage et la meilleure. Le front grave de l'Espagnol se déride quand il voit sa Florinde jouir si gaiement, avec tant d'abandon et de naïveté, d'une puissance qui a souvent fait éclore une insupportable fierté dans l'âme de celles qui l'ont précédée sur ce trône éphémère.

Comme Jaën, Bermude regarde la maïa, et dans le cœur de l'éperonnier il y a aussi de l'orgueil ; c'est que Florinde est sa promise ; c'est que lorsque son règne de mai aura cessé, d'autres fêtes recommenceront pour elle ; et celles-là seront plus belles pour Bermude, car elles mettront en sa puissance de mari la douce vierge qui l'a préféré aux plus riches partis d'Oviedo.

Mais voilà qu'en même temps toutes les voix font silence, et que la ronde joyeuse s'arrête comme par enchantement. Un sentiment de terreur a surpris le rire sur tous les jeunes visages, et l'a effacé, comme le vent qui soulève la poussière efface en passant les caractères tracés sur le sable. Le front des hommes s'est chargé de rides, et leurs épais sourcils noirs se rapprochent avec l'expression d'une sombre inquiétude. Jaën le muletier a porté aussitôt la main sur la garde de sa vieille épée ; et Bermude, la tête penchée vers la terre, interroge les échos des rochers, qui se réveillent et lui renvoient le bruit lointain d'un pas lourd et mesuré, mêlé au son des hallebardes de fer qui se heurtent dans un mouvement égal et continu. Florinde, tremblante, promène du haut de son trône un regard craintif sur toutes ses compagnes, que la peur vient de réunir en troupeau, et qui se pressent autour de leurs mères, ainsi que font les oisillons quand la main terrible d'un enfant se glisse dans le nid d'une jeune couvée.

Les plus hardis d'entre les jeunes hommes de la fête se dispersent sur les chemins, ils descendent le versant de la montagne, et suivent des yeux la route lumineuse qu'un rayon de la lune trace dans l'obscurité ; puis ils viennent rapporter à leurs compagnons de plaisir que ce bruit qui a troublé leurs jeux est bien celui des hallebardiers de Mauregat, troupe insolente, dont la mission est de frapper sans pitié sur tout ce qui se refuse à payer les impôts que le tyran des Asturies exige de ses sujets.

Mais si le passage des hallebardiers dans la ville suffit pour glacer d'effroi les enfans, pour clouer la chanson aux lèvres d'une jeune fille et faire monter le sang au visage des pères, l'apparition de ses hommes d'armes dans la campagne ne semble présager aucun malheur pour ceux qui fêtent en famille le premier jour de mai. Sans doute que les hallebardiers se rendent à quelque expédition lointaine ; car il n'y a rien à faire pour eux ici ; ce n'est qu'un pauvre monastère, où des moines noirs défrichent à grand' peine un sol aride et pierreux, et passent incessamment de la prière au travail, et du travail à la prière ; ce ne sont que des artisans qui célèbrent entre eux la fête de la maïa, et contre lesquels la rigueur des édits de Mauregat n'a rien à réclamer. Ne voilà pas un an que Jaën et Bermude ont abandonné le tiers de leurs biens pour le tribut d'argent que lès Asturiens paient aux Maures ; enfin, il y a là plus d'une vierge qui peut se dire l'enfant unique de sa maison depuis que sa sœur bien-aimée a été désignée par le caprice du prince, pour augmenter le nombre des esclaves chrétiennes d'Abdal-Rahman.

— Ils ne feront que passer, dit un de ceux qui ont été à la découverte. — Ils ne viennent pas même de ce côté, reprend un autre qui, du haut du plateau de Saint-

Benoît, a vu les hallebardiers quitter le chemin éclairé par le jet de lumière.

A ces mots, toutes les craintives amies de Florinde secouent leur effroi et rappellent leur gaieté. La maïa se rassure sous son dôme de feuillage, les fronts se déplissent, et Bermude donne le signal du *bayles de los Titanes*, cette danse des Titans consacrée par les païens au plus terrible des dieux, le dieu inconnu, cette danse que les enfans de l'Espagne catholique conservent encore religieusement, après avoir noyé le culte dans une mer de feu et de sang.

Le *bayles* a commencé. C'est d'abord le chant grave et les pas mesurés d'un danseur qui élève de temps en temps ses bras vers le ciel, comme pour menacer le maître des dieux; puis le Titan appelle un autre Titan à son aide, et la mesure du chant devient plus pressée. Le second danseur excite de la voix et du geste les autres assistans, qui viennent, l'un après l'autre, enlacer leurs bras à la chaîne de bras que les Titans lui présentent; et chaque nouveau danseur, pressant de plus en plus la mesure de cette ronde, on n'entend plus bientôt qu'une succession rapide de cris sauvages, accompagnement infernal d'un tournoiement indiscontinu. Autour de ce bal des Encelades et des Briarées, les femmes se donnent la main et forment un cercle, qu'elles agrandissent de toute la longueur de leurs bras; alors le mouvement du centre se communique à la circonférence; une espèce de délire s'empare de toutes les têtes: et tandis que les hommes s'agitent et bondissent au milieu du cercle, comme des loups entourés d'une barrière de feu, les femmes essaient de fixer, avec le pied, les ombres des danseurs, qui s'allongent et se succèdent sur la pelouse, où l'astre de la nuit étend, en large nappe, le reflet velouté de ses rayons.

Cette folle joie, qui vient de succéder à un moment de crainte, va bientôt faire place à une terreur nouvelle ; et, pour celle-ci, il n'y aura plus de paroles rassurantes, ni de consolations possibles ; le nouveau chemin que les hallebardiers ont pris n'était qu'un détour qui rendait plus facile l'accès du plateau où s'est assis le monastère de Saint-Benoît.

Par l'étroit sentier qui monte sur la pelouse, on voit d'abord s'élever quelques fers de lance ; à mesure qu'ils grandissent, des têtes montrent leurs yeux luisans dans l'obscurité ; puis on aperçoit des cuirasses, et d'autres lances suivies d'autres têtes qui deviennent bientôt des corps entiers de hallebardiers, continuent cette marche silencieuse. Florinde et ses sujets sont frappés de stupeur ; car les hommes d'armes parvenus sur le sommet, font un mouvement de halte, comme s'ils avaient atteint le but de leur course nocturne. La compagnie, sur l'ordre de son chef, se sépare en deux lignes, qui s'étendent, se détournent, marchent de droite à gauche, et se rejoignent ensuite, en venant l'une vers l'autre, comme pour renfermer dans un carré de hallebardes les Asturiens étonnés et tremblans, mais qui ne devinent pas encore pourquoi cet appareil de guerre vient troubler la fête de leur maïa.

Un homme s'avance au milieu de ce carré de hallebardiers ; il ouvre son manteau, montre au peuple sa baguette d'ivoire, et prononce ces mots :

« De par sa gloire, Mauregat, roi de Léon et d'Oviedo,
» salut au peuple qui se courbe obéissant devant la loi ;
» malédiction au sujet rebelle ! Il est ordonné à Jaën, le
» muletier de la place Saint-Ferdinand, de remettre entre nos mains sa fille Florinde, appelée à l'honneur d'acquitter, pour sa part, le tribut de cent jeunes filles, consenti par notre glorieux prince, et qu'Abdal-Rahman,

» le grand-calife des Espagnes, réclame de notre fidé-
» lité. »

Le saïone se tait. Tous les hommes se regardent avec surprise et colère ; les jeunes filles font entendre de profonds sanglots. Pour Bermude et Jaën, ils ne se sont occupés qu'à secourir la maïa qui s'est évanouie à la lecture de cet arrêt.

— J'attends la réponse, dit le porteur d'édits, après un moment de silence ; et comme un sourd murmure bourdonne dans l'assemblée, et que les hommes indignés semblent se préparer à résister aux hallebardiers, ceux-ci, la pointe du fer en avant, resserrent leur bataillon carré, et menacent déjà d'ensanglanter la pelouse.

Florinde rouvre les yeux ; elle se souvient, et, tombant aux pieds de son père, elle s'écrie :

— La mort! la mort! et non pas l'esclavage chez l'infidèle!

Le vieil Espagnol sait bien qu'un coup de poignard est le seul refuge contre la volonté de Mauregat. Il regarde sa fille en pleurant, lui qui ne pleure jamais qu'au souvenir de la journée de Xérès! Mais c'est que Florinde est toute sa joie, sa gloire, son bonheur! Il a pris si bien soin d'elle, quand elle était petite! il l'a vue grandir avec tant d'orgueil! Sa richesse, son enfant est si enviée des voisins, qu'il n'y aurait pas assez de diamans dans les trésors d'Abdal-Rahman pour le payer de la perte de sa fille. S'il la donne à Bermude, c'est que les époux ne quitteront pas leur vieux père ; c'est qu'au retour de ses longues courses dans les montagnes, Jaën est bien sûr de trouver toujours là deux mains chéries pour essuyer la poussière de son front, deux beaux yeux pour le regarder avec amour, et la voix de son enfant pour lui chanter ces romanceros, qui disent la victoire des compagnons de Pélage, et dont les

vers énergiques ont un charme si doux dans la bouche de Florinde.

Il pense à tout cela en pleurant, le vieux muletier! Il pense à l'infamie dont la promise de Bermude est menacée; et comme la maïa, toujours agenouillée devant lui, embrasse ses pieds en demandant la mort, Jaën fait un effort sur lui-même, baise sa fille au front, et lui dit :

— Sois bénie de Dieu, qui va te recevoir pure, comme tu es bénie par ton père!

Alors il tire du fourreau son scrama, dont la lame brillante scintille déjà sur la poitrine de Florinde.

Bermude a vu le mouvement du muletier, et, oubliant que laisser vivre sa promise, c'est la jeter dans les bras du prince africain, il détourne le fer prêt à frapper la maïa, il arrache avec violence l'arme des mains tremblantes de Jaën, et dit :

— Ce n'est pas la tuer qu'il faut!... Mais faisons-lui un rempart de nos corps : les hommes d'armes n'oseront pas répandre tant de sang espagnol pour acquitter une dette qui nous déshonore.

Les hallebardiers, qui ont vu bien d'autres scènes de désespoir, et dont le cœur est encore mieux cuirassé contre les émotions, que leur poitrine n'est protégée contre les dards des ennemis, fondent à l'instant sur les défenseurs de Florinde.

Des cris de femmes blessées se mêlent aux imprécations qu'une résistance inutile arrache aux courageux amis de Jaën et de Bermude. Des bras robustes enlacent le corps de la maïa : elle est enlevée malgré ses cris; et ses ravisseurs se retirent en bon ordre, emmenant avec eux le vieux muletier désarmé, tandis que Bermude, frappé d'un coup de lance, est tombé sans connaissance sur l'herbe qu'il rougit de son sang.

II

LE CONSEIL.

Ils s'assemblèrent pour délibérer sur les besoins de la colonie : les jeunes hommes laissèrent la parole aux vieillards ; et ceux-ci la donnèrent au plus sage.

André Herpin.

Les amis de Bermude étanchent le sang qui coule de sa blessure ; deux jeunes filles détachent, en soupirant, le voile qui faisait leur plus belle parure, et l'offrent au blessé pour panser son bras mutilé et lui servir d'écharpe ; on soulève avec précaution le fiancé de Florinde, et deux d'entre les plus forts chargent leurs épaules du corps pesant de l'éperonnier.

Il voit, il entend tout ; et l'on dirait cependant qu'il est étranger aux soins qu'on lui prodigue ; il n'a pas un mot de reconnaissance pour ceux qui s'empressent autour de lui. Toutes ses pensées sont pour Jaën et pour la maïa ; il soupire en songeant au double bien qu'il vient de perdre : au muletier qui lui avait continué l'amour d'un père qui n'existe plus, à Florinde qui devait lui apprendre ce que c'est que l'amour d'une femme.

Porté par ses amis, Bermude est suivi de la foule, qui cherche, en descendant du côté de la ville, à distinguer encore les ombres des hommes d'armes, quand le bruit de leurs pas s'est éteint depuis long-temps dans le murmure du vent, et dans le roulement des eaux précipitées sur la pente ardue des rochers de la Dève.

Aux portes d'Oviedo, la triste assemblée se sépare. Les mères ont peur pour leurs enfans d'une nouvelle rencontre e hallebardiers ; quelques hommes osent seuls ramener

l'éperonnier jusque dans l'homazos, où Jaën et Florinde n'attendront plus le retour de leur ami.

On allume la torche de bois résineux, et Bermude, qui sent que sa blessure n'est pas dangereuse, invite ses amis à s'asseoir avec lui sur le banc de bois qui règne autour de la chambre principale de l'habitation du muletier.

— Amis et voisins, leur dit-il, ce n'est pas seulement au malheur qui me frappe aujourd'hui que je dois les mouvemens d'indignation dont mon cœur est agité ; plus d'une fois déjà vous m'avez vu pâlir de colère à la pensée de l'infâme tribut que nos rois humiliés consentent à payer aux vainqueurs de Rodrigue ; plus d'une fois aussi nos mains se sont pressées en silence, et nous avons cherché du regard l'épée de nos pères suspendue au-dessus de la forge, quand les sons éclatans de la trompette mauresque nous disaient que Mauregat parcourait les rues, entouré de ses gardingis africain, troupe mercenaire appelée par la peur auprès du prince d'Oviedo, et que le calife d'Espagne lui vend bien moins pour garder sa personne royale que pour ajouter une honte nouvelle à toutes les hontes qui pèsent déjà sur nous.

— Mort et sang ! interrompt le plus jeune des amis de Bermude ; il faut venger Florinde ! il faut chasser la garde étrangère !

— Il faut écouter la voix de la prudence, dit un vieillard, si nous ne voulons pas voir encore de nouveaux malheurs fondre sur nous, si nous voulons qu'il reste une fille à nos femmes, un fils pour être notre consolation dans nos vieux jours, si nous tenons enfin à conserver à nos enfans une faible portion de l'héritage de nos pères !

Et comme le bouillant interrupteur regarde le sage vieillard d'un air de défiance et de mépris, celui-ci reprend avec chaleur :

— Sais-tu bien, jeune homme, que pour mépriser mes discours, il faut avoir oublié que je suis ce même Hugo qui souleva jadis deux provinces, et arracha de sa main l'étendard des Maures sur le rempart d'Astorga, pour le remplacer par la bannière d'Alphonse le Catholique? Sais-tu bien que j'ai donné plus de gouttes de sang pour la liberté de mon pays, que tu n'as balbutié de paroles de rage en faveur de cette cause perdue? Garde ton cri de guerre, enfant, pour les champs de bataille, ton superbe mépris pour l'heure où ton capitaine te dira : — Voilà les musulmans; c'est là qu'il faut mourir! et n'insulte pas, par tes regards et ton sourire, celui qui n'a plus de place sur son corps où l'infidèle puisse frapper sans rouvrir une ancienne blessure, sans rencontrer une vieille cicatrice.

Un murmure approbateur accueille les paroles du vieil Hugo. Le jeune homme baisse la tête en signe de confusion : — Je confesse mes torts, dit-il. Et l'autre répond : — Je te pardonne, car il y a dans ton cœur de nobles sentimens; mais c'est à notre expérience de les diriger; à ton âge, on est homme d'action : laisse donc parler ceux qui ont reçu du ciel le froid courage si nécessaire aux libérations; on te demandera ton bras quand il s'agira de combattre; ici, nous n'avons besoin que des conseils de la sagesse. Parle, Bermude, car j'ai lu dans tes yeux que tu voulais nous proposer un moyen de délivrance pour Florinde et son père; parle, et si le ciel t'a bien inspiré, je le sentirai aux battemens de mon cœur, qui me diront de suivre ton exemple et de partager tes périls.

— Nous les partagerons avec vous, répètent tous les amis de Bermude; et celui-ci reprend la parole :

— Si je ne sentais que la mesure du mal est comblée que parce que le malheur déborde sur moi et vient d'engloutir toutes mes espérances, je ne mériterais pas, mes amis,

que vous prissiez intérêt à ma cause; je me chargerais seul du soin de la venger; et si Dieu, qui refuse quelquefois le secours de sa puissance aux plus courageuses entreprises, me retirait son appui, j'aurais bientôt fait dire de moi : — Bermude l'éperonnier est mort noblement pour l'honneur de sa fiancée et pour la délivrance de son père d'adoption. Mais c'est de vos filles, mes voisins! c'est de nos sœurs, mes jeunes amis! qu'il s'agit en ce jour. Les arracher par la violence aux mains des soldats de Mauregat, vous l'avez vu, c'est impossible; les retenir chez nous et braver les édits, nous ne le pouvons pas davantage : pour quelques familles courageuses qui ne craindraient pas de s'éteindre avec l'incendie de leurs maisons, bien d'autres familles, tout en approuvant notre révolte, refuseraient de participer à cette résistance dangereuse; l'habitude de l'obéissance a détruit le courage moral; la terreur règne parmi le peuple, et nos ennemis disposent de toutes les forces :

— Que faut-il faire alors? demande l'un des assistans.

— Écoutez! silence! reprennent les autres.

Bermude continue.

— Ce qu'il faut! c'est qu'une voix forte s'élève pour nous dans ce palais, où la naissance du prince royal a donné depuis deux jours accès au peuple; il faut qu'au pied du lit de la reine Amagilde, un artisan, moi Bermude, accompagné de mes parens, de mes amis, je déroule sans peur le tableau de nos misères, de nos angoisses, et que, sans accuser Mauregat, car je veux tuer la tyrannie et non pas le tyran, je le fasse rougir de sa lâcheté. Il faut que je ramène dans son cœur ce noble orgueil espagnol qui fait battre les nôtres; il faut enfin que, bien certain de nos courages, confiant dans notre volonté de repousser par les armes les prétentions du calife de Cordoue, le roi d'Oviedo

s'indigne de son nom de prince tributaire, qu'il s'anime de notre enthousiasme national, et, fort de la force du peuple, qu'il déchire le pacte de Froïla, en nous disant : — Je vous rends vos sœurs, vos filles, vos fiancées; rendez-moi votre amour, et que Dieu me soit en aide!

A ce noble discours, tous les amis de l'éperonnier se lèvent spontanément, et viennent presser la main que le fer des hallebardiers a épargnée. Hugo, le vieux soldat d'Alphonse le Catholique, laisse tomber une larme de ses paupières flétries par l'âge, et dit d'une voix émue :

— Demain nous te suivrons au palais, et tu parleras en notre nom. — Songez bien, dit Bermude, que cette démarche audacieuse peut attirer sur nous et sur les nôtres une terrible persécution; que ceux d'entre vous qui la redoutent se dispensent de m'accompagner; mais, dussé-je m'y rendre seul, j'irai, mes amis, et Dieu qui m'inspire ne m'abandonnera pas.

D'une seule voix, les assistans répondent : — Nous irons avec toi. Puis on se sépare; car la nuit a déjà parcouru les deux tiers de sa route, et l'on doit se réunir chez Bermude aux premiers rayons du jour.

Le voilà seul; il rêve, et ce n'est pas son discours de demain qu'il prépare; l'inspiration lui viendra au moment du danger : il interrogera son cœur et se trouvera assez éloquent; car il n'aura qu'à raconter les faits pour rencontrer des expressions hardies et ces mouvemens de langage qui provoquent la terreur et les larmes. Il rêve, ai-je dit; c'est à Florinde absente, à Florinde qu'une force brutale vient de réunir aux autres vierges qui attendent au fond d'une prison l'heure où l'on doit les livrer à l'escorte envoyée par Abdal-Rahman; et il pouvait laisser mourir sa fiancée! et Jaën, prisonnier, le maudit peut-être de sa cruelle pitié! Ces pensées allument son

sang; la fièvre parcourt ses veines; il lui semble, aux poignantes souffrances qu'il éprouve, qu'un fer de lance fouille encore sa blessure.

Cependant il faut que Bermude repose; le jour n'est pas encore venu, et la torche de résine charbonne, se noircit, et ne jette plus, au milieu de son épaisse fumée, que des bouffées de flammes qui allongent en ombres gigantesques tous les meubles de la chambre, pour les ensevelir ensuite dans une profonde obscurité.

Au dernier éclat de lumière, Bermude ferme les yeux; il va dormir, quand de légers coups frappés à la porte éveillent son attention; il prête l'oreille pour entendre résonner les armes de ceux qui viennent le chercher; car il ne doute pas qu'on en veuille à sa liberté. On frappe encore, et plus haut cette fois, mais non pas à coups redoublés, comme lorsqu'il s'agit de faire ouvrir une porte de par sa gloire le tyran Mauregat. L'éperonnier, qui redoute la trahison pour son projet du lendemain, saisit à tâtons une épée, et va entr'ouvrir avec précaution le volet de bois qui donne sur la rue.

— Qui est là? dit-il. — Moi, répond une voix connue : c'est celle de Fray Ambrosio, le moine confesseur de Florinde. — Cesse de gémir, mon fils, dit le pieux mendiant quand Bermude l'eut fait entrer dans la sombre habitation du muletier; je viens t'apporter des paroles de consolation, car j'ai su tes souffrances; rassure-toi donc, Bermude; si ma pénitente est perdue pour toi, du moins elle ne sera pas souillée par le contact de l'infidèle. Les portes de la maison du Seigneur se sont ouvertes aux cris de la vierge qu'on destinait à l'esclavage. Dieu a prêté sa force à Florinde pour échapper aux mains des hallebardiers; ta fiancée est parvenue jusqu'au pied de l'autel : elle a réclamé le droit d'asile, et ses ravisseurs se

sont arrêtés frappés de terreur devant le crucifix qu'un faible prêtre opposait à leurs armes.

C'est à peine si Bermude ose croire aux paroles de celui qui se nourrit du pain de la vérité ; il faut que, par deux fois, Fray Ambrosio lui répète comment, à la dernière heure de la prière du soir, Florinde, qui fuyait des hommes d'armes attachés à ses pas, trouva la grande porte du couvent de Saint-Basile ouverte sur son passage, et se précipita dans le sanctuaire en s'écriant : Asile et Jésus !

Les hallebardiers, qui marchent à deux pieds dans le crime, ont reculé devant le sacrilége, et le saïone qui les guidait a courbé les genoux sur le pavé de la rue, quand le moine officiant a cité la charte scellée du sceau royal, par laquelle est octroyé droit d'asile au monastère des frères Basiliens.

— Que le Seigneur soit loué ! dit Bermude ; et vous aussi, mon père ; car le baume que vous venez de répandre sur ma plaie a guéri en même temps une blessure plus profonde. Les souffrances du corps ne sont plus rien quand le cœur a fini de saigner. Dites à Florinde que, si Dieu ne l'a pas destinée de tout temps à la vie du cloître, elle pourra bientôt revoir le toit paternel, où l'attendra son époux, puisque avant deux jours j'aurai fait rompre le pacte honteux qui nous soumet à la puissance du calife. — Pauvre jeune homme ! reprend le moine en jetant un regard de compassion sur le fiancé de la maïa ; l'excès du malheur t'a ravi la raison... Que pourras-tu contre la volonté de Mauregat ? — Eh ! que pouvait Florinde elle-même pour se soustraire à ses ravisseurs ? répliqua vivement l'éperonnier ; celui qui l'a sauvée me protégera aussi, mon père ! — Le ciel me garde de vouloir ébranler ta foi, mon fils ! mais si tu dois lutter face

à face avec le roi d'Oviedo, n'oublie pas de te preparer à paraître au tribunal de Dieu.

A ces mots, l'Asturien s'agenouille devant le moine, il confesse ses péchés, reçoit l'absolution, et dit :

— Merci, mon père ; à présent je me sens plus fort.

Durant cette scène, les ténèbres de la nuit se sont dissipées, et les premières lueurs du jour, glissant par les joints mal fermés du volet et de la porte, éclairent dans la vaste chambre un jeune homme à genoux et baisant la robe de moine d'un vieillard qui prie avec ferveur en étendant les mains sur la tête courbée de son pénitent.

Enfin Bermude se relève ; et Fray Ambrosio, qui s'est fait expliquer le projet du courageux fiancé, lui dit en le quittant :

— Je vais reporter tes paroles à Florinde et prier pour toi.

Aucun des amis de Bermude ne manque au rendez-vous ; mais plusieurs d'entre eux sont venus avec défiance ; ils ont appris que Florinde avait trouvé un refuge dans le chœur du monastère, et ils se disent en pensant à l'éperonnier : — Le même zèle ne l'enflammera pas aujourd'hui qu'il n'est plus soutenu par le besoin de sauver sa fiancée ; il fallait à son courage l'aiguillon de la vengeance. Bermude n'a plus rien à craindre pour Florinde ; il ne se rappellera pas qu'il s'agit aussi du danger de perdre nos sœurs et nos filles.

Ils parlent ainsi en se rendant chez Bermude ; mais leurs doutes sont bientôt dissipés, quand ils entendent celui-ci se plaindre de leur lenteur, annoncer la délivrance presque miraculeuse de la maïa, et dire :

— C'est mieux qu'un droit d'asile qu'il nous faut, mes amis ; la protection des autels ne peut guère en sauver qu'une, et c'est la cause de toutes que nous avons à dé-

fendre. Le moment est venu de parler. Que ceux qui ont préparé leur courage viennent avec moi, et dans deux heures nous saurons si je dois vraiment me réjouir du bonheur de Florinde.

Ces paroles, prononcées avec l'accent d'une ferme résolution, suffiraient pour détruire toute défiance, s'il pouvait en exister encore parmi les compagnons de Bermude; elles seraient de nature à donner du courage aux plus timides; mais il n'y a là que des hommes décidés à tout braver pour obtenir l'abolition du tribut.

On n'attend plus que deux personnes pour partir : c'est le sage Hugo et le bouillant jeune homme qui a insulté, la veille, à la prudence du vieux soldat d'Alphonse le Catholique. Ils arrivent enfin; et c'est un noble et touchant spectacle qu'ils offrent aux témoins de leur querelle d'hier : Hugo, appuyé sur le bras du jeune homme, lui parle avec chaleur; et, tout en écoutant avec respect celui qui a vécu plus d'un âge d'homme, le guide ralentit son pas pour reposer la marche pénible du vieillard.

On se compte. Hugo donne à Bermude le signal du départ, et la courageuse députation prend le chemin du palais de Mauregat.

III

LA HARANGUE.

> L'excellence en férocité consiste à jouer avec sa victime, et ce qu'il y a de plus exécrable monde, ce sont les bouffonneries des tyrans. On m'invita avec une douceur hypocrite à parler sans me gêner, et voici comment je m'y pris pour divertir mes juges.
>
> LEMONTEY. — *Le Jardinier de Samos.*

Les supplians ont franchi la première porte du palais, où veille nuit et jour un détachement de la garde étrangère, avec ses armes étincelantes au soleil, et menaçantes dans l'obscurité de la nuit. Ces hommes, rempart de fer qui s'élève entre le monarque et ses sujets, et contre lequel l'amour du peuple est venu se briser, regardent passer avec mépris la foule qui va depuis trois jours saluer chaque matin la mère du prince royal. Ils s'étonnent de ne pas avoir reçu encore l'ordre de repousser cette populace et d'écraser sous les fers de leurs cavales les pieds nus de l'artisan qui foulent les riches tapis d'Asie, présens que le calife d'Espagne envoie à son tributaire en échange du sang des hommes et de l'honneur des vierges.

Mais le peuple rend mépris pour mépris aux gardiens comme aux maîtres du palais : s'il va se prosterner devant Amagilde, ce n'est pas pour acquitter un devoir, mais pour satisfaire à un mouvement de curiosité ; il est bien aise de saisir les empreintes de la souffrance sur le visage d'une reine, afin de se dire : — Ce n'est qu'une femme aussi. Il se sent plus fort en voyant ce que c'est

qu'un roi au maillot. Le forgeron compare les membres délicats du nouveau-né avec ses bras robustes; il pense que la monarchie n'est, après tout, qu'un faible enfant, et qu'un léger effort suffirait pour le tuer.

Parvenus au seuil de l'appartement de la reine, Bermude et ses compagnons laissent passer ceux même qui sont arrivés après eux; c'est que la députation n'est pas pressée comme les autres de jeter un regard sur le lit royal pour s'en retourner bien vite à son ouvrage : le fiancé de la maïa a mieux à faire ici qu'à satisfaire une vaine curiosité. Enfin la foule a fini de passer; le tour de Bermude est arrivé : il marche en avant de ses amis avec du respect dans le regard et de la confiance dans le cœur.

D'amples rideaux de soie à franges d'or protégent l'appartement contre l'éclat du jour, et de larges miroirs d'acier poli coupent par intervalles égaux la riche tenture qui court en festons le long de la chambre à coucher de la reine. Une balustrade de fer ciselé en arabesques oppose sa barrière aux flots des curieux, et isole le vaste lit, où l'on parvient par trois marches recouvertes d'un épais et chaud tapis de Tolède. Sur la dernière marche de l'estrade, Alphonse, le fils de Mauregat, repose dans son berceau. Un pliant est auprès du lit d'Amagilde; celle qui occupe ce siége porte fièrement la tête et répond légèrement à la reine, comme pour prouver au peuple qu'à la cour de Mauregat la favorite du maître a le droit de parler plus haut que celle qui donne de légitimes héritiers au trône des Asturies. Cette femme, pâle et presque sans voix, qui n'a qu'un triste regard pour répondre à ceux qui viennent la féliciter sur sa délivrance, c'est Amagilde, la femme de Mauregat. Cette autre femme, qui daigne à peine regarder le peuple et répondre à sa souveraine, c'est Placidie, la maîtresse du tyran d'Oviedo.

Bermude fléchit le genou, ses compagnons imitent son mouvement, et l'éperonnier commence :

— Reine, en déposant à vos pieds les vœux de l'ouvrier pour votre rétablissement prochain et le bonheur du prince que vous nous avez donné, le député des métiers vient aussi vous parler des misères du peuple ; il vient demander justice au nom de cent familles que l'on prive tous les ans de leurs enfans les plus chers ; il vient vous dire enfin comment le sang coule dans les rues, parce que nos cris de pitié et de miséricorde ne peuvent être compris par des soldats qui ne parlent pas la même langue que nous, et qui s'opposent par le fer et par le feu à ce que nos justes plaintes parviennent jusqu'au pied du trône.

A ce hardi début, la reine attache un regard étonné sur l'orateur ; Placidie jette un cri d'indignation, et les hommes d'armes qui gardent les portes de l'appartement se précipitent sur Bermude, pour l'entraîner loin d'Amagilde :

— O reine ! s'écrie-t-il, écoutez-moi ; que des paroles de vérité retentissent au moins une fois dans ce palais accoutumé à n'entendre que la voix du mensonge ; laissez-moi accomplir jusqu'au bout ma sainte mission, et puis après vous me ferez tuer, si j'ai dit quelque chose que je ne puisse prouver. — Laissez-le parler, reprend le vieil Hugo, et nous mourrons ensuite avec lui, si c'est un crime à vos yeux que d'offrir notre sang pour venger notre honneur ! — Oui, reine, continue Bermude en s'attachant à la balustrade d'où les gantelets de fer cherchent à l'arracher ; c'est notre sang que nous venons offrir à votre époux ; c'est le droit de sortir victorieux d'une guerre contre Abdal-Rahman que nous réclamons de sa justice !

Placidie, effrayée de ces paroles, fuit par une porte

dérobée, emportant avec elle l'enfant royal au berceau. Amagilde se soulève, elle s'appuie péniblement sur les oreillers de soie qui l'entourent, et dit à ses gardes :

— Éloignez-vous, je ne crains pas la colère du peuple ; il n'a pas à se plaindre de moi... Que cet homme parle ; nous pouvons nous entendre, puique je gémis comme lui du tribut qu'on impose à mes sujets.

Amagilde étend la main vers Bermude, comme pour lui dire : Toi et les tiens, je vous prends sous ma protection royale. Les gardes s'éloignent, et l'éperonnier va continuer sa harangue, lorsque les portières de l'appartement sont relevées avec bruit. Les capitaines des gardes et tous les officiers du palais entrent précipitamment, et viennent se ranger sur deux lignes pour livrer passage à Mauregat.

Il paraît, le corps à demi penché, la tête insolemment renversée, et s'appuyant d'une main sur l'épaule du chef de ses gardingis. Un sourire de pitié erre sur ses lèvres : il promène son regard sur les membres tremblans de la députation du peuple : on dirait, à le voir les regarder ainsi, qu'il compte combien de têtes cette journée va rendre à l'exécuteur de sa justice. Tous les compagnons de Bermude sont frappés de stupeur, tous, excepté Hugo, qui a trop bien vécu pour avoir peur de mourir. L'éperonnier non plus ne tremble pas : il s'incline avec respect devant son roi ; mais son attitude est sans bassesse ; il y a, au contraire, une si noble fermeté dans ses regards, qu'en éclair de courroux passe dans les yeux de Mauregat ; il s'étonne ; car la terreur populaire ne l'a pas accoutumé à rencontrer des visages calmes devant l'expression de sa toute-puissance. Amagilde, qui sait que le tyran d'Oviedo brise sans pitié tout ce qui lui résiste, s'écrie de son lit de douleur :

— Grâce pour cet homme ! il ne m'a pas offensée ! — Et qui vous dit, madame, reprend Mauregat en continuant son sourire de dédain, que j'en veuille aux jours de ces nobles élus de mon peuple ? Ils ont, m'a-t-on dit, d'humbles remontrances à m'adresser, de sages avis à donner à la couronne ; béni soit le Seigneur qui m'envoie des conseillers si bien instruits des intérêts de l'État ! ils n'auront pas perdu leurs pas, je vous en donne ma royale parole ; car je veux les recevoir dans mon palais avec toutes les marques de respect que l'on doit à des députés de si haute importance.

Les courtisans regardent Mauregat avec surprise ; car le tyran les a depuis long-temps habitués à d'inconcevables caprices ; ils croient un instant que leur maître veut écouter sérieusement la harangue de l'artisan. Mais Mauregat parle bas à l'oreille de son chef des gardes ; deux pages sortent de l'appartement. L'ordre du roi passe alors de bouche en bouche, et peu s'en faut qu'oubliant ce qu'ils doivent de respect à la reine, les nobles seigneurs ne rient à gorge déployée du projet bouffon que le prince des Asturies vient d'imaginer.

Amagilde encore une fois invoque la clémence de son époux en faveur de l'audacieux Bermude, et Mauregat répond :

— Ne craignez rien pour eux, madame, je vous le répète ; ils seront écoutés par le roi d'Oviedo avec tout l'intérêt que mérite la cause qu'ils viennent plaider ici. Déjà, pour les entendre, j'ai quitté la salle des festins ; mais comme il serait imprudent de fatiguer votre gloire des hautes discussions qui vont s'engager entre l'orateur et le prince, que la députation me suive, elle trouvera sur le trône des Asturies un monarque digne de peser dans sa sagesse le mérite des paroles de l'envoyé des métiers.

Le roi s'éloigne avec sa suite, et Bermude, accompagné de ses amis, marche entouré de gardes. Amagilde, en voyant partir les courageux députés, fait tout bas des vœux pour qu'ils sortent vivans de ce palais.

— Je ne crois pas à sa clémence, dit Hugo, notre dernier jour est venu. — Qu'importe? répond Bermude; je ne mourrai pas sans avoir parlé.

Une heure se passe avant que l'éperonnier soit introduit dans le salon de parade ; enfin il peut entrer ; et la tapisserie, en se levant devant les députés, leur laisse apercevoir une vaste table dont Mauregat occupe la première place, et que vingt courtisans, éblouissans d'or et chargés de broderie, entourent en présentant leurs coupes d'argent ciselées à l'échanson qui leur verse tour à tour d'enivrantes liqueurs. L'éperonnier s'avance vers Mauregat. — Parlez au roi, dit celui-ci ; et il montre à l'orateur, dans un angle du salon, un jeune homme pâle, maigre, couvert de haillons, accroupi sur des carreaux de velours, et qui tient à la main un bâton de bois blanc en guise de sceptre.

Bermude, Hugo, tous leurs amis, ont reconnu, dans ce simulacre du roi, Aurèle, le gardeur de chèvres, ce pauvre fou d'amour qui n'avait pas de pain à donner à son Elvige, et qui lui parlait de la faire asseoir sur un trône. Elvige riait de ses promesses, et lui disait : Je t'accepterai pour époux le jour de ton couronnement. Ce jour a lui pour Aurèle ; son esprit égaré lui a fait voir toutes les pompes d'un sacre ; il a donné des audiences sur le coin d'une roche aux enfans du pays qui s'amusaient de sa folie ; enfin, le monarque imaginaire est venu dire à Elvige : Je suis roi. Mais ce jour-là celle qu'il voulait faire reine épousait le fermier dont Aurèle gardait les troupeaux. Depuis cet événement, le pauvre fou parcourt

les rues d'Oviedo les pieds nus avec des plumes d'aigle sur la tête, et il dit au peuple : Saluez-moi, car je suis le légitime successeur de Pélage. On rit, et on lui fait même l'aumône de quelques glands ou d'un verre de cidre ; puis, quand la nuit vient, Aurèle va se coucher devant la porte du palais, en attendant que l'usurpateur Mauregat lui cède le lit royal, où il espère bien dormir un jour.

Bermude comprend aussitôt le joyeux spectacle que le tyran a voulu se donner pour égayer son orgie. L'insulte cruelle qu'on lui fait ne l'émeut pas, car il faudra bien toujours que Mauregat l'entende. — Acceptons, dit-il à ses amis, le roi qu'on nous donne ; que ce soit à celui-ci ou à l'autre que nos plaintes s'adressent, elles ne seront pas perdues, je vous en réponds. — Alors, s'inclinant devant Aurèle, qui reçoit les hommages avec une dignité comique, mêlée d'inquiétude, l'éperonnier commence sa harangue :

— Salut, roi d'Oviedo ! toi qui nous promis justice et protection, salut ! Ton peuple, qui avait placé sa confiance en toi, vient aujourd'hui, par ma voix, réclamer l'exécution de tes royales promesses. Tu nous avais dit, en montant sur le trône, que tu ne voulais t'entourer que de l'amour de tes sujets, et ce sont des musulmans qui gardent ta personne ; tu nous avais dit que ton règne ferait notre joie, et tous les ans, depuis que tu gouvernes, on enlève nos sœurs, on torture la mère qui te refuse ses filles, on brûle nos moissons, on détruit nos demeures ; tes prisons regorgent de ceux qui ne peuvent payer les impôts dont nous sommes accablés, et la faim nous décime. Roi d'Oviedo, héritier de Pélage, tes courtisans te trompent quand ils disent que nos plaintes sont des injures pour toi. Non, nous ne t'accusons pas du mal que nous souffrons ; nous n'accusons que ceux qui t'entourent, et qui

te cachent sans doute combien nous sommes malheureux.

Aurèle, effrayé, se couvre le visage et se fait tout petit dans son coin. Les courtisans, indignés, s'apprêtent à punir l'insolent qui tient un pareil langage; mais Mauregat, élevant sa coupe, dit : A boire! Et Bermude reprend la parole.

— Ce ne sont point des menaces, mais des prières que nous venons t'adresser. Sur la foi de ceux qui profitent de notre abaissement, tu nous accuses sans doute d'avoir perdu cette énergie qui fit triompher nos pères de l'invasion des Arabes ; détrompe-toi ; le peuple des Asturies ne demande qu'un cri de guerre pour ajouter de nouvelles provinces à celles que le courage d'Alphonse le Catholique replaça sous la protection de l'église chrétienne ; dis-nous de combattre, dis-nous de mourir, et nous aurons bientôt prouvé à tes ennemis, comme aux nôtres, que le vieux sang espagnol ne s'est pas figé en passant dans nos veines. Montre-nous du doigt le chemin de Cordoue, et nous quittons aussitôt nos forges, nos ateliers ; ceux d'entre nous qui manqueront d'armes saperont avec leurs lourds marteaux les fragiles fondemens du trône des califes, et nous te préparerons avant peu une entrée triomphale dans les états d'Abdal-Rahman. Oui, roi d'Oviedo, le peuple tout entier veut ta gloire, parce que c'est aussi la sienne ; il te fera puissant, si tu t'appuies sur lui ; ton bonheur est son vœu : ne sois donc pas cruel envers toi-même. Ils rendent les rois forts, ceux qui sentent comme nous l'amour de leur pays et la haine de l'étranger. Assez de larmes ont coulé ; assez de sang a été inutilement répandu pour satisfaire aux exigences du Maure. Rends-nous nos fiancées, refuse le tribut, et laisse-nous le soin de répondre à ceux qui viendront le réclamer.

— Oh! je le veux, répond Aurèle; car ce n'est pas moi qui ai fait tout ce mal. Puis, se levant avec précipitation, le pauvre fou court s'agenouiller devant Mauregat, et lui dit :

— Garde ma couronne, toi qui règnes à ma place ; mais écoute la voix de Bermude; il dit vrai : le pauvre peuple souffre bien. J'ai vu pleurer de désespoir ceux qui partageaient leur pain noir avec moi.—C'est bien, dit Mauregat en souriant; puisque tu me laisses la puissance, je prends acte de ton abdication, et je vais faire voir à ces nobles députés si je sais comment on récompense de si sages conseils ; ils auront ma réponse avant une heure.

Chacun des gardes s'empare d'un compagnon de Bermude, et le fait sortir de la salle du banquet. Aurèle va les suivre, quand Mauregat le rappelle.

— Roi d'Oviedo, lui dit-il, si tu avais su te comporter plus noblement, je t'aurais fait boire dans la coupe royale; mais tu t'es mis à mes pieds, tu m'as gratté les genoux comme fait un chien ; voilà ta récompense pour avoir si mal joué le roi ; et il lui lance un os au visage ; le fou s'empresse de le ramasser, et le ronge à belles dents.

Mauregat a promis à la reine de respecter les jours des députés du peuple, il tiendra sa promessse. L'éperonnier et ses amis, escortés de la garde, descendent sains et saufs l'escalier du palais ; mais, arrivés dans la cour où la foule les attend, des aides de l'exécuteur de la justice entourent Bermude, ils le renversent, et lui clouent les mains sur le pavé. La populace pousse un cri d'horreur. Alors les soldats s'avancent, et forment avec leurs armes un rempart menaçant autour de l'audacieux orateur. Un homme vient, les bras nus, portant un lourd brasier où rougissent des pointes de fer ; il saisit aux cheveux la victime, et trace sur son front avec le fer brûlant les initiales de ces

mots : Député des métiers, et s'écrie, en montrant au peuple l'instrument du supplice : — Voilà comme sa gloire le roi Mauregat fait grâce à ceux qui l'offensent.

Le bourreau se retire ; avec lui s'éloignent les soldats, laissant Bermude étendu sur le pavé. Ses compagnons, pâles de colère et d'effroi, viennent essuyer le sang qui ruisselle sur son visage : — Amis, dit le martyr, ne me plaignez pas si Mauregat vient de me faire marquer au front ; c'est afin que vous puissiez reconnaître partout votre vengeur.

Il s'est relevé péniblement, et le vieil Hugo, qui a soutenu avec courage cet affreux spectacle, presse de sa main débile la main de son ami, en lui disant :

— Je suis bien vieux ; mais je ne crains plus de mourir avant d'avoir vu le tyran descendre de son trône.

La foule s'ouvre sur le passage de la députation des métiers, et l'on entend de sourds murmures de révolte parcourir toutes les rues où Bermude vient montrer son front sanglant et brûlé. Un homme marche à côté de l'éperonnier, c'est Aurèle ; c'est toujours ce pauvre fou qui se croit le roi des Asturies, et qui demande pardon à son peuple de n'avoir pas eu la force d'arracher le sceptre royal des mains de Mauregat. Il suit les compagnons de l'orateur jusque dans l'atelier d'un forgeron, où ceux-ci se sont arrêtés ; et comme on raconte encore une fois ce qui vient de se passer au palais, Aurèle pleure sur sa lâcheté ; et Bermude, qui l'écoute, laisse tomber un regard sur ce malheureux.

— Eh bien ! oui, dit-il, tu seras roi, tu seras le roi du peuple ; c'est toi qui iras dire désormais à Mauregat tout le danger qu'il court, s'il continue à régner par le crime. Amis, ajoute l'éperonnier, comme frappé d'une inspiration du ciel, vous le savez, celui que Dieu a marqué du

sceau de sa colère est un objet de terreur religieuse pour les peuples comme pour les rois ; on ne saurait mettre à mort un fou sans s'exposer à toutes les vengeances célestes ; les infidèles eux-mêmes respectent comme un être sacré celui qui a perdu l'usage de la raison ; qu'Aurèle soit donc notre roi, puisque la colère de Mauregat ne peut l'atteindre ; qu'il ait sa cour parmi nous, et que chacun des actes de l'usurpateur pèse sur lui comme s'il en était l'auteur ; que le fou devienne un avertissement pour le tyran, une remontrance de chaque jour, et qu'effrayé, à la fin, de son iniquité, Mauregat rentre dans la voie de la justice et de la raison. Aurèle, en présence du peuple, je te proclame roi ; à compter de ce jour, tu nous réponds de toutes les infamies de celui qui règne à ta place, comme nous répondons de tes jours sur les nôtres.

Il dit, et l'on élève le nouveau monarque sur une enclume, pour l'exposer aux applaudissemens de la foule. Les chefs des corps de métiers présens à cette scène, promettent chacun dix hommes pour former une garde d'honneur au roi du peuple, et dès ce moment deux princes règnent à Oviedo ; l'un, pour abuser de la puissance ; l'autre, pour servir d'enseignement à la tyrannie.

IV

LA PÉTITION VIVANTE.

Comprenez-vous bien le supplice que c'est pour un homme riche, heureux, qui n'a qu'à dire à ses valets : Sortez! pour qu'ils sortent; à sa maîtresse : Aime-moi! pour qu'elle l'aime; à ses amis : Amusez-moi! pour qu'ils l'amusent; d'entendre, le soir, quand il va s'endormir, bien las de débauche, bien ennuyé de plaisirs, le hurlement du chien de l'aveugle qui revient gémir toutes les nuits à la même place, sans que les hourra des gens de monseigneur ou les coups de bâton du portier puissent le chasser de dessus la pierre où son maître ne viendra plus s'asseoir.

André Herpin.

Ils l'ont dit en le proclamant roi : Aurèle, marqué d'un signe de la colère divine, est sacré pour les chrétiens comme pour les infidèles; et partout où la main de Dieu conduit le pauvre fou qui n'a plus de volonté, un sentiment de respect et de crainte saisit ceux qui, ayant perdu toute honte pour le crime, conservent au moins l'horreur du sacrilége. La garde d'honneur appelée à veiller sur l'élu du peuple le défend moins bien que la superstition; et le tyran lui-même, au milieu de ses essais de despotisme, n'oserait toucher à cet homme que protégent les croyances populaires.

Il va partout dans la ville, et partout il est accueilli avec terreur et respect; il entre dans le temple où Florinde s'est réfugiée, et il dit à la maïa qui n'a plus d'espoir que dans des vœux éternels : — Moi, le roi, je te promets une prochaine délivrance; dis-moi quelque chose

pour mon ministre Bermude, et je lui rapporterai tes paroles. Florinde connaît Aurèle, sa folie l'a quelquefois amusée; elle doute qu'il se souvienne des promesses d'amour qu'elle envoie à son fiancé du fond de sa retraite. — Mais qu'importe! si tu ne te souviens pas de tout, lui dit-elle, qu'il sache seulement que je vis et que je l'aime, et je me croirai moins à plaindre quand il ne sera plus malheureux. Florinde parle aussi de son père, le vieux muletier Jaën.—Rassure-toi, lui dit Aurèle, je le verrai. — Et pour lui prouver sa toute-puissance il va jusqu'à la porte de la prison; les guichets ne s'ouvrent pas, bien qu'il dise : — Je le veux, moi, le roi. —Mais quand il voit la grosse porte rouler sur ses gonds, il se précipite dans l'intérieur; on veut le repousser, il s'obstine à pénétrer plus avant, et comme il faudrait employer la violence contre lui, la garde le laisse passer, et l'insensé s'imagine qu'on a cédé au roi, quand on n'a fait que respecter le fou. Le voilà parcourant les longs corridors, et criant aux prisonniers : — Moi, le roi, je ferai tomber vos fers; muletier Jaën, je t'apporte des nouvelles de ta fille; Aurèle, le vrai roi d'Oviedo, la protége; elle existe, entends-tu? Et en effet, du fond de son cachot, le père de Florinde recueille ces consolantes paroles, et remercie avec ferveur Dieu qui ne l'a pas encore abandonné.

Ce qu'Aurèle a fait la veille, il le recommence le lendemain. Tout le jour sa mission est de consoler les victimes du maître d'Oviedo; puis, quand le soir est venu, il va sous les fenêtres de Mauregat lui crier : — Je viens laver le sang de Bermude que nous avons répandu, toi comme prince régnant, moi comme roi sans puissance.

Quel que soit l'acte de tyrannie du jour, Aurèle revient chaque soir sous les fenêtres du palais confesser le crime de Mauregat et l'expier par des prières. Il s'agenouille,

malgré la garde qui craint de faire usage de ses armes contre un fou, et il s'écrie en sanglotant : — Pensons à Dieu, nous qui régnons si mal ; le peuple s'est lassé ; et Froïla, notre prédécesseur, n'est pas mort dans son lit.

Et quand sa prière est faite, Aurèle se relève ; puis il revient auprès de Bermude et de ses amis lui dire : — Mauregat est prévenu ; demain il rompra avec les infidèles ; demain tous les prisonniers seront délivrés.

Cependant Mauregat commence à s'inquiéter de la hardiesse du peuple ; chaque jour il fait saisir un complice de Bermude ; chaque jour son sceptre de fer s'appesantit davantage sur ses sujets. Déjà le gibet a été dressé deux fois : l'une pour le vieil Hugo, qui ne craignait pas d'accompagner le fou sous les fenêtres du palais, comme Aurèle allait adresser sa plainte accoutumée ; une autre fois, l'instrument du supplice a livré aux caprices du vent le corps mutilé de Jaën, qui avait essayé de briser la porte de son cachot.

Une double mort, causée par un double crime, vient d'enlever toute espérance à ceux qui pensaient qu'Amagilde reprendrait un jour quelque empire sur l'esprit de son époux. La reine et son fils Alphonse ont succombé en même temps à d'horribles douleurs. On n'a vu personne leur verser le poison qui les a tués ; aucun ne pourrait même prouver qu'ils sont morts empoisonnés, et cependant chacun désigne Placidie comme l'auteur de ce meurtre, parce qu'on sait qu'elle veut être reine, parce qu'on sait aussi qu'elle a donné le jour à un fils qui peut porter la couronne au même titre que Mauregat, le bâtard d'Alphonse Ier.

La belle église de San-Salvador, le seul monument que Silo ait légué comme un souvenir de son passage sur le trône, va recevoir les restes d'Amagilde et de son fils. A

la tête des pleureurs qui suivent le funèbre cortége, marche un roi qui se bat la poitrine en disant : — Pleure, roi d'Oviedo, pleure, toi qui sais si bien torturer les innocens ; ta justice n'a pas de glaive pour frapper ceux qui assassinent ta femme et ton enfant. Ce roi d'Oviedo, on l'a reconnu ; c'est toujours Aurèle qui se glisse partout où il y a une faiblesse ou un crime à reprocher à Mauregat.

Ainsi qu'on l'a prévu, Placidie montera sur le trône d'Oviedo. Deux mois ne sont pas passés encore depuis que la cloche de San-Salvador a sonné les prières des trépassés pour le repos des âmes d'Alphonse et d'Amagilde, que les hérauts d'armes vont par les villes proclamer les noces du prince et de la favorite. Un cri d'indignation s'élève ; le spatni des hommes d'armes impose silence aux clameurs ; le palais s'illumine, et l'évêque de Gijon traversa le Dèje pour venir consacrer l'union du tyran et de la régicide.

Jusque alors c'est du fond de leurs ateliers que Bermude et ses compagnons envoyaient leur roi postiche expier par des prières publiques la conduite de Mauregat ; ils veulent aujourd'hui lutter par un sarcasme au grand jour contre l'infamie qui va souiller la couronne. Il existe dans la campagne d'Oviedo une jeune pauvresse dont le métier n'a pas de nom dans une bouche pudique ; infirme et malade, elle se livre, au prix de quelque grossière subsistance, aux muletiers qui passent à côté de sa hutte. Le peuple l'a surnommée la Cava, en souvenir peut-être de la fille du comte Julien, et pour prouver aussi sans doute qu'il enveloppe dans le même mépris celles qui se donnent à un roi et celles qui font marché de leur corps pour un morceau de pain.

Bermude vient trouver la Cava ; la pauvre créature lui sourit comme elle sourit aux muletiers quand elle a faim, bien que ceux-ci la repoussent quelquefois avec des in-

jures qui lui font trouver encore des larmes, quoiqu'elle ait eu le temps d'oublier comment on pleure de honte.

— Tu vas me suivre, lui dit l'éperonnier. — Où veux-tu me conduire? — A Oviedo. — Oh! non, car on me mettrait en prison; le thiuphade qui rend la justice dans la ville ne me permet point d'y entrer. — Je réponds de toi; va, ne tremble pas, Cava; c'est un mari que nous allons te donner. — A moi, dit la fille étonnée, un mari! mais qui donc voudrait de la Cava pour toujours, quand on la refuse si souvent pour une nuit? — Et que penserais-tu donc si je te disais que c'est un roi que tu vas épouser? — Je dirais que vous voulez vous amuser de moi, monseigneur, répond-elle; mais vous êtes le maître, et je dois vous suivre; seulement, je vous en prie, ne me faites pas trop souffrir.

Elle ramasse quelques brins de son lit de paille pour soutenir les lambeaux de sa robe, et se met en route vers la ville, regardant de minute en minute son guide qui marche derrière elle; car la Cava ne doute point qu'après l'avoir fait un peu courir, Bermude ne lui dise ce qu'on lui dit si souvent : — Retourne bien vite chez toi; tu es trop laide; et surtout prends soin de ne pas te trouver une autre fois sur mon passage.

Elle se trompe, Bermude ne la renverra pas; il arrive avec elle dans Oviedo, où le peuple, bien qu'indigné du mariage de Mauregat, a cependant quitté son travail, et mis ses habits de fête, pour se fouler au palais, afin d'entrevoir à travers une forêt de hallebardes les riches costumes des conviés aux noces royales. Ce peuple dont on lasse la patience, dont on épuise le sang, qui n'a pas de lendemain à espérer peut-être, trouve encore de l'admiration devant ceux qui l'oppriment, et crierait volontiers : Vive sa gloire Mauregat! tant il trouve beau tout ce qui l'é-

blouit, tant ce qui frappe ses yeux a d'empire sur son cœur !

C'en est fait, la favorite est reine ; Mauregat et Placidie sont liés sur la terre et dans le ciel ; l'évêque a profané le sacrement du mariage en prononçant pour eux la formule de l'union. Cette cérémonie terminée, la foule se dirige aussitôt vers un autre spectacle ; aux portes de la ville, Mauregat fait l'aumône à ses sujets d'une course de taureaux ; aussi bientôt toutes les rues sont désertes ; et sur la place du palais on n'aperçoit plus que quelques gardes qui se promènent en faisant résonner le bois de leur lance sur le pavé. Dans l'intérieur des appartemens, Placidie, assise sur un trône auprès de son royal époux, offre sa main à baiser à la longue suite de courtisans qui viennent s'agenouiller devant la nouvelle reine.

C'est alors qu'environ deux cents hommes armés, au milieu desquels marchent Aurèle, Bermude, un moine et la Cava, débouchent par des rues qui donnent sur la grande place, et s'arrêtent devant les fenêtres de Mauregat.

Les auteurs de cette scène ont compté sur l'enthousiasme du peuple et des soldats pour la course du taureador ; ils savent que la curiosité n'aura pas laissé assez de troupes au palais pour les empêcher d'accomplir jusqu'au bout la vengeance qu'ils ont imaginée. Un coup d'œil jeté sur ces hommes d'armes qui se regardent entre eux avec inquiétude, suffit à Bermude pour le confirmer dans sa pensée de sécurité. Il y a de l'effroi sur le visage des gardes du palais, il y a aussi de la stupeur dans les traits de Placidie, de Mauregat, et de cette cour brillante, qui s'est précipitée aux fenêtres sans savoir encore quel étrange spectacle va se dérouler sous leurs yeux.

Les deux cents ouvriers qui forment la garde d'honneur

du fou se rangent ainsi que les gardingis se rangèrent quand le tyran d'Oviedo fit marquer au front le fiancé de la maïa. Alors, sur le pavé de la cour, Aurèle s'agenouille, et la Cava tremblante imite l'élu du peuple. Bermude parle, et le Sosie de Mauregat répète à haute voix après l'éperonnier : — Pour avilir encore plus le trône que j'ai déjà rendu digne du mépris de mon peuple ; afin de souiller le lit royal par le crime, après l'avoir profané par l'adultère ; moi, le roi d'Oviedo, je prends pour épouse la Cava, cette prostituée dont un muletier ne voudrait pas pour servante. — Le moine prononce l'union comme l'évêque de Gijon l'a prononcée ; et Bermude, qui remplit les fonctions de héraut d'armes, s'écrie par trois fois : — Sa gloire le roi d'Oviedo vous donne pour reine une prostituée. A voir la pâleur de Placidie, les gestes furieux de Mauregat, on comprend que la vengeance du tyran sera terrible. Du haut de son balcon, le chef des gardingis donne l'ordre à ses hommes de fondre sur les insolens qui viennent d'offenser si cruellement le roi. Les gardes mettent bien leurs lances en arrêt, les quelques cavaliers qui se promènent sur la place tirent aussi leurs sabres ; mais la garde d'Aurèle est bien armée aussi, et sa fière attitude impose aux soldats de Mauregat.

Cependant un page, sorti du côté opposé à la place du palais, a été prévenir les capitaines des gardes qui assistent au combat du taureau, et ceux-ci s'empressent de réunir leurs soldats. Le son des trompettes retentit dans les rues ; le bruit du pas des chevaux résonne au loin ; une armée entière se précipite bientôt sur la place. Mais comme ces troupes arrivent pour venger leur maître, la place est déserte et silencieuse. Bermude et ses compagnons se sont dispersés, emportant avec eux la Cava ; il ne reste plus aucune trace de l'émeute populaire ; et les cavaliers,

en parcourant les rues, ne rencontrent plus que le fou, qui crie encore, comme sous le balcon des époux : — Le roi d'Oviedo vient d'épouser une prostituée. — On le laisse passer ; il arrive jusqu'à la porte de Bermude ; il frappe, et personne ne répond. Alors Aurèle se rappelle vaguement que la Cava lui a parlé d'une hutte près du rocher de Saint-Benoît, et il sort de la ville, sans se rendre compte positivement du chemin qu'il doit prendre.

En dépit de l'incident qui vient de troubler un instant les joies de la noce royale, Mauregat a repris sa gaieté et son insouciance. Les sons d'une bruyante harmonie ont succédé à la rumeur des courtisans ; la garde du palais est doublée ; des sentinelles sont placées sur chacune des marches du grand escalier ; des troupes bivouaquent dans tous les environs de la place, et d'imposantes patrouilles protégent les avenues. On peut se réjouir, s'ébattre chez le roi ; le peuple est muselé et gardé à vue.

Mauregat, tout en se livrant aux plaisirs d'une fête somptueuse, n'a pas oublié les édits que réclame le service de l'état ; et, du fond de leurs demeures, les habitans d'Oviedo, qui n'osent plus se hasarder dans les rues, entendent la voix des hérauts d'armes proclamer ce qui suit :

« Au nom de sa gloire le roi d'Oviedo, demain tous ceux qui possèdent des armes chez eux, et qui ne seront pas venus les déposer, au point du jour, entre les mains du chef de l'arsenal, seront déclarés coupables de trahison envers l'état, et traités comme tels ; car telle est la volonté royale.

» Le départ de cent jeunes filles accordées par le glorieux Mauregat au puissant émir Al-Mou-Menin, notre fidèle allié, aura lieu à la sixième heure du jour ; celui des habitans d'Oviedo qui essaierait de soustraire et de retenir une vierge du tribut annuel que nous devons au ca-

life de Cordoue, sera puni sur-le-champ comme sujet rebelle.

» Au nom de sa gloire Mauregat, premier du nom, il est défendu d'attenter aux jours ou à la liberté du fou Aurèle, le gardeur de chèvres, qui se dit roi d'Oviedo ; sa personne est inviolable. Il est également interdit à tout sujet du roi des Asturies de recevoir chez lui ou de faire la plus légère aumône à ce même Aurèle ; celui qui sera trouvé partageant son pain ou prêtant un lit au soi-disant roi d'Oviedo, encourra la peine des criminels de lèse-majesté. »

Ainsi dit l'ahubda. Après chacun de ses édits, le son de la trompe retentit trois fois dans l'air, et les familles, enfermées dans leurs habitations, se regardaient avec effroi, en se demandant quel sera enfin le terme des rigueurs que Mauregat prépare à son peuple.

V

LE COUP D'ÉTAT.

> On a entendu dans Rama un grand bruit ; des plaintes et des cris lamentables, Rachel pleurant ses enfans, et ne voulant pas recevoir de consolations, parce qu'ils ne sont plus.
>
> *Évangile selon saint Mathieu.*

L'asile inviolable où Florinde a trouvé un refuge s'est ouvert aussi pour Bermude et pour quelques-uns de ses courageux amis. Après deux mois de séparation, la maïa revoit son fiancé ; mais que cette guerre, que l'intrépide Asturien livre chaque jour à la puissance de Mauregat, a

donc changé ses traits et rembruni l'expression de son regard ! Sur le visage heureux de Florinde, on lit aussi maintenant les ravages d'un profond chagrin ; les ongles du malheur ont tracé leurs sillons sur ce front calme et pur.

— Ami, dit-elle à son fiancé, viens-tu enfin pour me chercher ? Vais-je revoir la maison où je suis née ? Est-ce aujourd'hui que nous devons aller ensemble recevoir la bénédiction de mon père ?

Florinde ignore que le muletier Jaën a rendu son âme à Dieu dans les tortures du dernier supplice. Son amant attache sur elle un regard douloureux, lui montre son front stigmatisé, et répond :

— Nous serons heureux, Florinde, quand la marque que le bourreau du tyran fit à mon front sera effacée. — Jésus ! dit-elle, ils t'ont fait souffrir aussi, toi si noble, toi si beau !

Et la jeune fille baise cette horrible empreinte, elle la mouille de ses pleurs, comme si la cicatrice du feu brûlant pouvait disparaître sous des caresses et des larmes.

— Non, dit Bermude, tu ne dois pas profaner tes lèvres sur ce stigmate qui te fait horreur ; nous serons heureux, te dis-je, quand il n'existera plus. — Nous ne serons donc heureux que dans le tombeau, car c'est là seulement que se perdent les traces des supplices, quand les corps tombent en poussière. — Tu l'as dit, dans le tombeau où notre père nous attend.

Florinde regarde Bermude, pâlit et s'écrie : — Lui aussi il a cessé de vivre ! Ah ! mon ami, pourquoi as-tu retenu son bras quand je m'étais si bien préparée à mourir ?

Florinde, bien qu'abattue par la douleur, veut savoir les détails du supplice de son père ; et Bermude, assis auprès de sa fiancée sur la marche de l'autel, lui raconte tout

ce qui s'est passé depuis leur séparation. Sa voix prend de la force; son regard s'anime à chaque fois qu'il revient sur son projet de protestation vivante contre les actes impies et tyranniques de Mauregat, et il y revient souvent, car Florinde lui répète toujours : — Mais pourquoi donc as-tu fait cela?

— Je l'ai fait, dit Bermude, parce qu'il fallait opter entre renverser le trône ou vaincre le despotisme; je l'ai fait parce que je me croyais bien inspiré du Seigneur quand je parlais le langage de la raison dans ce palais où mes amis ne voulaient faire entendre que la voix de la révolte ; j'espérais, par une opposition calme et persévérante, mieux servir les intérêts de l'état et du prince, qu'en me mettant à la tête de ce peuple indigné qui voulait tout détruire. Un moyen de remontrance s'est offert à moi, je l'ai saisi ; tant qu'il nous restera, je continuerai à marcher d'un pas ferme dans la route que je me suis tracée. Ma vie est dévouée à l'affranchissement des Asturiens. Si je meurs sans avoir accompli ma tâche, mon exemple ne sera pas perdu; Aurèle, respecté par Mauregat, servira encore de pétition du peuple à ceux qui me survivront. La tyrannie se lassera à la fin; il faudra qu'elle se fasse peur à elle-même, en se voyant tous les jours dans ce miroir vivant qui répétera toutes ses actions, et nous l'emporterons, à moins que Mauregat, n'écoutant que le conseil de la colère, mette une main impie sur l'élu des métiers; mais alors malheur au roi! il ne survivra pas long-temps au sacrilége.

— Je t'admire, reprend Florinde; mais je vois bien qu'il faut renoncer à toi, puisque Dieu lui-même te l'ordonne; accomplis ta mission de martyr. Tu viens de décider de mon sort; je ne quitterai plus l'autel du Seigneur ; qu'il daigne me recevoir au nombre de ses chastes

servantes.—Elle prend une dernière fois la main de son ami, et, se couvrant le visage du voile qui flotte encore dans ses cheveux, elle dit en s'éloignant sous les sombres arceaux : — Ne m'oublie pas, Bermude; je vais prier mon père qui est au ciel, d'intercéder pour toi auprès du divin Sauveur.

Bermude la voit partir, et n'ose la rappeler. Cependant au fond de son cœur un combat s'est livré entre son devoir de citoyen et son amour pour la maïa ; il se sent prêt à lui dire : Je renonce à la gloire de mettre un terme aux maux de mon pays ; je me suis donné à toi, c'est pour toi seulement que j'ai voulu combattre ; reste ma fiancée, et nous fuirons ensemble sur une terre meilleure. Mais l'éperonnier jette les yeux du côté de ses compagnons, qui dorment étendus sur le parvis de l'église ; il sait que ceux-ci ne reposent tranquillement que parce qu'ils ont mis leur confiance en lui ; il s'indigne de sa lâcheté, et renonce au bonheur, à l'amour de Florinde.

La trompe du crieur public a réveillé aussi l'écho qui dormait dans les angles ciselés du temple gothique. Bermude et ses amis ont entendu la voix de l'ahubda proclamer les édits du désarmement, du départ des cent vierges, et l'arrêt dérisoire où la superstition, d'accord avec la vengeance, ordonne aux habitans d'Oviedo de respecter le caractère sacré du fou, et les oblige cependant à le laisser mourir de faim.

— Amis, dit Bermude, tous les ordres royaux ne seront pas exécutés, croyez-moi : les vierges partiront sans doute, car il n'est pas possible qu'une poignée de braves comme nous luttent au grand jour contre les forces réunies de Mauregat et de l'escorte envoyée par le calife de Cordoue ; mais c'est moi qui vous le dis, le peuple ne sera

pas désarmé, et notre roi Aurèle ne périra pas faute d'une aumône. — Qui pourra faire passer dans l'âme des craintifs le courage qui t'anime? demande un des amis de Bermude. — Moi, que Mauregat a marqué au front pour que le peuple m'obéisse comme à son libérateur; la rigueur de l'édit fait notre sécurité; car si tout le monde se refuse à donner ses armes, personne ne sera puni; on ne pend pas toute une nation. — Mais qui osera nourrir le fou? — Tout le monde, répond encore Bermude; il ne faudra qu'un homme dévoué pour lui porter toutes les nuits sa pitance; et cet homme, ce sera moi, mes amis!

On admire la résolution de Bermude; mais comme chacun des insurgés craint de perdre un si noble chef, on le supplie de ne pas sortir du lieu d'asile que les hallebardiers entourent, afin de saisir ceux qui se hasarderaient à mettre le pied dehors.

L'éperonnier n'écoute aucune prière, ne cède à aucun conseil; il dit : Nous nous reverrons, entr'ouvre la porte de l'église, et se glisse en serpentant parmi les hommes d'armes qui veillent aux environs.

Hardi, mais avec prudence, il a pénétré dans toutes les maisons, il a fait entendre sa voix à tous les cœurs qui battent, comme le sien, de patriotisme et d'amour pour la liberté; et quand l'heure du désarmement est venue, le chef de l'arsenal, assis dans la grande cour du fort, voit arriver en foule les hommes libres des métiers, portant des bois de lance, des manches de marteau, des gardes d'épée, toutes les poignées des armes qu'ils possèdent : le peuple dépose tout aux pieds du magistrat; il ne garde rien que le fer.

Ainsi que Bermude l'a prévu, la hardiesse du peuple impose au chef de l'arsenal; il ne se sent pas assez fort pour faire appliquer à tant d'insurgés contre l'édit royal

la sentence que le prince a prononcée ; et les désarmés, qui sont entrés avec confiance dans la forteresse, sortent avec calme et en bon ordre de cette prison qui n'a pas assez de cachots pour loger tous les coupables.

Mais tandis que les hommes accomplissent avec courage un grand acte de dignité populaire, les femmes d'Oviedo, rangées dès le point du jour à la porte des bâtimens qui renferment les vierges destinées au calife, attendent, avec des soupirs d'angoisse, l'instant où elles pourront dire un dernier adieu à leurs filles.

Oh ! comme ces pauvres mères se rappellent avec douleur tout ce qu'elles avaient mis d'espoir sur la tête des enfans qu'elles vont perdre! Que ma Juana promettait d'être belle! — Combien ma Xinienne me rendait heureuse de sa bonté ! — Et j'ai tant veillé sur elle, dit l'une des femmes, pour la sauver au temps de la peste noire! — Et j'ai brûlé de si longs cierges à San-Salvador, quand le Seigneur menaçait de me l'enlever! — Heureuse la mère qui a pleuré la mort de son enfant au berceau! — Heureuse celle à qui Dieu n'envoie que des fils ! — Heureuse la femme du forgeron Nunno, sa fille est lépreuse! Et toutes les femmes répètent ensemble : Elle est protégée de Dieu, la mère de la lépreuse!

Le galop des cavales ébranle le pavé des rues, et ce bruit frappe au cœur toutes les mères : car il leur annonce l'arrivée de l'escorte envoyée de Cordoue. L'enseigne du calife flotte dans les rues d'Oviedo ; deux noirs Africains, vêtus d'or et de soie, montés sur des chevaux d'une éblouissante blancheur, et que recouvre une housse à franges dorées, sonnent dans leurs trompettes la marche des Arabes. Une armée de lances se promène depuis l'entrée de la ville jusqu'au bâtiment des vierges. Un chef s'avance du milieu des soldats : c'est l'émir qui commande

l'escorte, et qui vient, au nom de son maître, recevoir le tribut.

A sa voix, la porte s'ouvre, et quatre-vingt-dix-neuf jeunes filles sortent tour à tour de la prison où elles gémissent depuis deux mois. Une musique guerrière accueille leur venue; elle résonne haut dans les airs; mais c'est moins pour rendre hommage aux victimes que pour étouffer leurs cris de désespoir dans les éclats d'une brillante harmonie.

Le cortége se met en marche; c'est vers le palais de Mauregat qu'il se dirige. L'émir a froncé le sourcil : une femme manque au tribut de son maître; il va la réclamer au tyran d'Oviedo. De loin, les mères, en pleurant, suivent encore leurs filles qui se retournent vers elles, leur tendent les bras, et s'écrient : Délivrez-moi, ma mère!

Il faut que le roi d'Oviedo rende à son redoutable allié les honneurs que mérite sa puissance souveraine. Mauregat, suivi de sa cour, est descendu jusqu'au bas des premières marches de ses appartemens. Il salue la bannière du Maure, et baisse son épée en même temps que l'émir incline son cimeterre.

— Au nom du chef des croyans, je te salue, prince des Asturies, dit l'émir; j'ai compté par trois fois les têtes de vierges qui nous sont dues; je me suis assuré par là qu'il nous en manquait une : quand me donneras-tu la centième? — A l'instant, dit Aurèle en perçant la foule; et il jette aux pieds de Mauregat une tête de femme qu'il cachait sous son manteau de laine; puis il continue : — Voyez, voyez, voilà comme le roi d'Oviedo entretient son alliance avec le calife de Cordoue!

Cent lances sont levées sur le pauvre fou; il va tomber criblé de blessures, quand Mauregat, qui ne s'est point troublé, retient les bras prêts à frapper Aurèle : — C'est

un fou! dit le roi; et les infidèles reculent devant l'élu du peuple.

D'où vient cette tête saignante encore, et sur laquelle on voit à travers les dernières souffrances de la mort les profondes empreintes d'anciennes douleurs? C'est la chevelure noire de la Cava; ce sont bien ses yeux flétris par le besoin. Oui, c'est elle, la reine d'hier, la femme que Bermude a donnée au roi des métiers. Suivie par les hallebardiers, comme elle guidait le soir son époux jusque dans la hutte du rocher de Saint-Benoît; surprise au moment où elle partageait avec lui la chétive portion de glands qu'on lui permet de recueillir après la dernière des cinq moissons de l'année, la Cava a été mise à mort sur l'heure, comme coupable de haute-trahison, elle qui ne savait pas encore qu'un édit enlevait à Aurèle les secours de l'aumône.

Le fou a vu rouler cette tête; il l'a ramassée comme un présent que le roi du peuple peut offrir au tyran, qui ne saurait plus compter ses victimes; et il est rentré dans Oviedo. Au moment où Aurèle s'approche du monarque, il entend demander une tête : C'est celle-là, se dit-il dans son égarement. Soudain il se débarrasse de son horrible fardeau, dont l'aspect a glacé d'effroi toutes ces femmes timides, qui n'ont plus d'espoir d'un avenir meilleur.

La reine Placidie, qui ne sait pas être émue pour si peu, mais qui s'indigne en secret de voir qu'un misérable insensé peut braver ainsi la puissance royale, se penche à l'oreille de son époux, et lui dit : — Sur mon âme, cet homme se joue de ta clémence; il y a malice et non pas folie dans ses actions : réveille-toi, Mauregat, et songe qu'il ne faut qu'un supplice de plus pour faire rentrer tout ce peuple de mutins dans le devoir. Le conseil de Placidie

a vaincu, sans combattre, les scrupules de Mauregat; de sa main royale il saisit le fou, et il dit à ceux qui l'entourent : — Qu'une potence s'élève demain en face du balcon de mon palais pour y suspendre ce misérable, qui joue la folie afin de s'assurer l'impunité. Des révélations sont venues à la reine; elle répond devant Dieu de la vérité de mes paroles : Aurèle n'est qu'un rebelle, et non pas un insensé.

Quand les courtisans ont vu le prince lui-même ne pas craindre de braver l'inviolabilité du fou, ils se précipitent sur Aurèle; mais le malheureux ne cherche pas à fuir, il dit seulement : — Ainsi soit fait; demain le roi d'Oviedo sera pendu!

On place Aurèle entre deux chevaux, et il est entraîné au galop le plus rapide jusqu'à la prison, où le tortureur le tourmente pour qu'il avoue sa ruse. Aurèle, en sentant les coins de fer broyer ses genoux et ses coudes, répète toujours : — Eh non! je ne suis pas un fou; je suis Aurèle, gardeur de chèvres et roi d'Oviedo.

Mais que cette nouvelle scène de deuil n'interrompe pas la réception brillante que le prince des Asturies a fait préparer pour l'envoyé d'Abdal-Rahman; que les salles du palais éblouissent de mille feux, retentissent de mille instrumens; buvez au chef des croyans. Amusez par vos danses l'émir qui vous accorde, à vous, femmes chrétiennes, la honte d'un regard protecteur, à vos enfans dégénérés des compagnons de Pélage un sourire de mépris, que vous recueillez comme une grâce, tant votre âme s'est accoutumée au malheur de la servitude!

Rien ne troublera ces nobles plaisirs : la lance du maure et la hallebarde du gardingi veillent en faisceaux dans la cour du palais.

Cependant le bruit de l'arrestation d'Aurèle a parcouru

les quartiers d'Oviedo; et comme si l'effet de ce sacrilége eût été d'abattre d'un seul coup toutes les énergies, on n'entend pas un murmure, on ne laisse pas échapper une seule plainte; le silence de la terreur règne dans toutes les rues, et les quelques partisans de Mauregat qui se promènent par la ville doivent penser, en voyant, aux premières ombres du soir, les lumières s'éteindre à toutes les fenêtres, toutes les portes se fermer sans bruit, qu'enfin c'est fini de l'opposition populaire, et que le bâtard d'Alphonse vient, par ce coup d'état, de raffermir son trône chancelant.

Ceux qui croiraient cela se tromperaient. Toujours dirigés par le sage Bermude, les habitans d'Oviedo obéissent encore aujourd'hui à son inspiration; il leur a dit : — L'époque des remontrances est passée; tant que nous possédions notre pétition vivante, nous devions attendre du temps le succès de nos efforts pour éclairer le roi; il a touché à la seule liberté qui nous restât. Allons, courage, enfans; remettez des manches à vos marteaux, des poignées à vos épées, et demain, à l'heure du supplice d'Aurèle, vous me suivrez au palais, où je vous réponds de pénétrer à votre tête. Ainsi, ce que l'on prend pour le découragement du peuple n'est qu'un nouvel effort de la prudence; c'est ce calme si doux, mais si trompeur, qui précède toujours les plus violens orages. Le ciel est sans tache, c'est que les nuages s'amoncèlent au loin; le souffle des vents courbe à peine une légère feuille sur la cime des arbres, c'est que les vents amassent en ce moment les tourbillons de leur colère; puis un bruit sourd gronde dans l'éloignement, il grossit, s'approche, se précipite, et toutes les fureurs de la tempête versent en même temps des torrens d'eau et de feu sur les voyageurs imprudens qui n'avaient pas songé combien le calme d'un beau temps précède parfois de peu d'instans les plus affreuses inondations.

Il en est de même de la révolte qui s'apprête à détrôner Mauregat. Au lever du soleil, rien encore ne peut faire deviner le projet des insurgés; aucun trouble ne se manifeste sur le passage d'Aurèle, que l'on conduit au supplice. Le prince des Asturies, l'émir et toute la cour sont aux balcons du palais; ils voient le malheureux monter avec résignation au faîte de la potence, que Mauregat a fait dresser en face de ses croisées ; la corde est fixée au clou ; le bourreau appuie avec force les genoux sur l'épaule du patient. Mais, comme le corps est lancé dans l'espace, un hurlement horrible se fait entendre dans l'intérieur des appartemens : les gardingis plient devant une innombrable armée de furieux, à la tête desquels marche Bermude. La reine fuit, les courtisans cherchent leurs armes; et tandis que d'autres nuées de peuple fondent sur l'escorte et les hallebardiers qui garnissent les cours, l'éperonnier, maître de l'appartement où les seigneurs épouvantés ont laissé Mauregat sans défense, se saisit du tyran d'Oviedo, lui montre son front marqué du fer rouge : — Tu me reconnais, lui dit-il ; je suis le député des métiers, et je viens te dire en leur nom qu'il faut mourir : tu nous as pris notre élu, celui que nous te donnions comme conseil; il n'y a plus moyen de nous entendre; maintenant que la prédiction d'Aurèle s'accomplisse : le roi d'Oviedo doit mourir pendu.

Mauregat a vainement cherché à se défendre; les bras robustes de Bermude l'ont enlacé; une ceinture lui serre le cou, et attaché au balcon vis-à-vis d'Aurèle, les deux rois d'Oviedo regardent leurs cadavres.

FIN DES DEUX ROIS ET DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

1140 /9 H

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



